

ANTHOLOGIE CRITIQUE

DES

POÈTES NORMANDS

DE

1900 à 1920

COLLABORATEURS DE CE LIVRE

Rémy de GOURMONT.......	Lettre sur Paul Blier.
Jean D'ARMOR	Étude sur Le Révérend.
—	— Ad. Vard.
Jean de GOURMONT.......	— Rémy de Gourmont.
HAUCHECORNE............	— Robert de Cantelou.
—	— Maurice Le Sieutre.
—	— Laurent Cernières.
F. GOHIN..................	— A.-P. Garnier.
Paul MORISSE.............	— Ed. Dujardin.
Gabriel-Ursin LANGÉ	— Auguste Bunoust.
Wilfrid FLEURY...........	— Paul Harel.
Raymond POSTAL	— Achille Paysant.
—	— Paul Labbé.
—	— Pierre Nebout.
—	— André Fontaine.
—	— Camille Cé.
—	— Jean de Beaulieu.
—	— Léon Hiélard.
—	— Louis Foisil.
—	— René Fauchois.
—	— Eugène Crespel.
—	— Georges Laisné.
—	— Éléonor Daubrée.
—	— Pierre Varenne.
—	— Amédée Bocheux.
Ch.-Th. FÉRET	— Tous les autres (64 noms).

ANTHOLOGIE
CRITIQUE
DES
POÈTES NORMANDS
DE
1900 à 1920

POÈMES CHOISIS

INTRODUCTION, NOTICES ET ANALYSES

PAR

CHARLES-THÉOPHILE FÉRET
Raymond POSTAL
et divers auteurs.



PARIS
LIBRAIRIE GARNIER FRÈRES
6, RUE DES SAINTS-PÈRES, 6



INTRODUCTION

J'ai voulu embrasser dans son ensemble le mouvement poétique du pays de Sapience, qui fut une populeuse et subtile nation, et n'est plus qu'une province. J'ai voulu citer et analyser les œuvres les plus caractéristiques de ses fils authentiques pendant une période de vingt années. Je ne pouvais m'étendre au delà, sous peine de redites, sous peine de remplir plusieurs volumes, puisque la production littéraire de la Normandie fut à toute époque la plus importante de toute la France en qualité et quantité. Avant donc de m'accuser d'omissions, qu'on vérifie les dates. Lorsque je publiai une première Anthologie, en 1903, *avec Poinsot, on nous reprochait bien de n'avoir pas cité Bouilhet, Glatigny, et d'autres poètes dont la mort remontait à plus de* 30 *ans.*

Le temps, *l'*espace, *la* langue *et la* race *ont limité cette étude.*

Le temps, c'est un siècle nouveau, où tout s'est renouvelé par la mort des plus notoires représentants des vieilles formules, par l'éclosion de jeunes talents différemment orientés, et par le bouleversement d'une guerre effroyable. J'ai suivi pour la présentation des Poètes l'ordre chronologique des naissances.

Je me bornerai à donner un souvenir au mouvement littéraire nommé un peu ambitieusement « l'École Ornaise ». Il y eut bien un maître, le regretté Levavasseur, mais combien d'élèves, et quels? Je mets à part Ernest Millet dont j'ai réédité « Les Cendres », et qui devait mourir prématurément. Wilfrid Challemel, l'égal au moins de Levavasseur, ne subit pas son influence, non plus que Florentin-Loriot, dont le génie bizarre planait au-dessus du spirituel et abondant écrivain de La Lande de Lougé. Quelques poètes mineurs, dont les moins obscurs furent Harel et Germain-Lacour, reçurent les leçons et l'investiture du doux maître. Ce qu'on put constater à cette époque déjà loin de nous ce fut, chez les Archéologues, une fièvre de recherches et d'études, chez les historiens locaux une véritable passion pour les monographies et la chasse aux documents. Il existait un autre groupe dont le rendez-vous était à Saint-Maurice, au château du Comte de Contades, qui, tel Vigny, avait mis sur le cimier doré du gentilhomme « une plume de fer qui n'était pas sans beauté ».

L'espace, ce sont les limites de la Normandie continentale. Je l'eusse bien volontiers étendu aux îles, où j'ai fait

un séjour utile, si j'avais rencontré un poète de langue française à Jersey ou à Guernesey; mais je n'y trouvai que des patoisants : Élie, Nozeroy, Luce...

La langue, c'est le français, à l'exclusion des divers dialectes du Roumois, de Caux, du pays d'Ouche, du pays d'Auge, du Bessin, du Lieuvin, du Cotentin, du Bocage. Je l'ai dit ailleurs avec franchise : « Ne serions-nous que des Poètes français nés dans l'Ouest? N'y aurait-il de Poètes normands que les patoisants? »

Question de mots. Nous sommes poètes et nous sommes Normands, nous pouvons réunir les deux qualificatifs (1). *Nous sommes chez nous sur notre héritage; quel dialecte revendiquerait la préséance, dont chaque village fragmente et désagrège les débris précieux?*

Que dès la fin du troisième siècle les Saines aient envahi nos côtes, et leur aient imposé le nom de Saxonie Etlingue, que plus tard notre terre ait été définitivement conquise par les Norvégiens et les Danois de Rollon, « la Normandie Exaltée » témoigne de ma piété envers ces souvenirs.

Mais dès la deuxième génération des Conquérants du X[e] *siècle, l'usage de la langue romane devint universel en Normandie; et, dès lors les Scandinaves cessèrent de regarder les Normands comme des alliés naturels, et les appelèrent des Français ou Velskes comme le reste des habi-*

(1) *Dites s'il vous plaît mieux :* Poètes de Normandie, *ce qui ne préjuge rien de la langue, mais seulement de l'origine.*

tants de la Gaule (Augustin Thierry). *Devenus rois d'Angleterre, nos Ducs, qui avaient besoin d'hommes pour lutter contre leurs nouveaux sujets, et en voulaient tirer de cet immense réservoir du Septentrion, y envoyaient comme messagers leurs fils, après que ceux-ci s'étaient instruits aux langues du Nord, à Bayeux et dans les rares îlots du Duché où l'on parlait encore* more danico. *Eh bien, la Critique, si je bornais la Normandie littéraire à l'idiôme du Cotentin ou du pays de Caux, pourrait me répondre comme les Vikings des fiords aux fils romanisés de Rollon : « Vous n'êtes plus par la langue que des Français. » Aller au patois, c'est aller à l'exception, subordonner le particulier au général. Comme le parler des Norges disparut jadis entre la Bresle et le Couesnon, les dialectes de Beuve et de Le Sieutre,* qui ne se ressemblent pas, *ne règnent aujourd'hui qu'en des îlots, les mêmes d'ailleurs qui furent jadis plus fidèles à la langue de Lodbrog, et ce domaine se rétrécit tous les jours.*

Est-ce une raison pour négliger ces restes sacrés?

*Je le crois si peu que j'entends écrire, du patois, une étude particulière, l'observer dans ses centres de résistance, découvrir tout son trésor. Alors je mettrai à contribution les jolies chansons des îles, l'oïl primitif de Guernesey, les Rimes Jersyaises, celles de Georges Métivier, l'*aourgniais *d'Aurigny, les contes et les refrains de la Hague depuis le poème sur Thomas Hélie, qui remonte au* XIII[e] *siècle, tout le folklore poétique qu'effleure en passant « la Normandie*

inconnue » de François-Victor Hugo, sans oublier le patois purin de Rouen, la Muze normande *de David Ferrand, la Farce des Quiolards. Beuve, moins érudit que Métivier qui fut avant l'humble Rossel le véritable rénovateur du patois, mais plus poète que Métivier et plus émouvant, nous dira la Grand'Lande de Lessay, son chef-d'œuvre, les Adieux d'une grand'mère à son fisset, la Vendue, etc... Mais que m'eût offert le patois en ces dernières années? Le Sieutre n'écrit plus de chansons cauchoises; Beuve, écrasé par sa besogne journalistique, n'a pas publié trois chansons nouvelles depuis* 15 *ans. Et lui-même c'est en français qu'il rédige son* Courrier de la Manche. *Demougé, le dernier venu, persille son jargon curieux de formes dialectales : rien que des inflexions de voix, des déformations, des locutions archaïques. Mais nous sommes toujours en pays roman, et sa langue est bien une fille du latin.*

Que peut le Normanniste le plus fervent contre cet état de choses? Le regretter par amour du passé et du pittoresque, mais, témoin, en déposer.

*Et constater aussi qu'*à Paris *seulement il s'est trouvé un Normand pour mener à bien cette enquête, qu'*à Paris *seulement il s'est trouvé un éditeur pour cette œuvre normande, puisque la France n'a pas suivi l'exemple de l'Italie où, comme le rappelle Émile Ripert dans* Belles-Lettres *« chaque ville importante est un foyer d'art et de littérature, où « tout écrivain, tout artiste peut se développer chez lui, s'y « créer une réputation proportionnée à sa valeur ». Hélas!*

Rouen n'est plus une capitale; ni Caen « la Source des beaux esprits ».

Pour justifier ce nom de Poètes normands, reste la Race. La province était presque déserte lors de sa cession par le traité de Clair-sur-Epte, déserte à cause des terribles incursions des pirates.

Aux noms des anciens villages effacés du sol, les Nordiques substituèrent des noms tirés de leur propre langue, et qui, déformés par l'oïl, n'ont subi que des adultérations superficielles. Les Danois se confondirent peu à peu avec les Cattes de Caen et de Cabourg, avec les Saxons de Séez, Saxia, *et du Bessin. Nous sommes les fils de ces hommes. Nos faces, nos crânes, nos yeux, souvent nos noms, l'attestent encore. Et personne ne nie qu'il existe une race normande, secondaire, formée de sous-races, présentant toutes cependant quelques caractères communs* (cf. Anthropologie normande *de Spalikowski*). *C'est vrai des paysans, vrai des pêcheurs, vrai même dans certaines villes. Rémy de Gourmont se moquait de ceux qui nous rangent parmi les Latins, et se faisait gloire de descendre d'un roi de Danemark.*

Nous avons donc le droit de prendre le nom de la race dont nous nous réclamons, même si nous ne jouissons pas d'une langue à nous tout seuls. D'une langue qui devrait s'appeler le normand plutôt que le français, si l'on mettait en balance les deux apports, si l'on comptait et mesurait les génies qui l'ont fécondée.

Au surplus la langue n'est pas le seul élément dont il faille tenir compte dans la formation d'une littérature. Le sang, même un peu le sol nourricier, c'est la source vive de la sensibilité. Et parce que nos écrivains régionaux usent du même instrument que tel métèque en son théâtre forcené, que Maeterlink, ou Françis Jammes, peut-on dire qu'ils jouent le même air? On peut croire par contre que Gourmont continue Voltaire et Saint-Évremond. Même quand il semble innover, il se réfère à une très ancienne tradition, il rappelle une loi oubliée, comme la non-élision de l'e muet. *Pensaient-ils dans le même français que nous, ces Flamands, ces Américains, qui instaurèrent chez nous tant d'anarchiques nouveautés? Verhaeren, avec son génie, est un étranger dans la langue, et la traite comme tel. Mais si notre inspiration et notre sensibilité diffèrent, un instrument différent pour nous exprimer nous fait défaut. On a donc pu dire que du jour où la pensée des Normands a choisi le dialecte français, il n'y eut plus à proprement parler de littérature normande. C'est entendu, mais des nuances subsistent, puisqu'il y a une structure normande du cerveau.*

J'ai essayé autrefois de la définir :

« Avec la faculté non contradictoire de l'enthousiasme, l'esprit pratique, et, dans l'espèce, réaliste, le respect du fait et du succès. Un rêve qui a des contours définis, voit d'avance l'action et l'engendre. Un goût rude à l'origine, puis apaisé par le décor d'une nature plus plantureuse et

moins tourmentée que la patrie originelle. Un sérieux qui méprise la frivolité. Une extrême prudence à s'engager, et une habile souplesse à se dégager, ce qu'on nomme notre dit et notre dédit. *Un attachement infrangible à ce que le Normand regarde comme son droit; d'où — pour le rechercher, ce droit — le goût de l'histoire; des dispositions naturelles à l'étude et à l'interprétation des lois, et à la procédure. Des loups mués en renards, parce que l'adresse devient un meilleur levier que le muscle. De la ruse, disent nos voisins, mais souvent légitime, mais parfois nécessaire. En tout cas assez de noblesse pour inventer le jury, dont fut dotée la vieille Normandie avant l'Angleterre, et l'Angleterre par les Normands; la clameur de Haro, le jugement prompt et par les pairs, toutes les formes de l'équité sociale.* »

S'il est vrai que cela regarde plutôt la prose, nous avons eu aussi l'esprit épique (l'avranchinais Theroulde a écrit la Chanson de Roland, *et Wace le* Roman de Rou), *quand nous étions plus proches de nos origines nordiques. Dès que le sang de la Gaule amoureuse et polie afflua dans nos veines, nous avons chanté* l'Épopée Courtoise, *avec Béroul et Thomas* (Tristan et Iseult). *Si depuis nous avons été moins lyriques, c'est que le sublime est rare sur une terre féconde et riante. Mais on retrouve les nôtres presque toujours comme initiateurs des cycles littéraires français.*

Au XVe *siècle Alain Chartier — laissons le poète, — est le maître du style oratoire. Le premier, il a calqué la prose française sur la période latine, et lui en a donné, dans une*

certaine mesure, le nombre et l'harmonie. Gringoire, avec ses Folles entreprises, *crée l'exemple des libelles politiques. L'Histoire en langue française prend naissance avec Guillaume de Jumièges. A Chartres, qui se réclamait de nous au temps des Nuds-Pieds — Chartres en Beauce, ville normande! — nous trouvons Mathurin Régnier, le maître de la Satire et de l'Épître. Dans le théâtre : Corneille, et Marivaux (de Domfront). Nous pouvons aussi reprendre à Cahors Marot, fils d'un Caennais, et à La Ferté-Milon Racine, petit-fils d'un saunier de la Feuillie-en-Cotentin. On peut se demander ce que serait la littérature française sans notre contribution? Au grand siècle, presque tous les écrivains notoires sont normands : du Perron, Vauquelin des Yveteaux, Bois-Robert, Saint-Amant, Jean Loret, Scudéry, Sarasin, Corneille, Saint-Évremond, Benserade, Charleval, Brébeuf, Segrais, Huet, Chaulieu, Bertaut et Mlle de Scudéry, et Mme de Villedieu, et Gaultier-Garguille. Et j'ai omis les satiriques : Vauquelin de La Fresnaye, Garaby de La Luzerne, Sigognes, Berthelot, Angot de l'Esperonnière, Claude Le Petit, et ce malchanceux de Montchrestien. Mais les prés ont assez bu : de Flaubert à Maupassant et à Rémy de Gourmont, cette antique vertu est visible encore, malgré la dissociation constante de nos éléments ethniques par l'émigration vers Paris, par les échanges d'hommes que facilitent les voyages plus rapides, par les mariages horzains, la pénétration réciproque des provinces voisines, l'accès de nos havres ouverts aux étrangers.*

Considérez cependant les noms des poètes de cette Anthologie. Il n'y a, de Campion, de Cantelou, de Féret, de Frémine, de Gourmont, d'Harel, de Le Sieutre, de Millet, de Daubrée, de Crespel, de Guillemard, de Le Révérend, d'Hauchecorne, de Quesnel, de Valmont, de Canu, de Vard, de Yard, qu'en Normandie; s'il en est ailleurs, ces émigrés viennent de chez nous. Nos vieilles familles ont assez résisté.

Toutefois la sincérité m'oblige à une remarque : tel porte un vieux nom normand qui n'est pas pur d'alliage du côté maternel : celui-ci a du sang lorrain, celui-là du flamand. Ici je constate un croisement bourguignon, là une alliance parisienne, basque, berrichonne, armoricaine, picarde. Mais selon une loi connue, ce métissage n'a fait souvent qu'exacerber le cri de la race dominante. Reprocherait-on à ce livre d'être la fidèle image du pays qu'il veut peindre en ses représentants?

Tous les talents qui en justifiaient le titre et le programme, ce recueil les reçut, dans un choix éclectique; tous offrent par leur naissance et leur ascendance paternelle un caractère normand incontestable. J'ai présenté, à part, deux exceptions en m'expliquant avec franchise, en montrant qu'elles m'étaient imposées par mon sujet lui même. J'ai renoncé à l'honneur de réclamer Henri de Régnier, d'Honfleur, et Gaston Syffert, de Cherbourg (1) *parce que leur naissance en*

(1) Syffert : les Brumes de la Vie, *Roubaix*, 1907.

Normandie est due au hasard. Il en fut de même des noms à consonnance étrangère (1).

Je n'ai pas hésité à revendiquer les fils authentiques de Normands, nés, eux aussi, par hasard, hors de notre province, quand ils se réclamaient d'elle, ainsi que le fit jadis pour participer à mon Palinod *Blanguernon dans ce vers :*

Moi, fils de Roll aussi par le sang de mon père.

Plusieurs m'accuseront d'avoir omis Hugues Delorme, *mais plusieurs se trompent : il est du Midi ;* Allorge, *mais il est de Magny, dans la Seine-et-Oise ;* Le Mouël, *que sa naissance à Villedieu-les-Poëles n'empêche pas de se déclarer « exclusivement Breton comme son œuvre ». A chacun selon son droit et son vœu. Je ne regrette que Maurice Levaillant.*

Maintenant la question posée « s'il existe encore en Normandie un génie littéraire normand », n'est pas élucidée par l'énumération de nos anciennes prééminences, non plus que par les constatations de l'état civil. L'on peut reconnaître un de nos compatriotes à son type, à son accent, à ses locutions dialectales ; mais le reconnaître à son style? Comment définir et contrôler l'expression de l'esprit normand dans le langage écrit, dans des formes qui sont communes à tous les Français? Il faut alors descendre à certaines profondeurs d'analyse, où bien des choses demeurent obscures et douteu-

(1) *J'ai placé, dans la Compagnie hors-rang, Roger-Eng, de Vire, mort pour la France, brûlé en première ligne.*

ses. Un tempérament de poète puissant et original sera peut-être moins difficile à saisir, comme celui de Lucie Delarue-Mardrus.

Renouvelle qui voudra le jeu des portraits et parallèles qui fit fureur au grand siècle, en opposant le mysticisme catholique d'un Florentin-Loriot au mysticisme révolutionnaire d'un Roinard ; le sensualisme ingénu du roman « Un Cœur Virginal » aux brutalités voluptueuses d'un « Louvigné-du-Dézert » ; l'érudition curieuse d'un Rémy de Gourmont aux savantes investigations d'un Fernand Fleuret dans l'histoire littéraire ; l'érotisme de Jean Lorrain à celui du jeune Dutheil ; le symbolisme de Gabriel-Ursin Langé à celui de Francis Yard ; la satire directe de Falourdin *à l'ironie oblique d'*Adoré Floupette; *et la noblesse émouvante d'un Albert Thomas aux orgueilleuses élégies de Gustave Valmont.*

A chacun de nos poètes on pourra toujours trouver un frère ou un ancêtre, mais dans l'ensemble il faut constater que la variété de leurs inspirations déroute, que leurs efforts se dispersent, que leurs techniques s'opposent. Le fait d'avoir pareillement aimé et chanté leur pays natal ne constituerait qu'une très superficielle ressemblance. Si les derniers venus de cette race conservatrice ont une commune tendance, c'est celle de s'affranchir des vieilles lois prosodiques ; mais le bénéfice d'une instruction secondaire écarte les jeunes du vers libre.

Cependant je discerne quelques traits de famille : Ils

sont en général bien équilibrés, ils n'ont pas les nerfs ébranlés d'une petite femme. Ils n'ont pas le cœur déchiré, ou bien ils saignent sous le manteau, sans lâches plaintes, avec une pudeur qui est du Nord. Ils ont même en poésie des qualités oratoires, avocats qui veulent convaincre. Plus peintres que musiciens, ce sont des peintres réalistes. Je vois parmi les descendants de Sonnet de Courval et de Vauquelin plus d'un satirique, la fine épée de Fernand Fleuret, les pinces et les scalpels affilés de Rémy de Gourmont, le poing rude de Vard, le Vard des invectives, et demain le fusil damasquiné de Bunoust qui sera un redoutable chasseur.— Je n'oublie pas certaines pièces justement cruelles de Nebout, qui a bien le droit d'être amer, ayant été si longtemps oppressé de silence. Les symbolistes c'est Jean de Gourmont, Gabriel-Ursin Langé, Francis Yard, Roinard, Dujardin, d'autres encore. La note normande est due à Ch. Frémine dans sa touchante Chanson du pays, *à Hauchecorne, à A.-P. Garnier dont les courts poèmes du* Vieux bourg *font songer aux tableaux de Samain dans* les Flancs du vase, *note précieuse dans ce livre de province. Je demande pardon à ceux dont je ne parle pas ici, mon silence ne préjuge pas une moindre estime. A vous, mon cher Varenne, à vous Boissière !*

Je ne poursuivrai point ces rapprochements.

Qu'on me concède seulement ceci : le fait ne peut être indifférent que des poètes qui sont contemporains, qui naquirent sur le même sol, et appartiennent à la même race, se pré-

sentent en groupe uni devant le public, oubliant toute querelle d'école, toute différence de philosophie ou de croyance. La première anthologie a révélé beaucoup de poètes, les uns aux autres, et noué bien des amitiés durables.

Ce livre aura au moins établi que la poésie n'est pas morte dans une région qui passe pour très attachée aux réalités et aux intérêts matériels. Puisse l'industrie minière intense qui va demain encrasser nos ciels pastellisés, n'en pas chasser les derniers rossignols! là où les industries de la guerre ont aussi dévasté nos druidiques forêts : Bûcheron, arreste un peu le bras!

Puisse Paris, que les Normands ont défendu vaillamment, écouter ces voix qui viennent de l'ouest, et ce sera juste courtoisie, envers la province qui n'a souvent d'oreilles que pour le bruit de Paris.

Parmi nous les Morts sont plus notoires que les Vivants, qui doivent continuer à forger leur nom sonore. Je n'aurai pas perdu ma peine si dans une seule province, bien réduite de ce qu'elle fut en hommes, vingt poètes sont trouvés dignes en quatre lustres d'un bouquet de roses, et cinq ou six d'une couronne de laurier.

Charles-Théophile FÉRET.

PREMIÈRE PARTIE

LES MORTS

1. P. BLIER.
2. A. VARD.
3. Ch. FRÉMINE.
4. W. CHALLEMEL.
5. C. FLORENTIN-LORIOT.
6. R. de la VILLEHERVÉ.
7. Jean LORRAIN.
8. Rémy de GOURMONT.
9. Henri BEAUCLAIR.
10. Robert de CANTELOU.
11. G. MONTMERT.
12. A. THOMAS.
13. ARGENTIN.

MORTS DE LA GUERRE :

14. Gustave VALMONT.
15. Georges MORE.
16. Roger ENG.

ET

QUELQUES POÈTES MORTS DEPUIS 1903

ANTHOLOGIE CRITIQUE
DES
POÈTES NORMANDS
DE 1900 A 1920

PAUL BLIER

(1822-1904)

PAR RÉMY DE GOURMONT

BIBLIOGRAPHIE :

1859 : *Mignon*, poème, couronné par la Société impériale de Valenciennes, suivi de *Chansons et Ramages*.

1867 : *La Légende dorée*.

1869 : *Poésies légères*. (A Avranches chez Mme Tribouillard.)

1878 : *Jeanne d'Arc*, poème dramatique. (A Paris, chez Plon.)

1880 : *Alceste*, tragédie-comédie. Scène I du IIe acte. (A Caen, chez Le Blanc-Hardel.)

1881 : *Alceste*, IIe et dernier tableau du IIe acte. (Même imprimerie.)

1882 : *Sur le Mont-Castre*, idylle normande. (Même imprimerie.)

1885 : *Epopée intime*, à Madame ***. (Idem.)

1885 : *Poésies*. (Idem.)

Octobre 1889 : *La Dryade*. (A Caen, chez Henri Delesque.)

1891 : *Dodone*. — *La Tour*. — *Deux rondes*. — *Sur un air flamand*. (Même imprimerie.)

1893 : *Bellérophon*. — *Viviane*. — (Idem.)

1895 : *A un ami vieillissant. — Le pays fantôme. — La cloche qui ne sonne pas. — Le lys.* (Idem.)
1899 : *Savitri,* poème. (A Nancy, chez Berger-Levrault.)
1898 : *La Flûte de roseau.* — (Au *Mercure de France.*)

Le 5 mars 1907, Rémy de Gourmont m'écrivait la lettre suivante :

« Cher Monsieur Féret,

« Je ne puis écrire sur Paul Blier l'article que vous désirez. Ce « que j'aurais à dire sur lui serait trop personnel ; ce serait un cha- « pitre de souvenirs, de ces souvenirs que l'on rédige, quand on n'a « plus rien à faire dans la vie. Le poète, en M. Blier, ne m'a jamais « paru valoir l'homme ni le professeur. C'était un fervent de poésie « plus qu'un poète, peut-être, et jusqu'au dernier moment il se tint « au courant du mouvement poétique, aimant Verlaine, cherchant à « goûter Mallarmé et les plus récents et les plus éloignés de son édu- « cation parnassienne. Il était né à Alençon, je crois, vers 1820 (1). « Il fut toute sa vie professeur. Vous avez ses brochures, traduc- « tions de l'anglais, Longfellow, Shelley, poésies de circonstance.

« Il fut mon professeur de seconde au lycée de Coutances, me con- « fisqua un cahier de vers, me le rendit corrigé de son écriture menue « et soigneuse, et devint mon ami. Il encouragea ma vocation, ne « me ménagea ni les critiques, ni les louanges, je lui dois beaucoup.

« C'était un épicurien. Il mena, je crois, une vie fort agréable. Il « avait à l'âge des espérances désiré un peu de gloire. Elle ne vint « pas, et il s'en consola. Le Mercure de France *lui publia un poème « en* 1898, *et je lui en fis faire un élégant tirage à part. J'allais le « voir tous les ans. Sa conversation était agréable. Il avait de l'es- « prit, mais malgré sa lecture abondante, son goût, dans cette petite*

(1) De Mme Oursel : Paul-Romain Blier est né à Saint-Lô, le 27 septembre 1822. Il a été professeur aux collèges de Valognes et d'Argentan, puis au lycée de Coutances.

*« ville de Coutances, morne et morte, s'était un peu étréci. Il en va-
« lait bien d'autres, auxquels les circonstances ont permis d'es-
« sayer de nous faire illusion.*

*« Vous pouvez, cher Monsieur, publier cette lettre si vous y
« voyez quelque intérêt.*

*« J'ajouterai que Paul Blier fut le contemporain exact du poète
« Charles Frémine, un peu moins inconnu, et de Charles Canivet.
« Moins hardi que ses deux amis, il n'avait osé quitter sa terre na-
« tale; mais je pense qu'il eut raison; un peu de notoriété ne lui eût
« pas donné les joies simples qu'il trouva dans sa bibliothèque et
« dans son jardin.*

« Veuillez me croire, etc...

« RÉMY DE GOURMONT. »

Quand le célèbre écrivain des Épilogues *parla de l'*Anthologie des Poètes normands de 1903 *dans* Le Mercure, *il regretta l'absence de Paul Blier. Il était trop tard. Je répare cet oubli maintenant. J'extrais de* La Flûte de roseau *le poème « Hyagnis ».*

La vieillesse de Blier fut mieux inspirée que son âge mûr. Il s'épura des rhétoriques en se rapprochant du tombeau. Ses derniers poèmes, par leur élévation, leur sérénité, leur patine, l'apparentent à notre Achille Paysant, dont il eut aussi l'indulgent optimisme, la magnifique humilité, *et ce sont ces* novissima carmina *que doivent publier ses amis, pour rester justes envers sa mémoire, plutôt que de donner des échantillons du style Napoléon III.*

Ch.-Th. F.

HYAGNIS

Près du fleuve.

Un vent sonore et frais passait dans les roseaux
Qui frissonnent aux bords riants de l'Énipée;
Et j'écoutais — mêlée au chant clair des oiseaux —
Leur infiniment vague et douce mélopée.

Et je me dis : « Pourquoi, puisqu'un souffle du vent
De ces muets roseaux tire un frisson sonore,
Mon souffle plus subtil, plus divers, plus vivant,
N'en tirerait-il pas des sons plus doux encore? »

Et soudain je cueillis un roseau sans défaut
Dont je fis sept tronçons de longueur inégale;
Juxtaposés, la cire unit les sept tuyaux,
Et j'avais inventé la flûte pastorale.

Du fragile instrument que ma lèvre parcourt
Sort une mélodie, où les monts, les ombrages,
Les pasteurs, les guérets, les grands bœufs au pied lourd,
Tout revit, tout se peint en flottantes images.

(La Flûte de roseau.)

ADOLPHE VARD

(1832-1908)

ÉTUDE PAR JEAN D'ARMOR

Adolphe VARD, *né à Aubevoye* (*Eure*), *le* 15 *août* 1832, *d'une vieille famille normande ; il se disait descendre d'un de ces archers gallois que les Plantagenets envoyaient combattre*

Par le val angevin et la plaine normande (1)

---

(1) Jean d'Armor fait allusion au poème «l'Ancêtre de Vard», dont voici des fragments :

L'aïeul gallois fut un de ces rudes archers
Que le Plantagenet contre nos vieilles bandes
Par le val angevin et la plaine normande,
Alliés peu sûrs, ruait de leurs âpres rochers.

Chasseur d'aigles, promu chasseur de gentilshommes,
Il envoyait sa flèche au défaut de l'armet
Téter le cou du Comte, et le Comte pâmait,
Et les têtes de Ducs roulaient comme des pommes.

. . . .

Il déchaîne comme un poète, comme un Dieu,
Par le vouloir du fer et des jets de pensée

Fils de paysans, le jeune Vard reçut, jusqu'à l'âge de quatorze ans, les leçons d'un prêtre lettré. Il apprit à lire dans la Bible, étudia l'histoire dans Amyot, la philosophie dans Montaigne, la poésie dans Ronsard. Toute son œuvre découle de ces premières lectures qu'il reprit plus tard, aux heures de loisir. Il s'était si fortement imprégné de ces vieux Maîtres qu'il en portait avec lui le parfum. Il était chrétien et païen à la fois; dévot à Jésus et à la Vierge, mais adorant aussi les belles figures mythologiques.

Les drames irrités d'une vive Odyssée;
Il ouvre les Enfers au héros furieux.....

. . . .

La Normande asservit sous sa grâce limpide
La voix d'airain et les yeux noirs de l'étranger,
Qui garda de la guerre au milieu des bergers
Un nom anglais sonore et sa face intrépide.

La face du vaillant survécut au Donjon.....
. . . .

Elle dure en des fils anxieux, que tourmente
Le dérisoire honneur du grand Arc lumineux
Dans leur main secourable et indigente. En eux
La brumeuse patrie appelle et se lamente.

Après le mufle obscène on voit le mufle couard
Fuir leurs verbes ailés et leurs flèches vermeilles.
Mais leur pauvre jardin est aimé des abeilles,
Dont le peuple guerrier bruit comme des dards.

Ils graissent les wagons, avec des mains royales.
Ah! Vard, le fer te fut moins dur que le goujat.
Mais le sombre artisan que le jour outragea,
La Nuit blanche l'apaise à ses clartés loyales.

Un doux fantôme advole et berce en son giron
Cette tête dolente et farouche, sculptée
Dans le buis, lion noir aux mèches révoltées.
— Hier tu te refusas, est-ce toi, Risetton?

Et les bardes gaëls ont leur tour : « Soit bénie
Ta main chère à la harpe, o fils du vieil archer,
Qui de l'Arc sanguinaire as la corde arraché
Pour qu'au luth elle sonne une mâle harmonie. »

« *L'Arc d'Ulysse* ». Ch.-Th. Feret.

Paris l'attira. Il partit, léger d'argent, riche d'illusions. Il fréquenta des poètes oubliés, des artistes : Thalès Bernard, bohème de talent; Alexandre Massé, un Normand qui dirigeait la Neustrienne; *Paban, Pittié, le sculpteur toscan Zanarelli. Il soumit un drame à Arsène Houssaye; demanda des conseils à Jules Janin, qui lui donna celui de retourner à son village natal, tout en reconnaissant ses belles aptitudes poétiques.*

Vard eut la sagesse d'écouter les avis du « Prince de la Critique ». Il revint à Aubevoye qui, disait-il plaisamment, « n'est pas tant que cela le chemin de l'Aurore! » Sans ressources, et chargé de famille, il dut accepter à la Compagnie des Chemins de fer de l'Ouest un poste subalterne. Il fut un employé modèle. Mais, il nous est permis de dire, que ces trente années passées dans un travail ingrat, furent, en somme, perdues pour la poésie. Car c'est un paradoxe de prétendre qu'un poète ouvrier puisse se hausser jusqu'au génie. Et Vard ne fut réellement poète qu'à l'instant où il put jouir d'un peu de loisir et de tranquillité. Toutefois, si l'on voulait absolument le classer parmi les poètes-artisans, je dirais que, de tous, il fut le seul qui eut du génie. Il fut supérieur à un Magu, à un Savinien-Lapointe, à un Maheut, à un Prior.

En 1886, *mis à la retraite (et quelle!), il revint, une deuxième fois à Aubevoye, habiter la rustique maison paternelle. C'est là que je le connus, au soir de sa vie. Jardinier, apiculteur et rosiériste, il m'apparut comme le vieillard de Tarente. chanté par Virgile :*

...Sub Æbaliæ memini me turribus altis,...
...Corycium vidisse senem...

J'aimerais ici, évoquer les longues causeries où le vieillard retraçait les phases de sa vie tourmentée. Tout à côté de sa maisonnette, il existe le plus délicieux Promenoir sylvestre qui se puisse rêver. Nous nous y attardions souvent, Vard m'en semblait le dieu Faune. Alfred Poizat en a tracé un portrait ressemblant. Il nous le montre, « achevant ses jours à garder ses troupeaux d'abeilles et à élever ses roses; avec ses cheveux agités du vent, avec son front aux rides mobiles, sa grande bouche mince pleine de paroles; avec ses yeux

à la fois rieurs et furieux, surgissant tel qu'un antique dieu jardinier. »

***

L'œuvre d'Adolphe Vard est considérable. Trois sommets s'y distinguent, Heures noires et Nuits blanches : *les rêves de trente années! Les lettrés apprécièrent ce recueil qui renferme de belles pièces lyriques, amoureuses, oratoires et philosophiques. Mais, c'est le* Rêve de Muguette (1889) *qui marque l'apogée du talent de Vard. Ce frais récit d'un amour ingénu lui gagna les cœurs. Il lui valut, par surcroît, la sympathie des poètes normands. Le Vavasseur, Ch.-Th. Féret, Henri Beauclair, Florentin-Loriot, Harel, le fêtèrent, et outre leur appui moral, lui aplanirent certaines difficultés d'ordre matériel. On a comparé parfois la Muguette de Vard à la Mireille de Mistral. Que ce rapprochement ait pu s'établir dans l'esprit des lecteurs, c'est un signe certain de la vitalité et de la beauté de l'œuvre du poète normand. Les Notes en vers qui accompagnent le* Rêve de Muguette *dans la belle édition Lemale* (1901) *sont fort curieuses. Vard s'y révèle satirique et philosophe.*

L'Ame volée (1891) *est un conte philosophique d'une belle couleur romantique dont les vers sont d'un relief étonnant; on y rencontre un choix varié d'images, une grande richesse de vocabulaire.*

A. Vard a laissé un recueil de poésies posthumes qui devait s'appeler : Envolées et Accalmies. Lieds et Sonnets à l'Aube. *Les plus belles paraîtront dans un* Livre d'Or *en préparation.*

Adolphe Vard est mort à Aubevoye, le 14 *mai* 1908.

Son nom vivra. Un jour, son buste se dressera sur la place d'Aubevoye. Je propose que sous son nom, on grave dans le marbre le beau vers de Ronsard qui résume toute sa vie de poète :

L'amour sans plus du vert Laurier m'agrée.

Jean d'ARMOR.

AU JARDINIER PHILOSOPHE JEAN LABICHE

Tour à tour, après vous, moins heureux que vous êtes,
J'ai passé, moins fécond en pensers moins touchants,
Des labeurs du manœuvre au labeur des poètes,
N'empruntant à personne et surtout aux méchants
Ni mon pain ni mon rêve, à la fois miens et vôtres,
Et laissant se gorger à la sève des autres
Orobanches aux bois, mélampyres aux champs,
En nos cités faux sage, oisifs, et faux apôtres.

. . . .

Mais le joug qui m'étreint quelque jour se relâche;
Quelque jour en un coin j'aborde en paix ma tâche,
Tout à vous, tout aux miens, à nos fleurs, à mes vers.
Je me consolerai, lui cédant l'univers,
De cette tourbe humaine aussi sotte que lâche,
Que le génie irrite et que la vertu fâche,
Qui méprise les bons et se plaint des pervers.

(Heures noires et Nuits blanches.)

STRETTE

Fragment.

Quand s'envole la nuit, ô Muse, tu t'envoles !
Je retourne aux labeurs sots, abjects et frivoles,
Conduit par le devoir, sublime et sérieux,
Qui relève ma tâche ennoblie à mes yeux.
Déjà tout luit, tout vit dans la vaste campagne ;
De la brise et des eaux la rumeur accompagne
Le cri des oisillons, leurs sifflets et leurs chants.
Tout ruisselle d'amour, tout resplendit de joie,
Car tout y suit en paix ses instincts, ses penchants.

. . . .

Et la fraise, du sein des herbes, sous les branches,
Mêle au thym ses festons grêles et purpurins,
La discrète ancolie ouvre ailleurs ses écrins,
Où luit comme un joyau quelque insecte de moire...
— Oh ! que les champs sont beaux ! que d'attraits ! quelle gloire !
Que n'y puis-je porter un pied furtif, un front
Qui penche sous le poids de sa pensée active...
Mais il faut approcher quelque goujat méchant.
Le faix mis de côté hier au soleil couchant
Plus accablant retombe, et, cessant d'être un homme,
Je redeviens l'ilote et la bête de somme.

A RISETTON

Ne vous offensez pas, ô ma beauté craintive,
De ce que mon regard s'éclaire ou s'assombrit;
Et ma lèvre joyeuse est tout à coup plaintive
Selon que votre œil bleu se courrouce ou me rit.

Si mon pied suit de loin votre route furtive,
Ne vous offensez pas ! C'est un mal qui me prit.
La vie y trouve un charme et la mort en guérit,
Et ma trace à jamais sur la vôtre est captive.

J'irai, je resterai bien loin de votre seuil,
Assis sur quelque banc, l'œil fixe, l'âme en deuil;
Et si vous paraissez, plein d'une joie amère,

Je fuirai... car je suis maudit et repoussé;
Mais reviendrai, cherchant où vos pieds ont passé,
Pour revoir leur empreinte, ô ma blonde chimère !

SONNET FUNÉRAIRE

Aube ! mère des Temps ! Fille de la Nuit sombre,
Mystérieuse autant que le Rêve et l'Amour,
Vierge, dont la splendeur faite de flamme et d'ombre
Donnant la vie à tout, meurt d'enfanter le jour.

Je n'ai du vieux Tithon jours ni trésors sans nombre;
Celle dont l'œil d'azur me luit et me secourt,
Plongeant, lune éclipsée en l'obscure pénombre,
N'a pas aux cieux vermeils les étoiles pour cour.

Et cependant mon nom, rumeur crépusculaire,
Jusqu'au navire austral de l'Ourse, axe polaire,
Prend son essor à l'heure où mon astre pâlit.

Mes fils verront peut-être, en des noces funèbres,
De ma tombe insultée embrasant les ténèbres,
Une Aurore choisir pour sa couche mon lit.

Adolphe VARD.

CHARLES FRÉMINE

(1841-1906)

Ils étaient deux frères, Charles et Aristide. Nous ne pouvons ici que rappeler l'œuvre de l'aîné, Aristide, né à Bricquebec, le 16 *janvier* 1837, *et mort à Issy, le* 5 *décembre* 1897, *trois ans avant la période que ce livre embrasse :* Le long du Chemin, 1863, Légende de Normandie, 1886, Une Demoiselle de Campagne, *chez Lemerre*, et Un Bénédictin, *chez Ollendorff.*

Charles Frémine est né à Villedieu (Manche), le 3 *mai* 1841 *et mort à Paris en* 1906.

Bibliographie : En collaboration avec son frère : *Armand Le Bailly* (Fischbacher), et *les Français dans les Iles de la Manche* (Picard et Kaan). Seul : *Floréal*, poésies (Lemerre, 1869); *Vieux airs et Jeunes chansons* (Lemerre, 1884); *Au pays de Millet* (Lemerre); *la Chanson du pays* (Jouvet); *le Roi des Ecrehou* (Dentu); *Bouquet d'automne*, 1890; enfin un choix de ses *Poésies* (chez Ollendorff, 1900).

Fut rédacteur au Rappel, *de* 1882 *à* 1906. *De la perte d'Aristide, Charles ne se consola jamais. De ce jour la Douleur despotique fut*

Assise sur son cœur comme sur un rocher.

. . . .

Oh ! que je vive encor pour garder ton image,
Pour qu'elle m'accompagne aux lieux que nous aimions,
Sous les bois, près des flots, dans la Hague sauvage,
Par les sentiers fleuris des vers que nous semions.

Ch. Frémine souffrait depuis longtemps d'un cancer au larynx. Ayant compris que la guérison était impossible, que même une opération ne le sauverait pas, il écarta pour quelques minutes la compagne dévouée de sa vie, et se suicida dans son appartement, 106, *rue d'Assas, le* 8 *juin* 1906. *Il avait pris soin d'indiquer l'inscription à graver sur la tombe, où ses restes seraient réunis à ceux de son frère :*

ILS ONT AIMÉ ET CHANTÉ LEUR PAYS.

C'était un doux géant, un peu courbé depuis la mort de son frère. Je l'ai rencontré quelquefois dans le jardin du Luxembourg, où il promenait ses tristes rêveries. Beaucoup plus encore que Roinard, il ressemblait à Flaubert. Il y a un portrait de ce dernier, en garde national, qui semble un portrait de Frémine.

Dans la pièce liminaire de Floréal, *le poète nous dit son départ vers Paris :*

Poète évadé de province,
Je marche en chantant vers Paris,
Léger, car mon bagage est mince,
Savant, car je n'ai rien appris.

Et c'est d'abord la grand'ville et sa banlieue qu'il chante, souvent d'un vers allègre, et les Parisiennes. D'autres chansons le montrent sur les bords de l'Aube, en Champagne, puis en Lorraine. Son Ida *est grecque. Sa* Rêverie spiritualiste *a des résédas sur sa croisée, qui est de mansarde lutécienne.*

Dans Sainte Bohème, *la note presque montmartroise n'a pas changé :*

Enfin, las de tirer la queue
A tous les diables du quartier,
Loin des recors, vers la banlieue...

Suzette *a rendu le poète amoureux vers la page* 47. *C'est seulement à la page* 53, Promenade d'automne, *que la Normandie apparaît à des signes non douteux, et précisément ce sont les premiers bons vers du livre :*

Octobre éclaircit les ramures,
Et mêle à ses brouillards malsains
La bonne odeur des pommes mûres,
Des pressoirs et des sarrasins.

Les iris, au bord des eaux jaunes,
De fange et de limon souillés,
Gisent épars au pied des aunes,
Comme de vieux sabres rouillés.

L'herbe est morte dans la prairie.
Aux brèches des fossés normands
Des bœufs, à l'échine amaigrie,
Beuglent vers les hameaux fumants.

Le vent s'aiguise aux branches d'arbre;
Les hêtres blancs, au tronc veiné,
Ressemblent à des fûts de marbre
Au seuil d'un temple ruiné.

Il a d'heureuses notations :

Le couchant couleur de jonquille
Transfigurait chaque bateau,
Qui paraissait avoir sa quille
En l'air, avec ses mâts dans l'eau.

Un matin d'avril, que la diane des oiselets sonnait sous les feuilles, un jeune homme aux yeux pers « dont l'éclat tenait du prodige » lui est apparu sur le chemin, et lui a fait une promesse : « Prends ce livre aux pages blanches, remplis-le, et il vaincra l'oubli. »

Mais le poète nous confesse qu'aux heures d'ennui, de mélancolie et de deuil, il s'est tu, et n'a chanté qu'aux jours heureux :

Aussi, pareilles aux beaux jours,
Mes rimes sont rares et brèves,
Faciles comme mes amours,
Et légères comme mes rêves.

Les retours au pays qu'il adore l'attendrissent toujours, et lui arrachent ce regret, dans Village :

Pourquoi n'ai-je-pas fait comme eux,
Les gens simples, les gens tranquilles?
Qu'ai-je été chercher dans les villes,
Toujours courant, toujours fiévreux?

Pourquoi vivre dans les cités,
Quand j'avais ces flots que j'écoute,
Et n'aimais rien tant qu'une route
Avec des champs des deux côtés?
Il est trop tard, l'heure est sonnée...

Mieux que dans ses « Adieux à Octavie », ses déclarations « A une fleuriste », ses « Pluies sur le Carrousel » et les autres pièces consacrées au décor parisien où il est l'émule heureux d'Albert Mérat, mieux surtout qu'en ses poésies politiques (A Gambetta, Malheur, Le Navire), *c'est dans son Cotentin natal qu'il a rencontré ses plus belles inspirations. Plusieurs sont célèbres chez nous et toutes le méritent :*

Les Pommiers, Dans la dune, la Falaise, Brémont, *d'où je détache :*

Dans les pâles bouleaux et les pins résineux
La bise aigre du soir fait siffler ses lanières;
Cependant je gravis le Brémont sablonneux,
Où renards et blaireaux ont creusé leurs tanières.
. . . .

Les ajoncs hérissés me barrent le chemin;
Je m'arrête : à mon dos j'ai la mer et la plage,
Et je vois à mes pieds, en se donnant la main,
Les collines danser autour de mon village.

. . . .

O collines ! l'hiver sur vos flancs amaigris
Qu'il creuse et qu'il tarit, peut souffler ses ravages,
Je vous revois toujours quand les ajoncs fleuris
Jettent des housses d'or sur vos croupes sauvages.

Aussi le Raz Blanchart, la Vieille Église (*il ne l'a pas nommée, mais c'est celle de Carteret, hantée des cormorans, et qui s'écroule dans la mer*) *:*

Le sable et les vents y mènent leurs trombes,
Et les dunes l'ont aux trois quarts rempli,
S'élevant ainsi que de grandes tombes
Où l'ancien village est enseveli.

Au front du portail de la vieille église
S'ouvre sur la mer une baie à jour;
Ronde, elle s'évide ainsi qu'une incise
Qu'un tailleur de pierre aurait faite au tour.

Mais le chef-d'œuvre de Ch. Frémine c'est la Chanson du Pays. *Je l'ai donnée tout entière dans* l'Anthologie *de* 1903 *:*

Salut beaux nuages nomades,
Que le vent chasse de la mer !...

. . . .

O Pays vert de ma jeunesse !
Quel charme peut donc nous unir?
Il me suffit d'y revenir
Pour que, tête et cœur, je renaisse.

Pourtant je n'y possède rien,
Pas même un petit coin de terre,

Sinon la tombe où dort ma mère...
Tout compte fait, c'est mon seul bien...

Ni cour, ni verger, ni castel,
Ni gras troupeaux, ni frais herbages,
Dont on va toucher les fermages
Lorsque revient la Saint-Michel.

Il ne veut donc pas que je l'aime
Par intérêt, ni vanité,
Mais dans ma pleine liberté,
Sans nul profit et pour lui-même !

Pour ses lignes, pour ses couleurs,
Pour ses taillis brillants d'ondées,
Pour ses hautes terres bordées
De vagues, d'écume et de fleurs;

Pour ses lins bleus, pour ses blés noirs,
Pour ses fossés et pour ses haies,
Pour les bouleaux de ses futaies
Et les pommiers de ses manoirs...

O mon pays fier et sauvage !
Si je ne te revois jamais,
Que ce chant reste comme un gage
De tout l'amour dont je t'aimais !

(Bouquet d'automne).

Pour ces vers-là Frémine, et pour votre destin, nous vous dédions nos larmes ; et l'inscription que vous rêviez pour votre tombe, elle est gravée dans nos cœurs désuets, dans nos cœurs point dépaysés, car votre amour de cette terre fut notre amour.

Ch.-Th. F.

WILFRID CHALLEMEL

(1846-1916)

Né le 1er octobre 1846 *à La Ferté-Macé (Orne). Mort le* 13 *février* 1916. *Œuvre principale :* Le Promenoir, *avec eaux-fortes de Delbauve, chez H. Champion,* 1903.

Voici ce que j'écrivis alors de ce livre :

Poésie de lettré. *W. Challemel fait des vers latins, mais à l'occasion émeraude ses stances françaises d'un joli mot verdoyant de patois. Poésie d'*archéologue. *Le poète connaît les gables et les fleurons et l'histoire de toutes les pierres bellement taillées par les vieux sculpteurs-imaigiers de son pays fertois, mais cette science ne l'a desséché ni racorni. Poésie de* collectionneur *qui a stylisé le « col vidé » du* XVIIe *siècle, et les gants « à la Phyllis » ; qui mène à l'église une dame dévote du temps de Louis XIII, après avoir tendu sur un réseau d'archal le tulle noir où s'enveloppe un front austère, et guindé la symétrie des tuyaux de la jupe ; puis est descendu jusqu'au cœur de la dame, y peser les scrupules délicats ; car hier soir, surprise par le Malin,*

Elle a dansé le branle et le motivandé !

Mais aussi Poésie de sentiment *dans* Route abandonnée, *dans le* Souvenir de la Chaux *où dialoguent l'Ossement et la Racine, dans* Octogénaire, *et surtout dans* Saint-Maurice, *souvenir dédié à son ami le comte G. de Contades.*

Par toutes sortes d'attaches cette poésie nous tient. Dans Lumière *elle a l'accent d'une très fière philosophie. Elle est humaine, selon le mot du jour. Surtout elle est classique, sans froideur. Voici qu'au*

dos de robustes Abyssins le poète promène une belle romaine le long de la voie Appia. Il nous dit Pétrone à sa litière louant des seins de roses blanches. Mais le poète entend aussi, en dessous, la sourde rumeur des chrétiens, celle qui des catacombes montait vers les Dieux vaincus. Il y a mieux là-dedans que des bibelots d'art. Et toujours nous pouvons le suivre sans peur de fastidies. Tout le premier il hait les longueurs, même à la Société historique. *Il bouchera le trou d'un programme sévère avec une exquise ballade improviste. Il rimera d'alertes strophes pour saluer la fin des séances, quand l'abbé — ses prières rituelles en retard, — songe à son bréviaire, quand Chrysale — qui a des invités, — est inquiet du potage.*

Le passé n'est pas, à cette Muse, une cendre de mort qui la suffoque, mais une poudre fine qui la farde. Challemel eut beau vivre longtemps dans les livres, il a connu aussi le paysan dans l'Estaminet, dans la Ferme, le garde champêtre un peu bu des routes. Il a été étourdi par Gaudissart aux tables d'hôte ; touché par la nostalgie des servantes loin de chez elles ; il a vu les fêtes populaires et les parades. Et de partout rapporté des tableaux justes, sobres et fins. Mais il sait surtout les gros curés normands, narquois, diserts, grandgousiers, rarement papelards. Il parle (à eux et d'eux) en prélat, et ce côté semi-ecclésiastique de son talent n'est pas le coin le moins curieux. Il a beaucoup vécu, j'imagine, dans cette bonne ville de Séez que j'aime tant, où l'on ne se heurte guère aux bruyances, aux ateliers criards, mais où l'on voit une antique cathédrale, des séminaires, des couvents, dans les rues de l'herbe, d'aimables chanoines, de discrètes personnes.

Avec Séez, et la Ferté, avec Flers aussi, le poète est épris de Domfront, la ville haut juchée. Jadis on y risquait gros, de la table au gibet :

Domfront, ville de malheur;
Arrivé à midi, pendu à une heure.
Pas seulement le temps de dîner.

Mais :

Dans le nouveau Domfront où l'on aime à venir
L'archéologue dîne, et, rassuré, digère.

Après d'autres et avec plus de science, Challemel a salué les vieux logis qu'on tue. Toutefois sa piété aristocratique déplore surtout la déchéance des fiers Manoirs déchus en fermes, tombés à l'auberge.

La Muse de Florentin Loriot est orientale *et mystique. Une autre, quand elle exalte les plats de gueule et les crus savants,* bourguignonne. *M*[me] *Delarue-Mardrus se trahit* scandinave, *fille de Pirate montée sur la Côte Vassale. Vard décoche les carreaux de son ancêtre, l'archer* gallois. *Dans Boissière par les prés smaragdins où le lait sirupeux bave des seilles, bougent des vaches d'une Neustrie* hollandaise. *Les toiles de Beuve sont d'une touche et d'une intimité* flamandes. *Le pays de Bray de Roinard pleure dans une atmosphère grise. L'angoisse y blasphème contre l'usine sous un ciel bas, industriel, déjà* picard. *Mais la Normandie de Challemel est basse-normande, d'entre la Vère et le ruisseau de Maure.*

D'autres ont peint leur paysage natal de couleurs tranchées, exprès crues, tandis que ces tableaux-ci valent par la nuance. Des poètes ont chanté leur Normandie conquérante ; mais l'allure héroïque était belle surtout pour les voisins. « La riche moisson d'épées que je donne à regarder à votre jalousie ! » Ce Fertois — encore qu'il soit des Marches de la Duché — n'a point songé aux horzains. C'est pour être de nous seuls goûté qu'il agença sa peinture anecdotique et vernaculaire, très averti des choses normandes, de celles qu'on ne voit pas de la gare, qui ne se devinent pas de la table d'hôte.

Dans les bibliothèques avez-vous hanté les exquises Désuétudes? Connaissez-vous les us de nos vieilles bourgeoisies, la noblesse des hôtels Sagiens, et les vies doctes vouées aux rites du passé? Faites-vous des distiques latins comme Nicolas Lallemant, à Vire, vers 1785, *ou comme le Père Mauduit de l'Oratoire, ou comme Le Vavasseur? Dans quelle mesure jouissez-vous d'une citation d'Ovide, de Sabinus, de Paulin de Nole? Reconnaissez-vous sur une assiette les monogrammes de nos anciennes faïences? Persillez-vous d'un mot patois la chair savoureuse des gais propos? — Oui? Lors cy venez ; pour vous le couvert est mis.*

Ch.-Th. F.

AUX FERTOIS DE 1749

Préface d'une étude historique sur La Ferté à cette époque.

Ancêtres disparus, dont le vieux cimetière
En parterres fleuris transforme la poussière,
Fertois des temps passés,
Que troublent maintenant des jardiniers profanes
Heurtant de leurs râteaux les fragments de vos crânes
Au hasard dispersés;

Des choses de votre âge occupant ma pensée,
Souvent je ressuscite une époque éclipsée
Pour vous connaître tous,
Et lorsque je déchiffre et grave en ma mémoire
Les parchemins jaunis racontant votre histoire,
Je crois vivre avec vous.

Aujourd'hui, rappelé vers ce passé que j'aime,
Je cherche ce qu'était sous Louis le Quinzième
Le petit bourg fertois.
O vous, ses habitants que la froide mort glace,
Levez-vous ! Un instant reprenez votre place
Au soleil d'autrefois !

Que votre humble demeure ainsi que vous renaisse,
Et que chacun de vous, tout joyeux, reconnaisse
Celle où fut son doux nid;
Du vieux logis Pinson les monstres fantastiques
Pour vous mieux saluer penchent aux toits antiques
Leur tête de granit.

Les pignons auguleux des maisons disparues
Surgissent, profilant de tortueuses rues...
Pauvres morts ignorés !
Dans cet humble décor, sur ce petit théâtre,
Ils ont joué leur rôle ou lugubre ou folâtre,
Puis se sont retirés.

Ils se sont retirés dans les coulisses sombres
Où nous disparaîtrons, nous aussi, vaines ombres,
Quand viendra notre tour,
Après que nous aurons, sur leur étroite scène,
En acteurs de province achevé non sans peine
Notre rôle d'un jour ! (1)

(1) Dans « la Vie normande », du 31 octobre 1903, j'ai publié une étude sur *les Poètes de La Ferté-Macé*.

Ch.-Th. F.

SONNET
A UNE PINTE EN ANCIENNE FAÏENCE DE ROUEN

trouvée à La Ferté-Macé.

Pinte, tes flancs où luit un émail authentique
Ont des lambrequins bleus décorés avec art,
Et montrent saint Antoine en sa pose ascétique
Avec son compagnon grassouillet et paillard.

Qui premier t'acheta, sœur de l'amphore antique?
Dans l'ancien bourg fertois rendis-tu babillard
Le tabellion Noyre au paraphe magique?
Versas-tu l'éloquence au curé Robillard?

Honneur de mon dressoir, brillas-tu sur la table
D'Antoine de Lacroix, le prieur respectable?
Oh! que de bons aïeux par toi désaltérés!

Viens, afin qu'aujourd'hui je boive à la mémoire
Des vieux pinteurs fertois qu'a dédaignés l'histoire
Mais dont l'âme rayonne en tes cidres dorés.

Wilfrid CHALLEMEL.

CH. FLORENTIN-LORIOT

(1849-1905)

BIBLIOGRAPHIE : *Oriens*, poèmes, l'œuvre capitale du poète, chez Lemerre, 1895; *la Tour de Bonvouloir*, dans la Normandie monumentale; *Nitocris*, drame en cinq actes, en prose (Lemerre, 1904); *Essai sur les Mégalithes*; *l'Évolution en Archéologie; la Faillite des Dieux*, impressions d'un voyage dans l'Orient grec, chez Lemerre, 1900; *l'Encloché*, 1902; un autre recueil de vers introuvable : *Avant le Châtiment, la Fresque de l'église Saint-Julien, Une église champêtre, David Livingstone, Explorations et Missions dans l'Afrique équatoriale*, etc...

Naquit à Alençon, le 10 *janvier* 1849, *au n*° 110 *de la grand'rue. Son aïeul était meunier; son père, négociant en dentelles, était de Falaise. Sa mère avait vu le jour dans la Tour qui sert de porte à Domfront, et dont le poète a parlé dans* la Normandie monumentale, *publiée chez Lemâle, au Havre, en* 5 *vol. in-folio*, 1892-1898, *ouvrage auquel Loriot collabora pour la description du Passais normand.*

Il fit ses études au lycée d'Alençon, son droit à Paris, puis fut pendant 20 *ans avocat au barreau de sa ville natale. « Dans ses premiers plaidoyers, écrit un témoin, il fit prendre à des causes vul-*

gaires un essor tellement lyrique qu'il plongea dans la stupéfaction la magistrature locale, peu habituée à ces vertigineuses envolées. » Il eut le malheur de se mettre à dos les bourgeois d'Alençon et de Domfront, en heurtant de front leurs manières de voir, de sentir, de parler, et d'agir. « Les gens sages dans ce pays, écrit à ce propos un Normand, s'occupent d'abord de leurs intérêts particuliers... Ce fut surtout une grande témérité de sa part de s'attaquer à un homme tel que M. Christophle, au moment même où celui-ci disposait d'une inflence qui faisait de lui le maître du département, et cela dans son propre fief de Domfront, où les gouverneurs du château étaient certes, dans leur temps, de bien petits seigneurs à côté du puissant gouverneur du Crédit foncier de France. Cette campagne fut désastreuse pour Loriot, pauvre petit avocat sans cabinet. Plus tard il est vrai, lorsque l'astre du gouverneur commençait à décliner, Loriot lança contre lui, non sans esprit et non sans succès, une pièce aristophanesque, intitulée l'Encloché. »

Mais Loriot avait achevé de se rendre impopulaire. Il avait publié un recueil de poésies, Avant le Châtiment, *pour flétrir les fermetures de chapelles et les expulsions de religieuses, sous Jules Ferry. Le 21 janvier 1893, il fit célébrer, à Notre-Dame d'Alençon, un service pour le repos de l'âme de l'infortuné Louis XVI. Enfin, le 14 juillet suivant, il arborait, à sa fenêtre sur la grand'rue, un drapeau noir en signe de deuil pour la mort des victimes de l'insurrection, excitée au Palais-Royal par Camille Desmoulins. « A ces causes de déconsidération, ajoute le même correspondant, vinrent s'ajouter des erreurs de conduite, des inconséquences, quelques ridicules, et, ce qu'il y a de plus grave dans un pays conservateur (de son bien), la mauvaise gestion de sa fortune.*

«*C'est alors que le poète* qui a fait le plus d'honneur à Alençon *dut secouer de ses sandales la poussière de son ingrate patrie, et demander un asile aux rochers du Mont-Saint-Michel.* »

Loriot se confina, trois années, dans une maison qu'on dit avoir été celle de Du Guesclin.

J'emprunte ce qui suit à un article d'Oscar Havard : « Le Mont-Saint-Michel, pour Loriot, fut le point évocateur de tous les senti-

ments qui régnaient à la fois dans son âme : culte des horizons infinis, prédilection pour les stabilités monumentales, tendresse atavique pour les chants de l'Océan, les souffles des cyclones et les rumeurs des vieilles pierres.

« Les pêcheurs montois aimaient ce moine en sabots, cet ascète en peau de bique, qui, le chevalet sous le bras et le bâton à la main, s'orientait tantôt vers les hauteurs et tantôt vers la mer. Le soir, lorsqu'il avait fini sa tâche, Loriot rassemblait ses voisins, pêcheurs de coques et ramasseurs de varech, dans la rue, et leur lisait, à la clarté lunaire, tantôt l'Évangile et tantôt Shakespeare. »

*Gallus, qui était son voisin de Saint-Pair, ne fut pas le seul écrivain célèbre attiré par le génie du poète d'*Oriens.

Une élite d'artistes et de lettrés, Puvis de Chavannes, Pierre de Nolhac, Étienne Lamy, Frédéric Plessis, Engerand, de Hérédia, le P. Constant, Robert de Bonnières, Gaston La Touche qui fit son portrait, H. Onfroy, le Comte de Contades « l'enveloppaient de leurs souriantes tendresses ».

Il s'échappait de Normandie de longs mois pour s'en aller aux Lieux Saints et dans l'Orient grec. Il en rapporta un livre, — ses impressions de voyage — « la Faillite des Dieux *». Ce fut un archéologue et un égyptologue érudit.*

Je ne l'ai pas connu jeune, mais à son déclin, lui qui fut si brillant! Une cravate mal nouée, un col fermé d'un seul côté et battant de l'autre comme le cercle cassé d'un tonneau ; une houppelande chauve, vrai manteau de pluie pour vieux chanoine sans servante ; des grègues tortes, inégales, dont les boutons aux cous étirés épousent des boutonnières d'une autre longitude ; des souliers de curé moins la boucle et qui rabotent les cailloux, tel j'ai vu celui que la mort a fait auguste, et qu'un génie acide et intermittent ne permettait pas de prendre pour un bonhomme.

En 1902, *déjà très malade d'albuminurie, toussotant, il avait eu peur d'un hiver de plus dans la maison de Du Guesclin, au Mont-Saint-Michel ; et où pensez-vous qu'il vint chercher de la tiédeur? Dans un logis d'artisan, aux fenêtres sans bourrelets, à un sixième étage, sur la plus haute maison de la Butte.*

Il est mort chez des parents qui l'arrachèrent à ses courants d'air, à son nid de cigognes entre deux cheminées, le soignèrent quelques mois et héritèrent de lui.

La première fois que je le visitai rue Lamarck, je vis défiler chez lui tous ceux qui devaient consoler ses derniers jours : son ami Onfroy ; une jeune femme d'Alençon, ancilla et domina, *un joyau rose et noir qui brilla une seconde entre deux portes, un religieux qui devait lui donner l'absoute, et ses deux cousines Carlet. — Carlet, un vieux nom Domfrontais. Ce fut aussi celui de Marivaux. Pierre Carlet de Chamblain de Marivaux est né à Paris par cas fortuit,d'un père normand, qui l'a vite ramené dans le Bocage. C'est un des ancêtres maternels de mon ami Loriot.*

Le jour que Loriot mourut, nous parlions de lui à la maison et soudain ma femme se prit à dire : « Oh! c'est étrange, regarde le chat, on dirait Loriot. »

Et deux secondes durant, ce fut Loriot en effet : la même tête ronde, les mêmes moustaches en bataille, mais les yeux surtout, les yeux, l'un presque fermé, l'autre décochant des carreaux de soufre. Le poète aimait beaucoup cette échine de noir velours. Ils se caressaient l'un à l'autre, la bête et l'homme, en des gestes câlins et félins, pareils ; ils se fascinaient tour à tour. Au moment où l'âme s'est affranchie du corps pesant, Loriot a voulu certainement se révéler à nous ; il s'est manifesté dans la forme souple, dans le corps électrique qu'il aimait.

Cette attitude de chat ironique et batailleur, reprise post mortem, *lui avait été familière. Déjà gourd comme un demi-paralytique, sans armature, coulé et fondu dans la tonne de sa pelisse, traîne-pieds, il semblait parfois absent ou lointain. Eh bien, non, il avait tout vu, tout pesé, tout capté. Quelques semaines plus tard, il vous rappelait les phrases incidentes, les gestes esquissés, les nuances fugaces. De vingt écouteurs il avait été le plus sagace. Et c'était naturel, le plus grand poète est celui qui a les sens les plus affinés...*

Une phase de nos relations nous fut bien douloureuse. C'est quand je préparais l'édition des Cendres. *Il me racontait le poète à la destinée tragique. Ensemble nous commentions ses derniers*

vers, et nos gloses soulevaient un à un les pesants problèmes de l'amitié posthume, de la survivante inquiétude du mort pour ses manuscrits, de nos devoirs en face des reliques, de l'intérêt poignant des œuvres encore larvaires, et de cette nudité sacrée du poète qu'il faut craindre d'étaler... Or Loriot se savait condamné. Est-ce que parfois sa langue gelée ne s'engourdissait pas comme un ruisseau d'hiver? Lui aussi s'inquiétait de ses manuscrits inachevés ; lui aussi craignait la destruction de ce moi idéal, après l'autre! Alors, à tous les carrefours de nos phrases, il heurtait son propre spectre, fraternellement accroché au bras du premier mort. Les moindres allusions à Millet trouvaient en nous une application douloureuse à un autre destin. Nos yeux, qui devant la plaie vive se détournaient tout à coup, nous prouvaient justement que cette allusion nous l'avions faite, in intimis. *Et les ouates d'euphémismes, les tendres charpies d'antiphrases dont nous amortissions, dont nous pansions nos réflexions blessées, n'empêchaient pas toujours notre sensation de s'écorcher au tranchant du mot.*

Florentin Loriot est mort à Paris le 2 *juillet* 1905 *et fut inhumé à Alençon. — Dans « La Libre Parole », Oscar Havard salua son ami disparu :*

«Loriot quitta le Mont. Il fut obligé de partir. Pendant les nuits de tempête il croyait voir les remparts et les tours s'animer et combattre. Il lui semblait que les murailles féodales aboyaient au carnage. Que signifiaient ces paroles sibyllines? »

Que Loriot ait eu le don prophétique, — et serait-il le premier? — je n'en serais pas autrement surpris. Un jour d'exaltation fiévreuse et d'autant plus lucide, il me raconta que l'Archange lui était autrefois apparu dans son sommeil, lui commandant de partir à la recherche de ses sanctuaires oubliés. Le poète n'ayant pas eu l'orgueil de croire à ses voix, la Vision tenace reparut et de sa mission lui promit un gage. « Le jour même, me dit Loriot, je vis une femme sur la grève ; quelque force inconnue m'obligeait à croiser sa route. Et je me mis à lui dire, sans être maître des paroles qui sortaient, rauques, de ma gorge, que le lendemain elle serait morte. Le lendemain à midi elle était enlizée dans les sables ! Alors je ne doutai

plus, je partis. Regardez sur le mur cette toile, je l'ai peinte en Orient, dans la crypte même très anciennement consacrée à saint Michel, mais oubliée et perdue depuis des siècles, et c'est là que le vainqueur du Dragon m'a conduit.»

Ch.-Th. F.

THERMONTHIS

A Estève.

Memphis dormait. Six rois de pierre, dans la pose
D'Immortels qui verraient passer le vol des ans,
Dominaient, de leurs fronts mitrés de granit rose,
Les palais inégaux à leurs torses puissants.

L'aube sur les degrés des tombeaux imposants
Descendait dans sa gloire avant le jour éclose;
Chéphrem, et puis Chéops, par-dessus toute chose,
Levaient leurs deux sommets lointains et rougissants.

Drcites sous leur amphore à l'égal des statues,
Des femmes, aux bras nus et bruns, de bleu vêtues,
Marchaient sous les palmiers vers le Nil violet...

Moïse, en ce moment, passait, dcrmant encore,
Et la fille des rois, Thermonthis, recueillait
Ce fils de sa pitié plus charmant que l'aurore.

LES COLONNES DE TYR

Les colonnes de Tyr alignent sur la plage
Leurs fûts, blancs, jetés bas depuis d'anciens revers,
Si pesants que le flot qui les frappe en travers,
Sans pouvoir les rouler, les polit d'âge en âge.

Le pilote aperçoit au cours de son voyage
Ces naufragés de marbre à demi recouverts
Par les sables rosés et les tamarins verts,
Et dont la forme longue est comme un sarcophage.

Monument que j'érige au bord des mers d'oubli,
D'un cœur plus généreux que ne t'ai-je établi
Dans cette intégrité qui t'aurait fait durable !

Mais, ô Temple rêvé que j'aurais dû bâtir,
Ton ébauche en ruine est déjà comparable
Aux grand troncs échoués des colonnes de Tyr.

COURTISANE JUIVE

Pleure, étrangère pâle, avec ton Meyerbeer !
Tu méconnus le Christ, et depuis lors, ô Juive !
C'est le vide qui règne en ton âme plaintive,
C'est l'Infini qui manque à ton désir amer.

Comme un rocher que bat l'infatigable mer,
Ton cœur du grand amour lassa les tentatives.
L'Infini ! tu l'attends des voluptés chétives
Que donne en défaillant ta périssable chair.

Trop longtemps tes bras blancs, au sommet des terrasses,
S'ouvrirent, implorant l'espérance des races.
Tes yeux ont trop plongé dans le ciel chaste et bleu.

Ton corps s'est fatigué de l'attitude austère,
Et vend, pour en finir, aux amants de la terre,
Ses flancs désespérés faits pour porter un Dieu !

VOIX DANS LA NUIT

Fragment.

L'hôte et le serviteur, dans le palais tout dort.
Par la porte de corne ou la porte d'ivoire
Du songe véridique et du rêve illusoire,
Murmurant et léger, l'essaim nocturne sort.
Des yeux brillent dans l'ombre, et quelqu'un de terrible,
Le vainqueur d'Ilios, est déjà revenu.
Les grottes, les rochers, les bois l'ont reconnu;
Mais l'homme ignore encor sa présence invisible.
Comme un prêtre qui fait un sacrifice aux dieux
Tourne sur le brasier les entrailles brûlantes,
Tel Ulysse, accoudé sur des toisons saignantes,
Tourne et retourne en lui son cœur silencieux :
Ils sont là, profanant le palais de ses pères,
Ces rivaux, qu'il réserve à des noces amères !
De la captive impure ils possèdent les flancs,
Et repus des plaisirs qui font haïr l'aurore,
D'un cœur vide et superbe ils convoitent encore
Le lit baigné de pleurs de l'épouse aux bras blancs...
Elle est seule, elle est triste, en sa haute demeure;
Elle écarte son voile et se lève à demi;
Et dans la grande paix du palais endormi,
Ulysse entend sa voix qui se lamente et pleure.

PITIÉ DE LA DAME

Sur les bois d'où jaillit la bête effarouchée,
Sur les bois que le cor funèbre emplit d'émoi,
La dame en sa pitié sereine s'est penchée :
« Ouvrez au cerf, dit-elle, et qu'il entre chez moi !

Qu'il boive au bassin clair où de son bruit débile
Une eau tinte au milieu de la cour en repos,
Sous l'ombre des grands toits, au milieu des murs clos,
Que lambrisse un grand lierre à la feuille immobile. »

Saint Hubert, quand parut le crucifix de feu,
Aux bêtes étendit la clémence de Dieu
Qui, pour les protéger, s'assimile aux victimes.

Et le cerf, dont les pleurs argentèrent les yeux,
Se coucha sur le seuil, et les chiens furieux
Ne mordirent qu'en rêve aux dépouilles opimes.

NÉNUPHARS

Sur les feuilles des eaux, l'albâtre de leur tige
Étincelle; on croit voir, livrée au flot qui dort,
Une frêle armada d'Elfes aux barques d'or,
Et que la lampe en fleur du nénuphar dirige.
Partez-vous vers l'Érèbe, elfes au vol léger
Que Shakespeare inventa dans ses divins mensonges?
Partez-vous vers la rive, où l'on voit voltiger
Sous des portiques bleus le vain peuple des songes?

Ch. Florentin-Loriot.

ROBERT DE LA VILLEHERVÉ

(1849-1919)

Il est né le 15 *novembre* 1849 *sur la côte d'Ingouville, alors commune indépendante du Havre. Il prétendait avoir écrit à six ans sa première comédie :* le Retour à la Campagne. *Il a dit, en oubliant volontairement* les Ballades galantes, *publiées au Havre, chez Pelletier, en* 1876 *: « Mon œuvre commence à* la Chanson des Roses». *Voici le jugement que portait sur cette plaquette le poète des* Odes funambulesques *dans une lettre à M. de la Villehervé : « Nous sommes étroitement parents par l'amour de la poésie, le souci du travail achevé, et la conscience qui nous empêche de nous contenter à demi. » Etroitement parents, rien de plus juste. De la Villehervé, la pipe aux dents, coiffé d'un large béret montmartrois, flanqué du Dictionnaire de Rimes qu'il avait colligé pour son usage et qu'il essaya de publier, pâlissait de longues heures sur une strophe, sur un vers, sur une rime, attentif comme un bon comptable à sa colonne de chiffres, comme un ouvrier scrupuleux à son établi.*

Il n'était point la proie des forces obscures et dionysiaques qui explosent chez les grands inspirés, comme à leur insu. Selon l'expression de G. Sorel : il n'eut de génie que dans la mesure où il se connut. *Ce poète n'eut jamais l'exaltation indicible, les jaillissements sublimes de l'inconscient. Il s'enferma dans le cadre étroit de*

raisonnements analytiques, de formules mécaniques, appliquées ingénieusement et régies par les exigences d'une rime opulente.

Amusant contraste de l'homme casanier et rangé, ayant bien appris son métier chez son patron Banville, et fabriquant froidement de mirobolantes poupées. Des poupées bien corsetées, quittant le sol de pieds prestes, et détachant savamment leur ruade au bout du vers. Car, pour cette école, tout le vers est dans la rime. C'est elle qui, par un mystérieux et fatal pouvoir, née du sujet, engendre l'idée et l'image, et les enchaîne à l'image et à l'idée suivantes. C'est donc le mot essentiel, l'organe vibrant, qui prépare le spasme au bout du vers. La consonne d'appui ne lui suffisait pas toujours ; moutons *à son gré rimait insuffisamment avec* Bretons, *il lui fallait* écoutons.

Dans Ko-Mat, *il remit six vers achevés sur le chantier pour obtenir à* nomme *une rime où le son fût exactement rappelé,* comme *ou* somme *ne le pouvant satisfaire.*

Il va venir, celui que j'attends, le jeune homme
Au cœur fort, que l'oiseau des hautes cimes nomme
Au fleuve...

Prenons dans le Jardin du curé *un autre exemple :*

La paix est ici. Bonne et sereine, elle accueille,
Dès la porte; assez bas pour qu'un enfant les cueille,
Tendent leurs roses les rosiers du jardin frais.
A qui le pillerait, il peut dire : « J'offrais. »
Il se livre, il est sans défense, il n'a point cure
Qu'on le défende, étant le jardin de la cure.

Cueille *à jamais entraînera dans son sillage* accueille. *Ainsi, à bien voir, cette richesse se prive volontairement des ressources et du charme de l'Inattendu.*

N'est-il pas visible que le mot frais *a commandé le vers suivant pour obtenir le verbe* j'offrais *à la première personne de l'impar-*

fait? Que le jardin de la cure *a nécessité le vers précédent, avec, pour le bourrage en coton, ces répétitions périssologiques :*

Il se livre, il est sans défense, il n'a point cure?

De la Villehervé s'est privé de rimes excellentes et neuves, et moins prévues, en subissant les absurdes prohibitions qui défendent à un singulier de rimer avec un pluriel, écartent l'hiatus, même harmonieux. La Rime lui fut une vieille maîtresse impérieuse, un collage trop long, impossible à secouer. Ainsi se croyait-il fidèle à la Tradition. Mais il y en a plusieurs. L'histoire de notre littérature nous montre les Maîtres nouveaux dédiant aux vents quelques cendres des Urnes anciennes. Villon emprunte à Eustache Deschamps, mais l'épure et l'amende. Charles d'Orléans et Martin Lefranc avaient pareillement corrigé la technique de Guillaume de Lorris et de Jean de Meung; Marot innove à son tour; Ronsard, en imitant, crée; Malherbe institue des lois nouvelles, quelques-unes d'ailleurs malheureuses; enfin Hugo instaure la coupe ternaire. La Tradition c'est, sinon une révolution, au moins une Réforme qui a réussi. Il est dangereux de faire table rase du passé, il est criminel de dissiper un glorieux héritage, et je n'ai garde de défendre ceux qui n'ont plus d'autres règles que leur caprice. Mais le vers libéré nous apporta de précieuses et sages conquêtes. La Villehervé n'accepta d'innovation aux lois de Despréaux que le trimètre. Toute son œuvre fut asservie aux illustres exemples, *à la phrase Banvillesque, qui s'amuse aux sauts périlleux, se déclanche et se contourne quelquefois douloureusement et à grand péril, pour attraper une S nécessaire au bout de l'alexandrin. Cette technique étroite s'interpose entre sa vision et le monde vivant. Racine, Corneille étaient moins stricts, à tout prendre : ils écrivaient* je voy, je sçay, *se privant sans remords d'une lettre fâcheuse; et quant au* remords *quelle escobarderie de l'écrire sans S final?*



Après la Chanson des Roses, le Gars Perrier, *roman chez Ollendorff* (1886). *Puis un autre roman en collaboration avec Georges Millet :* la Princesse Pâle, *même éditeur* (1889). *En même temps, chez Vanier,* Toute la Comédie, *en vers.*

Et ce n'est encore que Littérature, comme ces titres vous en convaincront : le Boniment, les Paroles du Régisseur, Madame Cassandre, Polichinelle, Pierrot, le Matamore, *etc. Après les acteurs, les décors :* Sonnet du fond de ville, Sonnet pour décrire le repaire des bandits, celui à la louange du jardin, Sonnet pour faire voir la forêt. *Œuvre de patience, art chinois qui sculpte avec un métier raffiné jusqu'au bouton* invisible *où s'insinuera le doigt pour faire jouer un ressort secret. Écoutez :*

LE PÉDANT

Mais plus gonflé de vin qu'une outre pleine
(Tournez un peu les yeux de ce côté)
Voici venir, comme un autre Silène,
Se dandinant sur un âne bâté,
Un ventre auguste en sa capacité.
C'est le Pédant qui, sans nulle hyperbole,
Glose, commente, interprète, interpole,
En hébreu, grec, turc et néerlandais !
Et le baudet qu'il monte est un symbole,
Car il éduque les baudets.

LE SONNET A LA LOUANGE DU JARDIN

Sous les prestigieux dômes de frondaisons
D'où tombe avec les fleurs on ne sait quel mystère,
Rien dans ce beau jardin ne rappelle la terre
Souffrante, et le cruel changement des saisons.

. . . .
Car j'ai vu, quand, régnant dans l'orgueil de leurs races,
Les dames font sonner au marbre des terrasses
Les longues cannes d'or qui reposent leurs mains,

Les satyres de pierre en leurs gaines usées
Sourire, et, curieux, penchés vers les chemins,
Ils disaient : « Les voilà qui se sont déguisées. »

***

Il fut deux fois candidat à l'Académie, il eut une voix et on lui préféra Lavisse. Il eut 4 voix et on lui préféra Bornier. Il se consola de ce double échec en rimant l'Étrenne *et* la Comédie du Juge; *mais entre les deux il y avait eu les coups de couteau. D'où* les Impressions de l'assassiné (*Ollendorff*, 1894). *Je ne conterai pas la nuit d'épouvante où Jean-Charles Schérer, domestique congédié, assassina la petite servante Angèle, puis la première Madame de La Villehervé, et frappa le poète lui-même de* 18 *coups de couteau. Mais ce petit homme avait la vie chevillée au corps, et devait atteindre* 70 *ans.*

« *Schérer, pour m'arracher son arme du crâne où elle était en-*
« *foncée, dut y mettre les deux mains; encore me laissa-t-il au*
« *cervelet exactement quatre centimètres deux millimètres de fer.*
« *J'appelai au secours. J'avais prolongé la dernière syllabe du*
« *mot* secours, *ainsi que dans les mélodrames font communément*
« *les gens qu'on assassine. Seulement, est-ce que ma voix porterait?*
« *Je craignis que non.* Au secours, 3 *syllabes sourdes. Donc, un*
« *mauvais appel. Je changeai, je criai : « A moi, vite, vite!* »

Même quand on le tue, il fait de la littérature. Et la suite du récit le montre se comparant lui-même, au plus tragique de ses gestes de défense, aux chiens savants du cirque Corvi.



Le poète guéri donne au Théâtre des Poètes Lysistraté, *et port à l'Odéon* le Roi de fortune. *A ce théâtre, il finit par faire accepter* l'Ile enchantée (1901). *Mais il se voit refuser* le Toit de misère, *à la Comédie-Française.*

J'allais omettre de citer : les Armes fleuries *publiées chez Lemerre* (1892), *à l'appui de sa candidature à l'Académie, et* Petite ville, 1 *vol. in*-12, *édition de la* Maison du Livre (1914). *De la province le poète a vu le curé, le maire, le vieux prêtre, la vieille fille, le juge de paix, le médecin. le notaire, l'aubergiste du Soleil d'or sans attendrissement ; mais il en fait la caricature sans malice. Comme de tous les sujets qu'il élit, il s'en amuse et tire d'éblouissantes fusées.*

En 1903, le Jour des élections *fut joué à Lyon ; en* 1905, *dans la forêt de Montgeon*, sub Jove, *on représenta* le Mystère de Saint Nicolas et des Trois belles Filles qu'il sauva du péché. *Le vers, de plus en plus déhanché, a maintenant de la raideur dans les jambes, parfois. (« La souplesse élégante, c'est la seule qualité que me reconnaisse Mendès, » soulait dire La Villehervé, avec un peu d'aigreur.)*

On reprit ce mystère à Rouen, avec grand éclat, pendant les Fêtes normandes. C'est la pièce de Lucie Delarue-Mardrus, Thorborge, reine de mer, *qui primitivement avait été inscrite au programme. On avait même la promesse d'un ministre. Ce drame de l'exode des Vikings vers l'Estuaire séquanien était d'ailleurs indiqué pendant ces fêtes de la Race, devant nos frères scandinaves. Mais au-dessus du ministre il y eut l'organisateur des Divertissements : un vaudevilliste ! Et la femme du vaudevilliste avait précisément soumis un poème au concours de la* Vie heureuse, *où Lucie Delarue-Mardrus était juge. « — Faites couronner mes vers, on fouera votre* Thorborge. *Donnant donnant. »*

Le marché honteux, la Prière aux mains jointes, *furent repoussés ; au lieu du drame nordique de nos origines, nous eûmes le joli recollage archéologique, artificiellement, éloquemment moyenâgeux,*

de la Villehervé, avec le grand jeu de rimes riches, le mystère sans mysticité. En faut-il inférer que le poète fut habile à l'intrigue? Hélas! il arrivait tout juste à placer de temps en temps un lever de rideau, ou à décrocher un prix de 25 louis à l'Académie fondée au Havre par ce bon potard Foloppe. — La municipalité havraise fit donc une bonne action en lui confiant une petite chaire, un cours d'histoire de la Poésie française, et, pendant la guerre, d'humbles fonctions à l'hôtel de ville.



Un éloge au disparu : il n'était pas décoré! Pourquoi?

C'est assez incompréhensible. De la Villehervé, qui se disait marquis, ne boudait pas la République. Gentilhomme, il était démocrate. Breton d'origine, il se rangeait selon l'opportunité parmi les Normands. Mais pas toujours, comme en témoignent le Parnasse breton *de Tiercelin, et l'Anthologie des* Poètes du Terroir *de Van Bever, où il se voulut sous la bannière d'Armor,* ayant le choix. *Si le Havre commémore par un buste son poète municipal, que ce soit au quartier breton de Saint-François.*

L'œuvre maîtresse du poète c'est, en même temps que la plus caractéristique : Toute la Comédie. *Jamais il n'a rencontré un sujet plus adéquat à son talent, un décor plus favorable à sa fantaisie verbale : jardins bleuâtres sous la lune, Léandres dont luit l'habit de satin, hymnes de joie à la Rose et au Chèvrefeuille, il déroule ses toiles pour les Jeux de Thalie avec une inégalable virtuosité. Il s'enivre de sons pétillants comme du champagne, généreux comme un vieux bourgogne. Et sa phrase tourne tout de suite des yeux blancs dans l'extase* verbale. L'extase, *le mot le plus fréquent sous sa plume, comme sous la plume de son maître Banville. Le poème que de la Villehervé récitait le plus volontiers et sans doute qu'il aimait le mieux, c'est l'*Ode à la nuit.

Et lorsque, mais bien tard ! sur la cime hautaine,
Sur le gazon des bois où chante une fontaine,

Sur la berge touffue où dort un vieux bateau,
Partout où posera sa course cadencée,
L'Aurore aux pieds d'argent laissera la rosée
Pleuvoir des plis de son manteau;

Et lorsque, mais bien tard ! ô toi que je supplie,
Il te faudra cueillir sur ta route pâlie
Les étoiles, couleur de jade et de béryls,
Sirius blanc, Algol doré, Mira changeante,
Et t'en aller dans la lumière où l'oiseau chante,
Vers l'Orient plein de périls;

Non ! tu ne seras plus dans la morne étendue
Celle qui s'indignant de sa beauté perdue,
Gémit et s'en va seule en se tordant les bras;
Mais, comme au loin s'épand la voix des grandes Lyres,
Des accords monteront vers toi de nos délires,
O Nuit ! et tu les connaîtras !

Et, tandis qu'au jardin délivré d'épouvante,
La Rose, de sa lèvre exquise et bien vivante,
Te sourira sous les rameaux entrelacés,
Nos Amours te feront avec mille caresses,
Parmi l'envolement radieux de tes tresses,
Une couronne de baisers.

(*La Nuit.*)

Je citerai ce début de Mythologie :

Ce n'est pas vrai : les bois ne sont pas désertés.
Si la Dryade est morte, à quoi bon tant de roses?
S'il n'est plus d'Egipans affolés de clartés,
A quoi bon les rayons obliques des Étés?
Quoi qu'en disent ceux-là qui vivent dans les proses,
Si la Dryade est morte, à quoi bon tant de roses?
Ce n'est pas vrai : les bois ne sont pas désertés.



Sa langue châtiée et calquée sur les plus nobles modèles n'a manqué que d'émotion. Corolle gracieusement découpée, mais raidie par le gel, fleur sucrée de givre, fleur de percale. Il pille Ophir et met à sac Golconde. Son vers est pur, froid et brillant comme le cristal, vide comme une coupe sans breuvage, et sans fleur coupée. Son art évidemment l'amuse et l'émerveille. Si ce n'est dans le livre étrange, où elle s'imposa de par le couteau de Schérer, de son œuvre, de la Villehervé a banni la douleur. Ame sans résonnances.

André Foulon de Vaux lui fit remarquer justement, tout en louant sa virtuosité, que poussée à un tel degré, elle devient ennemie du sentiment et de l'émotion profonde ; qu'une œuvre d'art n'est complète que si tout s'y tient en équilibre ; et que par l'excès de dons naturels soulignant l'insuffisance de la technique, aussi bien que par l'excès de la technique soulignant l'insuffisance de dons naturels, une œuvre qui penche trop d'un côté est boiteuse et contrefaite. Le contraste est pénible entre la pauvreté du fond et le fini de la forme.

De la Villehervé a surtout demandé à son vers d'être pittoresque par les associations curieuses de syllabes, les sons inattendus, la rareté des vocables choisis, le chatoiement des rimes. Un poète de sentiment, même très respectueux de sa forme, a d'autres exigences. Un journal de Rouen a loué la sincérité de la Villehervé ; qu'entend-il par là? L'écrivain sincère nous ouvre son cœur et celui des autres. L'auteur de Toute la Comédie *n'a rien qu'en sa mémoire livresque et ses mains subtiles.*

J'ai écrit de Lucie Delarue-Mardrus que les poèmes dont elle porte la gestation en la songerie d'une courte matinée, et qui jaillissent d'une parturition sanglante en quelques cris, naissent définitifs, et ne sont pas plus susceptibles d'une retouche qu'un bébé. Voilà une sincérité, une spontanéité — asiatique — si vous voulez, mais comme Bacchus dompteur de monstres, mais comme Bacchus enivré d'une liqueur divine.

De la Villehervé moule sans émoi avec prudence, mosaïque adroi-

tement ; son stuc est fait d'une chaux depuis longtemps éteinte, et broyé avec les poussières prises aux marbres illustres ; il le peint, le polit, le gratte, si bien que parfois la matière s'amaigrit sous la lime. Mais d'ordinaire, on ne voit pas l'effort. Ce plâtre, on dirait du Paros.

Dans son théâtre, il y a de beaux morceaux lyriques, mais pas plus d'action qu'en celui du vieux poète Montchrestien de Falaise.



Pourtant ce nom ne périra point. Aux Champs-Elysées, Vaugelas l'accueillit, avec Voiture, pour le présenter à Mme de Rambouillet. Et si, vivant, il ne fut pas de l'Académie des Boylesve et des Jean Aicard, mort, notre équité le range parmi les hôtes de la Chambre Bleue. *Il eut le cœur sec, comme Malherbe* (1), *mais comme lui triompha* (2) *par la puissance du travail et la « vertu » des beaux modèles. Honneur donc à celui qui, contre les Assassins de la Langue et du grand Vers héréditaire, a dressé son œuvre froide et pure.*

Ch.-Th. F.

(1) Et cette sécheresse de cœur, en limitant chez lui la dépense nerveuse, le mena jusqu'au quatorzième lustre, malgré ses blessures au bras et au crâne.

(2) Triompha, oui, malgré sa demi-obscurité, triompha dans l'admiration de quelques-uns, et d'abord en lui-même. Nul hommage ne vaut — pour nous — celui que notre conscience nous décerne.

JEAN LORRAIN

(1855-1906)

Paul-Alexandre-Martin Duval, dit Jean Lorrain, est né à Fécamp le 9 *août* 1855. *Son père était armateur, mais avait été mousse, et son grand-père fut un corsaire illustre, redoutable aux bâtiments anglais, au temps du blocus continental. Ernest Gaubert a souligné cet atavisme de matelots* qui explique l'œuvre du plus naïf, du plus sincère, du plus impulsif des écrivains d'aujourd'hui. « *Dans la brutalité compliquée et atroce de ses proses, écrit Gaubert, nous reverrons les traces d'une mentalité faite de désolation, de solitude, et de nostalgie.* »

Études à Louis-le-Grand, à Henri-IV, et chez les Dominicains d'Arcueil, mais vacances à Fécamp. Chez ses derniers éducateurs, il se crut la vocation sacerdotale! Mais bientôt guéri de sa crise mystique, il s'engagea aux hussards de Saint-Germain, puis par permutation aux spahis de Biskra.

Je ne conterai point son histoire au Quartier, ses collaborations aux quotidiens, les étapes de sa grande renommée. Il vécut beaucoup à Paris, et surtout à Nice et le long de la Riviera. Dans cette Anthologie, qui n'est point consacrée à la prose, je ne donnerai que la lise de ses poèmes : le Sang des Dieux, *Lemerre*, 1882; la Forêt bleue, *Lemerre*, 1883*;* Viviane, *Lemerre*, 1885; Modernités, *chez*

Savine, 1885; les Griseries, *chez Tresse et Stock*, 1887; l'Ombre ardente, *chez Fasquelle*, 1897. *Il mourut le 30 juin 1906, dans les bras de son admirable maman. On croit qu'il se perfora l'intestin en s'administrant un lavage intestinal.*

Henri Bataille a tracé de lui ce portrait :

« Il y a vraiment en lui comme des ancêtres qui pleurent, toute une race de Normands qui lui vantent à son insu les vieilles aventures de leur horde libre, les pieds nus dans les boues et les coussins impériaux. Sa face claire, aux maxillaires assassins, prête pour le casque et le turban, dit nettement les alternatives qu'il y a en son âme de raffinement et de bestialité. »

« Jean Lorrain fut éthéromane. Il n'y a rien de plus à dire, écrit Normandy. Rien de plus ne peut être prouvé. L'éther explique tout. » (Jean Lorrain, *par Georges Normandy et M*[me] *Aurel, Paris*, 1907).

De Georges Maurevert, Éclaireur de Nice, 17 *janvier* 1907 *: « Qu'ont à faire les considérations de morale, de vertu, de vie privée, quand il s'agit de rendre justice à un poète? Etes-vous ses confesseurs? Vous doit-il des comptes? Comme poète, oui. Comme homme, non pas. »*

De Rémy de Gourmont : « Si M. Jean Lorrain a propagé le culte de Sainte Muqueuse, s'il a chanté ce qu'il appelle modestement des amours bizarres, ce fut en un langage qui était de bonne race. Son goût de la beauté a triomphé de son goût de la dépravation. »

Et j'ai moi-même écrit les vers suivants dans le Verger des Muses (*Paris*, 1911) *:*

A JEAN LORRAIN

S'il tend les mains vers tout ce qui luit, ce barbare,
Qu'en Lutèce-la-Chaste a vomi sa gabarre,
Ses sens, extasiés d'art et de voluptés,
Asservissent la Ville à ses brutalités.

Son style est d'un blond vif, et dénonce, aux aisselles,
Les touffeurs de son vice et des abcès qu'il cèle.
Dans le miroitement laiteux des péridots
Astarté lui décoche un sourire vert d'eau.
Fou des poivres trop forts et des parfums trop riches,
Et certain qu'un esprit plane sur les fétiches,
Il porte, en ses gros yeux tirés vers l'au delà,
Un peu la peur qu'il fait, beaucoup la peur qu'il a.
Fils d'une Nonne violée et d'un Pirate,
La joie affreuse à l'épouvante délicate
Se heurte en ses iris effarés et hagards...
Si ce Varangue joue à *d'autres jeux* plus tard,
C'est que Stamboul gâte ses maîtres, quand déborde,
Sur la terre trop chaude au Nordique, la Horde.
Mais, éternel errant, il n'aima qu'un pays,
Le sien. S'il ne fut pas, comme d'Aurevilly,
Pompeusement, arrogamment, de Normandie,
Il en fut tendrement; c'est son cœur qu'il dédie,
Marécage croupi, vénéneux, suffocant,
Où croît, pudique et clos, ce calice : Fécamp!
De son verger marin où claironne la Manche,
Il regarde, parmi les barques, aussi blanche,
Son enfance voguer entre les pommiers clairs,
Et trempe ses remords monstrueux dans la mer.

Ch.-Th. Féret.

Tous les recueils de vers de Jean Lorrain ont été publiés au plus tard en 1897, *donc avant la période qui limite cette anthologie. Mais il rentre dans notre cadre par la date de sa mort, en* 1906. *Parlons donc de ses vers.*

D'Anatole France ce jugement : « Les vers de J. Lorrain sont dans la tradition parnassienne, avec un goût de préraphaélisme et de mysticisme qui s'allie naturellement à tous les caprices et à toutes les fantaisies de l'âme moderne. » En effet, Jean Lorrain a

subi l'influence de Victor Hugo, puis de Gautier, celle de Leconte de Lisle très visible dans un long poème scandinave, d'Hérédia, de Richepin, voire de Theuriet. C'est à ces noms qu'il dédie ses vers. Quoique les raffinements d'une pensée très contemporaine assouplissent souvent leur rigidité parnassienne, et en amortissent la solennité, ses poèmes contrastent curieusement avec la flexible prose qu'il écrira plus tard, irisée de mille couleurs, décomposée par les acides et les poisons. Déjà, cependant, il chante les éphèbes aux yeux ambigus :

LES ÉPHÈBES

Des siècles morts parfums étranges,
Des êtres sans sexe et sans nom,
Nus et pareils à des archanges,
Dansent autour des Panthéon.

Pétris de splendeur et de fange,
Leur bouche, où tremblent des poisons,
De nos dédains rit et se venge
Avec des rires de démons.

Au frontispice des portiques
J'ai pris leurs profils impudiques,
Et, couronnant de nénuphars

Leur beau front stupide et tragique,
J'ai sculpté dans un rythme antique
Leurs torses polis par les fards.

(*L'Ombre d'or.*)

GANYMÈDE :

Et sous ses noirs cheveux, pareils aux flots amers,
Son front étroit et bas et sa large prunelle

Ont la stupidité rêveuse et solennelle
Propre aux êtres passifs aimés des dieux pervers.

ALEXIS :

Car Alexis est chaste en dépit des bergers,
Et, malgré leurs présents de fruits et de feuillage,
Garde encor son parfum de fleur vierge et sauvage.

NARCISSE, HYLAS :

Lui rêve, et sans songer que l'eau de source est fée,
Il est ravi d'entendre une voix étouffée
Lui rire et l'appeler dans la clarté des eaux.

BATHYLLE :

Au fond d'un bouge obscur où chantent les marins...

Ce vers de 1882 n'évoque-t-il pas prématurément le décor préféré et les compagnons favoris du futur chroniqueur scandaleux des Pall-Mall, de celui qui décrira amoureusement les cloaques de la Riviera?

Jean Lorrain aimait dès lors sa Normandie, mais Méténier lui a fait ce reproche : qu'ayant parcouru nos plages, nos prés et nos bois, au lieu d'y faire vivre les paysans finauds qu'il devait plus tard y découvrir, il ne les peuplait que de Sylvains, de Magiciennes, et d'Oréades. Mais c'était obligation de Parnassien.

Les genêts étaient d'or, et dans Brocéliande
L'iris bleu, ce joyau des sources, la lavande
Et la menthe embaumaient. C'était aux mois bénis
Où le hallier s'éveille à l'enfance des nids.
Et les pommiers neigeaient dans les bois frais et calmes.
Aux pieds d'un chêne énorme, entre les vertes palmes
Des fougères d'avril et des touffes de lys,
Viviane et Myrdhyn étaient dans l'ombre assis...

(*Brocéliande.*)

Et j'observe à mon tour qu'en chantant les Elfes, les Willis, et les Nains, et les Fées, il a recueilli tout le folklore nordique qui intéresse nos origines danoises.

La Douleur du roi Witlaw, *c'est un long poème, frère de* Thorborge, reine de mer, *de Lucie Delarue-Mardrus, de* la Tombe du Viking, *d'Aristide Frémine, de* Thor Ayde, *de* la Normandie exaltée.

Donc le roi de mer est triste.

...Il a pourtant sur la côte normande
Trois cents vaisseaux d'érable à la poupe d'or pur,
Qui le font roi du golfe et des îles d'azur...

Jean Lorrain ne renie pas ceux qui ont détruit violemment pour reconstruire :

...Tous ces rois, fils de rois, durs et fiers,
De leur cimier tragique épouvantant l'histoire,
Resplendissent si haut dans l'aurore et la gloire,
Que leur crime à travers les siècles entrevus
A leurs fronts rayonnants fait une aube de plus.

Pourquoi?

C'est qu'à travers l'âpre horreur des mêlées,
Les meurtres et les cris des vierges violées,
Le roi Viking, fidèle au culte des aïeux,
Ne renia jamais le nom des anciens dieux.
A l'essieu de leur char Odin et ses prêtresses
Attachaient la victoire avec leurs longues tresses...

Les derniers vers de Jean Lorrain, parus dans la Grande Revue *du 1er août 1906, mais écrits en juillet et en novembre de l'année précédente, ont pour titre :* Marée basse *et* la Valleuse.

Ce ne sont pas les seuls qui lui furent inspirés par le décor de nos falaises. Etretat apparaît dans

URGÈLE

Au pied de la falaise, où clament des cris vagues,
Sous les arches de pierre, ou dans le bleu des vagues,
Miroite et reluit l'algue aux longs cheveux errants,
. . . .
Prise aux reflets du sel et du corail amer,
Une aurore captive emplit les madrépores,
Et la rumeur du flux monte aux voûtes sonores
Où des goélands fous se heurtent, essaim clair :

SOUS LA PORTE GÉANTE, où sonne un bruit de fer,
Urgèle, assise au bord de sa grotte marine,
Songe, et l'odeur des morts dilate sa narine.

(*L'Ombre glauque.*)

Dans le livre de Normandy, MM. Carolus d'Harrans, Lecœur de Saint-André et Maurice Guillemet ont vengé Jean Lorrain du reproche de n'avoir pas aimé son pays natal. Le roman des Lepillier ne prouve pas contre Fécamp, seulement contre les Fécampoix, dont le poète eut à souffrir à ses débuts.

Jean Lorrain a réuni sous ce titre de l'Ombre ardente *surtout des vers inspirés par des tableaux; sous le titre de* l'Ombre bleue, *surtout des sonnets consacrés aux Fées, « six Lunatiques et sept Lunaires »; sous le titre de* l'Ombre glauque, *la louange des Héros, de Galatée des Sirènes, des Nixes; dans* l'Ombre d'or, *il chante les Héroïnes, Loreley, les Captives, les Ephèbes, et enfin les Dieux.*

Quoi! Il nous dira la douleur des Filles de la Mer, « au corps bleuâtre et froid », celle des « pauvres petites Ophélies », de Sapho, d'Iseult... et jamais la sienne? Il ne pleure, rit ou s'exalte que pour les autres? Aujourd'hui, dans un poème c'est le poète que nous

cherchons, le frisson de sa vraie peur, le cri reconnu de sa volupté. Nous voulons mettre nos mains dans les trous de la lance! Jean Lorrain, dans une pièce qui est l'explication (unique) du caractère tout objectif de sa poésie, nous répond :

Que la plaie étalée est lâche,
Mais que la blessure qu'on cache,
Comme un sinistre et sombre enfant,

La douleur qui creuse la joue,
Que l'œil hautain jamais n'avoue
Et dont on meurt en étouffant,

Que celle-là seule est la vraie,
Et que l'autre est la folle ivraie
Auprès de l'épi triomphant.

(*Élévation.*)

Théorie de l'impassibilité, à laquelle il devait faire de si heureuses infidélités, mais plus tard, mais en prose!

Je regrette de n'avoir pas droit à de plus longues citations. A côté de mornes poèmes, il y a de lumineux sonnets, tels que :

RENAISSANCE

Salut, ô Renaissance, ô forêt enchantée,
Où debout dans la source, aux sons lointains du cor,
Diane de Poitiers dans les joncs arrêtée
Mire sa nudité blonde, et nous charme encor.

Aux cornes d'or des cerfs assouplissant son corps,
La charmeresse rit, et sa jambe argentée,
Comme un fuseau de nacre, éblouit leurs yeux morts.
Salut, vaste forêt, des naïades hantée.

Les sveltes lévriers lèchent ses pieds d'ivoire,
. . . .
Ses épaules de neige évoquent dans leur gloire
La vision des Louvre et des Fontainebleaux.

(Parfums anciens.)

Par toutes ces évocations d'art, Pétrone, déjà repu, essayait de rallumer quelque torche « en son cœur mort comme un cœur d'hétaïre ».

Ch.-Th. FÉRET.

RÉMY DE GOURMONT

(1858-1915)

Bibliographie des Poèmes : *Hiéroglyphes*, poèmes, manuscrit autographique, de 19 feuillets (0 m. 34 sur 0 m. 44), avec une lithographie originale de Henry de Groux, en frontispice (tirage 25 exemplaires). Paris, éd. du *Mercure de France*, 894, in-fol. oblong.

Les Saintes du Paradis, dix-neuf petits poèmes ornés de XIX bois originaux dessinés et taillés par Georges d'Espagnat (tirage à 145 ex.). — Paris (se vend à la librairie du *Mecrure de France*), janvier MDCCCXCVIII, in-12 cavalier.

Simone, poème champêtre (1892). (Tirage à petit nombre sur papier vergé, couverture en papier peint). Paris, au *Mercure de France*, 1901, in-16 couronne.

Simone. avec onze compositions de Georges d'Espagnat. Paris, librairie du *Mercure de France*, 1907, gr. in-4°.

Oraisons mauvaises, poèmes, orné par Georges d'Espagnat de vignettes en deux tons. (Tirage 97 ex. sur alfa vergé, 12 ex. sur japon). — Paris, édition du *Mercure de France*, 1900, in-8° écu.

Divertissements, poèmes. Portrait de l'auteur, gravé sur bois par P.-E. Vibert. Un vol. in-16, « Édition des Maîtres du Livre », 7 fr. 50, Georges Crès, édit. Paris, 1912.

Divertissements, poèmes. Un vol. in-18, 3 fr. 50, *Mercure de France*, Paris, 1913.

ÉTUDE

PAR JEAN DE GOURMONT

Rémy de Gourmont naquit au château de la Motte, à Bazoches-en-Houlme (Orne), le 4 avril 1858, *d'une vieille famille depuis longtemps fixée en Normandie et qui, selon la tradition, remonterait au vieux roi Gormon, prince de Danemark.*

L'un de ses neveux serait venu en Normandie à la suite de Rollon et y fit souche d'une famille qui devait, aux XVe *et* XVIe *siècles, produire cette généalogie de savants, peintres, graveurs, imprimeurs : les Gilles, Jean, François et Robert de Gourmont, qui timbrèrent leurs admirables éditions de leurs armes : « D'argent au croissant de sable, au chef de gueules, chargé de trois roses d'or. » Ce fut Gilles de Gourmont qui imprima en France le premier livre en caractères grecs. En outre, par sa grand'mère maternelle, Mlle de Malherbe, Rémy de Gourmont se rattachait à la famille de François Malherbe.*

Il passa son enfance à Bazoches, en pleine campagne, dans un paysage qu'il a noté dans Sixtine *et dans ses* Histoires magiques. *C'est peut-être dans ce dernier recueil que l'on retrouverait les plus fraîches images de son enfance, et jusqu'aux légendes familiales dont il fut d'abord troublé. Il avait une dizaine d'années lorsque ses parents vinrent se fixer au Manoir du Mesnil-Villeman, dans la Manche, petit château bâti au bord d'un étang, encerclé de bois de hêtres. Il nous a laissé dans* le Songe d'une femme, *l'odeur de ce paysage et jusqu'au dessin des allées.* Simone *est une feuille morte cueillie dans l'avenue qui conduit à l'église de ce village.*

Après des études intelligentes au lycée de Coutances, où l'un de ses professeurs, Blier, devina son génie, Rémy de Gourmont vint à Caen faire son droit, mais il y continua surtout ses études litté-

raires. Lorsque, en 1883, *il arriva à Paris, déjà tenté par le métier d'écrivain, il entra presque aussitôt à la Bibliothèque nationale, où il continua ses propres travaux. Ce passage dans la plus riche bibliothèque du monde ne lui aura pas été inutile, puisqu'il y prit le goût de la méthode et de la précision. On sait qu'à la suite d'un article intitulé* le Joujou Patriotisme, *paru dans le* Mercure de France (1891), *il fut révoqué de ses fonctions de bibliothécaire. De cette époque date le commencement de son indépendance et de sa production.*

C'était à la Bibliothéque nationale que son compagnon de captivité et d'érudition, Louis Denise, était venu le prendre et le conduire à Alfred Vallette, Louis Dumur, Albert Samain, etc., pour fonder le Mercure de France, *cette revue où a paru presque tout son œuvre et à laquelle il collabora jusqu'à son dernier jour. On peut dire que sa vie et son œuvre sont associés à la vie du* Mercure. *Dès les premiers numéros, il y donne des essais, des notes sur la littérature anglaise, italienne, en même temps qu'il y publiait ses premiers essais philosophiques : l'*Idéalisme (1893) *ses premiers contes* (Proses moroses) *et son théâtre* (Histoire tragique de la Princesse Phenissa, Théodat, le Vieux Roi).

En 1890, *paraissait* Sixtine, *roman de la vie cérébrale, qui est sa première œuvre importante : il a mis dans ce roman complexe et difficile tous les événements de sa vie et de sa pensée de cette époque.*

Les Chevaux de Diomède, *qui parut en* 1897, *est comme une suite à* Sixtine; *mais, dans ce dernier roman le style s'est épuré, simplifié, et les idées se sont clarifiées.* Le Songe d'une femme (1899) *et* Un cœur virginal (1907) *marqueront l'évolution de sa conception du roman :* Un cœur virginal *est, en effet, un chef-d'œuvre de simplicité et de pureté, et un vrai roman d'où les idées se dégagent seulement des faits de l'aventure contée.*

Mais il faut remonter à 1895, *avec* le Latin mystique, *œuvre d'érudition, qui est aussi un manifeste, et comme une rupture avec la littérature classique et le cliché. Ce sont ces travaux qui le conduiront aux études de linguistique, dont l'*Esthétique de la langue française, *la* Culture des Idées, *et le* Problème du Style *sont l'ex-*

pression variée et complexe. Rémy de Gourmont fut peut-être avant tout un grammairien ou plutôt un amoureux de la langue. Il a écrit : « Les mots m'ont donné peut-être de plus nombreuses joies que les idées, et de plus décisives. »

A l'époque où il débuta dans les lettres, le naturalisme s'étalait d'une manière indécente dans le roman et jusque dans la philosophie, où il se manifestait par un bas matérialisme. Rémy de Gourmont s'écarta de cette école, et s'attacha à Villiers de l'Isle-Adam, qui fut bien le grand précurseur du symbolisme, non seulement par son esthétique, mais par sa philosophie hégélienne. Villiers et Mallarmé furent les deux grandes piétés littéraires de Rémy de Gourmont ; je ne dis pas influences, car il était trop personnel pour ne pas s'assimiler et faire siennes toutes les influences. Comment dire toutes les philosophies qu'il traversa, avec un mélange de mysticisme : Hegel, Schopenhauer, Kant, Nietzsche, Spencer, précisèrent sa pensée. Mais ces philosophies, il les traversa sans s'y brûler, toujours intact et confiant dans la vie, dans sa brièveté même. Longtemps dans ces Épilogues qui constituent ses Essais et sa vraie philosophie, — si on peut donner ce nom à une œuvre qui fuit la systématisation et ne craint pas de se contredire, — il ironisa l'idée de progrès, la religion du moment, il accumula les négations, et s'en fit une sorte de dogmatisme. Sa philosophie devait aboutir à cette loi de constance intellectuelle qu'il fit sienne, d'après les découvertes scientifiques de Quinton. Cette loi de constance de notre intelligence et de notre sensibilité, ce fut la grande certitude de sa pensée. Déjà la Physique de l'amour avait voulu remettre l'homme à sa place, dans l'échelle des êtres, et la Physique des mœurs, qu'il préparait, devait compléter ses idées sur ce sujet. La Revue des Idées propagea, étayée par la science d'un Quinton et d'un Bohn, cette conception physique de la vie. On dira mieux un jour quelle fut l'œuvre critique de Rémy de Gourmont.

Il a, à propos de Sainte-Beuve, défini le rôle du critique créateur de valeurs. C'était sa propre définition qu'il nous donnait. Sous un titre modeste, ses Promenades littéraires et philosophiques sont sans doute l'œuvre critique la plus importante de notre époque.

*Il ne faut pas oublier que Rémy de Gourmont fut poète, poète dans sa prose d'*Une nuit au Luxembourg, Les Divertissements *sont le recueil de toute sa poésie, de tous les rythmes et images qui le tentèrent. Au cours de sa vie littéraire, il a jeté, comme des roses dans une allée, de petites plaquettes de vers et de proses rares : les Litanies de la Rose, les Saintes du Paradis, Fleurs de Jadis, etc...*

La vie de Rémy de Gourmont n'a pas d'histoire officielle ; rien ne la troubla officiellement. Il a vécu libre de toute entrave, et laissa l'élite intellectuelle venir à lui. Sa vie fut tout intérieure, et c'est dans son intelligence (l'intelligence est de la sensibilité cristallisée) qu'il trouva les plus grandes joies.

Il parlait peu, mais pas plus dans la conversation que dans ses écrits, il ne prononça jamais une parole vaine. Il avait le respect des mots. L'œuvre de Rémy de Gourmont est considérable. On en trouvera la nomenclature presque complète dans la brochure de M. Paul Delior, sur Rémy de Gourmont et son œuvre.

Jean de GOURMONT.

A RÉMY DE GOURMONT

(Extrait du *Verger des Muses.*)

Le cerveau bourdonnant de critique érudite,
Et les reins lubrifiés par les jeux d'Aphrodite,
Il est aussi hautain d'esprit qu'humble de cœur.
— Riche avare de ce trésor intérieur,
La Liberté, que l'amitié guette et mutile,
Les coffres, qu'il entr'ouvre avec dédain, rutilent
De somptueux, subtils, et barbares joyaux.
Les longs visages de vierges, des fabliaux,
Avec leurs cous pensifs, aux vieux bois se profilent.
Et voici *Nicolette* et le clerc *Théophile*,
De très vieilles chansons avec les airs notés,
Les roides chapes d'or des Mots peints et sculptés,
Parchemins de SOTIE et veau fauve des SOMMES...
Beaucoup de livres, peu d'amis. — Il fuit les hommes.
L'ont-ils trahi? — Du moins ce fier n'a pas daigné
Nous roucouler de plainte lâche, il a saigné
Sous son manteau ! — Il vit solitaire et rebelle.
Mais se cachant de Dieu, les Saintes, les plus belles,
Pour ouïr son pervers et mystique latin,
Se désailent au lit du chaste libertin.
Madeleine, Thamar, les Ardentes, qui surent !
L'enseignèrent comment soupire la luxure...

Or à ces blancs mangers de céleste bourdeau
Simone doit rester derrière le rideau.
Oh ! ce n'est point l'amie, ou la mortelle épouse,
Dont les bouches béatifiques sont jalouses,
Mais de la seule où cet hérétique ait eu foi,
Qu'à chaque neuve aurore avec un neuf émoi
Il quête, que nul homme encor n'a possédée,
Qu'il croit jà pantelante, et prise, et dénudée,
Quand la blanche fumée, hélas ! s'évanouit,
Mais laisse le chasseur à jamais ébloui.

Ch.-Th. FÉRET.

De Louis DUMUR :

« Dans ses diverses attitudes et dans ses recherches divergentes, Rémy de Gourmont a été l'expression de notre époque instable... En perspective de chacune des avenues tracées dans la forêt littéraire par l'ingéniosité ou l'inquiétude de nos contemporains, se profile sa silhouette étonnante ou grandiose. Y avait-il lui-même troué les premières avancées, la hache en main et le geste défricheur? S'y était-il engagé sur les pas de hardis pionniers? Suivait-il? Précédait-il? Quoi qu'il en soit, il s'appariait si bien à son temps, qu'aussitôt qu'une voie nouvelle, un goût nouveau, une mode inédite, une direction imprévue se faisait jour, une œuvre de Gourmont apparaissait qui lui répondait étroitement. Nul mieux

que lui ni plus complètement n'a rendu notre vie. Nul mieux que lui ni plus complètement ne saura faire valoir notre effort. Il sera notre mandataire devant l'avenir. Quand la plus lointaine postérité voudra se faire une idée de ce que nous fûmes entre les années de l'esthétique d'hier et celles du réalisme néo-classique de demain, de ce que fut notre immense bibliothèque, de ce que fut cette génération qui fit le pont entre le conflit de 1870 et la grande guerre qui s'ouvrit en 1914, la page qu'elle devra lire sera signée Rémy de Gourmont. »

(Le Mercure de France.) Louis DUMUR.

BERCEUSE

Viens vers moi quand tu chantes, amie, j'ai des secrets
Que tu liras toi-même au reflet de mes yeux.
Viens, entoure mon cou de tes bras, viens tout près,
Et ton cœur entendra des mots silencieux.

Viens vers moi quand tu rêves, amie, j'ai des paroles
Dont le murmure seul est comme une douceur.
Elles imposent l'oubli, le doute; elles désolent,
Et pourtant leur musique enchante la douleur.

Viens vers moi quand tu ris, amie, j'ai des regards
Très longs qui vont porter la peur au fond de l'âme.
Viens, ils transperceront ton cœur de part en part,
Et tu sentiras naître en toi une autre femme.

Viens vers moi quand tu pleures, amie, j'ai des caresses
Qui captent les sanglots amers au bord des lèvres;
Je ferai travailler la chair de ta jeunesse,
Amie, viens boire une âme nouvelle sur mes lèvres.

(Le vieux coffret.)

LE SOIR

Heure incertaine, heure charmante et triste : les roses
Ont un sourire si grave, et nous disent des choses
Si tendres, que nos cœurs en sont tout embaumés;
Le jour est pâle ainsi qu'une femme oubliée,
La nuit a la douceur des amours qui commencent.
L'air est rempli de songes et de métamorphoses;
Couchée dans l'herbe pure des divines prairies,
Lasse, et tes beaux yeux bleus déjà presque endormis,
La vie offre ses lèvres aux baisers du silence.



Heure incertaine, heure charmante et triste : des voiles
Se promènent à travers les naissantes étoiles,
Et leurs ailes se gonflent, amoureuses et timides,
Sous le vent qui les porte aux rives d'Atlantide;
Une lueur d'amour s'allume comme un adieu
A la croix des clochers qui semblent tout en feu,
Et à la cime hautaine et frêle des peupliers :
Le jour est pâle ainsi qu'une femme oubliée
Qui peigne à la fenêtre lentement ses cheveux.



Heure incertaine, heure charmante et triste : les heures
Meurent quand son parfum, fraîche et dernière fleur,
Épanche sur le monde sa candeur et sa grâce :
La lumière se trouble et s'enfuit dans l'espace,
Un frisson lent descend dans la chair de la terre,
Les arbres sont pareils à des anges en prière.
Oh ! reste, heure dernière ! Restez, fleurs de la vie !
Ouvrez vos beaux yeux bleus déjà presque endormis..



Heure incertaine, heure charmante et triste : les femmes
Laissent dans leurs regards voir un peu de leur âme;
Le soir a la douceur des amours qui commencent.

O profondes amours, nobles filles de l'absence,
Aimez l'heure dont l'œil est grave, et dont la main
Est pleine des parfums qu'on sentira demain;
Aimez l'heure incertaine où la mort se promène,
Où la vie fatiguée d'une journée humaine
Entend déjà chanter, tout au fond du silence,
L'heure des soleils nouveaux et l'heure des renaissances!

(Paysages spirituels.)

LE VERGER

Simone, allons au verger
Avec un panier d'osier.
Nous dirons à nos pommiers,
En entrant dans le verger :
Voici la saison des pommes.
Allons au verger, Simone,
Allons au verger.

***

Les pommiers sont pleins de guêpes,
Car les pommes sont très mûres :
Il se fait un grand murmure

Autour du vieux *doux-aux-vêpes.*
Les pommiers sont pleins de pommes,
Allons au verger, Simone,
Allons au verger.

***

Nous cueillerons la calville,
Le pigeonnet et la reinette,
Et aussi des pommes à cidre
Dont la chair est un peu doucette.
Voici la saison des pommes.
Allons au verger, Simone,
Allons au verger.

***

Tu auras l'odeur des pommes
Sur ta robe et sur tes mains,
Et tes cheveux seront pleins
Du parfum doux de l'automne.
Les pommiers sont pleins de pommes,
Allons au verger, Simone,
Allons au verger.

***

Simone, tu seras mon verger,
Et mon pommier de *doux-aux-vêpes;*

Simone, écarte les guêpes
De ton cœur et de mon verger.
Voici la saison des guêpes,
Allons au verger, Simone,
Allons au verger.

(Simone.)

FRA I SOSPESÍ

Les tortures sont douces aux pieds de mon amie :
Le plaisir appelé tout bas sommeille encore;
La peine avec le doute enfin s'est endormie.

L'Alighier de Florence, descendu chez les morts,
Vit des âmes semées parmi les airs, légères
Comme des feuilles d'automne sous les souffles du Nord.

Et ces âmes flottaient de la gloire à l'enfer,
Pareilles en leur vol au troupeau des nuées
Qui s'envole et sans cesse passe entre ciel et terre.

Ames qui ne sont pas élues, non plus damnées,
La géhenne éternelle les refuse; pourtant
Les joies de l'éternel amour leur sont fermées.

Ainsi je vais, morose et les yeux souriants,
Les mains pleines de roses et pleines de soucis.
Le cœur est un jardin; ô soleil, sois clément,

Les soucis ni les roses n'ont pas encore fleuri.

(1889) *(Hiéroglyphes.)*

HENRI BEAUCLAIR

(1860-1919)

Né à Lisieux. Ex-rédacteur en chef du Petit Journal. *Voir* Étude sur Henri Beauclair *par Ch.-Th. Féret, Paris, chez Dumont,* 1904.

Bibliographie : Œuvres poétiques : *l'Éternelle chanson* (Léon Vanier, 1884). Triolets. — *Les Horizontales* (même éditeur, 1886). Parodies. — *Pentecôte* (même éditeur, même date). Souvenir de la Côte de Grâce.

Romans : *Tapis Vert, la Ferme à Goron, Ohé l'artiste !* — Une brochure : *Une heure chez M. Barrés.* — *Les Déliquescences d'Adoré Floupette,* qu'il écrivit en collaboration avec Gabriel Vicaire.

Ce fut vers 1882 *que, soucieux de singularités, des poètes français, la plupart nés au delà de nos frontières, se prirent à parler Haut-Allemand. Les prétendus génies du Pays de Clarté s'enveloppèrent de nuages, comme des Olympiens. C'était l'heure des Poètes maudits qui se réclamaient de Baudelaire, — ils le tentaient ; de Verlaine, — ils se vantaient ; de Stéphane Mallarmé et de Moréas, — ils plaisantaient. Au* Rat-Mort *(dont* le Panier fleuri *devait être le pseudonyme), ils officiaient dans l'encens des pipes. A ces Prêtres,*

— dont le rite dédaignait la langue rustique de tous, — l'Abscons fut un latin sacerdotal. La métaphore aux contours arrêtés ne pouvait plus suffire à rendre le nébuleux de leurs sensations ; ni les vocables vertébrés, l'infinie désarticulation de leurs rêves hallucinés. La syntaxe bien portante défaillait devant la purulence de leurs sensations. Ils inventèrent la théorie fameuse de la couleur des Mots, et de la nuance des Voyelles. Beauclair et Gabriel Vicaire se campèrent au beau mitan du chemin, arrêtèrent la procession grotesque d'un éclat de rire, et du fouet de la satire, et des lanières de la farce, cinglèrent la débandade de ces petits crevés de Lettres. C'était en 1885. Les Déliquescences d'Adoré Floupette *venaient à l'heure faste, à l'heure nécessaire. Comme marque de librairie :* Byzance chez Lion Vanné (*ne pas lire Léon Vanier*). « *Quel petit livre à souhait, écrivit Paul Arène, pour faire passer un bon quart d'heure à un galant homme!* » *Les décadents au torse déjeté, ceux qui avaient* mal à la vie, *firent une laide grimace, devant leur loi esthétique codifiée en raillerie. Les poètes névropathes avaient cru sucer du rosolio, et sentaient la purge leur gargouiller aux tripes. Las! voici, au mur de la Ville, leur cas pathologique dessiné, comme l'on fait des poumons d'alcoolique pour dégoûter les adolescents de l'aguardiente.*

Et le livre eut un tel retentissement, que l'écho n'en est pas calmé. Il fit le départ entre les audaces nécessaires des Chercheurs, — las de toujours mettre leurs pas dans le pas des aînés, — et les crétinismes poseurs d'un tas de petits nigauds, jouant à ahurir le philistin, mauvaises recrues du Verbe qui se font porter malades sans l'être, tout en l'étant, mais autrement qu'ils ne croient.

Si j'ai parmi les glossateurs de ce livre, en premier lieu nommé Paul Arène, en voici la raison. Le bouquin parut d'abord sans préface, un peu mince. La vie de Marius Tapora *ne le grossit que dans une subséquente édition. Eh bien, cette préface me paraît avoir été suggérée aux auteurs par l'article de Paul Arène.* « *Quel est cet Adoré Floupette? leur demandait-il. Nous aurions voulu connaître ses origines, sa naissance, la figure qu'il a, les habits qu'il porte, les femmes qu'il aime, le café où il dit ses vers, et surtout s'il ne cache pas un fond de bourgeoise et candide honnêteté sous les allures superbe-*

ment sataniques qu'il affecte. Par malheur, les deux auteurs ont négligé d'écrire cette biographie. » *Le conseil était précieux, Beauclair et Vicaire réparèrent l'omission bien vite, avec un bonheur d'inspiration!... Ils présentèrent leur édition seconde dans l'étui d'une prose liminaire presque aussi riche de joyaux discrets que leurs carmes parodistes. Je crois être le premier qui ait découvert la genèse de cette préface. Voici le dernier sonnet du livre :*

DÉCADENTS

Nos pères étaient forts et leurs rêves ardents
S'envolaient d'un coup d'aile au pays de Lumière.
Nous, dont la fleur dolente est la Rose trémière,
Nous n'avons plus de cœur, nous n'avons plus de dents.

Pauvres pantins avec un peu de son, dedans,
Nous regardons, sans voir, la ferme et la fermière.
Nous renâclons devant la tâche coutumière,
Charlots trop amusés, ultimes Décadents.

Mais, ô mort du Désir ! Inappétence exquise !
Nous gardons le fumet d'une antique Marquise
Dont un Vase de Nuit parfume les dessous !

Être gâteux, c'est toute une philosophie;
Nos nerfs et notre sang ne valent pas deux sous,
Notre cervelle, au vent d'été, se liquéfie !

Le tædium vitæ *avait fait de grands ravages parmi les jeunes gens de lettres, ces* énervés de Jumièges. *Les critiques avisés applaudirent les bons raillards. Jules Claretie, dans* le Temps : « *Oh! oh! si la vie est démodée, le rire et la satire ne le sont pas. Et vive Adoré Floupette! qui parle avec tant d'irrévérence des dieux du jour : Hartmann et Shopenhauer.* » *Anatole France, sous le pseudonyme*

*de Gérôme dans l'*Illustration, *comprit, expliqua, commenta délicatement la parodie. Aussi Paul Guigou, dans* la Revue moderniste. *Pareillement Émile Blémont, dans* le Monde poétique : « *Ironie harmonieuse, flèches d'or.* » *Dans* la Justice, *Sutter Laumann fit un épique éreintement pour rire. Georges Daudet, dans* la Ruche; *Montorgueil, dans* Paris; *Pierre Véron, dans* le Monde Illustré; *Paul Foucher, Louis Marsolleau* (le Chat noir), la Revue contemporaine, *nuancèrent l'éloge unanime.*

Le mince bouquin faisait prime. Et les auteurs agrémentèrent, comme je l'ai dit, la nouvelle édition d'une préface qui devait désormais prévenir les naïvetés. De Maurice Barrès dans la Vie moderne *:* « *C'est toute justice que ces spirituelles ironies jetées à plei-* « *nes mains sur les petits brouillons qui masquent leur impuis-* « *sance sous la prétention des idées, la bizarrerie des mots, l'incor-* » *rection des lignes. Cependant les plus audacieux talents de de-* « *main ont droit à la bienveillance des maîtres. Ces recherches* « *du détail, des associations lointaines, mais sûres de sensations,* « *de couleur et de son, de toucher et d'odorat, ne peuvent être ten-* « *tées que par des esprits subtils et fins. Les lointaines et antiques* « *tendresses que notent Le Vinci et Gustave Moreau dans la ligne* « *de la bouche et le froissement des cils, doivent-elles donc de tout* « *temps échapper au verbe? Floupette lui-même le déplorerait, je* « *pense. Et ce n'est pas tout, il reste l'art symbolique. Vicaire et* « *Beauclair, après tout, ont plutôt signalé au public les efforts des* « *Nouveaux et déblayé leur chemin de quelques ridicules tout su-* « *perflus.* » *Ce fut la note la plus fine, la plus juste. Et Robert Caze comprit :* « *Les deux compères sont restés fort bien avec leurs victimes. C'est la règle.* » *Mais d'aucuns rirent jaune d'avoir ri trop tard.*

Dans le Figaro, *Champsaur* — Champsaurea mediocritas — *dit à ce propos... ce qu'il pouvait dire. Bourde avait lui-même bafouillé, opposant aux délicieux vers de Verlaine :* Il pleure sur mon cœur comme il pleut sur la ville, *un quatrain en l'honneur du boudin grillé, et les cataloguant tous deux dans la même petite classe puérile. Édouard Rod, dans* la Vie moderne, *se crut de taille à* remettre

les choses au point ! *avec assez de méchante humeur. Adoré Floupette lui répondit vertement : « Floupette ne fut pas une des mille « formes de l'esprit de négation, s'ingéniant à tuer l'avenir dans « l'œuf. Floupette* attend *les chefs-d'œuvre futurs et ne sera pas « le dernier à les applaudir. Loin de vouloir étouffer les jeunes talents, il a déblayé le terrain devant eux. (C'est Barrès qui l'avait « dit le premier.) Tout en conservant une estime profonde pour les « vrais artistes qui* cherchent *sans trouver toujours, Floupette a cru « pouvoir blaguer légèrement, en bon camarade, ce qui chez eux « était un tantinet ridicule. Il ne s'agit pas de ces lourdes farces « excitant un rire grossier par l'anachronisme et le coq-à-l'âne, « mais d'une parodie délicate, soulignée aux endroits voulus de « lazzis rapides. Pour cela, il est nécessaire d'aimer un peu ce qu'on « raille. Surtout Floupette se défend d'avoir méconnu Verlaine ou « les* Syrtes *de Moréas. »*

Que ce livre (où la part de Beauclair est si grande — car c'était surtout lui l'ironiste, il l'a prouvé), — que ce livre lui soit donc à honneur et pareillement imputé à crime. Qu'il ait écrit cela en 1885, *qu'il ait eu la veine de conquérir la grande notoriété d'emblée, et depuis qu'il n'ait plus... Oh! presse politique, mangeuse de talents ogresse... Cependant il faut être juste : Beauclair a écrit* Tapis vert. *Et c'est aussi un livre qui demeure.*

Beauclair n'avait rien publié depuis 1903.

Ch.-Th. F.

VILLE NATALE

(Lisieux.)

Je viens te demander, ô ma ville natale,
Du calme pour mon cœur, de l'air pour mes poumons.
J'ai traversé les mers et j'ai franchi les monts,
Et je t'ai conservé mon amour filiale !

Lorsque je voyageais sous des cieux étrangers,
Devant les monuments fameux, dans les ruines,
Bien souvent j'évoquai ton cadre de collines :
Je rêvais de pommiers devant les orangers !

Le guide me disait : « Voici des paysages
Qu'on vient de tous les points de la Terre admirer ! »
Et je songeais, alors comme pour comparer,
Au vallon de la Touque, aux bœufs dans les herbages.

Je restai bon Normand, si je t'abandonnai !
Je n'ai vu nulle part la maison désirée;
Je ne veux pas vieillir dans une autre contrée !
Je mourrai dans tes murs, ô ville où je suis né !

Jadis, je te quittai pour courir, — ah ! jeunesse ! —
La vie aventureuse aux mirages tentants;
J'étais fougueux, j'étais altier, j'avais vingt ans !
Et je méconnaissais ton charme, bonne hôtesse.

C'est le cœur attendri que j'allai, ce matin,
Fouler les gros pavés de tes antiques rues;
Je cherchais du regard des maisons disparues.
J'ai revu le collège où j'appris le latin.

Du Palais de l'Évêque aux anciennes tours grises,
J'ai marché, comme un pèlerin, jusqu'à ce soir;
Sur un banc du Jardin public j'allai m'asseoir.
Et moi, le mécréant, j'entrai dans tes églises.

Le passé m'enlaçait avec ses doux liens;
Des fantômes d'amour sont venus m'apparaître;
Et j'ai senti combien est enchaîné mon être
Au petit coin de France où dorment tant des miens !

II

Ah ! c'est que tous ceux-là que connut mon enfance,
Parents, amis, voisins, je les recherche en vain...
Comme il en reste peu pour me tendre la main !
Chacun de mes appels tombe dans le silence.

Mes parents? J'ai perdu les mieux aimés d'entre eux :
Père, frère, puis sœur : le sort me fut sévère;
En cinq ans j'ai, cinq fois, gravi comme un calvaire
Le dur chemin qui conduit aux Champs-Rémouleux.

Mais, ces êtres de qui j'ai clos les yeux, je doute,
Parfois, qu'ils soient partis pour ne plus revenir :
Tout est plein d'eux, ici; leur exil va finir...
Je m'attends à les voir arriver sur la route.

Cette route, depuis vingt ans, n'a pas changé :
Les arbres, toujours drus, ont le même feuillage,
Et les mêmes roquets jappent sur mon passage,
Cependant que l'on m'a déjà dévisagé...

Derrière son rideau, c'est une ménagère
Qui se demande, avec un regard soupçonneux,
Quel est cet inconnu, promeneur matineux,
Et moi, je sais fort bien le nom de la commère.

De tout petits enfants sont debout sur le seuil;
— O marmaille, maillons de l'éternelle chaîne ! —
N'ai-je pas vu, voilà vingt ans, la même scène,
Et le même vieillard dans le même fauteuil?

Les générations vivent; le même geste
Est fait par le grand-père et par le petit-fils;

Je reconnais des attitudes, des profils,
Car l'aïeul qui partit vit en l'enfant qui reste !

Dans son pays natal, on n'est point isolé.
Ici, je serai près de ceux de ma lignée,
Gens à l'âme à la fois hautaine et résignée :
Je suis le descendant d'obscurs semeurs de blé !

(Lisieux, 1902.)

ROBERT DE CANTELOU

(1867-1908)

Né à Rouen, le 24 août 1867, *Robert de Cantelou collabora à divers journaux, entre autres :* la Revue normande *et* la Cloche illustrée. *Il fut secrétaire de rédaction, puis rédacteur en chef du* Journal du Havre (1896-1905), *mais dut aller habiter le Midi, pour raisons de santé, en* 1906. *Il entra alors comme secrétaire de rédaction au* Télégramme de Toulouse, *et mourut peu de temps après, le 1er juin* 1908.

« *Il était devenu journaliste, mais il était né poète,* » *a-t-on dit sur sa tombe. Sensible et vibrant, il a écrit divers à-propos et poèmes dramatiques :* Pour nos soldats (1885), l'Arlésienne (1891), la Légende de la Marseillaise (1890). *Dans* Jeunesse (1904), *il a recueilli les vers graves et joyeux, tendres et mélancoliques, qu'il avait éparpillés, au gré de l'inspiration, entre deux articles d'art, de politique ou de littérature.*

Paul HAUCHECORNE.

LES DERNIERS VERS DE CANTELOU

. . . .

Pauvre homme, pose enfin ton fardeau de douleurs.
Le soir descend, le soir tout frissonnant d'étoiles...
Arrête-toi, brisé de ton dernier effort;
Voici venir, mystérieuse en ses longs voiles,
Celle que tu priais : *Notre-Dame-la-Mort !*

Vois, elle te sourit de ses yeux d'améthyste;
Doucement, sur ton front subitement pâli,
Elle effeuille les fleurs de clémence et d'oubli;
Et ton corps est moins las, et ton âme est moins triste !

Elle va te bercer dans ses bras maternels,
Pour t'emporter dormant du sommeil qui délivre,
Aux pays enchantés des repos éternels
Où l'on est à jamais guéri du mal de vivre !

DE CANTELOU.

GABRIEL MONTMERT

(1871-1913)

BIBLIOGRAPHIE : *La Flûte de saule*, poèmes, hors commerce (Le Havre, 1914).

André Chénier eut en Normandie ce cadet inattendu. Montmert, né le 17 septembre 1871, à Caule-Sainte-Beuve, fut au Pays de Bray un petit poète athénien, non par le génie, non par l'érudition, mais par l'amour ingénu des Oréades et des Sœurs du Double-Mont, mais par l'aspiration vers les hameaux harmonieux de l'Hellade. Avec une touchante insistance, il voulut sur ses épaules le sayon des pâtres antiques, autour de lui un troupeau capriolant de chèvres, à sa bouche un fluteau de saule. Et ce n'était ni une prétention, ni une pose. Car dans sa petite enfance il fut un vrai berger, formosus pastor Alexis. *Peut-être a-t-il rencontré, par les chemins creux, une de ces fées qui sont les amies des chevriers, et les douent. S'il eût été libre de choisir sa patrie, il l'eût cherchée aux rives de la mer Egée ou de Sicile, à Mitylène, dans la métairie de Daphnis.*

Je viens trop tard, ô blonde Attique, et pour tes Dieux
Mes mains n'ont point brûlé l'hysope et le cinname;

Mais dans un siècle sourd aux chansons des aïeux,
Je suis le fils lointain qui te garde son âme...

Et dans la douce langue où ton cœur m'a parlé,
Dans la langue des dieux je fredonne mon rêve
Sous le ciel inclément où je suis exilé,
Où je courbe mon front sous le labeur sans trêve.

Ah ! que ne suis-je donc l'Aède insoucieux !...

Blonde Attique, où mon cœur eût librement fleuri,
Ah ! que ne suis-je né jadis sous tes ombrages !
Mère, sur mon berceau que n'as-tu donc souri...

(A la blonde Attique)

A défaut de la Grèce, Montmert eût accepté la Provence :

Provence radieuse, au ciel toujours serein !...

Or, un lointain bouquet de rimes provençales
Sous mon triste horizon vient me trouver soudain,
Bouquet vermeil, éclos au lumineux jardin,
Où vibre la chanson stridente des cigales.

Et voici que mon cœur s'enivre de rayons,
Et sous les orangers, de Menton aux Martigues,
Les femmes sont d'amour et de chansons prodigues,
Et l'or des mimosas berce les papillons...

...Cette nuit je vais bâtir en rêve
Quelque blanche bastide, où dans l'air éclatant,

Je m'en vais vendanger mes raisins en chantant
Au doux bruit de la mer latine sur la grève.

(*Rêves de Provence, d'Hellade et d'Orient.*)

Mais loin d'Argos, et loin des bastides dévorées de soleil, Montmert vit le jour sous « le ciel inclément » *du Pays de Bray, dans une ferme entourée de hêtres, et tout de même aima son* « triste horizon », *le chanta avec ferveur, et n'oublia jamais les libres jeux de son adolescence à demi sauvage dans sa belle forêt d'Eu. Il ne nous a point quittés. Il n'imita point Méléagre qui, né dans la sèche Palestine, attiré par une autre patrie, se retira dans l'île de Cos, pour se rapprocher des Grâces, des citronniers et des vignes.*

Ses parents, cultivateurs, le poussèrent *jusqu'à l'École normale de Rouen. Il devint instituteur, et comme tel fit tout son devoir.*

Donc, à tous ces bambins près de toi réunis,
Tu dois faire oublier, rien que par tes paroles,
Le ciel bleu, les prés verts étoilés de corolles,
Les mûres des sentiers et la chanson des nids.

(Instituteur).

Il avait rêvé d'une Athénienne,

.....au geste harmonieux,
Quelque rythmique, alerte, et svelte canéphore,
Dans les fêtes ayant offert le vin aux Dieux,
Et qui sache porter en chantant une amphore.

Il épousa une jeune fille de Sanvic, qui fut une compagne fidèle, ne lui versa que le cidre de sa carafe, et c'est dans ses bras qu'il mourut à Rouelles, le 27 février 1913.

Montmert fit connaissance, au Havre, d'un éloquent disciple de Banville qui ne fut pas sans influence sur ses rimes. De cet aîné il apprit le travail de la lime, et plusieurs fois ils ont traité les mêmes sujets. Mais Montmert se refusait à déhancher l'alexandrin, à le

casser d'enjambements et de rejets téméraires, selon la formule funambulesque. Moins habile, Montmert fut plus religieux, plus sincère, plus touchant dans sa jeune ferveur. Sa forme est d'un classique qui n'a rien voulu apprendre des déjà vieilles nouveautés prosodiques depuis Parny et André Chénier. André fut son maître de musique.

Montmert n'avait pas le type cauchois ou brayon. Avec ses longs cheveux très noirs et ondés, son nez droit, il semblait un Italien méridional, du pays qui fut la Grande Grèce. Celui qui, dès six ans, menait le bétail par la Marche normande du Bray, a-t-il été pasteur dans un poème latin, dans un conte grec de Longus, au rivage de l'Ilyssus, aux pentes de l'Hymète, en une antérieure incarnation? Le commentateur de la Flûte de saule *a, dans l'Avant-propos de ce livre posthume, émis cette conjecture. Comme beaucoup de nobles esprits, il croyait à la pluralité des existences. Il disait à ses disciples : « Sachez que je fus Ronsard. » Mais plus modestement à ses émules : « Je me souviens d'avoir été Baïf. » Quant à Montmert, il ne fut pas Chénier. Lorsqu'il écrit qu'il fredonne son rêve dans la langue des dieux, traduisez qu'il chante avec une ivresse divine, et non pas qu'il sait l'éolien de la Thessalie, le dorien du Péloponèse. Ses évocations ont le souffle court. Il n'ignore pas le nom de quelques nymphes, il met la syrinx ou le chalumeau aux lèvres des pâtres, il dédie à Pallas une petite amphore de grès, et après cela il est au bout de ses connaissances, sinon de sa piété. Vers les plis des chlamydes athéniennes, à peine entrevues dans la buée ardente des visions, il tendit ses bras d'un style pur. Aussi inscrirai-je sur sa cendre cette épitaphe : A la cigale qui chanta dans nos guérets :* KHAIRE.

Ch.-Th. F.

ALBERT THOMAS

(1873-1907)

BIBLIOGRAPHIE : *Lilas en fleur*, 1897; *la Plume; le Poème du désir et du regret* (Sansot, 1908); *le Miroir de l'heure* (Sansot, 1909).

J'extrais de la notice biographique de M. Lenglet qui préface le Poème du désir et du regret :

« *Albert Thomas est né le* 13 *décembre* 1873 *à Rouen. Il vécut les années de son enfance à Montfort-sur-Risle, dans la maison de son père. Tout jeune il est un observateur ému et « sensitif », selon un mot qu'il affectionnera, des joies et des douleurs humaines, aussi bien que des aspects changeants de la terre et du ciel. Toujours il mêlera à ses émotions intimes la nature vivante, au milieu de laquelle il a grandi.* » *Mais la nature en général et non les paysages stylisés de notre province, avec ses promontoires, ses falaises, ses îles, les méandres de son grand fleuve, la sauvage grandeur de ses forêts, de Brothonne et de Roumare.*

Je reprends la citation de M. Lenglet :

« *A* 14 *ans, Thomas est élève au lycée d'Évreux; il entrera plus tard au lycée Lakanal. Il goûte aux études classiques un contentement profond.* »

J'ai consulté aussi la plaquette de M. Henri Paulme : Un jeune Poète rouennais moderne, *chez L. Gy, à Rouen,* 1911. *M. Paulme connut Thomas quand celui-ci, dans sa quinzième année, était au lycée d'Évreux. Fils d'un ancien capitaine, devenu percepteur à Montfort-sur-Risle, Albert allait passer le dimanche avec les fils de M. Paulme : « C'était un garçon plutôt timide et réservé, peu communicatif, assez fier, dont la conversation ne faisait pas augurer le savoir solide, la délicatesse châtiée du style, la sensibilité artiste que l'homme jeune montra ensuite. Travailleur consciencieux, mais élève plutôt moyen, il ambitionnait, dès la rhétorique, d'accéder à l'École normale supérieure. Ses maîtres ne paraissaient pas partager ses espoirs. »* (Henri PAULME).

Le père du poète ayant obtenu une recette buraliste en Seine-et-Marne, Albert fut soustrait au décor natal, et douze poèmes de son recueil de 1908 *porteront ce titre collectif :* Dans la vallée de la Marne. *En* 1895 *il perdit son père, et dut, pour vivre, entrer comme répétiteur au collège de Melun, puis à celui de Meaux. En* 1897, *il avait* 24 *ans, il publia son premier livre* Lilas en fleur, *auquel il demandait plus tard qu'on reconnût « au milieu de puérilités nombreuses, quelques mérites de fraîcheur et de sincérité ». Rédacteur au ministère de la Guerre en* 1898, *il emploie ses loisirs à visiter le Louvre, les Salons de peinture, les Expositions, et organise deux ans de suite, à Lagny, un Salon de peinture et de sculpture.*

« Bientôt Thomas entre à la rédaction de l'Art décoratif. *Il s'y essaie à la critique d'art, mais en poète. De* 1900 *à* 1904, *il étudiera les maîtres du vitrail moderne... Il peint encore, mais il estime que l'art des vers dépasse le pouvoir de suggestion de la peinture. Et il va bientôt réserver tous ses loisirs à la poésie.*

« En 1902 *et* 1903, *il donne à la* Revue de Paris *deux séries de poèmes* : la Guirlande *et* De l'automne au renouveau. *Il faut mettre à part quelques poèmes de circonstance, un poème à Victor Hugo couronné par « les Annales », un hymne à la Vierge, des Stances à Corneille, lues aux Fêtes du tricentenaire. Mais ce ne sont pas là ses œuvres préférées. »* (LENGLET.)

Ses dernières années furent remplies par la préparation de ses

poèmes. Est-ce le travail acharné qui ruina sa santé délicate? La mort de Charles Guérin semble avoir précipité celle d'Albert Thomas, qui aimait et admirait infiniment son ami. Guérin mourait le 17 *mars* 1907, *et Thomas, deux mois plus tard, le* 18 *mai, à Dampmart.*

« *Dans un beau poème dédié à la mémoire de Charles Guérin, il saluait le jeune printemps, l'air sucré, la volupté des baisers et des pleurs, mais c'était pour attester au disparu qui ne le pouvait plus entendre qu'il eût donné tout cela s'il eût été sûr que son œuvre, comme* le Cœur solitaire, le Semeur de cendres, *et* l'Homme intérieur, *dût se perpétuer sur les lèvres plaintives des amants futurs.* »

(P. Quillard, *le Mercure de France*, 16 mars 1908.)

A LA MÉMOIRE DE CHARLES GUÉRIN

Fragment.

Je suis vivant, je vois le printemps refleurir.
Je goûte l'air sucré, je bois le vent; les roses
Me jettent leur odeur enivrante; je puis
Reposer mes regards sur des yeux alanguis,
Baiser violemment des lèvres entrecloses,
Caresser d'une main savante le dessin
Harmonieux d'un torse et le galbe d'un sein,
Lisser avec lenteur la trame de mes strophes
Ainsi qu'on lustre de chatoyantes étoffes;
Je souffre et j'aime, et je chéris la volupté
Des pleurs, la triste joie et la sombre fierté.
Eh bien, je donnerais le spectacle du monde,
Et toute sa beauté pathétique et profonde,
Et le ciel et la mer, pour le linceul étroit
Qui te retient dans l'ombre impénétrable, toi,

Toi, l'amant de la plus éclatante lumière;
C'est vrai, je donnerais la tâche familière,
La douleur et le traître Amour, si j'étais sûr
Que mon vers fût comme le tien, le vase pur
Où viendront s'abreuver incessamment les âmes.
Hélas ! mon vers sera pareil aux vaines flammes
D'un bûcher que le vent des ténèbres détruit !
Ah ! puisque le néant m'attend, que la durée
A mes livres doit être âprement mesurée;
Pour que les amoureux qui vivent aujourd'hui,
Dans l'extase, au moment des farouches étreintes,
Confondent quelquefois mes cris avec leurs plaintes;
Pour que, très lasse, prise enfin d'un tendre ennui,
Quand la langueur du soir l'assied sous la tonnelle
Où rôde l'enivrante odeur des seringas,
La vierge de vingt ans tout à coup se rappelle
Quelques-uns de mes mots les plus doux, tu voudras
Répandre sur mes vers ton occulte influence.
Poète, douloureux poète de l'Amour,
Qui mourus en cédant au poids d'un cœur trop lourd,
De ton jeune tombeau le noir laurier s'élance;
Permets donc que ton ombre immortelle dispense
Une vive fraîcheur à mes roses d'un jour !

(Le Poème du désir et du regret.)

M. Paulme écrit : « Quand je pense que mon jeune ami était né dans cette noble ville de Rouen, aux pieds de cet incomparable site de collines, qu'il a vécu les années de sa jeunesse dans les vallées ombreuses de l'Iton, de la Charentonne et de la Risle, les années où précisément l'intelligence et le cœur commencent à prendre conscience des grandes clartés de la vie, je me réjouis de penser que c'est bien du vieux fonds normand qu'Albert Thomas a emporté toutes les qualités et les ressources de son talent. »

Mais ce n'est pas la Normandie qu'il a chantée, c'est la campagne

de Dampmart, les statues qui peuplent les parterres des Tuileries, les tableaux du Louvre et les figures tanagréennes, et surtout les paysages vus par les peintres, les glorieux vitraux des Socard, des Louis Boucher, des Jean Baffier, des Villé-Vallgren, des Lebasque. Il a subi l'influence des livres lus après le collège, de Lamartine à Musset, de Vigny à Samain, de Charles Guérin son ami. Il a été modelé par l'Amour. On ne vit pas à 15 ans les heures décisives, mais quand plus tard la volupté rompt les digues imposées à l'adolescence, quand le poète confronte ses rêves à la réalité vécue, ou exprimée, par les nobles modèles

.....Les déceptions, les maux soufferts,
Et les pleurs et les cris d'angoisse et d'agonie,
Ce sont les éléments de l'auguste harmonie
Qui fait la beauté pleine et durable des vers.

C'est alors, après ces expériences, que le Poète adopte une forme, qu'il se choisit des maîtres, que la nature prend pour lui un style et une couleur, et qu'un type de beauté l'émeut davantage.

L'art de Thomas n'est jamais plus à l'aise que dans l'élégie et l'idylle. PAR UN BEAU SOIR, idylle scénique en un acte, *s'égale aux plus exquises créations du théâtre de Musset.* LA SULAMITE, que le Poète qualifie d'idylle dramatique en 3 tableaux, *est restée inachevée :*

Mon amante, ouvre ta porte,
Ouvre ta porte sans bruit;
Dans mes cheveux je t'apporte
Tous les parfums de la nuit.

Si ta mère qui sommeille
Entend un baiser léger,
Elle croira qu'une abeille
Sur son front vient voltiger;

Et si ta pudeur succombe
Avec un cri palpitant,

Elle croira qu'elle entend
Une plainte de colombe.

(Le Miroir de l'heure.)

AUX TUILERIES

Sur l'azur calciné de Juillet, le Centaure
Se profile, étreignant la femme qui s'éplore,
Raidit des bras charmants et livre à tous les yeux
Les mystères d'un souple corps harmonieux,
D'un corps dense et douillet, modelé pour la joie.
Une flèche est plantée au dos du ravisseur.
Mais, en dépit de l'intolérable douleur,
Le demi-dieu n'a pas abandonné sa proie.
Il se dresse, il hennit violemment, il broie
La terre d'un sabot farouche, et l'on croirait
Qu'il va continuer sa course vagabonde
Vers la prodigieuse horreur de la forêt
Où, sur le seuil des antres noirs, la mousse abonde.

Que de fois, lorsque mon désir s'exaspérait,
Devant le marbre plein d'une fureur divine,
J'ai rêvé de cueillir ton corps fondant et lourd
Et d'emporter bien loin ma proie, avec l'amour
Planté comme une flèche d'or dans ma poitrine.

(Aux Tuileries.)

Ce jardin, où il avait mené son amoureuse, l'obsédant souvenir l'y ramenait après la séparation cruelle.

O surprise ! ô sursaut de l'ancienne douleur !
Pour que tout le tourment enseveli renaisse,
Il a suffi qu'un couple ivre de sa jeunesse,

S'étreignît dans le cadre auguste et fastueux
De ce jardin du Louvre, où nous avons tous deux,
Côte à côte, les bras noués autour des tailles,
Mené l'énervement des longues fiançailles.

Car c'est là que, devant la maîtresse peinte d'Alphonse de Ferrare, Elle s'était promise :

Sur les cimaises, tout au long des galeries,
Bien des yeux langoureux, bien des bouches fleuries
Nous évoquent ta bouche et tes yeux; mais d'abord
Je te conduis devant cette toile, où, dans l'or
Du vieux cadre, s'épanouit la créature
Dont tu sembles la sœur éblouissante et pure,
Et qu'un jour de beauté peignit le Titien :
Chair dense et savoureuse et moite; chevelure
Étincelante, avec ce blond vénitien
Qui joint les tons du cuivre et du miel et de l'ambre,
Et les rousseurs des bois à la fin de septembre;
Regards chargés de songe, orgueil patricien
De la lèvre, splendeur du torse qui se cambre
Sous le corsage vert à l'éclat amorti,
Seins gonflés de jeunesse admirable et de sève,
Toute la volupté, Laura de Dianti !
Elle tourne le dos à son miroir, soulève
D'une main ses cheveux au long ruissellement,
Abandonne son autre main distraitement
Sur un flacon d'où s'évapore un parfum rare,
Et demeure rêveuse. Alphonse de Ferrare
Dans l'obscurité chaude, avec un soin d'amant
Lui présente un second miroir, pour qu'elle voie
L'écheveau somptueux de sa tresse de soie,
Ses épaules, ses bras fermes et veloutés,
Sa nuque dont la ligne opulente s'éploie,
Par le jeu frissonnant de glaces reflétés.

Je suis comme le duc Alphonse : à tes côtés
Je me tiens, et dans l'ombre, afin que tu connaisses
La fierté d'être belle et jeune, et les ivresses
Que peuvent dispenser tes yeux aux cœurs ouverts,
Je t'offre le miroir sensitif de mes vers...

Si sa vie n'avait été si brève, Albert Thomas eût conquis une plus vaste renommée. Mais il était de ceux qui peuvent attendre les réparations d'un injuste silence. Mais l'œuvre qu'il put achever était déjà digne de s'imposer à jamais à nos mémoires. Ils resteront, ces alexandrins onduleux, aux rimes peu appuyées, enlacées sans symétrie selon les sinuosités d'une pensée fluide ; et cette écriture d'un parfait ouvrier qui asservit sa forme au plan de son inspiration, broie ses couleurs et arrête ses lignes en fervent des arts plastiques ; et cette inspiration, à mon gré plus sensuelle que sentimentale, plus virile que celle de Samain, plus savante que celle de Musset ; et ces images ingénieuses, juteuses comme la cerise éclose des rubis d'une lèvre humide ; ces poèmes fins et nuancés comme un ciel de l'Ile de France ; ces mélancoliques tendresses qui prennent pour confidents et pour témoins les marbres immortels, les toiles illustres, ou de délicats paysages ; ces fougues d'érotisme qui succèdent à des tristesses mornes ; ces mélodies aiguës et poignantes ; cette infinie détresse d'un cœur fervent qui fut trahi, d'une chair ardente qui se souvient. Si elle passa insuffisamment aperçue de ses contemporains et de ses compatriotes, une telle valeur ne fera plus que grandir devant la postérité. Thomas avait offert au destin sa jeunesse, en rançon de sa gloire ; le destin l'a pris au mot, et déjà

De son jeune tombeau le noir laurier s'élance.

Ch.-Th. F.

CH.-TH.-A. ARGENTIN

(1897-1919)

Charles-Théophile-Arthur Argentin, né à Fécamp, le 28 *janvier* 1897, *y est mort, après une longue et cruelle maladie, le* 10 *octobre* 1919, *à* 22 *ans!*

Bibliographie : *Poèmes*, à La Maison française, 1919.

Pauvre petit poète, dont le cœur s'est fêlé comme une cloche brutalisée. Agnel d'argent, que jetaient dans le creuset les anciens fondeurs de campanes. Il n'a sonné qu'un tintement grêle à l'aube, et s'est éteint dans une vibration harmonieuse. La Mouette, *du Havre, a donné le dernier quatrain de* Paysage d'été, *écrit avant l'agonie :*

Oh ! verse-moi, Soleil, cette ardente liqueur,
L'amour, l'amour puissant, dont la nature est ivre;
Emplis-en mes poumons et soûles-en mon cœur,
Car je veux, ô Soleil, vivre encor, vivre, vivre !

Dans la semaine où s'éteignait le petit Poète parnassien, le Maître

de son École, l'épique et le lyrique qui en est aujourd'hui le représentant le plus parfait, Sébastien-Charles Leconte, dans la Revue Belles-Lettres, *saluait le jeune Apprenti ; il se nommait avec une touchante confraternité « un vieux confrère, heureux de saluer une nouvelle espérance », sans se douter, hélas! (puisque d'Argentin il ne savait rien que son opuscule) qu'offrant à ces jeunes tempes l'espoir du vert rameau, il leur dédiait une couronne funéraire.*

Je citerai donc « Labour », puisque ce sonnet plut à Sébastien-Charles Leconte, « car, dit-il, contenant des rappels obligatoires de sensations déjà subies, il apporte [dans le dernier tercet] *une originale touche d'ombre et de vérité. »*

LES BŒUFS AU LABOUR

Paysage d'automne.

Hiop ! hue ! Avec lenteur ils parcourent le champ.
Appuyé des deux poings aux mancherons, le torse
Au vent, le laboureur hâte leur marche, et force
Ses bêtes, car déjà le ciel flambe au couchant.

Et la brise éparpille un peu l'agreste chant,
Hue ! hiop ! Et le soc rompt du sol la dure écorce,
Et le groupe pensif ahane, et plein de force,
Couche les blocs épais qu'il enlève en marchant.

Et parmi l'automnal et triste crépuscule,
Tandis qu'à l'occident vermeil l'Astre recule,
L'équipage poursuit son auguste travail;

Car grisé par l'odeur de la terre qu'il hume,
L'homme, sur la charrue inclinant son poitrail,
Va, sans ouïr l'appel de son chaume qui fume.

C.-T.-A. ARGENTIN.

LES MORTS DE LA GUERRE

GUSTAVE VALMONT.
GEORGES MORE.
ROGER ENG.

GUSTAVE VALMONT

(1881-1914)

BIBLIOGRAPHIE : *L'Aile de l'Amour* (Paris, Calmann-Lévy, 1911).

Né le 24 *juin* 1881, *c'était le fils aîné du docteur Félix Valmont, né à Barentin (Seine-Inférieure), qui a exercé la médecine à Paris pendant* 28 *ans et a joui d'une grande réputation morale et scientifique.*

Gustave Valmont suivit les cours du lycée Condorcet comme externe. Bachelier lettres-philosophie en 1899. *Licencié ès-lettres, novembre* 1901. *Diplômé de l'École des Chartes en* 1908, *Thèse sur le commerce des grains dans la généralité de Rouen au* XVIIIe *siècle. Il fut tué le* 6 *septembre* 1914 *à Courgivaux (Marne), au cours d'une reconnaissance dont il avait réclamé le périlleux honneur. Il avait été mobilisé à Rouen dès le début. Dans son patriotique enthousiasme, il avait sollicité et obtenu de partir au front avant son tour.*

Gustave Valmont collaborait à diverses revues par des articles quelquefois très en dehors de ses préoccupations littéraires habituelles. Tout l'intéressait; il ne voulait rester étranger à aucune connaissance, et il en donna la preuve en se mêlant activement au Congrès de l'Association normande, *à Caudebec-en-Caux, en* 1912 *où furent traitées des questions agricoles et archéologiques aussi bien que littéraires.*

Il fit paraître dans la Revue intellectuelle *de Bruxelles « Pensées d'Italie », et éditer à Caen une conférence où il esquissa l'histoire de Caudebec-en-Caux et de la région.*

Tous les journaux normands ont salué son œuvre et sa mort glorieuse, aussi Bruchard, dans le Figaro, *Le Goffic dans la* Revue hebdomadaire, *Clouard dans la* Renaissance littéraire, *et l'*Intransigeant *et l'*Action française... *Il eut la médaille de la Fondation Barrès. La Comédie-Française a donné de lui, le* 27 *décembre* 1917, *« les Morts immortels » en un acte. La pièce des Aïeux y fut citée.*

Il laisse quelques poèmes inédits et un roman « l'Équivoque », auquel il travaillait depuis deux ans, mais non encore au point.

Son plus jeune frère, Pierre Valmont, a succombé à ses blessures, reçues à Saint-Mihiel. Plus heureux que Gustave, il avait pu servir son pays pendant toute la campagne et mériter quatre citations à l'ordre du jour.

Le directeur de l'École des Chartes ayant eu, en 1915, *connaissance de l'*Aile de l'Amour, *a tenté de faire couronner ces beaux vers : mais les récompenses destinées aux morts de* 1914 *étaient déjà attribuées.*

Le livre débute par un sonnet : Les Rêves :

Des fantômes légers jouaient sur les sommets
Où mon cœur sommeillait en attendant l'aurore.

. . . .

Personne n'aura vu mes allègres chimères
Ériger, par delà les groupes éphémères,
Au fond d'un calme azur leur impeccable vol;

Et moi-même, guéri de ma joie illusoire,
Je cherche dans le ciel du passé sans y croire
Leurs ailes qui faisaient de l'ombre sur le sol.

Puis viennent : Les deux Styles

Devant le parc anglais, plein d'ombre romantique,
Qui, même aux plus beaux jours, porte un deuil automnal,
Je ferai dessiner, ainsi qu'au temps royal,
Un parterre français, orné d'un marbre antique.

Tout le jour, aux détours du parc mélancolique,
J'errerai, promeneur sombre et sentimental;
Et je serai, le soir, si lassé de mon mal
Que la Mort tentera mon âme chimérique.

Mais alors, retirant mes pas au jardin clos,
J'apaiserai mon sein, tout chargé de sanglots,
Près du dieu grec, devant la charmille française.

En sorte que mon cœur ,épris d'un double amour,
Aura, sans nul dommage, accueilli tour à tour,
La raison la plus fière et le plus beau malaise.

La raison la plus fière ! Ce dernier vers me semble caractériser la poésie de Valmont, qui a encore écrit dans le poème Sécurité : « *J'ai conquis la raison sereine.* » *Properce, le poète qu'il aimait, a dit pareillement* : « *O Raison, si tu es une déesse, je me consacre à tes autels.* » *Élégie XXIV :*

Mens bona, si qua dea es, tua me in sacraria dono.

Valmont, dans ses plus vives inquiétudes amoureuses ou philosophiques, appellera à son secours l'orgueil de sa jeunesse, les assurances de sa culture, mais surtout l'équilibre de ses facultés d'ima-

gination et de jugement, le sens de sa race positive. Il a connu les troubles d'un « grand cœur inassouvi » qui voudrait

Posséder à lui seul tout le bonheur humain.

Interrogeant la Nature, il a comparé les inutiles appels qu'il lançait « dans l'abîme sans fond »

.....au tapage que font
Les cailloux d'un enfant au creux d'un puits nocturne.

Mais il possédait en son heureux tempérament de voluptueux sentimental tous les espoirs de guérison et d'apaisement. Il a mené par les vergers normands des jeux délicats et purs avec les jeunes amies de ses sœurs. Elles lui ont tendu le muscat, et la pêche, et la rose, mais il a refusé la bague : il attendait Cynthia!

Mais je refuserai le présent nuptial...
Quand le jardin troublé s'emplira de mystère,
Je vous indiquerai d'un geste la lumière
Apparue aux carreaux du mur familial.

. . . .
Car j'attends fièrement une immense victoire :
Vos cœurs n'empliraient pas la paume de mes mains.
Lorsque j'aurai touché la limite du monde,
Peut-être, un peu lassé d'un si divin effort,
Reviendrai-je chercher la tendresse qui dort
Au fond mystérieux de vos âmes profondes.

Un sage, vous dis-je, même dans le divin effort. *Avant la rafraîchissante tendresse de l'épouse, il veut connaître l'alcool du plaisir et le grand amour ; car*

.....L'Amour aussi donne le fier laurier,
Il suffit de graver sa figure immortelle.

Son père eût désiré pour lui une carrière pratique : à quoi eût-elle servi, puisqu'il devait mourir avant les réalisations fructueuses de l'âge mûr? Comme s'il en eût été averti par sa subconscience, Valmont ne voulut ni métier ni fonction, seulement apprendre pour bien écrire. Ainsi obéit-il aux ordres secrets du destin. Il devait être le poète d'un livre et l'homme de peu de jours. Il fallait que les jours fussent pleins et le livre accompli. Après l'éducation de sa délicatesse par la mère, l'exaltation de sa sensibilité par la maîtresse romantique. Tout a concouru à l'éclosion de ces poèmes sensuels. L'amour y est fonction de poésie. L'orgueil de Valmont n'a pas souffert de son amie ce qu'a subi sans dignité Properce de la sienne. Mais ce qui les rapproche, c'est qu'on peut dire de lui comme du poète latin « qu'il a chanté ses sensations plutôt que sa maîtresse, et que sa fougue fut plutôt dans son imagination que dans son cœur. » Quelle fut la Cynthia de Valmont? N'importe. Être de raison ou de chair, elle vit maintenant de la profonde véracité de l'Art.

Mais avant elle, il a connu l'amitié amoureuse, imparfait délice!

Je voudrais, comme se précise
La forme des monts au grand jour,
Voir s'éclairer votre âme exquise
Aux larges flammes de l'amour.

Je saurais alors le mystère
Que cache votre corps tremblant,
Et je saurais ce que veut taire
Votre cœur timide et dolent.

Mais pourrais-je, réelle amante,
Vous aimer plus profondément
Que je n'aime l'ombre charmante
Que je berce si doucement?

Pour que votre baiser m'enlève
Toute peine et toute rancœur,

Il vous faudrait combler un rêve
Que ne conçoit pas votre cœur.....

Aimons notre imparfait délice!
Et s'il faut quand même souffrir,
Savourons jusqu'à ce supplice
De trembler au bord du désir...

Et que l'obstacle des ancestralités catholiques et jansénistes du poète ne le vienne pas arrêter aux chemins de l'Aventure passionnelle, ni le troubler de pitoyables remords.

LES AIEUX

Je sens derrière moi vos sévères personnes,
O mes aïeux obscurs, ô maîtres du passé!
Vous arrêtez mes pas de votre appel glacé,
Vous troublez mes chansons de vos voix monotones.

Vous posez sur mon front le joug de votre loi,
Chrétiens que je devine à demi jansénistes;
Et je cède parfois à vos reproches tristes,
Moi qui perdis votre âme en perdant votre foi...

Oh! laissez-moi passer libre de toutes chaînes!
Laissez-moi m'avancer, chercheur aventureux,
Vers tous les beaux pays, vers tous les tendres cieux
Que n'ont point contemplés vos âmes inhumaines.

Puisque je ne bois plus aux mystiques calices
Que goûtent les élus à la table de Dieu,
Ne me dérobez pas sur des lèvres en feu
L'enivrante saveur de moins pures délices...
. . . .

Mais toujours, Morts trop chers, votre voix importune
Viendra frapper mon cœur de ses cris solennels,
Et trop purs, trop parfaits pour n'être pas cruels,
Vous empoisonnerez mes amours, une à une.

Je porte en moi le sang de mes graves aïeux,
Et si fier, si hardi que la Beauté me fasse,
Je sentirai toujours la rumeur de ma race
Tourmenter sourdement mon cœur voluptueux.

Mais cette volupté qu'il cherche et redoute encore, comment en jouira son orgueil ? (1)

Mais quoi ! le lâche Amour saura-t-il m'imposer
Son frisson, son inquiétude ?
Et ne puis-je, viril, garder sous son baiser
Tout l'orgueil de la solitude ?

Dans la « Pitié trompeuse », il a peint l'Amour avec les images de la fable grecque ; c'est un petit Dieu littéraire, qui fait sentir sa flèche symbolique aux Vierges dès qu'elles l'ont consolé

En essuyant ses pleurs aux roses de leur main.

(1) *La Revue critique des Idées et des Livres*, dans son numéro de novembre 1919, a, sous la plume de M. André Bécheyras, honoré la mémoire de Gustave Valmont : « Nous nous réunissions dans son appartement de la rue Solférino, chaque semaine; l'aurore bien des fois nous a surpris dans son cabinet de travail tapissé de livres, que dominait un portrait du jeune Gœthe... Il semblait né pour faire revivre parmi nous les grâces du XVIII[e] siècle. » M. Bécheyras discerne très justement que du XVIII[e] Gustave Valmont avait la fine élégance, le sens critique, l'universelle curiosité. « Dans ce livre de tendresse c'est peut-être l'orgueil qui se révèle avec le plus de fermeté, cet orgueil de la jeunesse qui cherche sa proie dans l'amour, et qui, sans cesse blessé, ne cesse de se révolter. » (André BÉCHEYRAS).

De telles blessures, il coule plus d'encre que de sang (Le beau malaise). *Enfin, voici l'*Annonciatrice :

Salut, doux précurseur des caresses, Silence !

Le plaisir d'aimer (le printemps d'aimer) va fondre la dureté des ruisseaux et des âmes. Solvitur acris hyems.

Des souffles ont passé les portes de l'Été;
Mettez, le cœur battant, une robe nouvelle,
Et qu'au vif frôlement de la jeune clarté
Votre corps étourdi s'intimide et chancelle !

LE PIÈGE

Vous choisîtes, un peu soucieuse, une allée
Qui dormait près d'une eau de branchages voilée...
Attentif et rêveur, je marchais près de vous,
Mesurant mon pas grave à votre pas si doux...
Derrière nous, avec des plaintes saisissantes,
L'Été vieilli pleurait ses grâces finissantes.
Un cygne au bord des eaux naviguait mollement.
Et parfois je croyais sentir, frisson charmant,
Un autre cygne blanc me frôler au passage
Quand le vent me poussait vos voiles au visage.

« *Le roman à peine noué, écrit Ed. Montier, semble déjà rompu, sans cris, sans rien de théâtral, rompu par le scrupule de l'Aimée, qui fait plus songer à La Vallière qu'à une amante antique.* » *Rupture sans cris? Cynthia, de même, disait à Properce :* « *Je ne t'accuse point ! car longtemps j'ai régné dans tes vers en souveraine :*

Non tamen insector, quamvis mereare, Properti,
Longa mea in libris regna fuere tuis.

Il me semble qu'en n'insistant pas sur ses amours avec la Belle Pénitente, j'obéis au tendre vœu de Valmont :

Vous seuls, poèmes chers, tombe secrète et pure,
Où mon cœur va sceller son divin souvenir,
Vous seuls rendrez peut-être à quelque âme future
La flamme de ces jours que nous voyons pâlir.

Pour les témoins jaloux :

(Oh !) qu'ils ne brisent point la dalle fière et tendre
Qui, célant notre amour, préserve sa beauté,
Et que leurs doigts impurs ne fouillent pas la cendre
Où dorment les secrets de notre volupté.

N'est-ce pas une libre imitation de la septième élégie du poète Ombrien?

Nec poterunt juvenes nostro reticere sepulcro :
Ardoris nostri magne poëta, jaces.

Ainsi les distiques de Properce s'enlacent dans ma mémoire aux strophes du poète normand et la tourmentent d'allusions cruelles, ou y font fleurir de consolantes applications : « Je n'aurai pas besoin, par la grâce d'Apollon, qu'une pierre indique ma tombe oubliée. »

Ne mea contempto lapis indicet ossa sepulcro...

Sois loué, ô Valmont, dans la langue que tu as aimée et par des vers qui s'embaument aussi du nom de Cynthia.

Ch.-Th. F.

GEORGES MORE

(1891-1915)

De vieille souche rurale normande, de l'Eure (Saint-Germain du Pasquier, pour le côté paternel — La Saussaye, pour le côté maternel), né à Rouen, le 8 *août* 1891. *Georges More était le dernier enfant de commerçants âgés. Il fut très tôt orphelin de père. Après des études aux côtés du romancier Maurice d'Hartoy — dont on connaît l'héroïsme et dont on a lu les récits militaires et qui resta son compagnon même pendant la guerre — il entrait à l'Hôtel de Ville de Rouen et consacrait tous ses loisirs à l'étude de la peinture et aux lettres. La guerre vint, qui interrompit sa jeunesse méditative. Il partit le* 3 *août, curieux « de faire partie de cette grande machine, la Guerre de* 1914 », *laissant « chez nous, de la prose et des vers » , essais de théâtre, nouvelles, notes réalistes, brefs et nombreux poèmes. Simple caporal au départ, il était sous-lieutenant d'infanterie, quand, le* 13 *juin* 1915, *à Berry-au-Bac, il était frappé en plein cerveau d'un éclat d'obus.*

Ses poèmes ironiques, parfois un peu désenchantés, courageux, avec de la pitié, ou seulement gracieux et fantaisistes : vers d'amour, japoneries, pierroteries, intimités... seront triés et publiés avec un choix de ses pages en prose les plus caractéristiques.

Quelques poésies seulement ont été données aux revues — et depuis sa mort. En 1918, *aux « Pionniers de Normandie », une petite suite :* Naïves d'Amour, *et en* 1919 *aux « Facettes », de Léon Vérane, deux extraits. Le* Bulletin des Écrivains *d'octobre* 1918 *lui a consacré une notice dans l'*Hommage aux Morts.

A.-M. GOSSEZ.

TON CHAPEAU

Ton chapeau est le toit où s'abrite, morose,
Le rêve de tes yeux. Il y grimpe des roses
Autour d'un long ruban jusqu'au vieux stratz terni...
Ton chapeau est un toit, un panache et un nid.

Sa plume est une fée, un mensonge, un caprice,
Un salut égrené de rires, un délice;
Elle susurre au vent son fredonnant frou-frou.
Ta plume est une fée et ton amant un fou.

Ton bicorne est un diable impudent et un brave,
Sur tes lourds cheveux bruns il règne sans entrave,...
Mais, certains soirs, de nos communions grisés,
Ton diable de chapeau s'enfuit sous nos baisers.

LA BRAVOURE

Sur un dessin de Willette.

C'est un grenadier de la Garde
Tricorné, beau gars, moustachu,
On l'a mis là, en avant-garde,...
Il est fichu.

Son vieux fusil sur le bras gauche,
Il attend, stoïque, il attend
Que la Mort en passant lui fauche
Tout son printemps.

Mordieu ! Il faudra en découdre.
Adieu la Gloire. La voici
La Grande, elle sent bon la poudre,
Il l'aime ainsi.

La Mort s'est reculée, hagarde
Sous ses orbites ; sans un cri
C'est un grenadier de la Garde
Qui meurt et rit.

LA MORT M'A DIT

La mort m'a dit : — « Cette étincelle,
Qui t'anime, va se briser?
— Qu'importe puisque de ma belle
J'ai eu le baiser.

Elle ajoute, sa gueule bave,
— « Tu souffriras. » — « Je n'ai point peur,
Je crache à ta face, et te brave,
Car j'ai son cœur. »

Lors la Gueuse, de fureur ivre,
A ri, — j'ai vu pâlir le jour. —
— « Tu vas, m'a-t-elle dit, revivre
Sans son amour. »

G. More.

ROGER ENG

(1892-1916)

Bibliographie : *Les Amies oubliées* (Caen, L. Jouan, 1913); *le Voyage* (Paris, E. Figuière, 1913); *les Plourants de Saint-Michel* (posthume), (Paris, La Ghilde des Forgerons, 1917).

Il naquit à Vire, le 5 novembre 1892, fit ses études au collège municipal, et plus tard suivit les cours de la Faculté de Caen, où il préparait sa licence ès-lettres. Il fut maître répétiteur en divers collèges (1).

J'emprunte ce qui suit à la notice publiée en tête des Plourants de Saint-Michel :

« *Pendant son séjour à Caen, il prend part à l'action du groupe des Étudiants socialistes et, au début de l'année* 1914, *il fonde à Vire, avec l'aide de quelques professeurs, un groupe socialiste. Quelques jours avant la mobilisation, il provoque une réunion de*

(1) Roger Eng est né en Normandie, d'un père qui lui-même y était né; mais son grand-père paternel était Alsacien, et sa mère est Parisienne. Je dois prévenir le lecteur que je ne considère pas le petit-fils d'un Alsacien comme un pur Normand; je lui ai réservé une place en faveur de sa mort héroïque.

protestation contre la guerre où, devant une assemblée qui l'injurie et le menace, il dit son mépris du militarisme. Le lendemain cependant il s'engage dans l'armée.

« ...*Le* 4 *septembre* 1914, *il fut blessé à la cheville par un éclat d'obus, près de Montmirail, et tomba avec quelques camarades aux mains des Allemands qui l'internèrent à Alten-Grabow (Saxe). La monotonie du camp ne convenait guère à son besoin de vie active ; il créa des cours de littérature, d'histoire de l'art, des cours pour les illettrés... Le* 13 *juillet* 1915, *il s'évada, après* 10 *mois de captivité.*

« *Versé dans le service sanitaire, il obtint de retourner au feu, prit part aux combats de Souchez, Neuville-Saint-Waast, et gagna sa croix de guerre au fort de Vaux, sous Verdun. Nommé caporal, puis sergent, il fut envoyé à Saint-Cyr comme élève officier. A son retour aux tranchées, il fut brûlé vif en première ligne ; il expira le* 6 *décembre* 1916, *à l'hôpital de Bar-le-Duc, après quinze jours de cruelles souffrances, endurées courageusement.* »

Luc Meriga.

Cette biographie éclaire l'*œuvre du Mort. Il naît à Vire, où son père, imprimeur, publie un journal* le Bocage. *C'est là qu'il fait l'apprentissage de la politique, et devient socialiste au contact des professeurs du collège. Aussi écrira-t-il :*

Nous qui ne croyons plus au dieu des catholiques,
Nous qui ne croyons qu'à la Vie...

C'est une expression bien vague pour caractériser une philosophie et dont la jeunesse littéraire faisait alors grand abus. Croire à la vie, c'est croire à un fait inexpliqué et j'ai le droit de traduire : « *Je crois au mystère de la naissance et de la mort.* »

Eng proclamera qu'il « *n'a pas la pudeur hypocrite et malsaine de ceux qui croient aux vieilles lois des peuples vieillis* ». *Tout de même, il est mort pour les défendre. Il exaltera* « *le temps où les savants ont combattu les reîtres, où l'épigramme a sonné clair contre*

les cuirasses d'acier ». S'il conte l'histoire du doux Rabbi de Nazareth, c'est — vous le devinez — qu'il voit en lui l'ennemi des Pontifes, l'annonciateur des nouveaux Evangiles, qui ne sont ni selon saint Marc, ni selon saint Matthieu.

Le poème du Professeur *quelquefois* fait la classe, *et même au lit d'amour, disserte* de omni re, *en polymathe qui a traduit* Catulle, *avec Jean Passerat, et commenté la* Ménippée *de Pierre Pithou.*

Il mène en voyage de noces sa petite amie, dans la ville usée et menue, et ses loisirs s'en vont au cimetière! Assez prosaïquement et doctoralement, il dira :

Pour poursuivre le cours des évocations
Nous sommes entrés au Musée.
Çà et là, quelques noms connus...
De Champaigne et van der Meulen;
Un rouge déteint, un bleu cru,
Une bataille dans la plaine,
L'Art pindarique et froid qui plut
Au grand Roy preneur de Namur,
Ou bien l'art rigoureux et triste
Comme un ex-voto sur un mur,
Les grands décharnés Jansénistes,
Qu'anime, seul, un peu d'humain :
La sensualité des mains.

Par les pavés de grès « ovoïdes et bossus » il mène aussi sa belle amoureuse à l'Eglise. Elle se tait :

Tu ne parles plus? J'eus peut-être tort
De t'évoquer l'ennui, le chagrin et la mort?

Mais ce socialiste aime la cathédrale harmonieuse,

Dans sa simplicité grave et géométrale,

car il y voit le symbole des constructions abstraites et parfaites *que son orgueil humain veut bâtir sur le monde.*

Roger Eng avait dédié son premier livre à L'AMIE NOUVELLE :

Comme un bouquet fané qui descend la rivière,
Voici mes premiers vers lancés dans le courant;
Et ce petit cadavre entraîné par derrière,
C'est tout le passé mort, c'est mon âme d'enfant.

Vers sensuels, chants de fête au printemps, babil grave et tendre, sombre bouquet de bluets pour une qui est partie.

Je signale dans ce recueil une « Epigramme funéraire pour une chienne de chasse », où le débutant montre qu'il fut apprenti dans la forge du maître Hérédia :

Ici gît, Etranger, Léda, la chienne blonde
. . . .
A présent elle dort au plus profond du bois.
La bruyère décore et le lierre festonne
Sa tombe. L'on entend la plainte monotone
De l'eau qui pleure comme une biche aux abois.

O que ton dur sabot ne pèse point sur elle,
Paysan ! Car les nuits où la lune étincelle,
Son ombre vient errer autour de l'abreuvoir;

Et quand un hurlement te glace en ta cabane,
C'est qu'un rayon perçant le bois, elle a cru voir
Briller dans le taillis la flèche de Diane.

Et puis quand il sut le métier parnassien, il l'abandonna et adopta le vers libre. « Ni Dieu, ni mètre! » Cependant il ne renonce pas à jamais au vers héréditaire, et cet antimilitariste se plaît aux métaphores belliqueuses :

Car les alexandrins ont de lentes musiques,
Et leur accoutumance évoque le passé,

En cortège ondoyant d'images magnifiques
Où flamboient les pennons des Barons trépassés.

Mais le plus souvent il brisera le vieux moule « dans un besoin de rythmes plus souples ». Et c'est au pas cahotant du vers libre qu'il a fait son Voyage. *Est-il allé bien loin? Oh! il n'eut pas besoin de sortir de la petite ville natale pour connaître la défroque exquise et fanée du Passé : je reconnais Vire à ses évocations. Comme la Normandie sage et pondérée, résolue, a triomphé en lui de l'Internationalisme, et comme de l'ennemi du militarisme elle a fait un officier loyal, le vieux Vire de son enfance l'a rendu pieux — encore qu'à sa façon — au provincial décor, aux tours et aux flèches des églises, aux rides des façades, aux croulants colombages, aux crépis barbouillés d'ocre.*

Oui, vous êtes, ô ville aux tons de fleur fanée,
Comme une vieille femme, veuve et résignée...
Et dans vos yeux éteints pieusement je lis
Votre simple devoir chaque jour accompli.

Enfin il ramène la bien-aimée à la chambre nuptiale. Et c'est pour lui signifier la séparation :

Voici notre dernier matin d'amour.

Un pressentiment l'oppresse. Il est jeune, il est fort, la douce Paix ensemence les champs et tente le chaland par les rues. Mais le fantôme de la Mort touche ce front de sa cendre, glace les balbutiements de la tendresse sur cette bouche :

Vois-tu... je ne sais plus que dire...
Et puis ces coups à la cloison...
On dirait, on dirait que quelqu'un derrière
Cloue à grands coups sourds une bière...
...Les destins ! oh ! parfois comme ils sont implacables !

S'il nous fallait quitter à tout jamais la table...
Si nous avions vidé tout le bonheur humain?

La Sagesse souveraine, qu'il nia des lèvres, avait déjà marqué là-haut sa place, à côté des Martyrs, dans la maison du Père, et l'avertissement du Départ tintait au timbre de son âme inquiète.

Contemplateur du Passé, il dut à certaines influences *de n'en être pas le Contempteur. Dans* les Plourants de Saint-Michel, *il parle sans irrévérence de*

Monseigneur Saint Michel, Archange et Chevalier.

J'ai feint, dit-il dans une phrase prise à Henri de Régnier,

J'ai feint que les Plourants m'aient parlé.

Il commence ainsi le poème du Bâtisseur :

In nomine Patris, et si Deo placet...

*Mais il finit par l'exaltation de l'*Insurgé, *de l'Insurgé Blanqui, enfermé dans l'Abbaye déchue en geôle. Roger Eng aurait-il évolué? Fût-il demeuré fidèle à ces* Vérités nues *qu'il disait « simples comme des pommes »? Quoi qu'il en soit, il n'a été ni un indifférent, ni un sceptique. Et il est mort en héros du Devoir qu'il avait nié.*

Ch.-Th. F.

POÈTES NORMANDS

MORTS DEPUIS 1903

QUI NE FIGURENT PAS DANS LES PRÉCÉDENTES NOTICES

A. CHRISTOPHLE :............ *Fables*, chez Lemerre, 1902.
— *La Légende d'Arlette, le Vair palefroi, Robert et Isabelle*, même éditeur, même date.

Jules GENTIL :................ *Heures d'amour, Fleurs et parfums, Grisailles.*

Germain LACOUR :........... *Sur tous les tons*, 1883, Jouaust.
— *Avec des rimes*, 1885, Jouaust.
— *Les Clairières*, 1888, Lemerre.
— *Les Temples vides*, 1891, Lemerre.

G. de RAIMES : :.............. *Les Croyances perdues, l'Ame inquiète, la Revanche du rêve*, Lemerre, éditeur.

Léon TYSSANDIER :........... *Figures parisiennes*, Ollendorff, 1886.
— *La première passion*, Dentu, même date.

Mme SCHALCK DE LA FAVERIE : Nombreux romans, poèmes : *Coupables ou victimes, Autour de mon village*, Lemerre, éditeur.

DEUXIÈME PARTIE



LES VIVANTS

ACHILLE PAYSANT

(1841)

M. Achille Paysant est né le 27 septembre 1841, *à Villepail. Son père était d'Alençon, sa mère des environs d'Argentan.*

Agrégé de l'Université, professeur honoraire du lycée Henri IV, chevalier de la Légion d'honneur, lauréat de l'Académie française, M. Achille Paysant s'est activement mêlé au mouvement littéraire parnassien. Il fut l'ami de Sully-Prud'homme, de Leconte de Lisle, de Hérédia.

Il a donné des vers à un grand nombre de revues, notamment à la Revue des Poètes, *et publié deux recueils de poèmes* : En famille (*Lemerre*, 1888), *épuisé, et* Vers Dieu (*Jouve*, 1912), *épuisé. Celui-ci, couronné par l'Académie française (prix biennal François Coppée) valut encore à M. Paysant le Grand Prix spiritualiste hors concours, qui n'eût pu être plus judicieusement décerné. Un troisième volume,* Minima Minimis *est en préparation.*

On éprouve quelque embarras à définir, et plus encore à juger l'œuvre considérable de ce poète, certes un des plus nobles de notre époque. Pour parler véridiquement de ses livres, pour leur assigner la place qui est la leur, — quel que soit le volontaire effacement de M. Paysant —, il faut dire ce que sa vie comporte de vertu et, dans sa simplicité, de grandeur. Mais tous les poètes normands, et tant

d'autres, qui le paient d'un respect si affectueux, ne savent-ils pas quels trésors de compréhension indulgente, de conseils et de consolations M. Achille Paysant a pour eux? C'est que cet artiste si maître de son art, ce poète qui garde d'un premier amour pour la Musique tous les secrets des rythmes, s'est donné d'autres certitudes que celles de l'art. Inclinons-nous devant ces certitudes. Nous leur devons ce Vers Dieu *qui est un long acte de foi. Une longue, et belle et émouvante confession, aussi.*

M. Paysant est allé vers Dieu par quatre voies : la Nature, l'Amour, la Douleur et la Foi. Nature qui se garde d'être indifférente ; Amour qui se défend d'être profane ; Douleur profonde et vraie, mais qui s'élève au-dessus de la révolte... Qu'il y eut peut-être de volonté dans sa Foi !

Et cela, qui est toute la vie, ne suffit-il pas à remplir un livre?

Ce Vers Dieu, *où le poète, d'un envol si sûr, s'affranchit des procédés et des servitudes d'école, ressortit davantage à la philosophie qu'à l'art littéraire. M. Achille Paysant vit et aime avant que de philosopher. Et sa philosophie prend de sa spontanéité son caractère d'humanité aimable et sereine.*

Traditionaliste par la pensée autant que par la langue, cet « Anacréon chrétien » (le mot est de Féret), qui ne s'est inspiré qu'aux sources les plus hautes de la poésie, a donné à ses chants une forme aussi pleine et claire que pure et musicale. Au double titre de l'art et de l'esprit, Vers Dieu *pourrait être un livre de chevet.*

Raymond Postal.

Lettre écrite par Ch. Th. Féret à M. Achille Paysant quand parut « Vers Dieu » :

Cher ami, l'Art, dites-vous, doit être vécu. L'amitié aussi. Je comprends au nombre de vos dédicaces, c'est-à-dire au nombre de vos amis, que votre carrière fut un jardin de sympathies ferventes. Il faut croire que vous avez connu la douleur, puisque dans « Vers Dieu » c'est un de vos chapitres. Pourtant j'aperçois votre existence au loin sereine, au loin résignée. Il y a bien la souffrance de Celles

que vous aimez; mais encore que dolentes, vous ne les avez pas perdues! Elles sont là. Plus elles ont besoin de vous, plus s'attise votre dévouement. Et puis votre peine ne sait-elle pas qu'elle sera muée en de beaux rythmes! Plus elle sera vive, plus elle sera rare et riche, à elle-même spectacle sublime... Vous ne hantez que les Muses, et point les Euménides de la colère et du ressentiment. Vous avez écrit :

Je n'aime que l'amour, et ne hais que la haine.

Dans votre clos jamais ne sonne le sabot inquiétant des satyres. Vous avez vécu sous les feuilles des bois de Clamart, du Parc Saint-James, et du Double-Mont. Vous avez été aimé des Poètes et des oiseaux. Enfin vous nous faites vous envier ce bien suprême, la Foi. Ainsi les peines qui ont pu résister à votre philosophie, aux consolations de vos admirateurs fidèles, que la Poésie n'a pu distraire, votre Dieu les a consolées. C'est en lui que rayonneront vos bien-aimées : Heureux Paysant!

Maintenant vous voulez mériter la mort? *Que les destins éloignent longtemps encore de vous cette récompense; nous souhaitons des renouvellements infinis à ce bon billet qu'a la Parque. D'ailleurs pourquoi partir puisque vous êtes aimé?*

Tous mes sens bruissent aux accords de votre mandore. Merci de « Vers Dieu » que je traduis « Vers d'un Dieu », puisque l'homme qui chante est divin comme le brin d'herbe, ou les poumons du rossignol. Affectueusement.

Ch.-Th. F.

VIEILLE CHANSON

A Eugène de Ribier.

Je ne sais plus quelle chanson
Deux passants allaient tout à l'heure,
Allaient chantant à l'unisson;
Je ne sais plus pourquoi je pleure.

C'était, sous les rayons éteints
Du jour déjà crépusculaire,
C'était un de ces vieux refrains
Où gémit l'âme populaire.

Refrain banal! et je pleurais;
Et, de loin, ces deux voix sans charmes
Semblaient vibrantes de regrets,
Semblaient tout humides de larmes.

Et voilà que je pleure encor.
O nuit! j'écoute ton silence :
Le bois frissonne aux sons du cor,
Et l'angélus au ciel s'élance!

Et dans les ombres de mon cœur
Je regarde poindre une aurore
Où de mille oiseaux monte en chœur
L'éveil lumineux et sonore !

Et, par les volets entr'ouverts,
O Muse des heures vermeilles,
Je vois, j'entends l'essaim des vers
Bruire comme des abeilles !

Et l'amour, la foi, l'idéal,
Tout vibre en moi, tout chante et pleure,
Parce qu'un vieux refrain banal
Dans l'ombre a passé tout à l'heure !

(Vers Dieu.)

L'HAMADRYADE

A Ch. Florentin-Loriot.

Printemps, Aurore ! Et pour te fuir, ô Dieu du Jour,
L'adorable Daphné s'est faite arbre : ses branches
Autour de son beau Corps insensible à l'amour
Frissonnent, verte robe et voile de fleurs blanches.

Midi, l'Été flamboie ! et l'œil ardent du dieu
Fait rougir, ô Daphné, ton virginal ombrage.
Mais plus il la poursuit de ses regards de feu,
Plus la Nymphe autour d'elle épaissit son feuillage.

Maintenant, c'est l'Automne et le Soir. O Daphné,
Daphné, déjà pâlit ton front découronné;
Déjà l'Amant vermeil à l'horizon recule;

Et, tandis qu'en sa pourpre il se couche et s'endort,
Toi, tu laisses tomber au fond du crépuscule,
Tu laisses dans la nuit tomber ta robe d'or.

DANS CE LIVRE

A Henry Thédenat.

Dans ce livre, où vingt ans, je me suis raconté,
J'ai moins fait œuvre d'art que de sincérité.
Mais à défaut d'esprit j'ai voulu que, sans feinte,
Chaque élan de mon cœur y marquât son empreinte.
J'ai l'âme encor naïve, et tout vieux que je suis,
Enfant toujours leurré d'images et de bruits,
Je me laisse séduire aux vaines apparences.
Ma pitié va du moins à toutes les souffrances.

Je n'ai jamais flatté le Peuple ni les Grands;
J'ai la haine du mal et non pas des méchants;
Et par raison d'amour si ma foi déraisonne,
Que l'amitié m'excuse et que Dieu me pardonne.

LA DOULEUR

(*Fragment.*)

Tes enfants, ô Nature, en marche vers le Ciel,
Savent que pour gravir ton calvaire éternel
A chaque apothéose il faut une agonie !

L'ange a sans doute été femme, colombe, fleur,
Avant d'aller s'unir à ton âme infinie :
L'ascension vers Dieu se fait par la douleur.

DOMI

Tandis qu'à des autels barbares
La foule court s'agenouiller
Et célèbre au bruit des fanfares
Un culte impie et meurtrier,

Nous, de notre bonheur avares,
Tâchons de nous faire oublier;
Soyons les prêtres des Dieux Lares
Et les citoyens du Foyer.

Si mon étreinte est ta patrie,
J'aurai mon temple entre tes bras :
Où le cœur chante, l'âme prie.

Aimer, aimer ou n'aimer pas,
Voilà tout l'Enfer ici-bas,
Et tout le Ciel, ô ma chérie !

VŒUX

Mon Dieu, s'il vous plaisait d'exaucer ma prière,
Voici mes vœux ! Cacher au fond d'une chaumière
L'ivresse du poète ou l'effort du savant;
Bien penser quelquefois, mais rêver plus souvent;
Voir toujours les forêts, la mer, le ciel immense;
Entendre votre voix dans leur divin silence ;
Demander au devoir le secret du bonheur;
N'avoir, ayant l'amour, n'avoir souci d'honneur

Ni d'argent : l'or est vil, la gloire est éphémère !
Rendre heureuse ma femme et consoler ma mère;
Me faire aimer de tous les miens, en les aimant;
Vivre ignoré du monde, et mourir simplement.

(Vers Dieu.)

STANISLAS MILLET

(1842)

BIBLIOGRAPHIE : *Les grandes Victimes* (chez Caillère, Rennes, 1890); *les Berceuses*, poésies, chez Godefroy (Paris, 1891); *Prométhée libérateur*, drame en vers (chez Ollendorf, 1897); *Le mariage d'Isaac*, poème (Rennes, 1897); *Stances à Bisson* (Lorient 1896); *Rougicotte et Boisjoli*, roman (1903); *les Trois manies du Docteur*, roman (chez Ardant, Limoges, 1905); *Le chasseur Pierre Millet*, cahier de son grand-père, chasseur dans l'armée d'Egypte (chez Emile Paul 1906); *Ernest Millet*, étude (1907); *Alain, Robine et Tahurel*, roman (chez Ardant, Limoges, 1909), etc.

Né dans l'Orne, à Saint-Hilaire-la-Gérard, le 7 février 1842, M. Stanislas Millet est professeur honoraire au lycée de Lorient. Un généalogiste a établi sa parenté avec le poète Ernest Millet.

W. FLEURY.

LE POÈME DE LA LAMPE

A. René Cotard.

Durant quels jours nombreux dormis-tu sous la terre,
Petite lampe antique à l'argile blessé?
Le Temps, ce livre clos, me cache ton mystère,
Or je voudrais l'ouvrir et lire ton passé.

Quand ta lueur veillait en la demeure hellène,
N'as-tu pas éclairé la douceur des propos
Où l'épouse, le soir, ayant filé la laine,
Trouvait près de l'époux l'amour et le repos?...

Émergeant de ton sein comme la fleur des urnes,
Ta flamme, esprit issu du fruit des oliviers,
Aidait-elle l'esclave en ses tâches nocturnes,
Pendant que s'égrenaient les muets sabliers?

N'as-tu pas vu Platon dévoilant l'âme humaine,
Expliquant son essence et ses ressorts cachés,
Disant quel est celui qui la crée et la mène,
Et le signe divin dont nous sommes touchés?

Sous la fidélité de ta pure lumière,
Peut-être Phidias, d'un doigt ferme et pieux,
Avant de les fouiller dans le marbre et la pierre,
Dessinait les longs plis de la robe des dieux.

Sur le mur de sa forge as-tu dessiné l'ombre
Du forgeron, dont le cœur rude et le bras fort,
Maudissant le roi Mède et ses hordes sans nombre,
Aiguisaient du marteau les outils de leur mort?

Tu nous sauvas peut-être, ô lampe bienfaitrice,
L'arome et la saveur de ce lait abondant
Que la cité prudente, Athènes la nourrice,
Ferait boire plus tard aux races d'Occident.

Aussi, lorsque faiblit mon âme, ô vieille lampe,
Si je pose sur toi mes yeux religieux,
Mon esprit se ranime et mon cœur se retrempe :
Ils ont vu, tout vivants, les immortels aïeux.

PAUL COLLIN

(1843)

Poète et auteur dramatique, né à Conches, Eure, le 12 *juillet* 1843. *Études à Paris, diplôme de licencié* (1864), *stage d'avocat à la Cour d'Appel. En* 1870, *sergent fourrier au* 27e *régiment de marche.*

Bibliographie : *Musique de chambre* (1868); *Glas et Carillons* (1874); *Du grave au doux* (1878); *les Heures paisibles* (1883); *Poèmes musicaux* (1885); *Fleurs de givre* (1899), etc.

A écrit surtout des poésies destinées à s'adapter aux œuvres musicales de grands compositeurs.

PAUL HAREL

(1854)

BIBLIOGRAPHIE : PROSE : Chez Plon : *Madame de La Galaisière; A l'enseigne du grand Saint-André; Demi-Sang; A la Chapelle Montligeon*, IMP. Libr. de l'Œuvre expiatoire : *Souvenirs d'auberge*, chez Lemerre; *la Hanterie* (1889). POÉSIES : *Sous les Pommiers* (1879); *Gousses d'ail et Fleurs de serpolet* (Ollendorff, 1881); *Rimes de broche et d'épée* (Paris, Sauton, 1883); *Aux champs* (Lemerre, 1886); *Voix de la glèbe* (Lemerre, 1895); *Les Heures lointaines*; *l'Herbager* (1891).

Né le 18 *mai* 1854 *à Echauffour (Orne), où il a été aubergiste. Il a dit de lui-même :*

« Mes origines normandes remontent aux Harel, dont les moulins chantaient en plein pays d'Ouche sur la rivière de Hengon, il y a quatre cents ans. J'ai un peu de sang bourguignon par ma mère, née Rouvray. Je tiens des Rouvray un goût particulier pour la table et les vins. Ces vers de mes Dyspeptiques *sont, je crois, d'inspiration ancestrale :*

D'une bécasse chaude offrez-vous les deux cuisses.
Puis d'un mouvement lent, réfléchi, mesuré,
Mangez le croûton d'or où son ventre a pleuré !

Les vins seront parfaits, tous d'une grande année :
Latour, Larose, Yquem, Clos-Vougeot, Romanée.

« Je ne suis donc Normand qu'à moitié, mais j'ai un frère, un grand paysan aux mains crochues, qui représente splendidement le « gagnage » et la conquête. »

Dans une série de portraits ayant pour titre « Peints par Eux-Mêmes », illustrée de sa photographie, il s'est exprimé en ces termes sur un sujet qui lui est cher :

« Ni vin, ni café, ni eau-de-vie? Alors qu'est-ce que nous buvons? O mes contemporains, ne les écoutez pas, et croyez-moi : Buvez! Buvez avec modération, avec élégance, et même de loin en loin avec un peu d'excès. Au civet, renouvelez et prolongez vos sensations papillaires à l'aide de quelque Haut-Brion. Au rôti, attardez-vous sur un antique Romanée. Si comme moi vous aimez le Calvados énergique dans le café, n'hésitez pas. Faites un mélange judicieux, et pour finir prenez un verre d'eau-de-vie vieille et pure. Ce faisant vous aurez deux voluptés pour une. Songez-y longuement, en fumant un cigare qui ne soit ni trop sec ni trop blond.

« L'autre soir je dînais en compagnie de M. Emile Cheysson, Président de la Ligue anti-alcoolique de France. Il voulut disserter... Soit, direz-vous, mais le peuple? Voici : il ne faut pas l'empêcher de boire, il faut lui apprendre à boire. Pas de trois-six, pas de vins frelatés, pas d'eau-de-vie fraîche. Des boissons naturelles, saines et par l'âge adoucies. J'en conviens, la réforme est impossible avec ce gouvernement, et les républicains n'ont jamais aimé le peuple. Alors quoi? La Monarchie! Monsieur, la Tradition! Du vin mousseux, à plein hanap, une ivresse générale, où, bien portants, joyeux, fraternels, sûrs du lendemain, nous ferons éclater dans nos gorges sonores, rafraîchies et purifiées, l'antique cri de Vive le Roy! »

Paul Harel.



Cette citation n'est pas un hors-d'œuvre inutile, si vous y réfléchissez bien. D'abord le ton péremptoire peint l'homme joyeux, le bon vivant bien nourri, le gourmet raffiné qui ferait cinquante lieues pour un dîner fin, qui ne se pique point de logique mais d'une capacité d'estomac à digérer le broc après son contenu, et d'un coup de dent digne de Pantagruel. Il est catholique, et la gourmandise est un péché. Sans doute, mais le ciel n'a-t-il pas d'indulgences pour ses amis? Il invoque la venue d'un roi de légende qui muera en vin l'eau des fontaines. Mais s'il est royaliste, il fait fi des chouans. Le chouan mourait pour restaurer un trône; Harel veut vivre sous un roi restaurateur, en liesse. Et puis vous croiriez-vous parmi d'authentiques Normands si aucun de ces grands-gousiers ne sifflait devant vous son petit verre, et diffamait le Calvados national?

Quand il dut choisir une profession, au sortir de l'adolescence, il vint à ses narines frissonnantes une si bonne odeur de la cuisine de ses grands-parents aubergistes, qu'elle décida de sa vocation. Alfred Poizat, son ami, nous apprend par une Conférence éditée chez Lemerre (1896) qu'Harel n'a pas fait d'études classiques. On l'avait confié au curé de Montreuil-L'Argillé, mais le bonhomme avait ses messes à dire, ses malades à visiter, ses morts à mettre en terre chrétienne. Et puis il rimait en secret des odes aux braves pompiers de Saint-Lô!

« Désormais, écrit Poizat, Paul Harel savait un moyen irrésistible de couper court aux ennuyeuses leçons : c'était de redemander l'ode aux pompiers. »

Le malheur c'est « qu'ayant assez de sujets de conversation pour éviter le latin », le curé flanqua sa métromanie à son élève. Ils se lurent mutuellement leurs petits derniers, dès lors c'étaient deux Confrères !

Après avoir tâté de la pharmacie, le jeune homme reconnut que pour s'héberger plus sûrement lui-même il se devait faire

aubergiste. Les grands-parents pour le décider à prendre la suite de leur commerce n'eurent qu'à lui « montrer dans les caves les tonneaux de cidre aux panses rebondies et les bouteilles alignées sous une poussière vénérable ». (Poizat).

A Echauffour vint Levavasseur, Prince des Poètes du Bocage et du Pays d'Auge. « La grande fortune c'est d'avoir des amis, » a écrit Harel. Levavasseur l'introduisit dans les bonnes maisons du pays, lui amena la clientèle des chasseurs nobles, la considération des dames bien pensantes, la familiarité des grands bourgeois et des petits seigneurs gastronomes. Bien vu de Monseigneur et des chanoines, il fut accueilli par un éditeur catholique ; et c'est ainsi qu'il annexa son auberge à la littérature, au moins à la littérature de l'Orne.

Écoutez le poète en parler. J'extrais ce qui suit de son livre « A l'enseigne du grand Saint-André » :

« L'hôtellerie est maintenant désaffectée, elle a perdu son mouvement et son bruit. Elle n'est plus là, mais les souvenirs restent ; des clients *qui ne sont pas morts s'obstinent... Mirbeau, Truffier, Haraucourt, Poizat, y sont venus. En d'autres temps des généraux et des préfets y festoyèrent ensemble. Plus d'un ministre s'y attabla. Henri de Bornier, de Hérédia ont bu de son eau-de-vie ! Sully-Prudhomme a trouvé la maison « représentative de la gaîté gauloise ». Coppée et Leconte de Lisle ont failli s'y rencontrer devant une omelette. »*

Des clients. *Ses relations littéraires, il les gagne en trinquant. C'est un homme avisé. Malheureusement ces temps héroïques sont loin, les illustres d'autrefois ne voyagent plus que sur la barque à Charon. Et les contemporains semblent avoir bu l'eau du Léthé.*

Mais Harel fut un homme heureux. Ce fut aussi un sage et qui n'a pas manqué de nous prêcher sa petite sagesse.

L'Herbager, *pièce en trois actes, en vers, c'est une thèse :* Ne fuyez pas la charge d'une nombreuse famille, et n'abandonnez pas les campagnes. *« Jamais, écrit Poizat, jamais à Paris, parmi*

le scepticisme du boulevard, l'idée n'en aurait pu éclore. Elle eût été glacée par la peur du ridicule... C'était un poème de philosophie sociale dialogué, que vivifiait une intrigue dramatique, peut-être un peu trop improvisée. A Paris la pièce tomba. La critique fut féroce. » Mais Harel qui avait perdu la bataille dans la capitale, voulut la regagner en province, et fit jouer « L'Herbager » à Echauffour! puis à Elbeuf, à Argentan, à Séez, à Flers, etc., *avec le plus vif succès... Peut-être n'aimez-vous pas les pièces à thèse, et trouvez-vous la donnée un peu simpliste. Mais serait-il juste de réclamer un effort d'art à un homme sans grande culture, absorbé par le souci de sa cuisine, et qui vit sans livres au village? Florentin Loriot disait d'Harel avec équité : « A défaut de savoir il a du savoir-faire. » Les vers au surplus ne sont pas si mauvais. Ils ronflent d'un feu intérieur, bien entretenu de charbon sous leur cuivre. Eux aussi ont le ton péremptoire d'un curé qui, de la chaire, commande aux âmes.*

La Hanterie, c'est l'herbager égoïste et riche, qui ne veut pas marier son fils unique à plus pauvre que lui, qui n'a qu'un enfant pour que son bien ne soit pas partagé.

SCÈNE XII

LA HANTERIE, *seul.*

A bientôt, car j'irai
A ta fête demain et je te cracherai
Devant tous, Beaufermant, ma haine en plein visage.
Ta fille est belle, eh bien ! après? Ta fille est sage,
Après? Je n'en veux pas, traître, je te défends
D'envahir ma demeure avec tes huit enfants.
Garde-les, gardes-en le soin, l'ennui, la charge,
Respecte mon foyer qui n'est pas assez large
Pour cette bande ! Un jour, triste semeur de blé,
En épousant ma sœur, tu m'as déjà volé
La plus belle moitié de notre patrimoine !

Tu sèmes sur nos champs et le seigle et l'avoine.
Tu n'avais rien, tu vins, tu nous parlas progrès,
Drainage, amendements, sous-sol, chimie, engrais.
Tu nous faisais le soir des cours d'agriculture !
Comme si l'on pouvait douter de la nature.
Trop longtemps j'ai lutté contre cet enragé
Pied à pied : il partit, je fus bien soulagé.
Je n'aime pas les gens qui parlent comme un code.
Il s'enfuit, emportant sa femme et sa méthode;
Il traîna sa charrue ici, sur le coteau.
Sa bicoque, de loin, regardait mon château.
Dans le large vallon, au-dessous de son antre,
Mes trois cents bœufs avaient de l'herbe jusqu'au ventre
Et mes vaches à pleins trayons donnaient du lait.
Là-haut, en labourant, je crois qu'il m'en voulait !
Or, bien qu'on se moquât de ce pleutre à la ronde,
Il ne s'avouait pas vaincu le moins du monde.
Il arrachait, narguant ainsi tous nos fermiers,
La mousse, le lichen et le gui des pommiers;
Au lieu de l'eau stagnante, il cherchait l'eau potable
Pour son cidre. Il mangeait avec son monde à table !
Hypocrite ! J'étais, je serai contre lui
A jamais, d'autant plus que le traître aujourd'hui,
Laboureur fatigué de ses vains labourages,
Croit, en happant mon fils, saisir mes pâturages !
Voleur !

Octave, c'est le fils de La Hanterie *qui veut se marier par amour.*

OCTAVE, *debout.*

Je bois aux laboureurs, je bois aux paysans !
Aux derniers survivants de races disparues,
Qu'on n'a pas vu traîner, mornes, à pas pesants,
De rêve ambitieux sur le pavé des rues.

A nos frères, contents du bon pays natal,
Qui vivent simplement comme vivaient leurs pères,
Aux terriens, qui n'ont pas sur le seul capital
Coupablement fondé l'espoir des jours prospères.

Ceux-là du toit champêtre ont maintenu l'orgueil,
Ceux-là n'ont pas voulu que la famille meure;
Quand l'aïeul, au midi, se chauffe près du seuil,
Le rire des berceaux chante dans la demeure.

....

Pour la moisson, pour le labour, pour la semaille,
Pour la guerre, après tout, il faut de la marmaille
Et dans tous les travaux et dans tous les combats,
Nous prêtons nos enfants à ceux qui n'en ont pas.

Rien de plus sain et de plus honorable.
La question est surtout bien posée dans ce passage :

BEAUFERMANT

...Lequel de nous deux va se mettre à genoux?
Voyons, te souvient-il, beau-frère, que chez nous,
Au temps où mes enfants souriaient à leur mère,
Chaque berceau souffrit de ta rancune amère?
As-tu donc désappris, as-tu donc oublié
Ce langage ironique où sifflait ta pitié?
On baptise un enfant : « A quand l'autre baptême? »
Demandais-tu. Le monde approuvant ton système,
Tu parlais de ruine à chaque nouveau-né,
Ajoutant : « Dieu merci, moi, j'ai mieux gouverné
Ma barque ! Un seul enfant, un seul. Foin du partage.
Pas de paternité qui coupe l'héritage ! »
Ah ! comme en ce pays on t'a bien écouté.
Egoïsme, calcul infâme, lâcheté !

Comme on t'a bien compris ! Partout, à droite, à gauche,
Un héritier... Ces enfants-là..., la mort les fauche.
Prends garde, ton calcul est faux ! Dieu frappe un jour
La maison sans berceau, le foyer sans amour;
Il brise en un instant l'espoir de vingt années.
Familles sans enfants, familles condamnées.
On y cherche un profit, j'y vois un mal profond :
L'héritier meurt, le nom s'éteint et les biens vont
A ceux qui n'ont pas fait de calcul.

LA HANTERIE.

L'homme austère
Qui pour ses huit enfants fait huit parts de ma terre !
Le bon voisin, le bon mari, le bon parent
Qui verrait d'un œil sec, d'un cœur indifférent,
La mort frapper mon fils, si la mort inhumaine
Le rendait en un jour maître de mon domaine !
Le laboureur ici menace l'herbager.
« Çà, votre fils est mort, il faudrait partager. »
Partager ! Vous aimez les biens que l'on divise.
Nous n'avons pas, monsieur, pris la même devise;
Monsieur, vous m'obligez à vous dire en deux mots :
Que je n'ai point gardé mes champs pour vos marmots,
Et qu'ils n'en sont pas là, brave homme, de les prendre.

BEAUFERMANT.

Brave homme, ils pourraient bien quelque jour les défendre.
Le parent qui grandit doit valoir l'étranger;
Si notre terre un jour courait quelque danger,
Si les balles sifflaient à l'endroit où nous sommes,
Les marmots pourraient bien montrer qu'ils sont des hommes.

Les événements ont prouvé qu'Harel avait vu juste. Et j'aime mieux faire des citations dans cette œuvre-là que dans les plus

récentes. Courageusement le Poète est souvent revenu à la charge, par exemple dans Plebs Rustica.

L'air ne retentit plus des chansons de la plèbe,
Les modernes ruraux, fils de ceux qui luttaient,
Ont refusé l'effort et déserté la glèbe.
Où sont les paysans, les vrais, ceux qui chantaient?
....
Les terres autour d'eux étaient pourtant fertiles,
N'importe ! Ils ont cherché l'impossible bonheur,
Dépensant follement en des jours inutiles
Des trésors de santé, de jeunesse et d'honneur.

Il serait injuste de citer les vers de jeunesse, ceux de Gousses d'ail, *ceux de* Rimes de broche et d'épée, *Harel, depuis, apprit assez bien le métier parnassien. Mais il n'a pas su s'élever au-dessus de l'éloquence descriptive. Dans un journal ami,* la Gazette de France, *un critique très favorable, Edmond Biré, écrit : « M. Paul Harel est un descriptif, chez qui la description n'excède jamais la mesure, se contente d'un trait juste. » Un descriptif. Et il ajoute cet éloge, nécessaire dans* la Gazette de France, *nécessaire vis-à-vis d'un poète catholique : « La description n'est jamais le but, l'objet principal. Ce qu'il se propose avant tout c'est d'élever l'âme du lecteur, c'est de l'encourager à croire, à prier. » Soit, ce n'est pas son but, mais c'est son moyen. Et pour l'encouragement à prier et à croire, c'est évident, et j'en fournirai un exemple remarquable.*

Des poètes amis, après la mort d'Ernest Millet, lui rendirent de poétiques hommages. Le grand poète F. Plessis écrivit une pièce émouvante dont voici la fin :

O Millet, je voudrais sur ta récente fosse
Qu'une couronne (hélas ! au fût tronqué) s'exhausse,
Et qu'un lierre s'y vienne étroitement unir,
Amer et résistant comme le souvenir.

Germain Lacour se distingua, Florentin-Loriot fit un pur chef-d'œuvre :

Chanteur virgilien, mort jeune, aimé des dieux,
Les bois retentissaient des vers mélodieux
Dont malgré les tourments de ta chair offensée
La tenace espérance empennait ta pensée.
Suivant ces feux légers d'arbre en arbre égarés
Que prolongeait sans fin, sous les rameaux pourprés,
Le soleil déclinant du soir, nous avançâmes
Tous deux vers le silence et tous deux vers la nuit.
....
Et voici qu'à nos pieds...
Quelque chose d'ailé tomba des hauts feuillages :
Les vestiges épars d'un oiseau dévoré.
Et tu me dis : « Prends-les ! Les bois ont leurs présages,
Un oracle est peut-être en ce débris sacré. »
Je recueillis la plume errante de deux ailes.
Mon livre se ferma comme un sillon sur elles
Pour qu'un doux souvenir semé là par hasard
Surprît, fît soupirer, fît rêver tôt ou tard.

Le livre s'ouvre plus tard en effet à cette page et le poète y retrouve la plume qui s'irise d'or et d'azur.

Couleurs dont les soleils défunts avaient vêtu
Le chanteur bocager qui dans le soir s'est tu.
Que dis-je? Il vit encore, il prend dans ma mémoire
L'essor prompt et léger qu'il n'a plus dans les cieux;
Car c'est toi, frère absent, cet oiseau radieux,
Dont le plumage encore a des reflets de gloire.

Quel fut l'hommage d'Harel?
Pénétrons dans l'intimité de sa pensée créatrice :

Les corps humains, dépouille immonde,
Où se sont acharnés les vers,

Sortiront à la fin du monde
Vivants des sépulcres ouverts.

Débris épars dans la nuit noire,
Soudain l'éternelle clarté
Les fera surgir dans sa gloire
Rayonnants d'immortalité.

Est-ce la destinée auguste
Du doux penseur, du noble ami,
Du poète qui comme un juste
Dans le Seigneur s'est endormi?

Oui, n'est-ce pas? Et si vous faites fondre la phraséologie vaine, que reste-t-il dans le creuset?

« Millet est mort, mais il est au ciel, il ressuscitera un jour. » *Je m'incline devant l'orthodoxie de cette pensée, mais j'en constate l'insuffisance.*

Harel n'a pas fait que des vers, il a fait aussi la charité. Mais il eût peut-être dû en moins parler :

CONVERSATION AVEC UN PETIT CURÉ :

Curé, dont la main s'ouvre et dont le front se penche,
Humble quêteur, voici pour ton église blanche,
Pour le temple futur l'obole du chrétien.

LA BONNE AUBERGE :

Quelquefois, au fond d'une étable,
Je surprends l'être épouvantable
Qu'achèvent le froid et la faim.
Ami, c'en est trop à la fin;
Viens, nous allons nous mettre à table.

Même note dans les Truands, *et dans cette* Histoire du Petit-Chemin *auquel l'hôtelier fit* 30 *ans crédit. Louons cette droite généreuse, comme il sied, mais pourquoi la main gauche sait-elle toutes ces bonnes œuvres?*

Je n'affligerai pas Harel qui est chrétien par une petite mortification nécessaire à son salut : l'orgueil est le plus grand des péchés capitaux. Trop de petits succès l'ont peut-être gâté. Songez que le voici président d'une société qui récompense l'Agriculture! Elle encourage aussi de prix modestes la Poésie et la critique et l'histoire du département. Une année (mais Harel n'est pas du tout, je me hâte de le dire, mêlé à cette anecdote, où le Corps Savant *qu'il préside fit un faux pas) une année cette Société proposa une récompense à qui mettrait en lumière un auteur normand oublié. Deux malicieux écrivains inventèrent de toutes pièces un Poète de la fin du* XVIIIe *siècle, ayant servi dans l'armée de Condé : Tyrel de la Pinsonnière! Et ils lui attribuèrent une tragédie en cinq actes dont ils donnèrent quelques extraits. Ils avaient emprunté les vers au vieux Corneille! Le juge-rapporteur ne reconnut pas le dur martellement cornélien! Il prit pour des contemporains de Louis XVI les carmes forgés par l'auteur de* Suréna.

Mais les auteurs du Mémoire n'eurent qu'un accessit. On avait trouvé la langue trop précieuse!

Harel ne serait pas tombé dans ce panneau, je gage. Il est prudent, il aurait consulté.

Wilfrid Fleury.

PAUL LABBÉ

(1855)

M. Paul Labbé est né à Thiberville (Eure) le 10 *janvier* 1855. *Bien qu'il se soit surtout consacré à la direction d'une grande industrie, sa vie offre un double exemple d'attachement au sol natal et de fidélité à la poésie.*

M. Paul Labbé a publié chez Lemerre deux volumes de vers : le Sentier fleuri (1899) *et* le Mur d'ombre (1910). *Il a collaboré à la* Revue normande, *à la* Province, *au* Courrier de l'Eure, *aux* Annales, *à* la Mouette.

L'inspiration de M. Labbé lui fait le plus constant honneur. Son amour des horizons rustiques et de la vie simple, les joies qu'il demande tour à tour aux Lettres et au labeur, se résument dans son œuvre en une sagesse familière et traditionnelle : ce rêveur suit d'un œil indulgent les couples qu'il croise sur le sentier fleuri *de ses promenades. Et s'il se retourne vers sa jeunesse, comme en son dernier livre, la chère mélancolie qui baigne alors ses chants leur donne un accent si humain qu'on ne peut se défendre d'y être sensible.*

Intime et distinguée à la fois, lyrique sans déclamation, et semble-t-il, sans prétention, la poésie de M. Labbé est tout à fait digne de ce qu'il est, et qu'au grand siècle on eût appelé fort justement un « honnête homme ».

Raymond Postal.

LE MUR D'OMBRE

Tel un bien dont on peut méconnaître le prix,
Mais que pourtant chacun secrètement envie,
Étonnés de rester l'un de l'autre incompris,
Le Rêve et l'Action se partagent la Vie.

Dans l'éclair de la forge et le bruit des marteaux
Dont le rythme précis scande chaque seconde,
Dans la rumeur qui va de la plaine aux coteaux,
Tout le jour appartient à l'action féconde.

La terre sent passer comme un frisson vital,
Quand l'aube vient dorer l'usine et la chaumière.
Le soc fouille le champ, l'outil mord le métal,
Et l'hymne du labeur monte dans la lumière.

Mais, dès que dans la paix du soir l'ombre descend,
Le bruit s'éteint, les coups s'espacent sur l'enclume.
La lutte opiniâtre et l'effort incessant,
Tout s'arrête... Et là-haut une étoile s'allume.

Le rêve alors, donnant aux cœurs désemparés
L'oubli momentané de leurs pires sonffrances,

Ouvre à nos pas tremblants des champs inexplorés
Semés d'illusions ou fleuris d'espérances.

Fils du sommeil, il a parfois trouvé nos yeux
Grands ouverts et fixés sur les rives lointaines
Où, dans la profondeur des bois mystérieux,
Sur les cailloux d'argent chante l'eau des fontaines.

Il libère l'esprit humain de sa prison,
Et, sachant à ce jeu notre âme intéressée,
Par delà les forêts, les monts et l'horizon,
Il donne le plus libre essor à la pensée.

Mais la nuit seule peut apporter à propos
Le silence infini dans le pli de ses voiles,
Car c'est dans la douceur exquise du repos
Que les songes divins montent jusqu'aux étoiles.

La nuit tombe. Et, toujours plus épais et plus noir,
Dans ce recueillement qui semble être une trêve,
Le mur d'ombre, bâti pour le palais du soir,
Partage nettement l'Action et le Rêve.

Paul LABBÉ.

PIERRE NEBOUT

(1856)

M. Pierre Nebout est né à Auffay (Seine-Inférieure) le 22 *août* 1856. *Élève à l'École primaire, puis au Pensionnat de Tôtes, il entra comme boursier au Lycée de Rouen, où il fut le condisciple de Dorchain et de Roinard. Bachelier ès lettres en* 1875, *reçu à l'École normale en* 1876, *agrégé des Lettres en* 1879, *M. Nebout fut successivement professeur au Havre, à Évreux, à Clermont-Ferrand. Il revint à Rouen en* 1889. *Il demeura quelque temps à Paris, mais ses travaux littéraires lui firent tort auprès de la médiocrité, qui a son orthodoxie. Il renonça bientôt à la capitale et se donna « tout au travail et au rêve ».*

Son œuvre lyrique et dramatique est considérable. M. Pierre Nebout a publié le Poème de la Jeunesse *(Ollendorff,* 1882*),* la Mort de Corneille, *poème (Lecerf, éditeur, Rouen,* 1884*),* Études et poèmes *(Ollendorff,* 1888*),* France et Belgique, *à-propos dramatique en vers représenté pour la première fois au Théâtre-Français de Rouen, le* 21 *février* 1915 *(de Boccard,* 1916*). Il a écrit en outre deux tragédies en vers,* Tristan et Iseult *(inspirée de la version scandinave) et* Héraklès, marchand d'esclaves, *ainsi qu'une adaptation des* Perses *d'Eschyle, poétique et enflammée, véritable Cantate pour la Victoire. La Comédie-Française, à qui ce dernier*

manuscrit fut présenté en novembre 1918, *préféra faire jouer en mai* 1919 *par M. Silvain, comédien, la rapsodie de M. Silvain, versificateur.*

Un injuste silence a entouré jusqu'à présent l'œuvre de M. Nebout. Ce poète, qui a renoncé, non à produire, mais à se produire, est un de ceux qui honorent le plus la Normandie. On reconnaît en lui un riche tempérament poétique servi par une langue pure et harmonieuse. Dès son premier livre, ce Poème de la Jeunesse *où l'élégie accompagne juvénilement la satire, cette nature s'affirmait. Sans doute M. Nebout reprenait les thèmes qui inspirent à l'ordinaire les premiers chants d'un poète. Mais il entendait exprimer aussi les sentiments d'une jeunesse meurtrie et mûrie par la guerre, et soucieuse de l'avenir national. L'adolescent survivait dans l'agrégé, et prêtait ses enthousiasmes à l'énergie de l'homme. Bientôt un éloquent poème,* la Mort de Corneille, *laissait pressentir quelles œuvres dramatiques l'auteur donnerait plus tard, et témoignait de ses facultés de composition, de la sonorité et de la vigueur de son vers.*

En 1888, *voici un second recueil,* Études et poèmes : *le ton est plus objectif, mais la personnalité de M. Nebout est fixée. Elle s'est fixée en se retournant vers l'Antique. De cette source inépuisable de poésie et de sagesse, une atmosphère de sérénité se dégage. Les tendres modulations de l'élégie, comme les invectives de la satire, si passionnées qu'elles soient encore, il semble maintenant qu'une règle supérieure les ordonne et les compose. Une mesure et une harmonie toutes classiques assignent aux élans du poète des buts moins vains, leur épargnent des colères moins inutiles, et les dominent d'une clarté froide qui mêle à son œuvre comme un reflet des clairs de lune de l'Attique.*

Du théâtre de M. Nebout, le public ne connaît que France et Belgique, *un succès. En pleine guerre, et sans payer le moindre tribut au poncif qui sévissait, le poète accordait sa lyre au double mouvement de pitié et d'enthousiasme que suscitait chez nous la résistance de la Belgique. L'émotion et la grandeur du sujet, la virtuosité du vers, la richesse d'un langage direct et évocateur pla-*

cent ce dialogue lyrique aux côtés des poèmes de guerre les plus remarquables. L'épreuve de la scène assurera une fortune aussi enviable aux autres pièces que M. Nebout a écrites pour le théâtre.

Les Normands regretteront de ne point retrouver — autant qu'ils le voudraient — dans l'œuvre d'un écrivain aussi probe et aussi pur, et qui est des leurs, l'accent de leur race et le parfum de leurs campagnes. Mais cette œuvre leur appartient et le salut qu'ils lui doivent est un acte de réparation.

Raymond Postal.

M. Pierre Nebout a débuté par le Poème de la Jeunesse *où il a dit ses jeunes souffrances et ses jeunes colères.*

Les Études et Poèmes *sont plus pacifiques, et l'art y est encore supérieur. L'auteur, en une suite de récits attachants et de tableaux exquis, y montre ce que l'antiquité garde d'éternelle fraîcheur et ce que la vie moderne peut encore conserver de beauté antique. La* Mort de Corneille *est une composition d'une exécution magistrale.* L'Arc de triomphe de l'Étoile *contient des pages dignes d'Hugo pour l'abondance lyrique et le torrent de poésie. L'idée déjà n'en est pas banale : ce monument, glorification de la Guerre et de la Force, n'est sacré que depuis le jour où il servit de catafalque au cercueil de Victor Hugo. Mieux encore :*

Même moi, dont l'esprit a des pudeurs sans nombre,
Poète pieux, je voudrais
Que sous tes grands arceaux après cette grande ombre
Nulle ne passât désormais,
Qu'on te donnât sa cendre et que nul pas vulgaire
Ne foulât le vaste caveau,
Qu'on bouchât pour toujours ton arche séculaire,
Que de porte on te fît tombeau.
Quel tombeau ! Le tombeau d'un siècle ! Et sur ta cime
Où son grand nom serait sculpté ..

Capable de cette outrance dans l'admiration, comme précédem-

ment de cette vigueur dans la haine; sentimental en ce Livre de l'Amour *que nous lirons bientôt, M. Nebout sait aussi sourire. Varié et agité, rêvant de vers qui seraient non seulement des œuvres, mais des actes, il me rappelle, quand je le lis, ces lignes de Diderot à propos de Saint-Lambert : « Il sait sa langue? A merveille. Il pense? J'en conviens. Il sent? Assurément. Il possède la technique du vers? Comme peu d'hommes. Il est harmonieux? Toujours. Que lui manque-t-il donc pour être un poète? Ce qui lui manque, c'est une âme qui se tourmente, un esprit violent, une imagination forte et bouillante, une lyre qui ait plus de cordes. Oh! qu'un poète est un homme rare!» Ou je me trompe fort, ou, vivant aujourd'hui, Diderot se sentirait un faible pour M. Nebout.*

(Revue Universitaire).

LA LYRE

A vous, les glorieux, les puissants, les sublimes,
A vous, fronts immortels que baigne une lueur,
Nous les petits, oui, nous les faibles, les infimes,
Nous chanterons un chant d'envie et de douleur !

Car dans le temple saint où vit votre mémoire,
Où, résonnant encor, pend votre luth sacré,
Pleins du désir pieux de comprendre et de croire,
Au jour de nos vingt ans nous avons pénétré.

Puis, notre âme de chants et de rythme enivrée,
Tremblants comme la feuille et prêts à défaillir,
Croyant que pour toucher à la lyre dorée
Il suffisait d'aimer et de pouvoir souffrir,

Nous avons soulevé l'instrument formidable
Qui naguère pleurait sous vos doigts surhumains;
Nous avons, pleins de crainte et d'espoir ineffable,
Saisi l'archet divin avec nos faibles mains;

Mais la Lyre superbe, endormie et glacée,
N'a rendu sous nos doigts que des sons douloureux.
La corde harmonieuse en grinçant s'est cassée,
Troublant l'écho mystique avec un bruit affreux.



Et pourtant nous aimons, et notre cœur palpite
Aussi fort que le vôtre a jadis palpité;
La vieillesse n'est pas sur notre front écrite,
Nous aimons comme vous l'Art et la Liberté;

Nous avons comme vous notre mélancolie,
Et nos élans naïfs et nos jeunes erreurs.
Quand vous avez pour vous gardé tout le génie
Vous nous avez laissé notre part de douleurs!

Même tous ont senti s'accroître à votre flamme
Cette ardeur d'idéal que nous portons en nous;
Des désirs inconnus ont surgi dans notre âme,
Et ce que nous souffrons nous est venu de vous.

Pourquoi donc comme vous ne savons-nous le dire?
Pourquoi sur notre lèvre, amère trahison,
Si nous voulons chanter ou prier ou maudire,
Sentons-nous avorter cris, prière ou chanson?

Vous, quand vous gémissiez et parliez de tortures,
Lorsque vous étaliez, mendiants radieux,
Demandant la pitié des jeunesses futures,
Le sang de votre plaie et les pleurs de vos yeux,

Votre supplice à vous s'achevait en cantique !
Le doute qui courbait votre front soucieux
S'envolait dans un hymne ardent et magnifique;
Vos pieds étaient sanglants, mais vos fronts dans les cieux !

Mais puisque pour vous seuls vous prîtes le génie,
Maîtres, qu'à notre faim vous n'avez pas laissé
Une miette de l'art et de la poésie,
Que vous avez tout pris, tout chanté, tout usé,

Soit, sans chercher en nous une chanson absente,
Nous aimerons sans hymne et souffrirons sans cris,
Et nous étoufferons dans notre âme impuissante
L'impossible sanglot qui nous aurait guéris.

1878.

(Les Jeunes souffrances.)

TRISTAN ET ISEULT

(Fragment.)

(Dans la forêt, Clair de lune.)

TRISTAN.

Mets-toi bien là, dans ce rayon, pour que je voie
Que c'est bien toi. Car mon bonheur pour que j'y croie,
Mon bonheur est trop grand, vois-tu ! Le lendemain
Des rendez-vous d'amour, lorsque sur mon chemin
Dans son manteau d'orfroi je rencontre la reine,
Tu m'apparais alors intangible et lointaine,
Et je me dis que je suis fou, que ce n'est pas
Cette Iseult avec qui je dormis, que mes bras
Ont possédée, et que mes lèvres savent toute,
Et que tout ce bonheur je l'ai rêvé sans doute.
Quoi ! ce serait à moi ce corps qu'on n'oserait
Effleurer d'un désir, c'est à moi que serait
Ce trésor lilial, cette beauté de fée
Que jamais sans effroi n'eût rêvé dégrafée
Le songe le plus fol au plus secret des nuits?
Même quand je t'ai là, le croire je ne puis.
C'est que vous êtes deux, vois-tu, car l'une m'aime,
L'autre me décourage et ce n'est pas la même.

Vous êtes deux, Iseult, et celle qui la nuit
Se donne, celle-là n'est plus quand le jour luit.
Celle du jour, autant que l'autre est à moi toute,
Est pure, liliale et fière, pas de doute :
Vous êtes deux, te dis-je !

ISEULT.

Ah ! fou, Tristan, qui croit...
Je ne suis qu'une, va, toutes deux sont à toi.
Mon bien-aimé, je t'ai donné toute mon âme,
O mon époux, je suis d'âme et de corps ta femme,
Mon doux ami, je te chéris, si tendrement,
Et je suis ta maîtresse ardente, ô mon amant !
O mon maître, je suis ta chose, oui la chose
Qu'on prend, qu'on laisse, dont à sa guise on dispose ;
Comme ta lance et ton cheval, je suis ton bien,
Et mon cœur fait des bonds dans ma poitrine, rien
Qu'à t'entendre appeler par ton nom, et ma lèvre,
A soif de toi, comme du sein l'enfant qu'on sèvre !

CALLIMAQUE DE CORINTHE

(Fragment.)

Ainsi ton nom survit parmi les plus grands noms,
Callimaque, et toujours les divins Parthénons,

Les portiques sacrés debout sur les collines,
Les chapiteaux brisés épars dans les ruines,
Disent ta gloire au loin dans la postérité;
Et moi, triste chanteur des pays sans été,
Qui dressent pour leurs dieux vagues comme des ombres
De tristes monuments sous des nuages sombres,
Moi qui suis Grec de cœur en ce monde si vieux,
Je te célèbre encore en vers harmonieux.

(*Antiques.* — Études et Poèmes.)

Un critique olympien, Jupiter du journal,
Pour les jeunes hautain, pour les grands noms vénal,
Parce que je ne suis adulé de personne,
Que jusqu'ici mon nom moins haut que mon vers sonne,
Sur mon livre aplati posant ses doigts velus,
Juge en deux mots très lourds mes vers qu'il n'a pas lus.
Mais ne nous fâchons pas; nous lui pardonnons, Muses !
Il a pour vous haïr de trop bonnes excuses;
Nous et lui n'allons pas par les mêmes chemins,
Et s'il vous approchait avec ses lourdes mains,
Muses, vous auriez peur qu'il ne brisât vos ailes.
Vous êtes en cela comme toutes les belles,
Quand de tels chèvre-pieds paraissent dans les bois,
Rieuses, et pourtant craintives à la fois,
Vous fuyez, ramenant sur vos gorges pudiques
Et sur vos bras de lait les plis de vos tuniques.

Même un jour qu'il voulait, et de là vient son fiel,
Vous voler un baiser sur vos lèvres de miel,
On dit que s'oubliant, dans son horreur profonde,
Terpsichore cracha sur cette face immonde.

(Ébauches et Croquis.)

P.-N. ROINARD

(1856)

Bibliographie : *Nos plaies*, poèmes (1886); *la Mort du Rêve*, poèmes, au *Mercure* (1902); *Sur l'avenue sans fin* (Revue de Paris et de Champagne s. d.); *les Miroirs*, édition de la *Phalange* (décembre 1908).

Naissance : 4 février 1856, *à Neufchâtel-en-Bray ; humanités au lycée Corneille, à Rouen. Puis une misère noire qui dura de sa sortie du* 11e *d'artillerie* (1878) *jusqu'en* 1886, *où il trouva un prêteur qui lui permit d'éditer* Nos plaies (1886).

En 1887, *collabore à la* Revue rose *de Lapauze ; en* 1888, *dirige la* Revue septentrionale, *dans le projet de tenter des essais de décentralisation contre l'invasion centralisatrice des Méridionaux. Entre temps, collabore à la* Plume *de Deschamps ; et en* 1889, *à la seconde* Pléïade, *fait partie du* Club de l'Art Social, *entreprend de fonder l'*En-Dehors *avec d'Axa. L'*En-Dehors *paraît en mai* 1891, *au lendemain de Fourmies. Quitte l'*En-Dehors *pour s'occuper d'une adaptation du* Cantique des Cantiques (*voir les notes des* Miroirs) ; *dirige en* 1891-92, *avec Gabriel de La Salle,* l'Art social *fondé à la suite de la dissolution volontaire du* Club de l'Art social ; *dirige en* 1891, *avec Rémy de Gourmont, les* Essais

d'Art libre; *publie les* Portraits du prochain siècle *en répliqùe aux* Portraits du siècle.

*Mêlé au combat politique par l'*En-Dehors *et l'*Art social, *et craignant d'être compris dans la seconde fournée projetée de la fameuse* association de malfaiteurs, *sans attendre la sentence, il part pour Bruxelles dans la nuit du verdict du procès des Trente. Il y reste deux ans, jour pour jour, du* 11 *août* 1892 *au* 11 *août* 94. *En rapporte le manuscrit des* Miroirs, *après y avoir vécu péniblement de dessins à la plume au* Petit Bleu *de Bruxelles et de correspondances illustrées à la* Revue encyclopédique : Cortèges lumineux, Statues de neige, *etc., comptes rendus plastiques de fêtes belges.*

La Mort du Rêve *paraît en* 1902 (*banquet présidé par Rodin*). Les Miroirs *paraissent en* 1909.

Fut président du Comité Gérard de Nerval avant Paul Fort à qui il céda sa place à la suite de l'élection du Prince des Poètes, où Roinard et Ponchon venaient en second rang.

Roinard, depuis une dizaine d'années avant la guerre, collabore comme critique d'art à la Petite Gironde. *Il vient de reprendre cette collaboration interrompue pendant la tourmente. A donné sur son pays des notes à* En Route, *où il commença la publication d'un Guide de Paris.*

A terminé quatre mois avant la guerre, en 1914, *la* Légende rouge *et en ce temps-là fondait le* Conseil central *qui mourut de la guerre.*

A terminé, il y a deux ans le Donneur d'illusions, *féerie tragique et première partie d'une double synthèse de* Rêve *et d'*Amour, *dont la seconde féerie sera intitulée :* Chercheurs d'impossible. *Le* Donneur d'illusions *est jusqu'à présent l'œuvre maîtresse de Roinard, du moins il le croit.*

La fin de la guerre a remis Roinard en relief. Il a présidé avec ardeur et grand zèle le comité d'initiative des matinées artistiques de l'Odéon, qui l'élut à l'unanimité.

A propos de la Mort du Rêve *P. Quillard a écrit dans* le Mercure de France, IX, 1902 :

« *Ces poèmes sont d'âges divers — il en est qui datent de* 1883

et d'autres qui furent écrits en 1902 — et d'inspirations qui sembleraient divergentes ; mais tous représentent un moment de la pensée ou de la sensation qui devait être exprimé, en toute sa plénitude. Ainsi, le tumulte et le désordre fougueux des épisodes, des rythmes et des mots, se résolvent en harmonie, et obéissent à une volonté régulatrice, toujours présente et attentive. Car jusqu'à la mort, seul, l'esprit de l'homme conscient interprète les choses et les fait vivre selon lui-même, selon l'espoir, l'orgueil, l'amour et le génie ; et si dans la lutte contre son propre doute, plus terrible que celle de Jacob contre l'ange, il semble succomber, c'est par soi-même encore qu'il est vaincu, par la force émanée de lui.

« Le sens de l'œuvre de P.-N. Roinard ne prête pas à une exégèse autre que celle qu'il a imposée dans sa vaste allégorie. Nés du Rêve, qui n'est lui-même que la conscience de la Nature, ses fils ennemis, Hulter le croyant, Thurrbal l'Instinctif, Fnégor le Négateur, Scingult le Douteur, en leurs chansons exaspérées, disent les aventures contradictoires d'une âme humaine ; le paroxysme de leurs paroles s'exalte jusqu'à la folie, quand Scingult, non le moins fort, mais le plus douloureux de tous, veut détruire le Rêve, père cruel qui engendra en lui toute souffrance ; il l'abat vainement sur la terre libérée, et dans l'Occident, le Rêve mort et impérissable sourit en son auréole de gloire.

« Cette œuvre est plus parente des cathédrales gothiques que des temples grecs, en sa luxuriante richesse de figures, de gestes et de cris. »

LE BANQUET ROINARD

DONNÉ A L'OCCASION DES *Miroirs*, 15 JUIN 1909.

Les amis et admirateurs de Paul Roinard, profitant de la parution de son œuvre les Miroirs, *et pour honorer l'œuvre et la vie du poète et de l'artiste, se sont réunis en un banquet de cent cinquante convives au café Voltaire. Ce fut une fête des Lettres, brillante et touchante. Le maître romancier Paul Adam, qui devait la présider,*

en avait été empêché par un départ à l'étranger, mais il avait écrit à son ami Paul Roinard une lettre où il disait :

« *Je pars, mais j'emporte les* Miroirs. *Avec le génie de l'Universel que vous avez su, là, symboliser en des apparences et des rythmes incomparables, je vivrai pieusement le soir qui applaudira votre renommée. Je relirai ces superbes pages qui font penser aux conceptions les plus hautes d'Eschyle et de Gœthe. Prométhée et Faust sont les aïeux de Tcheilam. Il est héroïque de tenter, quelles que soient les opinions qui surgissent autour de l'effort, ce grand labeur de compléter les plus magnifiques ébauches de la mentalité humaine. Votre vaillance, cher ami, est digne d'un tel espoir. Je la salue avec dévotion et me joins de tout l'esprit, de tout le cœur aux poètes et aux compagnons de lutte qui vous sacrent.* »

***

« *De Georges Dubosc, dans le* Journal de Rouen :

« *Original et indépendant, tel se montra toujours au cours d'une carrière déjà longue, le poète P.-N. Roinard, dont Henri Strenz vint, à Rouen, analyser l'œuvre...*

« *Roinard, longtemps brouillé avec son père qui voulait faire de lui un médecin, vécut de cruelles années de misère. Malgré tout, grâce à son talent de dessinateur — il avait été un des meilleurs élèves du père Melotte, — grâce à l'appui des amis qui adoraient le bon camarade, il parvint à échapper quelque peu à sa détresse...*

« *Certes, parfois, le symboliste qu'il est peut compter parmi « les auteurs difficiles ». Mais aussi que d'heureuses inspirations, que de fraîches ou de grandioses images ! la* Chanson de l'Oseraie, *la* Vallée de Bray, *le* Chant de la Tisserandière, *la* Prière de la Rivière, *l'*Idiot, *la* Houle, *le beau poème de la* Porte de l'Enfer *dédié à Rodin, et cette puissante* Invocation au Rêve :

Toi qui fais la bourgade envieuse des villes
Et qui, sous le crachat des impuissances viles,
Au calvaire conduis les Remueurs d'esprits,

Donne-moi les fiertés que le plus fier ait eues,
Le généreux oubli des rebuffades tues,
L'indulgente douceur hautaine du mépris,
Et la sérénité nocturne des statues.

***

De Guillaume Apollinaire :

« *Paul-Napoléon Roinard ! Il faut que le public connaisse enfin cette figure, une des plus nobles de la littérature contemporaine ; il faut que l'intelligence lyrique d'un des précurseurs de la poésie nouvelle sorte du cercle étroit où l'injustice du siècle la reléguait, la damnait !*

« *L'œuvre de Roinard est pure comme sa vie. Il a mis dans sa* Mort du Rêve, *dans ses* Miroirs *tant de grandeur simple, d'humanité et de raison qu'on s'étonne de savoir que ces œuvres sont encore incomprises. Qu'un juste courant vienne entraîner le goût vers des profondeurs sublimes. Il est temps que la foule fasse son devoir. Elle doit admirer une tragédie et un poème pleins d'idées nouvelles.*

« *La vie désintéressée et admirable de Roinard ne peut pas demeurer indifférente. La vie des grands poètes est un mode de leur lyrisme. Celle de Roinard est douloureuse et harmonieuse. Ceux qui l'approchent l'aiment aussitôt, car il leur dit les paroles divines qui donnent à chacun confiance en soi-même, et ceux qui lisent ses livres deviennent dévots à leur pureté, à leur vérité.* »

***

De la Technique du vers

Lettre de Roinard à Ch.-Th. Féret.

« *Il n'existe pas de vers libres dans la* Mort du Rêve, *à moins qu'ils ne soient dans la façon de La Fontaine. Encore ajouterai-je que mon vers se libère moins que le sien, puisque mes poèmes en*

vers de mesures inégales restent toujours basés sur des enchevêtrements très compliqués, très étudiés.

« *Jalonnés par des rimes plus ou moins appuyées ou atténuées, mes vers ne présentent de nouveau que des alternances de sons, irrégulières mais précises, qui se lient sans arrêt pendant de très longues strophes, ou parfois durant tout un poème.*

« *Ces formes (avec leurs fluctuations et variables retours), je me les suis créées pour m'évader des ronrons uniformes de la froide et compassée poésie parnassienne.*

« *Mes formes mobiles ont l'avantage d'apporter aux poèmes plus de variété de sons et plus de souplesse de lignes. Je puis ainsi conduire chaque poème suivant un dessin rythmique plus conforme à la particulière émotion qui doit le caractériser... Je ne puis me contenter d'une musique plastiquement figée en beauté roide, et d'un souffle trop égal, pour traduire certaines émotions si passionnées qu'elles déchaînent des mouvements discords de tumulte et d'angoisse, qui ravagent les formes et leurs lignes... Non! non! je ne suis pas un verslibriste!* »

P.-N. Roinard.

***

Orchestrations de l'ambiance symbolique

« *Assurés par la physiologie que si* tous *les sens étaient pareillement* entraînés, *ils apporteraient mêmement leur contingent de douleur ou de plaisir à notre sensation générale, qui demeure* une *de par notre cerveau, les esprits curieux et savants cherchèrent à trouver les intimes ententes qui existent entre tous les sens. Partis de là, ils démontrèrent les corrélations devant résulter de ces accords en vue d'agréables ou* dissonantes *harmonies, susceptibles d'émouvoir, soit en bien, soit en mal, toutes les activités nerveuses de notre être...*

« Théorie des odeurs. — *La meilleure manière de la comprendre est de considérer les odeurs comme des vibrations particulières qui*

affectent le système nerveux, comme les couleurs affectent l'œil, comme les sons affectent l'oreille.

« Analogie du son et de la couleur. — *Bacon et une foule d'écrivains après lui ont essayé de démontrer que l'harmonie des couleurs s'accorde avec la mélodie de la gamme. Voici comment Fied dispose l'échelle : Bleu = Do ; Pourpre = Ré ; Rouge = Mi ; Orange = Fa ; Jaune = Sol ; Vert = La.*

« *Les trois couleurs primitives, bleu, rouge, jaune, produisent la plus parfaite harmonie ; ainsi font les sons ;* do mi sol.,

« Harmonies des odeurs. — *Je ne demande pas au musicien de* décalquer *le verbe minutieusement, de faire concorder les sonorités avec les consonnes, voyelles ou diphtongues du poème, avec des gammes de parfums et de sons colorés, comme je le proposais naguère au* Théâtre d'Art. *Je suis revenu de mes fructueuses expériences avec le pareil acquis dont bénéficient les peintres qui s'adonnèrent jadis au pointillisme, puis l'abandonnèrent. J'ai renoncé aux parfums pour cette cause d'ordre majeur qu'une salle de théâtre est déjà trop saturée d'odeurs composites pour qu'on puisse imposer à la sensation du spectateur tel ou tel parfum choisi entre tous.*

« *Il me suffit d'inscrire au programme quels sont — suivant ma sensation — les parfums, les couleurs, les fleurs, les fruits, les pierreries et les concordances musicales qu'il m'a semblé logique d'assortir, en désir d'une harmonie complémentaire et enveloppante, autour des différentes situations que comporte l'action tragique.* »

P.-N. ROINARD.
(Notes des Miroirs).

***

J'apporte à mon tour ce témoignage : cet homme si tourmenté par le sort, tous ceux qui le connaissent l'aiment, car il n'est pas d'ami plus sûr, de conscience plus haute, d'artiste plus fidèle à son idéal, de combattant plus généreux, d'écrivain plus longtemps

méconnu, de front plus digne du vert feuillage. Poète, mais aussi orateur. Je l'ai peint naguère à Rouen, aux fêtes du Centenaire, inclinant devant Corneille la ressemblance de Flaubert. Poète, mais aussi orateur, il en a tous les dons impérieux du regard, de la voix et du buste.

Ch.-Th. F.

CLOCHES D'ÉPITHALAME

L'hiver noir s'est enfui, cachant ses mauvais rêves
Sous un manteau perlé de givres et de fleurs,
Et messire Printemps, le roi des roucouleurs,
Tout grelottant d'oiseaux, tout pomponné de fleurs,
Sort de l'explosion bourgeonnante des sèves.

L'Épousée apparue en ses vêtements blancs
Sème de la lumière autour de sa personne,
Belle dessous le voile où l'oranger frissonne,
Plein de gai carillon de clochettes que sonne
L'imperceptible bruit de ses fleurons tremblants.

Elle vient toute fraîche et rose, l'Épousée,
Et l'Époux la contemple, une extase en les yeux.
On dirait qu'elle va s'envoler vers les cieux
Comme ces visions d'aspect capricieux
Qui s'élèvent des prés quand monte la rosée.

O vous, dont les amours suivent leur vrai chemin,
Gravissez cette vie âpre qui nous excède,

Son fardeau pèse moins quand on s'aime et qu'on s'aide,
Allez vers le bonheur qui déjà vous possède,
Épaule contre épaule et la main dans la main !

Avec le crescendo des tapageuses gammes
L'avril d'amour renaît. Que ce charmeur puissant,
Qui retresse les nids et retrempe le sang,
Vous fasse un doux lien de son bras caressant,
Mais craignez de brûler vos deux cœurs à ses flammes !

Sages sont les bonheurs qu'on n'a pas trop cueillis,
Heureux qui les garda comme un pieux pécule.
C'est de leurs chauds reflets qu'est fait le crépuscule.
Et c'est encore un peu de soleil qui circule
Dans l'amical baiser des amoureux vieillis.

(Extrait d'HULTER.)

ANIMALITÉ

Accoudée au rebord du talus, dont la sente
Sinueuse au ciel grimpe et longe le pâtis,
Sur l'azur profilant ses quinze ans mal bâtis,
La vachère à genoux rumine, languissante.

A force de garder les bêtes, l'innocente
Leur a pris son allure et ses airs abêtis;
Pubère et sans amours, vierge et sans appétits,
La cotte haut troussée et la croupe puissante,

Les cheveux tors en queue et balayant les reins,
De la bouse aux jarrets, des relents sous les crins,
Le corps las de croissance et le cuir roux de taches,

Les seins déjà ballants tels que des pis trop lourds,
Elle ouvre, grands et doux, deux beaux yeux de velours,
Voilés de rêve obscur comme ceux de ses vaches.

(*Extrait de Thurrbal.*)

RANCŒUR D'AMANT

O femme, qui te fis un bouffon d'un novice,
Pourquoi l'attiras-tu sous ton lâche pouvoir,
Cet ignare d'amour, insoupçonneux du vice,
Qui passait près de toi, peut-être, sans te voir?

Bien qu'aussi miroiteur qu'un ruisseau qui clapote,
S'insinuât en moi ton regard pailleté,

J'ai résisté pourtant, implacable despote,
Aux hypnotiques feux que dardait sa clarté.

Mais quand, m'illuminant d'une extase ingénue,
Tel un flamboi de glaive, émergea du fourreau
L'éblouissant danger de ta jeunesse nue,
A tes pieds je tombai comme aux pieds d'un bourreau.

Mon orgueil, criant grâce à ta chair si voisine,
Se laissa garrotter de bras ensorceleurs.
Dès lors je fus ta proie et payai, sans lésine,
Tes sourires cruels, du diamant des pleurs.

Mon désir mendia sa glane à ton caprice,
Et saigna tout le long de tes contours si beaux;
Sa douleur a vêtu ton corps d'impératrice
Qui demeure drapé dans mon cœur en lambeaux.

A celles qui viendront je garderai rancune
Du servage honteux dont tu m'as avili.
Elles m'excuseront ! N'ont-elles pas, chacune,
Un souvenir sanglant sous leurs manteaux d'oubli?

(Extrait de Fulgor.)

JEAN BERTOT

(1856)

Né à Bayeux le 4 juillet 1856. *Architecte. Membre du* Caveau. *Actuellement rédacteur du* « Lexovien », *à Lisieux.*

BIBLIOGRAPHIE : *La France en bicyclette* (Paris, 1893); *l'Invisible aimée*, suivi de *Contes guerriers* (Paris, 1900); *Au lazaret*, souvenirs de quarantaine (Tours, 1902); *En allant vers l'ombre*, préface de Mme Amel, poésies (Paris, Lemerre, 1907).

A été de nombreuses années secrétaire général de l'Association normande-bretonne, La Pomme, *et à ce titre était juge et rapporteur dans les concours annuels de Poésie organisés par cette société.*

ÉDOUARD DUJARDIN

(1862)

Si nous suivons les théories de Gobineau dans son célèbre ouvrage De l'Inégalité des races humaines, *les grandes familles blanches, à mesure qu'elles émigraient des vastes steppes du Nord de l'Asie, en se mélangeant avec les jaunes et les mélaniens, perdirent assez vite, avec leurs caractéristiques physiques, beaucoup de leurs qualités morales et de leur vertu civilisatrice. Celle qui la dernière s'achemina vers notre Europe, la branche aryenne, prédestinée à la maîtrise du monde, n'a pas laissé de maintenir sa supériorité sur les autres, parce que moins adultérée par le sang étranger. Les nations issues d'elle, nos ancêtres normands, les Scandinaves, les Anglo-Saxons, et les Français dans les veines de qui coulent, unis au sang celte ou ibère, le sang franc, le normand, le bourguignon et le goth, témoignent encore de leur origine quasi divine.*

Édouard Dujardin est un de ces Aryens, pour ainsi dire dans le fond et dans la forme. Sa stature élancée, l'azur clair de son regard, son front découvert et franc, militent en faveur de cette noble descendance. Bien que né près de Blois (novembre 1862*), Édouard Dujardin, par ses parents originaires des environs de Pont-Audemer, est un Normand authentique et se déclare tel* (1). *Et nous*

---

(1) *Lettre d'Ed. Dujardin à Ch. Th. Féret :*
« Mais oui, je me réclame de la Normandie et plutôt deux fois qu'une;

retrouvons sûrement l'Aryen en lui, si notre attention se porte sur les préoccupations morales qui sont tout le fond de son œuvre, presque uniquement spirituelle avec, de sensualité, ce qu'il faut semble-t-il pour que l'Art y ait droit de cité. Chez lui, en effet, la sensualité est comme les antennes de l'âme, le revêtement charnel de l'esprit.

Il fit ses études classiques au lycée Corneille de Rouen, puis à Louis-le-Grand à Paris. Le jeune homme, en souci de s'exprimer, voulut approfondir les arcanes de la musique et entra d'abord au Conservatoire, où il étudia la Composition. On ne saurait en lui séparer le musicien du poète et du savant. Épris d'absolu, c'est toujours l'absolu qu'il cherchera dans la Science (Histoire des Religions), le Sentiment (Musique), et l'Idée (Poésie).

⁂

Si personnel que se montre actuellement Dujardin, il me faut bien songer ici à son ascendance artistique. La première influence sur notre poète, la plus profonde peut-être, fut celle de Stéphane Mallarmé.

Mais il fut encore, et dans le même temps, d'autres maîtres pour lui, maîtres également de toute la génération qui suivit le Parnasse. Wagner et Schopenhauer ont été, avec Mallarmé, les suscitateurs ou plutôt les éveilleurs de son inconscient. A vingt-trois ans il fonda l'inoubliable « Revue Wagnérienne », puis en 1886 « *la Revue Indépendante* », *et la même année publia un volume de Contes* « les Hantises ».

A le lire il appert vite que pour lui, ainsi que pour Mallarmé,

---

c'est une chose qui revient souvent dans ma conversation; et par une conséquence tout humaine, devient déterminante dans mes débats psychologiques. Dans une dédicace que m'a faite Mallarmé de *l'Après-Midi d'un faune*, il invite son Faune à s'en aller trouver — c'est le quatrième vers d'un quatrain « Dujardin, ton frère Normand. »

Ed. Dujardin.

l'art est une seconde figure de la religion. Comme elle, nous dira-t-il en 1918, « *sa fonction essentielle est d'abord de libérer les hommes du Servage des intérêts égoïstes, ensuite de les élever à une Conception sociale, c'est-à-dire à une Conception supérieure du monde.* »

En 1887 *il publie dans* « *La Revue Indépendante* » *son premier roman* les Lauriers sont coupés, *et dans* « *la Vogue* » *son premier poème en prose* A la gloire d'Antonia.

En 1891 *il fait paraître un recueil de vers* la Comédie des Amours, *d'une sensibilité apparentée à celle de Jules Laforgue, d'une ironie n'allant cependant jamais jusqu'à l'amertume. Cette même année il se tourne vers le théâtre ; la* Légende d'Antonia *est représentée au Théâtre d'Application.* Le Chevalier du Passé *fut joué en Juin* 1892 *au théâtre Moderne, mais son plus grand succès fut au Vaudeville* la Fin d'Antonia, *le* 14 *juin* 1893. *Ces soirées sont chacune une date dans l'histoire héroïque du symbolisme ; disciples de l'art de demain et thuriféraires de l'art d'hier s'y rencontrèrent, et ce fut un beau jeu de passions contraires. Cette trilogie est une des œuvres les plus importantes de Dujardin : lyrisme vivant, bien que très intérieur, ce poème de l'éternel féminin,* Eve-Antonia, *devient l'expression même de l'humanité entière.*

Cette suite d'années qui va de 1885 *à* 1893, *c'est la première période de la vie littéraire de Dujardin, une période surtout de sentiment, où les rapports avec la vie sont d'ordre émotif.*

***

En 1893 *Dujardin entre dans les affaires. Années d'apprentissage et quasi de discipline. Il va entrer en contact avec les réalités. Mais les connaissances qu'elles exigent, bientôt il les possédera. Il retournera même pour un moment à la littérature, et publiera un deuxième roman. Il tourne alors ses regards vers l'histoire ; et dès* 1900 *s'attache à l'étude de l'hébreu et de l'Ancien Testament sous la direction de M. Maurice Vernes. La Bible devait le conduire aux Religions primitives, et là il eut pour guides les travaux de Robertson Smith et d'Émile Durkheim.*

En 1904 *il fonde avec Rémy de Gourmont* « *La Revue des Idées* ».

En 1906 *:* la Source du fleuve chrétien *lui fut une sorte de préface à ses études sur les origines du christianisme.*

C'est en 1908 *qu'il abandonne les affaires et se consacre à l'érudition.*

Mais dès 1907 *il avait été appelé à professer un cours d'histoire des religions à la Sorbonne.*

En 1910 *le gouvernement le charge d'une mission qui le conduit en Égypte et en Palestine.*

L'année 1913 *nous apporte les représentations au théâtre Antoine, de* Marthe et Marie, *dont le succès fut grand auprès du public lettré et du public populaire. C'est en quelque sorte un microcosme de l'œuvre de Dujardin ; elle en offre tous les caractères ; et si ce n'est point de l'autobiographie, on y peut trouver toutefois tous les problèmes qui agitent la conscience de l'écrivain.*

Félicien, le héros de la pièce, est celui qui a deux hommes en lui, l'un qui se plait aux luttes les plus âpres, et l'autre qui rêve d'une paix lointaine.

***

En 1913 *Dujardin rassemble tous ses poèmes dans un volume publié au* Mercure, *et dans la préface exprime la résolution de ne plus écrire en vers ; mais* 1914 *bouleversa l'Europe, créa un monde nouveau d'émotions et d'idées, et l'âme du poète devait s'en trouver renouvelée ; et quoique l'âge du sens critique fût venu, le poète se réveilla plus vibrant, plus « voyant » que jadis. Plus précise et plus forte, sa pensée trouva son expression directe. La forme de ses vers se modifia elle aussi : au lieu de revenir, comme maint poète symboliste, à l'alexandrin, Dujardin emploiera le verset, au goût duquel le ramenèrent ses études bibliques.*

Les poèmes qu'il publie depuis deux ans, et où sa sincérité semble se répéter le mot de Shakespeare « Sois vrai à toi-même », nous font apparaître leur auteur comme un vrai « Norse », incessamment prêt à s'embarquer vers des terres inconnues, le cœur et l'esprit chaque jour plus purs.

Paul Morisse.

BIBLIOGRAPHIE

1886 *Les Hantises,* 13 contes, Vanier, éditeur.

1891 : *Antonia,* Vanier, éditeur.

1891 : *La Comédie des Amours,* Vanier éditeur.

1892 : *Le Chevalier du Passé,* Vanier éditeur.

1893 : *La Fin d'Antonia,* Vanier éditeur.

1906 : *La Source du fleuve chrétien,* au *Mercure.*

1908 : *Les Prédécesseurs de Daniel,* Fischbacher

1913 : *Poésies.* (La Comédie des Amours, Le délassement du guerrier, pièces anciennes, *Le Mercure.*)

1919 : *De Stéphane Mallarmé au prophète Ezéchiel,* Le Mercure.

PRÉLUDES

Citations de Ed. Dujardin.

I

Elles viennent, les fillettes,
A leurs corsages des pâquerettes,
Sur leurs lèvres des violettes,
Et dans leurs yeux de brunettes et de blondettes
Des refrains de chansonnettes.

***

Elles seront femmes un jour.
Elles savent qu'on leur fera la cour,
Elles attendent le troubadour,
Elles s'enquèrent de dames d'atours.

***

Parfois elles montrent des compassions
Aux choses que nous balbutions,
Elles ont la divination
Qu'il faudra que nous les adorions.

***

Et leurs regards, que ne ternit aucune idée morose,
Droit devant elles dans l'avenir et dans nos cœurs se posent.

***

O chairs que la vie réclame,
Chairs qui serez la joie et le martyre et le dictame,
Fillettes, âmes de nos âmes,

***

O Fillettes, quand vous passez,
Vous mettez un songe en nos yeux lassés;
Et les fleurettes qu'en vos doigts fins vous tissez
Sont des fils où s'entrelacent nos pensées.

(La Comédie des amours.)

JE VOUS AI CONNUE TROP TARD

Je vous ai connue trop tard,
Aujourd'hui, je pars.
Vous êtes bonne,
Votre âme est un fruit d'automne

Qui s'abandonne et se donne.
En vous résonne
L'écho des cris qui en moi tourbillonnent.
Vous êtes bonne.

***

Vous êtes jolie,
Votre grâce est doucement fleurie.
Vous n'avez point les beautés sublimes, leurs moqueries.
Vous avez la gentillesse, la rêverie,
O jeune femme, vous êtes gracieuse et jolie.

***

Vous êtes amoureuse,
Vos yeux ont des caresses lumineuses.
Vos lèvres s'ouvrent langoureuses.
Sans doute qu'en des baisers vous seriez heureuse,
Si tendre, vous vous feriez une amoureuse.

***

Trop tard je vous ai connue,
Je dois vous quitter à l'heure où vous voici venue.
J'irai plus loin, ailleurs, dans l'inconnu,
J'oublirai votre vue.

***

Au temps où j'ignorais votre visage,
Je me rappelle des oiselles de passage,

Elles ont enchanté mon cœur de leurs ramages,
Elles ont meurtri mon cœur de maint carnage.
Ah ! que leurs ailes furent volages !

***

Meilleure vous eussiez été, meilleure ;
La bonté de votre cœur,
La grâce de vos rires et de vos pleurs,
Et cette volupté que trahissent vos yeux charmeurs,
Eussent à votre souvenir mis le parfum des plus chères heures.

***

Trop tard je vous connais ;
D'autres soucis sont là, d'autres regrets,
D'autres souhaits ;
Nous ne nous reverrons jamais.

HOMMAGE A SHAKESPEARE

O Vérone ! le voyageur
Au cours délicieux de l'Italie
Entre Venise (songe pâle) et Florence (vermeille rêverie),
A tes portes plus humbles s'arrête avec bonheur.

***

Mais un frisson déjà lui poind le cœur,
Comme au retour d'une ancienne nostalgie,
Et déjà l'âme vole, tout éblouie,
Vers le Balcon de sa ferveur.

***

Deux amants qui n'existèrent pas, un rêve illusoire,
Voilà, Vérone, ce qui reste ton unique gloire;
Une fable, de la chimère, un conte bleu;

***

Voilà ta louange immortelle,
O Ville, d'une légende tu t'honores ! Car sous les cieux
Aucune réalité plus que celle-là n'est réelle.

(Le Délassement du guerrier.)

AUCUNE FEMME NE SERA UN BUT

L'homme n'a pas été créé pour la femme, mais la femme a été créée pour l'homme.

SAINT-PAUL.
I. Cor. XI, 9.

Aucune femme ne sera un but.
Au cours des jours de la bataille et de la fièvre,
Tends aux lèvres de la femme tes lèvres;
Mais c'est toi qui pour elle, ô mon fils, sera un but.

***

Aime ! Ton cœur d'opulence vêtu
Répandra en amour son trop-plein de sève,
Ainsi que le soleil verse ses rayons et la nuit ses rêves,
Ainsi qu'un riche laisse couler magnifiquement son superflu.

***

La femme doit servir et sourire; tu dois
Être celui qui dit : je serai roi !
Rien n'importe à l'amante hormis l'espoir

***

D'orner de fleurs pour le héros un seuil hospitalier;
Car l'épouse est la paix délassante du soir;
L'homme est la guerre; enfant, sois un guerrier.

(Le Délassement du guerrier.)

G. LEBAS

(1862)

Né à Dieppe; a été directeur de « l'Impartial de Dieppe, » *est actuellement bibliothécaire de la ville. Adopte souvent le pseudonyme de Jean Mirval.*

Bibliographie : *Palinods et Poètes dieppois* (1904, imprimerie centrale Dieppe), œuvre d'une grande érudition; *Histoire d'un Port normand* (Dieppe, 1912); *Guide archéologique et historique de Dieppe* (à Rouen, 1908); *Prébourg-le-Boisson*, publié dans « la Revue », numéros d'avril, mai, juin 1916; *Barbey d'Aurevilly polémiste*, publié dans « le Mercure » du 16 juin 1913; *Rimes dieppoises* (Dieppe, 1902); *Ode à Abraham Duquesne* (18 juillet 1910).

MA VILLE

De très haut, je la vis en forme de bouquet
Tassé dans un vallon, merveilleuse corbeille;
Et comme aux fleurs il faut le baiser de l'abeille,
Le vol d'un pigeon blanc à mes yeux l'évoquait.



Les murs plâtrés semblaient des lys et du muguet;
La tuile offrait l'éclat de la rose vermeille;
Et l'ardoise grisâtre, où de l'azur sommeille,
Dans l'atmosphère floue imitait le bluet.



Les toits, sous les rayons des claires matinées,
Pour pistils élançaient de rouges cheminées,
Que la preste hirondelle enfermait dans ses ronds.



Et dans ce gros bouquet, dont les tiges de briques
Jaillissaient de la rue en lignes symétriques,
Mon rêve fit de nous d'infimes pucerons.

JEAN D'ARMOR

(1863)

Lettre de Jean d'Armor à Ch.-Th. Féret :

Vous voulez, mon cher ami, que je figure dans votre Anthologie normande, *et vous me demandez quelques lignes pour présenter au public la toute petite étoile apparue dans notre ciel poétique.*

Je dois d'abord rassurer votre conscience d'éditeur. Mon nom, en littérature, indique une origine armoricaine. Il n'en est rien. Je suis Normand authentique, né dans l'Eure, en 1863, *pas très loin de ce Roumois que vous avez chanté.*

Je pourrais signer Jean de Neustrie, *sans offenser la sainte Vérité. Mais alors, pourquoi Jean d'Armor? Ceci, mon cher ami, est une autre histoire dont le récit m'entraînerait hors des limites raisonnables* (1).

---

(1) J'avais adressé ce sonnet à mon ami inconnu, inconnu de moi et de tous les écrivains dont il est le correspondant courtois et lettré :

Une discrète main me transmet ton message,
Timbré de Normandie avec le sceau d'Armor :
Que craint donc l'amitié, que tu couvres encor
De ce masque ton nom, ton rang et ton visage?

Dès ma prime jeunesse, j'aimai passionnément Pétronille (1). *Je lui consacrai tous mes instants, sans rien obtenir d'elle, l'ingrate! Puis, — c'était au temps de la grande vogue de Jules Lemaître, — je m'adonnai à la Critique littéraire, persuadé que j'allais, pour le moins, égaler le spirituel Normalien! Je marchai résolument vers la Gloire.*

Hélas! j'aurai passé près d'elle inaperçu.

J'ai collaboré à divers journaux et revues, en dernier lieu au Donjon *rouennais de M. Alexandre Étienne. Et vous vous souvenez que nos relations si cordiales remontent à une étude critique que j'y publiai sur le* Verger des Muses normandes, *dont vous êtes le gardien vigilant.*

Comment suis-je devenu, sur le tard, « élève d'Apollon »? La chose est simple : j'habite à la lisière d'une forêt, un ermitage, silencieux et plein d'ombre. Son luxe consiste surtout en une collection de livres, anciens pour la plupart. Parmi ces derniers, se trouve un Ronsard in-folio de la fin du XVIe *siècle : larges marges,*

***

Tu n'accueilles qu'un hôte en la maison du Sage;
La solitude errante au fond du corridor
N'y suscite qu'une Ombre; avec sa lyre d'or
C'est ton maître Ronsard; il t'en montre l'usage.

***

Je n'irai point troubler votre entretien secret.
Car par delà le val, le coteau, la forêt,
Par-dessus les anneaux de notre Seine torte,

***

Mon antenne mystique a palpé l'horizon;
Et ton image ici plus vraie elle m'apporte
Qu'au voisin qui te parle au seuil de ta maison.

Ch.-Th. F

(1) C'est ainsi que Louis Veuillot appelait la Littérature.

belle typographie, lettrines historiées, reliure de l'époque ; admirant le contenant, je voulus connaître le contenu, je le relus souvent, et un jour m'écriai : Anch'io son poeta !

Vous savez encore que j'ai été l'ami du poète Vard, son confident et l'exécuteur de ses dernières volontés littéraires. Comme lui je cultive les roses, les Amaryllis... Je vous serre fraternellement la main.

Jean d'ARMOR.

A RONSARD

Les dieux m'ont refusé ton génie et ta lyre;
Je ne puis invoquer qu'un tranquille délire
(Nous sommes ainsi tous au beau pays normand).
Mais, comme toi, Ronsard, j'aimai d'un cœur constant.

Ma forêt ne vaut pas ta forêt de Gastine;
Mes frustes bûcherons n'ont pas l'âme latine
Que tu donnas aux tiens, ô chantre vendosmois;
Mon esprit est borné, languissante ma voix.

Mais je te le redis, ma maîtresse hautaine
Passe en grave beauté l'Ombre qui fut Hélène...
Comme toi, doux poète, en un rapide essor
Elle rythme ses vers sur tes purs mètres d'or.

J'aurais aimé, Ronsard, priant, rêvant pour Elle,
Écrire le sonnet qui la rende immortelle...
Mais, las ! « sous le labeur à demy sommeillant,
Le vain bruit de mon nom ne l'ira réveillant ».

Tu vivras immortel. Je mourrai sans envie,
N'ayant jamais cueilli ces « roses de la vie »
Dont tu fis la moisson de tes royales mains,
En attendant l'arrêt des injustes Destins !

LE PASSÉ

Pour Jeanne des Brumes.

Ayant à ses côtés la dame châtelaine,
Le vieux marquis prenait les « Œuvres de Ronsard »,
Et d'une voix très grave il lisait avec art,
Le Bocage royal et les Amours d'Hélène.

Le petit dieu chantait sa romance lointaine;
La marquise lettrée, et rose sous le fard,
Lui disait : « Cher seigneur, un soir, sur le rempart,
Je reçus de vos mains un bouquet de verveine. »

Cette pudique fleur, je puis l'offrir encor;
Elle a poussé pour vous dans les jardins d'Armor;
Que son parfum discret embaume vos années.....

Mais le Passé charmant repose pour toujours
Dans le livre où Ronsard enferma ses amours,
Et j'effeuille à vos pieds toutes ces fleurs fanées.

Jean d'ARMOR.

EN ÉCOUTANT RONSARD

A Jean d'Armor.

Non, non, plus d'un berger courtise encore Astrée...

Notre siècle de fer n'est pas tendre aux oiseaux.
Il arme, abat, détruit tout ce qui porte une aile,
L'amour est inquiet et le Destin emmêle
Les jours gris, les jours noirs, sur ses mornes fuseaux.

Mais la bonne Nature est d'essence éternelle,
Et malgré les méchants, les grondeurs et les sots,
On rêve, on chante, on aime, et de tendres assauts
Font fléchir chaque jour une vertu nouvelle...

Les Grâces dureront plus longtemps que les vers
De Boileau, qui trouvait leurs charmes un peu... verts,
Frère du vieux renard perclus de La Fontaine...

Il faut être.. Abélard pour bouder les amours...
Plaignons cet ennemi juré des troubadours,
Et regardons Ronsard vivre aux genoux d'Hélène...

Jeanne DES BRUMES.

N'ATTENDONS A DEMAIN

Pour Jeanne des Brumes.

L'Hélène de Ronsard, au poète rebelle,
Ses beaux yeux tout remplis d'ironique dédain,
Lui disait souriante : « Attendez à demain,
Pour cueillir au Verger la rose fraîche et belle. »

Hélène au front élu d'où le verbe ruisselle,
Que les vierges d'Hellé conduisent par la main,
Si je veux soulever le masque du Destin,
Quels mots répondrez-vous à mon amour fidèle?

Mes clairs vergers d'Armor égalent en beautés
Les jardins de Bourgueil autrefois si vantés;
Ne viendrez-vous jamais y moissonner les roses?

Nous causerons tous deux sous les yeux de Platon.....
Mais, Hélène, hâtez-vous : du lointain horizon,
J'aperçois se lever l'ombre des jours moroses.

Jean d'ARMOR.

RÉPONSE A JEAN D'ARMOR

Périlleux appel...

Je n'aime pas demain; c'est un grand mot sévère
Qui sert à reculer un devoir, un ennui;
Hélène le disait en pensant le contraire,
Et Ronsard sur sa lèvre épelait : « Aujourd'hui. »

Mais vous, mon doux chanteur, amoureux du mystère,
Et qui n'effeuillez pas les roses comme lui,
Craignez-vous point d'ouvrir le Verger solitaire
A l'Hélène d'Armor qu'un dieu mutin conduit?

Elle viendrait cueillir vos roses par brassées,
Mettre un grain de folie en vos sages pensées,
Sa voix du vieux Platon troublerait le repos,

Et tant de souvenirs vous resteraient dans l'âme
Que vous en voudriez peut-être à vos échos,
De trop vous rappeler que la Muse était femme.....

Jeanne DES BRUMES.

SONNET RENAISSANCE

A Jeanne des Brumes.

J'ai vécu de longs jours avec les vieux auteurs
Que lisaient nos aïeux le soir à la chandelle;
Desportes, du Bellay, Passerat et Jodelle,
Du Bocage royal divins oiseaux chanteurs.

De l'Hymette sacré gravissant les hauteurs,
L'un rimait des sonnets en l'honneur de sa Belle;
L'autre, exilé dans Rome, à sa beauté rebelle,
Regrettait sol, maison, maîtresse et serviteurs.

De leurs livres jaunis, monte la douce haleine
D'Olive, de Cassandre, et de la tendre Hélène,
Que sauva de l'oubli le clair Rythme vainqueur.

Ainsi qu'en ces vieux ans, Muse, entends ma requête,
Je veux, comme Ronsard, le courtisan poète,
De l'or de mes sonnets asservir votre cœur.

Jean d'ARMOR.

EN ÉCOUTANT RONSARD

C'est une étoile d'or dans un ciel triste et noir.

A Jean d'Armor.

Je mets sans hésiter le pied dans la nacelle
Dont la voile se tend aux brises de l'espoir.
Venez auprès de moi, dans l'ombre, vous asseoir.
Et laissons s'allumer la divine étincelle.

Je suis Laure, je suis patricienne et belle,
Et vous êtes Pétrarque... En un doux nonchaloir
Nous rêvons... Dans la paix indulgente du soir,
J'écoute front penché la romance éternelle.

L'heure est tendre : nos cœurs se répondent tout bas,
Le petit dieu malin bat des ailes là-bas,
Et la Parque pour nous file l'or et la soie...

Si ce n'est qu'une folle et vaine illusion,
Qu'importe ! Quand le ciel s'éclaire d'un rayon,
Faut-il interroger l'astre qui nous l'envoie ?

Jeanne des Brumes.

LE MISSEL

A Jeanne des Brumes.

C'est un très beau missel du lointain Simon Vostre ;
Sa reliure antique aux reflets d'or pâli
S'est usée au toucher du doigt fin et poli
D'une Abbesse titrée, au vieux temps de Le Nôtre.

Sur ses vélins glacés on voit saint Jean l'Apôtre,
Joseph le charpentier près de l'humble établi,
Le frêle enfant Jésus qui rêve dans son lit,
La Vierge admirant l'un et souriant à l'autre.

Dans les feuillets jaunis du précieux Missel,
Une rose oubliée à la page où le scel
De l'Abbesse a marqué son héraldique empreinte,

Me laisse deviner la femme sous la sainte...
Cette rose, témoin d'un autre âge aboli,
C'est son amour qui dort dans l'ombre enseveli.

Jean d'ARMOR.

ALBERT BOISSIÈRE

(1864)

BIBLIOGRAPHIE : *Culs de lampe* (1891), sonnets (Fischbacher, édit.) *épuisé; L'illusoire aventure* (1897), poèmes (Biblio.artist. et litt.) *épuisé; Aquarelles d'âmes* (1900), poèmes (La maison d'art) 1 vol. in-8°, *épuisé; les Magloire*, roman (1899) (Fasquelle, édit); *Les trois fleurons de la Couronne*, roman (1901) Fasquelle); *M. Duplessis veuf*, roman (1901) (La Maison d'Art) ; *les Chiens de faïence*, roman (1902) (Fasquelle); *les Tributaires*, nouvelles (1903) (Fasquelle); *La tragique aventure du mime Properce* (1904) Fasquelle; *Clara Bill*, danseuse, roman (1905) Fasquelle; *Joies conjugales*, nouvelles (1905) (Fasquelle); *Jolie*, roman (1906) (Fasquelle); *le Scandale de la rue Boissière* (1907) (Flammarion, édit.); *Un crime a été commis*, roman (1908) (P. Laffitte, édit.); *l'Homme sans figure* (1909) (P. Laffitte édit.); *Aimée ou la jeune fille à marier* (1910) (Fasquelle édit.); *Z... le Tueur à la corde* (1911) (P. Laffitte, édit.); *Le jeu de flèches* (1912) (Fasquelle, édit.), et 4 autres romans dont le dernier *le Neveu de l'oncle Sam* (1917).

Albert Boissière est né à Thiberville (Eure) le 26 *janvier* 1864. *La fin du symbolisme le trouve à* la Plume *et à* l'Ermitage, *dans le sillage de Stéphane Mallarmé. Les* Aquarelles d'âmes (1900) *après l'*Illusoire aventure (1897) *éveillent la curiosité des critiques.*

Mais par une hardie volte-face, il donnait, coup sur coup, chez Fasquelle, deux romans naturalistes, d'une violence extrême, qui lui attiraient, dans la Revue Bleue, *une critique acerbe d'André Beaunier, et au* Journal, *un article enthousiaste de Jean Lorrain. Dès lors Boissière était connu. Et pourtant il renonçait aussitôt au genre qui lui valait la notoriété, et entrait à l'*Echo de Paris *et au* Figaro, *où il donna, pendant plusieurs années, des contes et des romans. Puis, nouvelle attitude du romancier qui devient un humoriste amer, dans ces romans parus au* Journal : M. Duplessis veuf *et le* Scandale de la rue Boissière, *romans qu'il a situés en Normandie.*

Albert Boissière devait trouver sa véritable voie de romancier d'imagination, au Temps *et au* Matin, *avec le* Mime Properce *et* Un crime a été commis. *Nous sommes loin, on le voit, de la* Ferme au gué, *recueil de poèmes à plusieurs reprises annoncé et dont le manuscrit nous livre ces vers :*

LA FERME AU GUÉ

Les bouvreuils ont choisi le gué pour y construire
Leur nid, dans les branches basses des coudriers;
Et pour y jacasser à l'aise et pour médire
Des geais, les pies ont pris le pli d'y reposer.

La génisse préfère à l'eau trouble des mares
Le filet clair du rû qui flatte les naseaux
D'un chatouillis si frais, que le plaisir d'y boire
Se double de l'émoi frissonnant des roseaux.

Le gué est à deux pas des prairies nonchalantes
Qui s'étalent des deux côtés du ruisseau plat.
Sous un couvert d'ormeaux, le gué cache des tentes
De repos bienfaisant; c'est la halte et c'est la

Paix quiète, parmi les rumeurs de la ferme;
C'est l'oasis unique, au centre du décor,
C'est l'abri de silence, où les bêtes s'enferment,
L'asile d'ombre; c'est le gué et c'est encor

L'endroit qui synthétise aux yeux, dans la campagne,
Toute la robustesse et le charme, et l'atour

De la vie animale où l'homme des champs gagne,
En plein soleil, en plein labeur, son pain du jour.

C'est l'endroit qu'ont élu, quand la journée s'achève,
Quand la sérénité tombe du haut des toits,
Les couples ne sachant, pour exprimer leur rêve,
Qu'échanger les serments furtifs de leurs dix doigts.

Car, pour éterniser l'éternelle matière,
Niais, nigauds, muets, peureux,
Quand, face à face, sont le gars et la vachère,
Le rû du gué parle pour eux.

Albert Boissière.

(*La Ferme au gué.*)

ANDRÉ FONTAINE

(Né avant 1865)

M. André Fontaine est né en Basse-Normandie avant 1865 (1) *Prosateur, il a publié* le Testament de Tristan Mardoche *(Histoire d'une conscience);* Un essai sur les principes et les lois de la critique d'art; les Théoriciens de la peinture française au XVIIe et au XVIIIe siècles; *des* Conférences inédites de l'Académie royale de peinture et de sculpture. *Son œuvre poétique comprend deux volumes,* Matines *(Fontemoing, éditeur, Pa-*

---

(1) Quelques années avant la guerre, M. André Fontaine avait publié dans « *la Revue des Poètes* » une série d'articles sur les Poètes Bas-Normands. Il est lui-même originaire de cette partie de notre province. A titre de compatriote il m'avait envoyé ses livres; et ne prévoyant pas que j'aurais un jour besoin de ces renseignements, je ne lui avais pas demandé le lieu ni la date de sa naissance. Peu de temps après, M. Citoleux publiait dans la même *Revue des Poètes* sous le titre : « Un poète normand » une étude sur son collaborateur. André Fontaine est-il disparu dans la grande tourmente? Je n'ai pu retrouver son adresse pour donner les précisions nécessaires. Il devait avoir au moins 40 ans en 1905, il est donc né avant 1865, mais je ne serais pas étonné qu'il fût beaucoup plus âgé, car il me parlait de *ses vieux amis Frémine et Canivet,* et peut-être était-il leur contemporain.

Ch.-Th. F.

ris, 1903*) et* le Livre d'espoir *(Simon Siné, éditeur,* 34, *rue Serpente, Paris,* 1905).

Une inspiration qui honore l'écrivain. Des dons précieux gâtés par une imagination incontinente. De la légèreté dans les bucoliques; de l'émotion dans l'élégie. De la grâce, souvent. Mais la fraternité que nous promet la Cité meilleure *est exprimée dans un style d'affiche électorale... L'œuvre de M. Fontaine est consciencieuse. Émondée et resserrée, elle livrerait plus généreusement le frisson de la vraie poésie.*

Raymond POSTAL.

IVOIRE

Aux tons chauds et brunis de l'ivoire ancien,
Le Christ sur la croix-tombe allonge un corps si ferme
Qu'en sa perfection on le croirait païen,
Et que la vie en lui s'attarde et se renferme.

Sa tête est grave ; il a le regard surhumain
D'un roi qu'on dépossède et qui meurt en détresse.
Mais ni l'ignoble trou qui déforme sa main,
Ni la plaie au côté n'altèrent sa noblesse ;

Ces tourments de la chair le poignent sans un pleur.
Or, sachant les péchés dont il porte la somme,
Il souffre ; mais l'amour épure sa douleur,
Et le Dieu transparaît aux tortures de l'homme.

André Fontaine.
(Le Livre d'espoir.)

ROBERT CAMPION

(1865)

Bibliographie : *Rimes paysannes*, préface de Ch.-Th. Féret, chez Morière, à Lisieux, 1902. *Le Jardin défleuri*, préface de Fernand Fleuret, bois de Maurice Le Sieutre, au Havre, chez Quoist, 1907.

Campion est né à Lisieux le 4 mai 1865. Nul ne sait mieux que lui parler de la ferme et des fermiers du Lieuvin ; les meubles de la cuisine et de la grand'salle lui sourient. Ses vers sont agréables comme les assiettes peintes du vaisselier, craquelées par le rissolement des tripes ou la cuisson des bourdelots. C'est un imagier qui cisèle au couteau les fruits de bois, copiés aux pommes de son clos, pour illustrer la huche ou les panneaux de l'armoire normande. Tout chez lui, j'entends en sa mémoire, en ses chansons, et aussi dans sa maison, est du bon vieux temps, les landiers et les pichets, les chaises de paille et le coffre cannelé de l'horloge. C'est un grand gars robuste, avec des yeux de la Renaissance italienne, une insouciance et une gaîté de condottiere, des poumons héroïques pour chanter Sur la mer, *une chanson écrite en collaboration avec feu ce pauvre Gabriel Hugon. Pour juger cette chanson-là, il ne faut pas la séparer de la belle voix du Poète, ni de la belle musique de Bautz.*

Campion a gaspillé sa jeunesse, mais il a encore devant lui de longs jours; sa fortune, mais, un peu loin des Muses, il paraît qu'il la rebâtit; ses dons d'émotion, d'observation artiste, mais tout n'en sera point perdu, s'il nous donne à la fin ses Clos de Jadis *depuis longtemps achevés et publiés par bribes dans ma* « Vie normande, » *et dans* « les Marges ». *Il y campe ses humbles personnages dans leur milieu familier, et les situe en traits sobres et justes. Estampe exquise et décolorée, la vieille Normandie y persiste en ces types du bedeau Hélie, du chantre Harel, de Mme Neuville, du petit clerc lampeur de burettes. Nul conteur de chez nous, — et cela s'explique par la vie plus citadine des écrivains de profession, — n'a su colorer ses paysans avec cette finesse et cette justesse. Pourquoi n'a-t-il noté que des traits de mœurs et des attitudes surprises, en une série d'esquisses et de délicates ébauches? Si de telles qualités vivifiaient un roman, une œuvre de longue haleine... Mais le temps ou la volonté lui ont manqué.*

Le premier livre de ce poète était tendre et joli, d'un cœur simple « d'avoir vécu à la campagne, avec ses vieux, avec sa Jeanne ». (Fernand Fleuret). Qui aurait cru à la nostalgie de ce sensuel? Il a fixé dans le second recueil les minutes grises, où la douleur l'a pris par la main. Mais ce temps est loin déjà : Campion ne chante plus. Pour le poète comme pour le rossignol, chanter est une courte saison.

Ch.-Th. F.

PETIT VIOLONEUX

Do mi sol do. Pâques fleuries
Ont fleuri d'or le grand ciel noir.
Viens-nous-en, ma viole, au soir
Chanter la Pâque aux métairies,
Dire à Rose, fermière, un lai :
Mes œufs de Pâques, s'il vous plaît.

***

Bonjour, bonsoir, madame Rose,
Jésus-Christ est ressuscité !
Alleluia dans la cité,
Dans les bois, dans la ferme close.
Ouvrez la porte ou le volet :
Mes œufs de Pâques, s'il vous plaît.

***

Jésus vous donne dans l'année
Cent fois le prix de ma chanson;
La joie au cœur de la maison;

Cheveux blonds, d'une nouveau-née;
La vache blanche, herbe, et bon lait :
Mes œufs de Pâques, s'il vous plaît.

(Pour petite Jeanne.)

LA CHANSON DE LA MER

I

Les souffles chauds de la terre fleurie,
Nostalgiques et doux,
S'en sont venus des lointaines prairies
Jusqu'à mes sables roux.
Si vous venez me raconter vos peines,
Je serai sans pardon;
Je ne veux point de vos tendresses vaines...
Retournez donc.

J'aime les gars à la rude poitrine
Qui vont aventureux,
Le front doré par la brise marine
Et du ciel dans les yeux.
J'aime les gars que nul regret ne touche
Lorsque j'ouvre mes bras.
Je suis la mer éternelle et farouche,
J'aime les gars.

II

LA PÊCHE EN ISLANDE

Le pôle est clair, le temps est doux.
Ça doit être comme chez nous
Quand on voit si blanc sur la lande !
C'est ce soir Noël en Islande.
Visage au vent parmi l'embrun,
Le pêcheur tend son filet brun ;
Il aperçoit entre les toiles
Des poissons avec des étoiles.

Bon moissonnneur de la clarté,
Que ton rêve soit écouté :
Un peu d'argent, la pêche faite,
Pour revoir ta maison en fête...

III

L'ÉPAVE

Le ciel illimité sur l'infini des eaux
Se penche,

Désolé, par lambeaux,
Traînant ses brumes blanches.
Le soleil pâle est mort : sur l'horizon
Pas un oiseau, plus un rayon,
Rien qu'une planche.

Robert Campion.
(Le Jardin défleuri.)

CHARLES BOULEN

(1868)

Bibliographie : *Voyages à travers la Couleur locale*, avec Préface de Ch.-Th. Féret, à Paris chez Rey, 1906; *Sonnets pour la servante*, composés par l'imprimerie La Verdure, à Alençon avant la guerre, ils vont bientôt paraître.

« *Boulen, a écrit Van Bever, a transporté l'art des précieux et des burlesques dans le genre rustique. Il s'apparente lointainement à Sigogne, à Scudéry et à Saint-Amant. Sa langue curieuse, imagée à l'excès, tient à la fois du patois et de l'argot des métiers.* »

CHARLES BOULEN

Un poète cultivateur.

Boulen est bachelier ès lettres et ès sciences. Il est né à Varengeville-sur-Mer à l'ombre du Manoir d'Ango, cet autre conquistador. Que ce rapprochement modeste soit permis au poète qui pilota tant de galéasses et de caraques à travers l'archipel bigarré de la Couleur locale. Varengeville, c'est un pays de chemins creux et de grands vents, de routes-couloirs, plantées de hêtres, qui surgissent de hautes levées.

De Dieppe où il acheva ses humanités, de Dieppe et sans dédains pour Le Pollet saur, il aima l'été cosmopolite qui a des jupes crissantes et fleure l'héliotrope. Il aspira les bouffées de houille de Grimsby, l'âcreté des sapins norrois, les épices de la Sonde évocatrices du Loin, qui s'engouffrait par les fenêtres de son dortoir salé... Comme à Honfleur Baudelaire, Boulen fit sur les houles de l'Odeur ses premiers voyages. Comme M[lle] *de Gournay et Challemel-le-Fertois, son premier livre est un Promenoir. Mais parce qu'il resta au coin de l'âtre, à casser une patte à sa pincette, Le Sieutre s'en prévalut pour ricaner : « Des voyages casaniers. » Il a voyagé depuis.*

Son baccalauréat passé à Caen, qu'allait-il-être? Morticole, ou épicier en poisons? Planteur de pétitoires et arroseur d'interlocutoires? Garde-notes? Faulte-d'argent et Besoing-de-Vivre *le compellèrent vers une Ferme de Saint-Maclou-de-Folleville, au Pays de Caux. Il avait traduit les Géorgiques, son père estima qu'il ferait un bon cultivateur. Mais ce Normand n'aura jamais l'âpreté des diplomates en blouse qui négocient aux foires de Caux, y fessent Mathieu et grippent sou. Eh! avez-vous jamais vu de poète ladre? Cependant si l'on peut dire de lui « Poète qui veut rire, » il faut ajouter « Mais paysan pour de bon ». Et n'est-ce pas une des curiosités de ce temps que la diversité des professions qui entretiennent la maigreur de nos poètes?* (1) *Ne pas pouvoir vivre de ses vers, c'est déjà une présomption de talent. Ceux qui entrent de plain-pied dans le goût du public ne le doivent qu'à « une basse passion pour la respectabilité de la classe moyenne ». Oscar Wilde disait : « C'est seulement en ne réglant pas ses factures, qu'il faut souhaiter de vivre dans la mémoire des classes commerciales. »*

L'Hélicon, c'est pour Boulen un tas de fumier :

Le magique purin plus noir que le café.

(1) Vard graissa des wagons, un autre fait l'école, Georges Tis est vétérinaire, Bunoust greffier, Marie Ravenel vendait la farine de son moulin, Boulen est cultivateur, etc.

Le soir au coin de la cheminée, ses gens au lit, Boulen aveint ses hexamètres et les déroule. Il n'abreuve plus ses cochons, ne charge plus le banneau. Hue! dia! c'est le cheval volant qu'il cingle.

« L'exalté, écrit Fernand Fleuret, a souffert tout le jour de son isolement et de son mutisme. Le soir venu il étale son âme fervente en des lettres à de rares amis, en des strophes. Son bahut recèle le pain bis, les assiettes peintes et les fourchettes de fer; mais derrière une pile de plats, des bouquins chers s'entassent, comme un magot dissimulé. Parmi des remugles de cuisine, cette cachette est parfumée d'une odeur particulière. Il y a là Virgile et Martial, le grouillant Rabelais, et le romantisme de Desbordes-Valmore et de Lucie Delarue-Mardrus. »

Il écrit en français, mais aussi dans la pauvre langue Cendrillon de nos chaumières, que cela relève des longs dédains, des longs servages, d'être précieusement mesurée en sonnets comme une langue d'apparat, d'être menée au bal des rimes.

J'ai vu Boulen pour la première fois aux Fêtes normandes du 5 juin 1904, à Petit-Couronne. Il rattrapa notre clan de poètes palinodiques au débarquer de Dieppedalle. Nous vîmes s'avancer un petit Voltaire par Houdon, sardonique, entre 17 et 35 ans, impossible de dire, hâlé, osseux, avec un nez de 18 carats. Ce matin-là il avait vêlé une vache, on regardait ses noueuses mains, s'attendant à leur pourpre. Roinard discourait bellement de Rodin, Campion cherchait un bouchon où s'humecter, moi je guettais Boulen et Le Sieutre, ces deux purs Cauchois, bec à bec! Je les guettais sans plus me lasser que mon Kilbeu pointu, vers l'Estuaire, de guetter les collines de Gravenchon. Quelles joutes entre ces deux gars cœurus ! *Ils se renvoyaient les mots patois comme des billes retentissantes, s'accusant de solécismes ou communiant d'extases, plus souvent d'accord qu'en guerre, quand ils eurent tâté l'identité de leur tradition. De Boulen à Le Sieutre :*

Paur tit cœur d'par ichitte, ej'crais qu'tu vas d'travers
Quand tu veux qu'à Paris, sous le rible qui pleure,

J'attrave en mes daigts gourds que la mauture effleure,
Des mots cauchois hocqués sur les fichiaux des bers.

La volonté de réagir contre le plat de sa vie a jeté Boulen dans le violent, le pittoresque et le burlesque. Il étonne pour être beau. Il ramasse ses vocables dans une érudition curieuse, et picaresque. Il n'a pas vu la vie manante en beauté, parce qu'elle s'impose à lui par des réalités tyranniques. Ses taureaux ne sont pas d'une géorgique. Ils ont des anneaux de fer dans le nez comme un faux sauvage : Les bêtes à l'enterrement du maître. *Il rêve de l'invisible, du tapi, des bêtes de ruse, des marquisats malingres, des braconniers en embuscade, des Nains, des Goules, Psylles, Lamies, et Mesgnies. Il monte sur le dos des gargouilles, heurte le marteau de la Cour des Comptes pour qu'on voie qu'il est d'un ciseleur éhonté, suit le cortège de l'*Oison bridé, *lance des poires blettes aux passants avec le grimpesulais des* Mitouries (1), *et pour faire rire les pauvres bougres, à bord du terre-neuvier, leur chante sa merveilleuse chanson polletaise de Fan-Ma-Douhé.*

C'est un peintre qui sait regarder :

Et les chattes de mars à l'iris vertical,

Un poète délicat :

La dame de neige en l'air caracole.

Plus souvent un réaliste brutal :

Mais le fout-bas, qui cauffe et tape sur la boule,
Et catouille les pieds, et vous sèque la goule.

Et parfois un symboliste :

S'immole sous la herse en fer aux sept douleurs...
Et des ronds de bonheur miroitent sur la clanche.

(1) Fêtes de la Mi-août, à Dieppe.

Les iconoclastes seraient mal venus, qui prétendraient hongrer les audaces de cet imagier dans ses ornementations gothiques.

(A Rouen, qui voudrait gratter les sculptures du portail des Libraires ?)

Ch.-Th. F.

LA TERRE AMOUREUSE

Le printemps retrouvé se frotte les paupières,
Et des gouttes d'Aurore au bord des chemins creux
Emperlent les blés verts et les glauques chaupières (1).

L'humus gras de fumiers, et le tuf pauvre, ocreux,
Oscillent de bonheur et déchirent leur robe
Pour la joute d'amour et le baiser du Preux.

. . . .

De bouse et de laitage estompant son odeur,
Margot, rousse aux seins bruns, aux lèvres en maraude,
Tend ses taches de son qu'argente la candeur.

Une vache aux pis lourds qu'un moustique taraude,
Dans le seau de fer blanc empli jusqu'à l'œillet,
Pose son pied fourchu qu'une fiente émeraude.

Quatre chats qui guettaient se jettent sur le lait.
La trayeuse éclippée (2) égoutte son corsage,

(1) *Chaupières* : Pépinières de colza.
(2) *Éclippée* : Eclaboussée.

Et la fermière apporte un courroux violet.

. . . .

Et Phœbus est l'amant de la terre amoureuse.

LES JAQUEMARTS D'AUFFAY

A Ch.-Th. Féret.

Jadis Houzou Bénard avec Paquet Sivière,
Un quinze août qu'on disait la messe au grand autel,
Pour négoce important allaient à Neufchâtel,
Quand l'amble des bidets fourcha dans la rivière.

« La male heure en Auffay ! Recousons l'étrivière,
« Faisons manger l'avoine et dînons à l'hôtel,
« Festonnant de mots gras l'hôtesse au court mantel,
« Dont l'aisselle de feu ne sent pas la bouvière.

« C'est ainsi qu'aujourd'hui tous deux communierons. »
— « Défilez vos capets, s'écria l'aubergiste,
La procession passe où la Madone assiste ! »

— « Le vent seul de maugré devêt nos chaperons ! »
Deux jaquemarts depuis, qui fument dans leur loge,
Sonnent pour ce péché les heures de l'horloge.

*(Voyages
à travers la Couleur locale.)*

L'INTÉRIEUR CAUCHOIS

L'intérieur cauchois est beau comme un musée;
L'horloge, sarcophage archaïque et marron,
En sa moulure, enclot le temps, Sphinx à l'œil rond,
Qui surveille la cour à travers la croisée.

Les chandeliers de fer ont leur spirale usée
Aux récits merveilleux du fusil à piston.
Une arme blanche encore embroche le mouton;
Mais la soupière est noire et trop cicatrisée.

Un couvercle en étain s'arrondit en haubert,
Et la surprise trouve au chambranle entr'ouvert
Sur l'âtre au champ de brique un bas-relief en fonte.

Aux frises d'un buffet baille un vieux Coutumier,
Et chaque soir les clefs symboliques racontent
Le geste du fermier jaloux de ses greniers.

L'ART D'ÊTRE NORMAND

Matinale et chantante, écure le bassin
D'une main où l'ortie assaille à nu la veine;
Puis ravaude sur l'œuf mes chaussettes de laine
Qu'entame la galoche et mouille le crassin.

***

Apprends l'art cauteleux de parler au voisin,
Quand sous les taons de juin, vingt fois brisant leur chaîne,
Ses veaux, la queue en l'air, vagueront dans la plaine;
Et compte chaque fois s'il ne manque un poussin.

***

Tu noieras au baquet les ragots des commères,
Et tu rejetteras le calcul éphémère
De promettre un cayen (1) pour avoir un agneau.

(1) Cayen : Coq de Cayenne, d'espèce naine.



Tout bon Normand qui prête au fond rechigne et rue,
Et propose toujours pour traîner mon banneau
La belle jument Ruse au piquet dans la rue.

(Sonnets pour la servante.)

DE L'HUIS A PANS COUPÉS A LA GRANGE HYDROPIQUE

La ferme est bien assise et les terres sont franches.
Les composts assolés regorgent de fumiers,
Et la cour en quinconce aligne ses pommiers
Moussus, noueux, grattés, et blanchis jusqu'aux hanches.

La maison est en terre, et sans étage, et penche
Frileusement l'oreille où rampe un escalier.
Le décrottoir observe, en passant, les souliers,
Et l'huis à pans coupés ferme en bas à la clenche.

La mare épaisse et brune empiffre le pressoir.
Le bétail, jusqu'au ventre, y boit matin et soir.
Le puits dort dans un coin sous son bonnet d'ardoises.

Une grange hydropique auberge des souris ;
Notre four, gros gourmand, cuit des poires d'Amboise.
Et cet Eden, ma chère, il vaut bien leur Paris.

Ch. Boulen.
(Sonnets pour la servante.)

MAURICE CANU

(1869)

Maurice Canu, né à Vire, en 1869, de parents virois et d'ancêtres bas-normands. Successivement avocat et publiciste ; a écrit à la Nouvelle revue, au Magasin pittoresque, à la Trêve-Dieu, à la Phalange, etc. (sans parler des journaux quotidiens). Ses poésies n'ont jamais été réunies en volume ; mais il a publié en 1914, sous la forme d'un élégant album illustré, une série d'épigrammes de caractère local intitulée « Croquis d'Escrimeurs ».

CE PAYS, LE TIEN

Ce pays, le tien, c'est toi-même. Le rocher
Que tu foulais, enfant, de tes pieds nus et libres,
Sur la mer violette et dans l'air bleu qui vibre
A, d'un trait ferme et fier, ton contour ébauché;

Tes lèvres, les voici : ces géraniums qu'embrase
La pourpre d'un beau sang où coule du soleil;
Brûlant comme ta joue et comme elle vermeil,
Le rosier fastueux prodigue son emphase;

Au vent qui vient d'Hellas le flot musicien
Sur ton rire sonore a modulé le sien;
L'odeur de tes cheveux dans les jardins enivre;

Et tes yeux, opulentes coupes de clarté,
Débordant de la joie orgueilleuse de vivre,
Versent leur impassible ardeur aux ciels d'été.

AU JARDIN DU ROI

Le jardin, enrichi des pompes de l'automne,
Déploie autour de vous le fastueux décor
Des marronniers de pourpre et des platanes d'or,
Et sa mélancolie altière et monotone.

A l'ombre des massifs que le lierre festonne,
Près des vasques de marbre où la naïade dort,
Un long passé de gloire et d'amour vit encor.
Votre cœur attentif le devine et s'étonne,

Par ces après-midi d'octobre, quand le vent
Chasse sur le gravier les feuilles desséchées,
D'entendre un bruit de pas et d'étoffes froissées,

Et, du pesant sommeil des siècles se levant,
Les souffles confondus, les extases mêlées
D'amants évanouis, d'amantes en allées.

Maurice Canu.

EDWARD MONTIER

(1870)

Né à Bolbec, le 3 janvier 1870, élève au petit séminaire d'Yvetot, M. Montier est avocat à la Cour de Rouen, Membre de l'Académie des Arts et Belles-Lettres de Rouen, créateur des Philippins, *patronage catholique, cercle d'études et de sport.*

Bibliographie : *Les Fontaines de Rouen*, poésies; *l'Idéale jeunesse* poésies aux jeunes gens, 1899; *l'Eveil d'Eros*, poème de l'amour et de la jeunesse, 1900; *l'Automne des lys*, (Versailles, Trianon, le Temple), 1902; *l'Education du sentiment*, 1903; *Au seuil des Noces*, brochure in-16, 1909; *De l'amitié*, brochure in-16, 1909; *le Moulin des amoureux*, 1911; *De l'éducation sociale des filles*, 1911; *De l'éducation sentimentale des filles*, *Midinette de France*, etc. (Les titres de ces ouvrages indiquent assez les directions de cette grande activité). Dernier recueil de vers, 1912 : *les Empires sans fin.*

L'auteur de l'Idéale jeunesse *s'érige en éducateur. Il se suppose un fils spirituel et lui dispense* la bonne parole. *X. Brun, dans «la* Revue des Poètes », 1900, *écrivait : « M. Montier est un néophyte* que trouble encore l'idéal grec. »

L'amour est surtout chez les poètes une inquiétude aiguë : « Misérables vivants que le baiser tourmente. » *M. Montier mue cette torture en vertu combative, comme un soldat blessé se consacre à enseigner les jeunes recrues.*

*Ledrain, dans l'*Illustration, *février* 1903, *disait de* l'Automne des lys : « *Ce livre est d'une perpétuelle mélancolie. Qu'a chanté M. Montier? Le Versailles du* XVIII[e] *siècle, où l'on aperçoit partout l'ombre de la plus belle des Reines, Marie-Antoinette.* » *C'est ce que M. Montier a fait de mieux ; là il ne prêche plus, il peint, avec une émotion respectueuse, une grâce fervente. Dans son dernier recueil de vers,* les Empires sans fin, 1912, *M. Montier doit à un voyage en Italie d'heureuses inspirations.*

LES JARDINS DE DOMITIEN

C'est ici, que devant la mer Tyrrhénienne,
Au-dessus de Laurente, en ce vaste décor
D'ineffable épopée et de grâce païenne,
Domitien César bâtit sa maison d'or.

. . . .

Dans les jardins plantés moins de fleurs que de marbres,
En d'énormes massifs fondants et savoureux,
De blancs camélias ombreux comme des arbres
Laissent choir leurs boutons au front des amoureux.

Les ruines ici du plus célèbre Empire
D'un passé disparu ne portent point le deuil,
La statue en tombant a gardé son sourire,
La colonne tronquée a gardé son orgueil.

. . . .

Et l'agrément du lieu nous grise; l'on oublie
Qu'un rêve impérial ici s'est abîmé;
Sa chute garde à peine une mélancolie :
On aime, où vainement les Césars ont aimé.

. . . .

LES NYMPHES DE LAURENTE

Le Tibre, père saint des fleuves d'Italie,
Ne précipite plus en tourbillons d'azur
Ses flots céruléens vers une mer polie,
Mais traîne dans l'ennui son eau jaune et salie
Vers l'anonyme fond d'un estuaire obscur.

Et même de ces lieux désormais infertiles
Les noms ont disparu qui nous ont éblouis,
Harmonieusement scandés sur les dactyles
Qu'en ton parler moderne, ô Romain, tu mutiles.
Le temps a nivelé la gloire et le pays.

O nymphes, dont je cherche ici la trace errante,
O nymphes de Laurente, où donc sont vos lauriers?
Virgile en a cueilli la couronne odorante.
Les lauriers sont coupés dans les bois de Laurente
Comme dans les chansons des joyeux écoliers.

. . . .

Et je vois les guerriers de Turnus et d'Énée,
Et Camille, courbant à peine les épis;

Et toute l'Italie à son aube, entraînée
Vers son inéluctable et vaste destinée,
Remonte des lointains de l'histoire assoupis.

LE PIN PARASOL

Sa longue frondaison d'un seul côté jetée,
Comme au souffle invisible et continu du vent,
Semble une chevelure en son envol sculptée
Dont l'art adroitement fixa l'aspect mouvant.

. . . .

Il a bordé jadis les routes triomphales,
Jadis il ombragea le faîte des palais;
Il voile maintenant l'effritement des dalles,
Son ombre aux murs noircis fait jouer des reflets.

. . . .

Vers la courbe ébauchée ainsi par l'arbre fruste
Une colonne allonge un arc inachevé;
Rome entière apparaît au fond du cintre auguste,
Bijou dans le feuillage et le marbre enclavé.....

Edward MONTIER.

JULES DE CLAIRFONTAINE

(1870)

C'est le pseudonyme de Jules Godefroy, *né à Montivilliers le 21 décembre* 1870*; il collabora à divers journaux pédagogiques et à des journaux et revues de Normandie.*

Bibliographie : *Minutes de loisir*, poèmes et proses. Impr. Rillet, Montivilliers, 1902; *le Capitaine Charles*, journal d'un marin. (Impr. Langlois, Montivilliers, 1904); *Floréal*, Saynète en vers, Montivilliers, 1913; et des nouvelles, des articles sur l'histoire et l'archéologie.

JOUR DES MORTS

C'est le soir; dominant les ormes des passées,
La lune rubiconde azure le vieux bourg,
Et la brise bruit dans les feuilles froissées
Dont l'odeur fade emplit les sentiers d'alentour.

Des hordes de corbeaux passent, comme chassées
Du vieux nid qui frissonne aux créneaux de la tour,
Et seul, je m'en vais, l'âme et la gorge angoissées,
Écoutant tristement dans l'air brumeux et lourd,

Là-bas, bien au delà des ormes et des chaumes
Que novembre revêt du linceul des fantômes
— Funèbre mélopée aux douloureux accords,

Glas non dépourvu de mélancoliques charmes
Mettant au cœur un rêve et dans les yeux des larmes,
— Une cloche chantant pour la Fête des Morts.

Jules DE CLAIRFONTAINE.

GEORGES TIS

(DAVENET)

(1871)

M. Davenet, en littérature Georges Tis, né en 1871 à Lingreville, Manche, vétérinaire sanitaire à Tenès, Algérie. (Dardanelles, front français, croix de guerre). A collaboré de 1895 à 1903 au Courrier français, *où il publiait chaque semaine des vers, des nouvelles, des chroniques, notamment :* les Intentionnistes, *roman ;* les Choses qui se souviennent, Autour du sabbat, *nouvelles ;* Sermons profanes, En Kabylie, *notes de voyages. — Collabore à* « l'Afrique du Nord illustrée ». *Ont paru de Georges Tis avec la collaboration d'Alfred Rorisse* les Attendeuses, *Ondet, éditeur s. d. A publié* Teuf-Teuf, *un vol. en vers de 2 pieds qu'il m'a dédié, spirituel badinage (Alger 1907), et une Comédie* « le Chapeau », *jouée sur plusieurs scènes algériennes.*

LES DÉPARTS

Haute forêt des mâts, jaillie hors des bassins,
Navires longs-courriers, yachts aux grêles agrès,
Voile de barque au loin qui se gonfle au vent frais,
Vagues s'enflant comme des seins...

Paquebots en partance et dont le pont trépide,
Où s'effarent soudain les bruits et les couleurs...
Sanglots des flots, sanglots des gens, départs et pleurs,
Et l'heure qui passe, rapide...

Oh ! comme on souffre sans rien dire, dans l'étreinte,
Dans le dernier baiser des bouches réunies,
Malgré qu'un peu d'espoir veuille calmer la crainte
Que l'on a des choses finies !

Partir... et dénouer la chaîne des bras blancs,
Partir... et laisser là, bien humbles et tremblants,
Les désirs à genoux devant sa lâcheté,
Comme si rien n'avait été.

Ne pas sentir l'appel des seins gonflés de peine,
Au creux desquels jadis on a posé le front,
Et vers les yeux qui, jamais plus, ne vous verront,
N'oser lever ses yeux qu'à peine.

Et sa petite main se tient là, dans la vôtre,
Comme un oiseau captif encore, et l'on sait bien
Que déjà l'Océan est entre l'un et l'autre,
Hélas ! et que l'on n'y peut rien.

Elle ne parle pas... Les voix désespérées,
Les grands cris d'agonie ou de folle insolence,
Qui passent à travers les lèvres égarées,
Tout cela gronde en son silence.

Et l'on s'en va pourtant... Déjà les passerelles
Glissent avec un bruit de machine sinistre.
Entre nous, même plus ces quelques planches frêles;
Un adieu monte du cœur triste.

Le ciel est bleu. Le ciel fait preuve de beaux zèles.
Mais, l'œil indifférent aux beautés du décor,
On cherche à voir l'oiseau d'espoir qui bat des ailes,
Le mouchoir qu'elle agite encor.

Eût-il mieux valu ne jamais se connaître?
Eût-il mieux valu ne jamais se quitter?
On ne sait... mais tout seul, ainsi qu'un chien sans maître,
On se cache... pour sangloter !

Georges Tis.

F. LE GONIDEC DE PENLAN

(1872)

Le Gonidec de Penlan (Franck), né à Saint-Thurien, près de Quillebœuf (Eure), le 3 *février* 1872. *A fait ses études au collège de Boisguillaume près de Rouen, chez les R. P. Jésuites à Évreux, et à l'institut catholique de Lille. Il épousa en* 1899 *la fille du maire de Sainte-Adresse, Marie-Anne de Querhoënt, née au Havre; quatre garçons et une fille sont nés de cette union, tous en terre normande. Sa famille est établie depuis plus de deux cents ans dans le même coin du Roumois. Son grand-père et son père étaient nés à Pont-Audemer, et ses parents bretons disent de sa famille : les « Gonidec de Normandie ». Ses vers sont élégants, gracieux et d'une délicate harmonie.*

BIBLIOGRAPHIE : *Extases*, chez Paul Leprêtre, à Rouen, 1912; *Douze poésies sur la guerre*, chez Poussin, à Evreux, 1915; *l'Etoile merveilleuse*, un acte en vers, Impr. Nouvelles réunies, à Nice, 1918.

DANIEL DE VENANCOURT

(1873)

Daniel Cornette de Venancourt, né au Havre le 18 *mai* 1873, *petit cousin d'Auguste Vacquerie par sa mère. Il signait du pseudonyme de Laurent des Aulnes les vers que tout jeune il publia dans* « la Cloche » *du Havre et* « la Plage normande » *de Fécamp. Son premier livre* les Adolescents *fut composé dans sa seizième et sa dix-septième années. Œuvre sans exemple, a-t-on dit,* « *l'adolescence par un adolescent* ». *Les meilleurs écrivains en firent l'éloge.* « *Il fallait, dit Le Goffic, cette rencontre merveilleuse d'un enfant qui sût exprimer ses sensations avec l'art d'un homme fait.* » *De Venancourt a donné en* 1895 *un nouveau recueil* le Devoir suprême, *œuvre de méditation et de pensée, selon l'expression de Le Goffic. L'éloge fut général.*

De 1901 *à* 1914 *de Venancourt a publié comme secrétaire général la revue* le Penseur, *qui faisait un si large accueil aux jeunes. En collaboration avec Émile Blémont il a écrit* Libres cœurs, *drame en* 5 *actes en vers. Il a donné encore un livre curieux* Au champ de courses.

Quand la guerre éclata, Daniel de Venancourt achevait un livre de poésie lyrique et philosophique. Récupéré dans le service armé en janvier 1915, *il fit son instruction militaire au* 4ᵉ *zouaves, ainsi*

que bien d'autres Normands, jugés dignes de compter comme soldats d'élite, malgré leur âge. Il était aux tranchées en octobre de la même année, avec le 311e *régiment territorial, et il resta au front jusqu'à la fin.*

Il n'avait que deux fils. L'aîné, Émile, *aspirant au* 315e *de ligne, fut tué le* 21 *novembre* 1915, *près de Ville-sur-Tourbe. Le second,* Raymond, *chasseur à pied au* 102e *bataillon, fut tué le* 5 *mai* 1917 *au Chemin des Dames, dans le ravin du Paradis !*

Bibliographie : *Les Adolescents*, poésies, avec préface par Robert de la Villehervé (Léon Vanier, Paris, 1891); *A travers le Havre*, en collaboration avec Charles Le Goffic, eaux-fortes de Gaston Prunier (Lemâle et Compagnie, Le Havre, 1892); *le Devoir suprême*, poésies (Lemerre, Paris, 1895); *la Vie fiévreuse. Au champ de courses* (Louis Ningler, Paris, 1907); *Libres cœurs*, drame en cinq actes, en vers, écrit en collaboration avec Emile Blémont et publié dans son *Théâtre légendaire* (Lemerre, Paris, 1908).

UN CIMETIÈRE

Elle est morte avec toi, la fleur de la jeunesse !
Le péril est trop grand pour qu'on le méconnaisse,
Mon frère ! J'ai chanté ma dernière chanson !
Assagi maintenant, méditant la leçon,
J'ouvre à la vérité mon âme tout entière !
Ton exemple est en moi comme en un cimetière.
Quelque jour de soleil, sur la terre où tu gîs,
De beaux fruits sortiront des pistils élargis ;
Ainsi, par ma pensée où la souffrance est mûre,
L'amour s'élancera vers ceux que la nuit mure,
Non la nuit du tombeau, mais la nuit du destin
Vers tous ceux qui, bannis d'un barbare festin,
Honnis des seules lois dont leur instinct s'émeuve,
S'en vont, désespérés, sangloter près du fleuve !
Tes discours bienfaisants revivront dans les miens ;
J'exhumerai ton cœur aux yeux des plébéiens
Pour qu'à l'effort nouveau le nombre s'accoutume,
Car je n'oublierai point ces heures d'amertume
Où ton vœu méprisé t'agitait de frissons,
Toi qui ne sauras pas si nous l'accomplissons !

Daniel DE VENANCOURT.

LAURENT CERNIÈRES

(7 novembre 1873)

Né à Rouen, le 7 novembre 1873, *Laurent Cernières est professeur de littérature au Havre.*

Mettant à profit quelques rares loisirs, il donne des chroniques et des contes normands au Havre-Eclair *depuis* 1909. *Il a publié* les Fiançailles de Gisèle, *un acte en vers, représenté en* 1911 *à l'occasion du Millénaire, et un recueil de poésies,* Fragments d'un livre brisé (1912). *Ce recueil renferme les vers mélancoliques et mélodieux qu'il écrivit aux environs de la vingtième année. Ce sont des sonnets, des chansons, de courts poèmes, où il a fixé les émotions fugitives d'une jeunesse rêveuse. Une délicate sensibilité s'y traduit dans une note sincère et discrète.*

Ses contes normands, qui, nous l'espérons, seront un jour réunis en volume, révèlent un talent très sûr de paysagiste et de psychologue. En préparation, la Source qui chanta jadis (*Poèmes,* 1905-1914).

Paul HAUCHECORNE.

DERNIÈRE ÉTAPE

Ainsi qu'un chemineau perclus
Dont les pieds saignent sur la terre,
Je m'assoirai sur le talus
Près d'un bois calme et solitaire.

Au bout des plaines, dont les plis
Se dorent au soleil qui brûle,
Les horizons seront pâlis
Par le désir du crépuscule.

Le val devant moi descendra
Vers la rivière dont l'eau fume...
Un moulin là-bas chantera
Voilé de saules et de brume...

Et, tandis qu'aux bords des coteaux,
Grandis par une apothéose,
Un laboureur et ses chevaux
Marcheront sur le couchant rose,

Je suivrai l'essor familier
De grêles et lentes fumées,
En imaginant le foyer
Des chaumières que j'eusse aimées...

Mais, sur le pin rigide et noir
Qu'aucune brise ne balance,
La paix éternelle du soir
Descendra parmi le silence.

Ce sera doux, et triste un peu !
Sans amertume, sans envie,
J'essaimerai dans le ciel bleu
Les désirs confus de ma vie.

Et, lassé des ambitieux
Rêves d'amour et de voyages,
Je laisserai s'emplir mes yeux
De la beauté des paysages.

(La Source qui chanta jadis : Crépuscule.)

CLOCHES DE PAQUES

Trois heures ! Ma fenêtre est teinte
Du grand soleil dominical.
Les clochers, de leur voix qui tinte,
Carillonnent l'hymne pascal.

Par-dessus les toits, sans contrainte,
Vibre leur âme de métal,
Et le refrain de leur complainte
Est à la fois doux et fatal !

Les graves et bons carillons
S'en vont, semant dans les rayons
Leurs appels clairs, leurs sourds reproches...

Une angoisse m'étreint tout bas :
C'est si triste, le son des cloches
D'une église où l'on ne va pas !

(Fragments d'un livre brisé : les Petites épreuves.)

DUO

Lorsque, par ce soir lourd d'été,
Au piano qui rêve et pleure,
Tu penches, dans l'ombre de l'heure,
Ton pur profil d'ange attristé,

Quand ta main fine et longue effleure
L'ivoire, dont l'âme a chanté
La secrète et sombre beauté
De ton angoisse intérieure,

N'entends-tu pas une chanson
Qui pleure et rêve à l'unisson?
C'est mon cœur au tien qui s'accorde...

Car, les mains jointes sur mes yeux,
Je tressaille comme la corde
D'un violon mystérieux.

(Fragments d'un livre brisé : les Petites épreuves.)

FRANCIS YARD

(13 septembre 1876)

Bibliographie : *Dehors*, poésies (Vanier, 1900); *l'An de la terre*, poésies (Sansot, 1906); *D'Serteux*, 1 acte en collaboration avec Jean Laurier, Rouen (Théâtre normand, 1904); *A l'image de l'homme*, poésies (Bernard Grasset, 1909).

De A. M. Gossez : « *Francis Yard est né sur le confin du Bray, du Caux et du Véxin normand, à Boissay, village proche de Buchy. Il dit lui-même :*

Je suis le fils de laboureurs;
J'ai passé mes ans les meilleurs
Sous le grand chaume, auprès de l'âtre;
J'ai bu du cidre dans les pots,
Et j'ai gardé les blonds troupeaux;
Dans mes vacances j'étais pâtre.

« *Ce fut un enfant longtemps abandonné à lui-même. Il vécut*

longtemps au village (1) *avec de courts voyages à Paris. C'est là qu'il publia un volume de vers dont le titre est un programme de « plein-airisme »*: Dehors.

« *Resté seul et sans appui dès le plus jeune âge, il n'eut d'autre consolation que la nature. L'œuvre reste fidèlement l'image de l'auteur.*

Je suis seul, toujours seul, pour pleurer ma misère :
Pas un vivant, des morts ! Pas d'amour, ni de mère.
C'est pourquoi j'ai chanté la nature et la terre.
Car je suis le fidèle amant des solitudes.

« *Aussi le poète dans le cadre des saisons, et la vie des champs, en développe tous les travaux en douze amples fresques.*

« *Nous constatons ici l'entière exactitude de l'observation.*

« *L'œil et l'esprit sont attentifs à tout l'essentiel du travail, et si moderne qu'il soit, le poète se sert de l'outil d'aujourd'hui. L'œil d'ailleurs est des plus subtils.*

« *Une immense sympathie visite le poète. Elle va des plantes aux êtres, des bêtes aux hommes, aux petits, aux pauvres surtout.*

« *Comme chez tous les poètes normands, j'entends ceux de quelque valeur, son coup d'œil est sûr ; c'est un* visuel. *Mais il pénètre au delà de l'enveloppe. Ce n'est pas un enfant raisonneur et froid de Malherbe, et il trouve toujours le sentiment. Il analyse moins l'âme des hommes que celle de la nature. Il a tous les dons du sentiment contenu, la délicatesse et la pudeur de l'âme. C'est un fils de la terre, comme on rêve les fils de la terre, les vivants poètes des chaumes, dans l'âge d'or.* » *(A. M. G.)*

De Georges Dubosc : « *Non seulement Yard peint avec précision ses paysans saisis sur le vif de leurs attitudes, mais il sait aussi en quelle simplicité se traduit leur âme dans leurs contes et leurs chansons. Aussi a-t-il retrouvé la forme très subtile de la*

(1) Jusqu'à 20 ans. Etudes sous la direction d'un précepteur prêtre. Il habite Rouen depuis 10 ans.

chanson populaire, dans cette Ronde de la gerbe, *où passe comme un lointain écho de la jolie* Ronde du loup vert *de Jumièges.*

« Quelle jolie mélopée également que ce La-hi-ha-là, *une chanson mélancolique de petit berger ou de petit vacher, que Francis Yard a peut-être chantée en son enfance ! » G. D. (*1).

J'avais moi-même signalé en ces termes l'An de la terre : « *Yard se plaint, car il est seul* (2). *Les siens bossuent de vieux cimetières cauchois. Par bonheur l'église reste, où il va revivre son enfance catholique, « rajeunir son cœur dolent devant les pains bénits ». Seulement il n'a plus de croyances, rien que le respect d'avoir cru, ou bien ce que M*me *Mardrus appelle « le doute à genoux ». Il transpose sa prière en rêverie, et sa religiosité en symboles. Les yeux purs ont besoin d'icones dorées. Ce poète a la sensualité, extasiée aux images, de la mère de Villon, devant le paradis peint du chœur, au moustier où elle est paroissienne.*

Midi *(en juillet) est un beau poème, dont chaque strophe fume et luit de sueur, comme un coureur nu... Les poètes ont souvent une voyelle caractéristique de leur langue, comme* i *l'est de l'italien,* e *muet du français. Chez Yard c'est l'*o, *comme dans l'espagnol. Il rime surtout en* our, oir. *Il a des syllabes de prédilection, véhicules choisis de ses allitérations :* lourd, lent, las, blond. *(Dans Florentin Loriot c'est* or.*) Il a grand souci des strophes, c'est un curieux de mètres. Je ne trouve à lui reprocher que la non-élision de l'e muet, et ces génitifs :* Vermine d'opulence, Cahots d'effort, En l'orgueil des effrois, En son vol de chaleur, etc. *Cela lui venait de Verhaeren. La langue dans « A l'image de l'homme » est plus claire et toute pure.*

Verhaeren lui a dit : « Vous, au moins, vous êtes vraiment de la campagne, les pieds plantés en plein terreau. » Yard par la solidité

(1) Enfance un peu semblable à celle de Montmert. Georges Dubosc a par ailleurs loué comme il sied le grand cœur de Yard, « sa charité d'inspiration toute chrétienne ».

(2) Depuis, il s'est marié; il a des enfants, une situation honorable, des amis sûrs et fervents, un nom qui est sorti de l'ombre.

et la pleine pâte de sa peinture devait plaire au poète flamand. Il harmonise les arbres, l'horizon, les vieux murs, l'angélus, le crapaud, l'oisillon, le nuage, le vieux chemin, le talus, le chemin de fer qui roule et râle, *à son drame intérieur. Pour ses regrets, il sait que la plainte ne nous console qu'esthétiquement formulée.* »

Ch.-Th. F.

J'ajouterai aujourd'hui :

Yard ne vit plus dans les champs, ni des champs, comme Boulen. Son poème est donc un recul, un regret, une idéalisation, une réalité transformée par le souvenir, une riche matière dans ses mains oisives.

C'est un effort de concentration : « Tu n'es que ce que tu penses. Tu possèdes l'être réel de toutes choses dans ta volonté. » Thème composé avec patience. D'abord dans un élan sentimental ; mais vite, très vite, tout de suite, un composé où entrent d'autres éléments. Une faculté lyrique qui s'étend, sort d'elle-même, se discipline à une besogne, revenant souvent se recharger d'électricité dans le centre du moi, dans ce que les Allemands appellent Einfülang. *Après s'être écouté dans le silence de lui-même enfant, poète herbager, ou moissonneur, il est obligé de recourir au concert des voix étrangères pour boucher les trous du souvenir ; car quelque chose échappe toujours à la vision intérieure et n'est de par les exigences du rythme et de la rime, même chez les plus puissants, que littérature. Sur cette matière rajeunie, amplifiée, il étale la riche couleur de ses réminiscences, par bonheur infiniment plus rares que les modulations de sa sensibilité ; c'est ainsi d'ailleurs qu'il peut nous suggérer au delà de ce qu'il nous montre. Impossible dans l'espèce de rester purement lyrique, il faut être descriptif, et pittoresque et plastique. Il parvient souvent à dégager le mystérieux de la nature cauchoise, du grand plateau magiquement couru par le vent du large.*

Homme du Nord, il n'a pas d'ironie. Toujours grave devant son sujet, pitoyable devant ses humbles héros, il ne sent pas que la nature est une illusion, il ne réagit pas par le pessimisme ou le rire des philosophes.

Devant telles descriptions, où l'on sent l'amour profond, filial, de la campagne, le souvenir me vient d'Oscar Wilde et de ses plaintes sur l'inconfortabilité de la Nature. Comparant Yard à Boulen j'ai écrit : « Des deux c'est naturellement celui qui n'est pas cultivateur, qui chante avec plus d'entêtement les bœufs, les semailles, les mulons et les troupeaux. Boulen ne voit pas la vie manante en beauté parce qu'elle s'impose à lui par des réalités tyranniques. »

Je félicite Yard de s'être libéré de l'admirable mais tumultueux Verhaeren. Tous ceux qui l'ont étudié ont remarqué ses grands dons de peintre. Un très noble symbolisme s'allie au réalisme de ses tableaux.

Ch.-Th. F.

LES CLOCHES DU MATIN

(Fragment.)

. . . .

Forgerons du matin, forgerons du dimanche
Sonneurs aux doux marteaux,
Chantez-moi la chanson de mon église blanche :
L'hymne de mon enfance, au loin, sur les coteaux.

Mon église est là-bas, je l'entends vous répondre :
— Mon cœur l'entend aussi, la chanson du printemps, —
Dans les vôtres sa voix semble au lointain se fondre,
Mais je l'entends...

Elle vient, je vous dis, je l'entends qui s'approche :
Voix féminine et maternelle et d'autrefois...
Par delà les pays, les plaines et les bois,
Elle vient à mon cœur faire de doux reproches.

Sonnez ! mes beaux sonneurs, forgerons du matin,
Pour que je vive encor les baptêmes lointains,
— Les baptêmes du jour et les médianoches —
Au tumulte enchanteur et lumineux des cloches.

(Chanson des cloches.)

LE VIEUX POMMIER

Le vieux Pommier se chauffe au soleil matinal
Sur le bord du sentier, loin de toute chaumière.
Il fume dans un bain d'éclatante lumière
Comme le dos d'un bœuf ou le flanc d'un cheval.

Dans la fraîche splendeur de ce matin de fête,
Il respire, il palpite, étend ses bras mouvants,
Tordus et crevassés à la lutte des vents :
Il se repose après la dernière tempête;

Car la bise du nord l'a tout meurtri de coups.
Un bras qu'il a perdu s'est brisé sur la terre;
Et son cœur en lambeaux, un vieux nid centenaire,
Sort de la plaie ouverte où dorment les hiboux.

La mousse humide encor de brume évanouie,
Laisse monter dans l'air une sueur qui fuit, —
Et son ombre s'étale au labour qui reluit
Sous le bain lumineux de la plaine éblouie.

Il tend ses bras noueux au lent vol des corbeaux.
Il écarte sa fourche où tremble une fougère.

Il tressaille, il murmure à la brise légère.
Tout son sang rajeuni monte dans ses rameaux.

Il sent autour de lui vibrer toute la terre.
Sous les grands vents du nord, las ! il a cru mourir.
Mais il vit ! Au soleil on dirait qu'il espère...
Vieux Mai d'amour ! Il va fleurir ! Il va fleurir.

(A l'image de l'homme.)

DANS L'ÉGLISE

Ah ! pourquoi venir là puisque je ne crois plus... ?

J'y viens pour la beauté sombre et mystérieuse
Qui veille sur la lampe et garde la veilleuse,
Pour son parfum qui dure après les livres lus.

J'y viens pour essayer de revivre les heures
Qui sont mortes, mon Dieu, bien mortes, pour jamais,
Les heures du passé tranquille — quand j'aimais,
Quand la vie était jeune et les choses meilleures.

J'y viens pour souffrir seul, loin des réalités
De la vie effrayante où je n'ai pas de frère...
Une manière à moi tout seul de me distraire
En m'écoutant vieillir pour des éternités.

J'y viens pour mieux sentir que je vieillis encore,
Que je passe, et que je meurs sans savoir pourquoi...
Et j'écoute bruire un silence de foi :
Tel un cierge oublié qu'une flamme dévore.

J'y viens sans trop savoir comment, par lassitude,
Pour regarder les yeux fermés ce qu'on peut voir
Encore en soi, parmi les brumes du savoir...
— Triste science à l'orgueilleuse incertitude.

Je regarde frémir aux lèvres des servantes,
Prosternées à genoux, les doux mots puérils :
Ces fleurs du Verbe leur font une âme d'avril;
Mais il faut un cœur simple et des lèvres ferventes.

Parfois, le souvenir de mes anciens dimanches
Fait remonter ces fleurs du jardin dévasté :
J'ai l'éblouissement brusque d'un bel été
Avec des chapes d'or qui passent sous les branches.

Mais les mots merveilleux demeurent superflus :
Cendres mortes... Plus rien ne brûle dans mon âtre.
Où donc est-il le temps où j'étais petit pâtre !
Et pourquoi venir là puisque je ne crois plus...?

Francis Yard.
(La Chanson des cloches.)

JEAN DE GOURMONT

(Janvier 1877)

BIBLIOGRAPHIE : *Jean Moréas*, 1 vol. de critique (in-16) (collection des Célébrités d'aujourd'hui), avec portrait et autographe, Sansot, 1909; *Henri de Regnier et son œuvre*, 1 vol. in-16 (collection les Hommes et les Idées)., avec portrait et autographe, « Mercure de France », 1908; *la Toison d'or*, roman, 1 vol. in-18, « Mercure de France », 1908; *Muses d'aujourd'hui*. Essai de physiologie poétique, 1 vol. in-18, « Mercure de France », 1910; *l'Art et la morale*, « Mercure de France », 1913.

Jean de Gourmont, né le 23 janvier 1877, au Manoir du Mesnil-Villeman (Manche). Après ses études, au collège de Saint-Lô, il vint rejoindre à Paris son frère Rémy, déjà célèbre, et se fits on disciple le plus fervent. A partir de ce moment, sa vie fut toute mêlée et associée à celle de son grand aîné. Après avoir publié quelques études de philosophie et de critique spécialement sur la poésie contemporaine, il fut chargé de la critique littéraire au « Mercure de France » *où, depuis* 1902, *il n'a cessé de collaborer régulièrement, ainsi qu'à diverses revues françaises et étrangères.*

Quand je reçois de Jean de Gourmont une lettre, j'ai l'impression que c'est encore son frère qui m'écrit, tant se ressemblent leurs

écritures. Prenez-le dans les deux sens. Jean a de Rémy la fine sensibilité, le bel instinct sexuel, la philosophie amusée, la cordialité franche, aussi l'érudition. Grâce au survivant, ce noble nom normand continue d'honorer les Lettres françaises.

Ch.-Th. F.

LA FORÊT DE HÊTRES ET DE CHÊNES

Voici le doux Automne, en robe surannée
Pleine de feuilles d'or et de choses fanées.
Entrons dans la forêt des hêtres et des chênes.
Nous écrirons nos noms sur l'écorce des frênes
Comme sur une chair palpitante et qui saigne
Un germe fécondant, fleurant la sève humaine.

Nous marcherons dans les herbes folles et vagues,
Mer pleine d'odeurs, pleine d'écume et de vagues;
Nous emplirons nos mains de pollens et de graines,
Et nous les jetterons loin, stériles et vaines,
Avec le geste du semeur. Et l'hirondelle
Effleurera les ondes blondes, de son aile;

Les phalènes, aux yeux d'améthyste et de songe,
Mettront leur poudre d'or en tes cheveux d'or, blonde
Fleur de chair au pistil de pourpre enamourée,
Entr'ouverte aux pollens, aux sèves, aux rosées.
Entrons dans le silence qui pèse. Dénoue
La gerbe lourde de tes cheveux doux, où joue

La lumière que filtre en teintes violettes,
Le treillis des feuilles (semblables aux voilettes

Frêles des femmes qui sourient dans la tristesse
De leurs yeux, sépultures d'anciennes ivresses).
Qu'ils tombent, cascade blonde, sur mes mains pâles
Que pâlissent de froides et maudites opales.

Couche-toi sur les mousses d'or : pose ta tête
Sur cette touffe d'herbe, où de petites bêtes
Rouges, gouttes de sang tombées d'une divine
Blessure, ont d'un clavecin la voix grêle et fine.
Et puis je baiserai tout du long ta chair, tendre
Azyme, où le dieu d'Amour a daigné descendre.

Le vent soulève ta robe noire et révèle
Le sous-bois de ton corps, plein d'odeurs et de sèves
Le vent qui se parfume à te baiser les hanches
Et met ton odeur rousse aux aisselles des branches.

Maintenant tes yeux ont le calme des verrières,
Tes mains froides forment d'indolentes prières,
Ta chair a des veinures bleues comme les marbres,
Tes aisselles ont des mousses comme les arbres.

Sortons de la forêt des hêtres et des chênes
En déchirant les branches pendantes des frênes :
Nous marcherons dans les herbes folles et vagues,
Mer pleine d'odeurs, pleine d'écume et de vagues.

Jean DE GOURMONT.

GEORGES CLERGET

(Février 1877)

Né au Havre le 9 février 1877. *A collaboré aux revues* le Grand illustré, la Cloche, Ma-tu-vu, la Mouette, etc. *Les parents de son père étaient établis confiseurs à Ingouville, et la renommée de la vieille famille havraise des Clerget, rattachée de père en fils, de père en filles, au commerce des bonbons, est encore célèbre au Havre. Georges Clerget a commencé à se faire connaître vers* 1897 *par des études d'harmonie, et la science des accords l'a conduit à la poésie. Il écrivait alors sous le pseudonyme de Georges Jéclair. A publié* « Horizons brumeux » *au Havre, chez Quoist,* 1919.

COMBIEN ?

Il me semble parfois, en pâle souvenir,
Dans l'âpre obsession de choses surannées,
Avoir déjà vécu les présentes années,
Avoir douté déjà d'un pareil avenir !

Combien de fois, hélas ! devrons-nous revenir
En le creuset divin qui fit nos destinées,
Pour goûter, épuisant nos forces incarnées,
Le calme radieux qui ne doit pas finir ?

Combien de stations, en l'étendue immense,
Devrons-nous faire encore, en la désespérance,
Abreuvant notre essor au calice du fiel ?

Combien, avant que l'âme ait rejeté ses voiles,
De routes, de chemins, d'étoiles en étoiles,
Devrons-nous parcourir, en l'infini du ciel ?

G. Clerget.

BANVILLE D'HOSTEL

(Décembre 1877)

Né à Rouen le 16 *décembre* 1877, *Banville d'Hostel vint à Paris en* 1900, *s'inscrivit aux Beaux-Arts, suivit les cours de la Sorbonne et des Hautes études sociales, visita la Belgique, la Suisse et particulièrement l'Italie en* 1906 *; et à son retour, fonda* la Foire aux Chimères, *puis les* Actes des Poètes. *En* 1911 *retourne à Bruxelles comme secrétaire du Congrès des publicistes français. Cette même année il lance* le Rythme *; et depuis collabore à plusieurs journaux et revues. En* 1912 *fait paraître chez Figuière* le Semeur de sable. *Tout le reste de sa production, qui comprend une dizaine de volumes, reste inédit.*

Le Semeur de sable *est suivi d'un appendice, où M. Banville d'Hostel cite longuement l'opinion d'Adolphe Retté sur le vers libre : « Le régime de la liberté totale m'apparaît le plus habile et le plus libre... Pauvre poète classique, mais poète tout de même, je plains ton âme ; et à te voir ainsi le prisonnier de l'Éducation, je pense à ces vagabonds superbes que l'on colle au bloc par prudence, les agents de l'Université n'ont rien à envier à ceux de la Tour Pointue. » Et ces lignes de Paul Adam ! « Les vrais décadents sont les classiques... Tu feras ce que tu voudras ; et si tu n'es du sang* plat *(!) des esclaves, tu ne seras plus comme un chien qu'on fouette*

par les petits chemins des petits traités... Voir autrement que les autres, c'est presque toujours voir un peu mieux que les autres. » *M. Banville d'Hostel conclut au devoir de rompre avec le protocole* impertinent *des maîtres de jadis. Fidèle à l'ancienne prosodie dans les premières pages de son livre, il l'abandonne bien vite dans « les Guirlandes hors le Temple », heureux d'être* échappé de l'ergastule.

« *Pénétré de l'importance de la rime* pour l'oreille du profane, *nous l'avons gardée, même multipliée, seulement nous la laissons où elle se présente, soit au début, soit à la fin ou à l'intérieur de la ligne rythmique ; si parfois elle ne vient pas, la chose n'a pas d'importance ; l'allitération, l'assonance sont des préoccupations autrement légitimes pour la musique du poème que le grossier systématisme du passé.* »

BANVILLE D'HOSTEL.

C'est aux premières conceptions prosodiques du poète que nous empruntons les vers qui suivent.

En février 1919 *M. B. d'H. a fondé* la Fédération internationale des Arts, des Lettres et des Sciences, *qui témoigne d'un grand courage, d'un noble esprit de solidarité ; et dès le mois de juillet,* 23 *pays y étaient déjà représentés.*

LA CARMÉLITE

Par le cloître dolent, hanté de nostalgie,
Où le rêve s'épanche aux vasques du soir bleu,
La jeune carmélite égarée en son Dieu,
S'étiole dans l'oubli qui la béatifie.

Mais ses yeux de lapis, à la candeur de l'eau,
Ont redit sa beauté de vierge immaculée;
Et le sang de son cœur, de sa chair immolée,
A tout à coup blêmi, sous un frisson nouveau.

Et le remords l'étreint comme un démon fébrile.
Son âme se débat dans un chaos de feu
Et ses yeux vont pleurer sa jeunesse inutile.

Elle peut invoquer tous les saints de ce lieu,
Un souffle tout-puissant l'arrache à cet asile :
Et si c'est là Satan, il est plus grand que Dieu !

BANVILLE D'HOSTEL.
(Le Semeur de sable.)

CAMILLE CÉ

(1878)

M. Chemin qui écrit sous le nom de Camille Cé est né à Rouen, le 26 octobre 1878. Il fit ses études au lycée Corneille, puis aux Facultés de Caen et de Lyon. Il fut successivement professeur aux lycées de Lorient, Cherbourg, Chartres, Caen et Rouen ; il est actuellement à Paris.

Le Livre des résignations, *qu'il publia chez Sansot en* 1908, *le signala à l'attention des lettrés. Il a donné depuis, en collaboration avec M. Jean Gaument,* C'est la vie (dans la province d'hier), *(Eugène Figuière, éditeur), livre très remarqué au Prix Goncourt, de* 1913 *; il vient de publier avec le même collaborateur* les Chandelles éteintes *(Édition française illustrée), recueil de nouvelles d'une exceptionnelle valeur. Les deux écrivains préparent un roman social :* la Grand'route des hommes, *qui aura pour cadre, ainsi que leurs nouvelles, de vieilles cités normandes. M. Camille Cé, qui a collaboré à* Vers et Prose *de Paul Fort, à* la Revue des Poètes, *et collabore aujourd'hui à la* Grande Revue, *achève un nouveau poème,* le Livre du retour, *où il exaltera sa Normandie natale.*

Le Livre des résignations *montre de généreux soucis de rénovation sociale. Dans ce livre où M. Fernand Gregh retrouvait*

« un écho émouvant de l'inspiration humblement humaine du grand poète anglais Wordsworth », M. Camille Cé a voulu réaliser, selon ses propres termes, « un retour à la sincérité, à la simplicité, à la simple vérité ». A l'encontre d'un Paysant, qui croit et espère, devant la vie, M. Cé se résigne. Sa poésie emprunte, pour exprimer l'humilité de ses résignations, un mode mineur, propre aux confidences sans doute, mais d'où naît parfois un contraste avec l'ardeur lyrique qui constitue le fond de son tempérament poétique. M. Camille Cé n'est jamais plus vraiment lui-même, l'ampleur de son souffle ne se donne jamais plus libre cours, que lorsqu'il chante l'amour de son pays :

Rouen ! tu peux dresser hautainement la tête,
Lourde de gloire, avec tes clochers en fuseaux,
Ton beffroi, tes palais aux gâbles qui fleuronnent,
Tes vingt tours dont le soir incendie les couronnes
Et ta flèche de fer palpitante d'oiseaux !

L'Hymne à Rouen *de M. Cé compte parmi les plus belles pièces que notre Normandie ait inspirées.*

Raymond Postal.

RETOUR A ROUEN

Te revoici, ma ville aimée, au soir qui tombe
Avec tes clochers gris trouant les brumes grises;
Mon enfance m'attend sous un porche; aux églises
Dorment mes vieux secrets mieux couchés qu'en des tombes;

Mon pas sur vos pavés sonores, mornes rues,
Réveille des échos aux lointains sourds de l'âme,
Et les ombres aux murs suintants, comme des flammes,
Font vaciller en moi l'ombre des disparues.

Et tes matins sont exaltants, évocateurs :
L'aube coule — eau d'azur — du grand cirque bleuâtre
Des forêts et des monts, emplit l'amphithéâtre,
Comme un grand souvenir la coupe de mon cœur.

Tes printemps font jaillir leur sang rose en pétales
Pour refleurir ton front lourd de siècles et las,
Et sous les cintres des pommiers, au ciel lilas,
Fusent ta flèche et tes deux tours, ô Cathédrale !

Tes avrils sont touchants, mais plus beaux tes automnes,
Quand aux aubes d'octobre un vol de villas blanches
Dans les ors et les bleus des brumes et des branches
S'éparpille aux coteaux que des bois roux couronnent;

Et ton vieux fleuve, en longs méandres lents et pâles,
Marche vers l'infini, comme mes jeunes rêves
Voguaient dans les vapeurs gris-perle qui s'élèvent,
Vers des golfes d'aurore où fondent des opales...

Mon enfance pensive est là; mes souvenirs
Chers ou cruels, vers vous mon âme est revenue,
Je sentais qu'en l'exil de cités inconnues
Mon âme aurait trop froid à l'heure de mourir!

Camille Cé.

***

Mère, appuie-toi sur moi : c'est l'heure aux sobres teintes
Où tu viens à pas lents, souriante, t'asseoir
Au calme et doux jardin... Dans l'air pâli du soir
Un angélus au fond du clair silence tinte...
Sieds-toi, mère, et souris et regarde le soir,
Emplis tes chers beaux yeux de lumière limpide.
Vois, de rares oiseaux traversent le ciel vide

Comme des rêves lents qui s'en vont... Tout s'est tu
Sur la route qui mène au village, et vois-tu
Dans les branches déjà que l'ombre bleue envoile,
Aux arbres endormis, immobiles et beaux,
La chère éclosion des premières étoiles.....?
Sens-tu neiger sur tout l'ineffable repos?
Repose-toi, ma fille, aussi repose enfin
Tes yeux lassés de pleurs, ta vieille et blanche tête
Et ton douloureux cœur, — laisse un peu de divin
Apaisement descendre en toi, — ta tâche est faite...

Elle est assise, douce, heureuse et ses yeux pâles
Vaguent dans un sourire intérieur,... ses doigts
Unis très sagement sur sa robe aux plis droits
Si simple, en la pénombre ont des lueurs d'opale...
Et moi je la contemple en secret : ô visage
Bien-aimé, qu'en ce chaste adieu de la journée,
Sur ce fond recueilli des lointains paysages,
Vous avez de beauté fervente et résignée,
D'indulgence et d'amour et de renoncement...
Je vous contemple avec un subit tremblement
Sur les lèvres, le cœur tout à coup pénétré
De tendresse éperdue... Chers yeux blessés des pleurs
D'autrefois (ô mon Dieu, que vous avez pleuré!)
Voyez-vous défiler d'anciennes douleurs,
Les visages défunts des choses familières,
Nos sourires d'enfant, des bonheurs inconnus
Qui fleuriront pour nous quand vous ne serez plus,
Revoyez-vous toute la vie sous vos paupières?

Et les voilà ces mains maternelles et sûres,
Les courageuses mains, très belles et très bonnes,
Mains chastes, mains sacrées qui ferment les blessures,
Les indulgentes mains très simples qui pardonnent;
Votre geste immobile, ô mains silencieuses,
A l'air dans la ferveur du soir d'une prière
Et l'ombre en les frôlant de ses lèvres pieuses
Mystiquement y pose une clarté dernière...

Humble femme où l'amour mit un rayon vivant,
Nous te devons la chair et le cœur; humble femme,
De l'eau bleue de tes yeux tu fis nos yeux d'enfant
Et de tes douces mains tu fis toute notre âme...
Et voici qu'à cette heure élargie de silence
Le passé lentement repasse et je repense :
La beauté de ta vie je l'avais mal comprise,
La joie de la douleur vaillante, ô douloureuse,
C'est toi, qui sans parler, ce soir me l'as apprise,
Ton cœur m'a tout appris, ô femme courageuse !
C'est toi qui m'ouvres l'âme aux Résignations !
Et j'écoute, le cœur muet d'émotion,
La musique qui chante en rêve et glorifie
Ton humble amour et monte, ô révélation !
Des profondeurs miraculeuses de ta vie !

Elle ne fut, ta vie, qu'un calme sacrifice
Sans regret, sans orgueil, qu'un long devoir austère
Et qu'une longue angoisse inexprimée où glissent

Les pleurs qu'on sait cacher, les secrets qu'on sait taire;
Et voici qu'à cette heure où tout se transfigure
La calme vérité de ton amour ruisselle
Comme une eau de splendeur du fond de tes prunelles,
Tout le long de tes doigts, entre tes lèvres pures... !
Et devant toi mon cœur, mon cœur qui se rappelle,
Tout mon cœur filial s'agenouille sans bruit
Et pleure en regardant luire au bleu de la nuit
Ton âme en sa pâleur surhumainement belle !...

Camille Cé.
(Le Livre des résignations : Dédicace.)

JEAN DE BEAULIEU

(1879)

Jean Deshorties de Beaulieu est né à Rouen, le 5 avril 1879. Il passa son enfance aux environs d'Elbeuf, et vint ensuite à Paris, où il termina ses études et fit son droit. Avocat, il est inscrit au barreau de Paris.

Son premier volume, les Libres poèmes, *parut chez Grasset, en* 1911. *Un second recueil,* le Cadran d'ivoire, *était prêt à paraître au moment de la déclaration de guerre. De Beaulieu a collaboré à divers journaux et revues, et collabore à* la Revue normande; *il a fait, tant à Paris qu'à Rouen, de nombreuses conférences sur* la Poésie lyrique au xxe siècle, Barbey d'Aurevilly, l'Élégance féminine, etc.

Son œuvre dramatique est importante, bien qu'il n'ait publié qu'une pièce en un acte, la Peur chez soi, *dans la revue* la Lecture, *en* 1915. *Il est l'auteur de plusieurs pièces en prose, encore inédites :* la Chrysalide, la Victoire inutile, le Pari, Pour la victoire. *De rares qualités dramatiques s'y affirment, et servent des dons brillants d'observation et de psychologie.*

L'étude « Pour le vers libre » qui précède les Libres poèmes *expose avec conviction le but que Jean de Beaulieu avait assigné à ses premiers travaux poétiques, « introduire le debussysme dans*

la littérature ». On ne peut nier que cet effort impressionniste ait porté des fruits dont quelques-uns sont loin d'être sans valeur. Pourtant après avoir combattu pour le vers libre et exalté « sa beauté dans le désordre, changeante à chaque instant », de Beaulieu est revenu à l'ordre classique et aux mètres traditionnels : son talent n'y a rien perdu.

Une inspiration volontiers philosophique, mais le plus souvent lyrique ou descriptive, le don heureux des images et du symbole, une langue colorée (qui use des répétitions avec adresse et des inversions par système) donnent son caractère personnel à la poésie de Jean de Beaulieu.

Raymond Postal.

LES PARFUMS

Presque immatériels comme le sont les âmes,
En cela tout pareils aux tremblantes lueurs
Qu'allument aux étangs les invisibles flammes
Quand la nuit solitaire a mis fin aux labeurs,
Presque immatériels comme le sont les âmes,

Les parfums sont grisants beaucoup plus que le vin,
Parfum poivré d'œillet, voluptueux de rose,
Parfum fort du lilas, parfum doux du jasmin,
Parfum des longs cheveux où le baiser se pose,
Les parfums sont grisants beaucoup plus que le vin.

O parfums des forêts que le printemps apporte
Jusque dans les cités qu'accable la chaleur,
Lorsque des vents subtils s'approche la cohorte
Et que le plus long soir au ciel met sa pâleur !
O parfums des forêts que le printemps apporte !

Bleu parfum embaumé du tabac d'Orient !
Il porte en lui Bagdad et toute l'Arabie,
Comme est la jaune Chine au coffret souriant,
Et la jalouse Espagne en la moucharabie.
Bleu parfum embaumé du tabac d'Orient !

Car tout objet conserve en sa subtile essence
L'odeur de son pays : la boîte de safran
Transporte le Japon en Angleterre ou France.
C'est un parfum sournois ou c'est un parfum franc
Que tout objet conserve en sa subtile essence.

Quels rêves envolés d'un flacon débouché
D'où sort, sans qu'on la voie, ou fougère ou verveine !
Quel bonheur impossible aux sachets est couché,
Et quel désir immense et qu'il faut qu'on refrène !
Quels rêves envolés d'un flacon débouché !

Au jardin printanier c'est une symphonie
Des parfums réveillés après un âpre hiver,
Et sur les sens émus, c'est l'ardente harmonie
Faisant vibrer notre âme au sortir du bois vert.
Au jardin printanier c'est une symphonie.

Quelquefois un parfum rapporte au cœur désert
Un lointain souvenir qu'on croyait dans l'abîme
De l'implacable oubli profond comme la mer.
Oh ! la triste douceur du souvenir intime
Qu'un parfum respiré rapporte au cœur désert !

Jean de Beaulieu.

(Extrait du Cadran d'ivoire, *à paraître.)*

LES YEUX DES MORTS

Pourquoi les ferme-t-on toujours, les yeux des morts,
Et les condamne-t-on à la nuit éternelle?
Cependant on le fait et sans aucun remords :
On a peur de l'angoisse éparse en leurs prunelles.

Ils regardent très loin, beaucoup plus loin que nous.
Vers quelle vision d'un inconnu terrible
Sont fixés à jamais ces doux regards de fous
Qu'on cache pour ne voir le reflet de l'horrible?

Une terreur si grande est en ces fixes yeux.
Est-ce l'immense peur de glisser dans l'abîme?
Peut-être que la crainte est passagère en eux,
Comme l'enfant rêvant de fantôme et de crime,

Quand il passe craintif dans le noir corridor
Au fond duquel la porte a mis sa clarté blonde.
Peut-être que passant de la vie à la mort,
L'âme un moment a peur en s'en allant du monde.

Ils ne nous voient donc plus les pauvres yeux des morts,
Car, pour ceux qu'ils aimaient, ils n'ont plus d'étincelle,
Quand d'eux la claire vie a pris son brusque essor
Et qu'en eux l'eau voyante épaissit et se gèle.

L'angoisse transitoire ou l'éternel émoi,
Nous ne les voyons guère en les blêmes visages,
Car on ferme ces yeux, par pudeur ou par loi,
Et c'est peut-être vain, et c'est peut-être sage.

Aussi nous les voyons seulement un instant,
Lorsque baisant le front moite encor de nos morts,
C'est le suprême adieu qu'on fait durer longtemps,
Tassant les souvenirs dans le cœur jusqu'au bord.

On les ferme, les yeux, et l'on fait aussi bien,
Car ils ont assez vu les laideurs de la vie.
Qu'ils reposent enfin, ne contemplant plus rien,
Puisque les passions en eux sont assouvies.

En la maison d'été, quand l'hiver va paraître,
On a mis les volets, le calme l'investit.
Et l'on clôt les yeux morts, comme on clôt les fenêtres
Des blancs logis déserts d'où le maître est parti.

Jean de Beaulieu.
(*Extrait du* Cadran d'ivoire.)

LÉON HIÉLARD

(23 août 1879)

Léon Héliard est né le 23 août 1879, à Louvagny (Calvados). Il fut successivement répétiteur aux collèges de Domfront, Sablé, Honfleur et Flers. La guerre, seule, l'arracha de cette dernière ville. Il s'y plaisait; il y est revenu. Ce sage, qui sait le prix de la modestie et de la paix, se repose de sa classe en cultivant son jardin.

L. Hiélard a publié jusqu'à présent deux recueils de vers : Images et fétus (*Grandorge et Cie, édit.* 1914) *et* En marge du livre rouge (*Sansot, édit.* 1919). *Il en prépare deux autres. Il collabore au* Journal de Flers, au *Pays Bas-Normand* de Flers, à *Belles-Lettres.*

*D'*Images et fétus, *M. Sébastien-Charles Leconte a pu dire que « c'est un livre d'intimité douce et triste ». L'art un peu hésitant de Léon Hiélard n'a encore trouvé ni sa note personnelle, ni la possession entière de son métier. Pourtant, l'humanité et la vérité de son lyrisme ne peuvent laisser indifférent.* En marge du livre rouge : *notes d'un territorial, dit le sous-titre. Mais ce soldat reste un homme, et son journal de guerre révèle, dans sa simplicité, une observation précise et émue. La langue, qui est celle de tous les jours, ajoute son réalisme à celui de l'observation et le met en valeur. Ce livre repose et console de tant d'œuvres vaines inspirées par*

la guerre, et trop éloquentes. C'est là un mérite ; il le tient de la vérité des souvenirs qui le composent. Ce ne sont pas toujours les plus beaux ; ce sont les seuls qui puissent émouvoir les hommes qui sont revenus de la grande aventure.

On interrogera avec sympathie les prochaines œuvres de L. Hiélard.

Raymond POSTAL.

LA CATHÉDRALE

Vers l'horizon gazé de fragiles tissus
S'allongeait, nef profonde, immense, l'avenue
Qui lançait au zénith, par l'octobre sans nue,
Le double alignement de ses hêtres moussus.

Ils ne bruissaient plus d'éoliens cantiques,
Ces arbres envahis de longs recueillements,
Énormes, monstrueux, tels des piliers romans,
Et sveltes néanmoins, tels des piliers gothiques.

Ils ne résonnaient plus aux concerts de l'été,
Mais une paix de cloître, un mystère de temple
Planaient sous leurs rameaux calmes qui, d'un geste ample,
S'unissaient en ogive à travers la clarté.

. . . .

Et ce tapis d'or roux, ces tentures d'or vert,
Ces verrières d'or jaune, agreste symphonie
De tons chauds, tièdes, froids, vibrant en harmonie,
Faisaient rêver d'un ciel largement entr'ouvert.

Un mysticisme errait dans cet air délectable.
Je m'assis face au chœur dont un banc de granit
Semblait, parmi les houx, vénérable et garni,
Le maître-autel, avec l'horizon pour retable.

Il manquait à l'église une divinité;
Mais je fermai les yeux à demi : le beau livre
Que nous lûmes ensemble et que j'aimais revivre
Se rouvrit de lui-même au feuillet regretté.

Et je revis un jour tout semblable d'automne,
Le jour exquis, le jour lointain, l'unique jour
Où nous vînmes tous deux confier notre amour
A ces arbres géants que votre absence étonne :

Nous leur avions tant dit qu'il était immortel,
Ce rêve d'un instant que leur durée écrase !...
Mais moi je retrouvais la jeunesse, l'extase,
Et votre beauté blonde apparut sur l'autel...

J'ouvris les yeux : la lampe d'or était ravie
Au sommet déjà presque enténébré de l'arc;
La vision charmante avait quitté le parc
Comme elle avait jadis disparu de ma vie.

Léon HIÉLARD.
(Images et fétus.)

MAURICE LE SIEUTRE

(1879)

Maurice Le Sieutre, graveur sur bois et poète, est né au Havre en 1879, *de parents cauchois.*

Il débuta dans les lettres par des chansons patoises que publièrent le Bulletin des parlers normands, *le* Bulletin des parlers populaires, la Vie normande *et* Au pays normand. *Dans ces chansons, dont il composait lui-même la musique, non seulement il enregistrait avec une scrupuleuse fidélité d'accent le parler du pays de Caux, mais encore il lui donnait une forme grammaticale raisonnée. Le Sieutre écrivant le patois, c'est Vaugelas gaulant des pommes, des pommes savoureuses qui ne se dessèchent pas sur la table du linguiste.*

Parti de sa moderne province, Maurice Le Sieutre s'en alla explorer le vieux pays de France. Il fréquenta Villon et Rabelais. A l'un, il demanda la clef de l'argot que parlaient les Coquillards ; à l'autre, le secret d'intéresser nos contemporains avec les aventures de Gargantua et de Pantagruel. Il mit en musique les ballades du pauvre escolier. *Et puis, remontant du* XVe *au* XXe *siècle, il recueillit, à pleines brassées, chansons de route et chansons de bord, chansons de labour et chansons de toile, chansons bachiques, branles, noëls, complaintes. Mais de tous les refrains qu'il a sauvés de*

l'oubli, émondés, reconstitués, quelques-uns seulement ont paru jusqu'à ce jour sous le titre : Chansons et Cantilènes (Eschig-1913).

Maurice Le Sieutre a encore écrit des nouvelles et des articles de critique d'art. Ses bois ont illustré livres et almanachs.

Quant à ses poésies françaises, pour la plupart inédites, elles constituent, selon Ch.-Th. Féret, la vraie richesse de son bagage : « Son art rappelle parfois l'art véhément, expressif et haut en couleur de Tristan Corbière. »

Or, qu'il peigne, dans une large fresque, les vieux quartiers de sa ville natale ou qu'il évoque, dans un rondeau, la retraite des Dix-Mille, Le Sieutre est partout l'ennemi du banal et du médiocre. Ses fables philosophiques sont d'une railleuse amertume. Il observe d'un regard aigu les paysages et les consciences ; et, même lorsqu'il n'écrit pas de chansons, ses vers ont toujours leur musique.

Paul HAUCHECORNE.

MAURICE LE SIEUTRE

D'où vient son poil more, à Le Sieutre ?
Au bord cauchois quelle Armada
— Fraise à godrons, manche à maheutre —
Jeta l'épave d'un soldat?
Du galion qu'il dépréda
L'or vient-il qu'en maître il burine?
— Non, mais la gitane citrine
A, pour dormir une heure à bord,
De sequins vidé sa poitrine
Sur le beau brick qui vient du Nord.

Il mit une penne à son feutre,
Et se fit berger... sur l'Ida.
Eut-il des moutons, sot et pleutre
Troupeau de clichés? — Nenni da :

Ce sont des loups bleus qu'il garda.
Qu'il sculpte au couteau la lettrine
Archaïque, ou suive aux clarines
Ses bêtes de lune, l'essor
D'une voile au loin l'amarine
Sur le beau brick qui vient du Nord.

Dans le nuage gris et neutre
Des pipes, en quelque fonda
Où le spleen havrais le calfeutre,
Son vers se souvient de l'Edda,
Ou d'une estampe de Breda
Naïve de tons, qu enchagrine
La maille de plomb des verrines.
Son vers met l'âcreté du port,
Le pin de Norvège aux narines,
Sur le beau brick qui vient du Nord.

ENVOI :

Bloc de quartz, perle, aventurine,
De son cauchois niellé d'or,
Il sonne aux chansons mathurines,
Sur le beau brick qui vient du Nord.

Ch.-Th. FÉRET.

J'extrais du poème Saint-François, quartier breton du Havre. *les vers suivants* :

Fioriture ancienne autour d'une onciale...
Oh ! la place tranquillement provinciale.
. . . .
Ses murs lépreux en font un préau dans un bagne;
Son église noire est vouée à saint François.

Viens à la messe ici, c'est bon, qui que tu sois;
Tu verras la blancheur des coiffes de Bretagne.

. . . .

Sur le ciel les logis plaqués en ex-voto,
Spectateurs sourds aux loquacités raboteuses,
Aux cancans des armoricaines tricoteuses,
En shall quadrillé comme un carton de loto.

. . . .

Quand les marins sont sur la mer, ailleurs, au large,
Cette place est dans leur esprit comme un signet,
A la page terrienne, où le flot dessinait
Leur port aimé et leur mince bonheur en marge.

Quitte le jour qui fut pour la nuit que voilà.
Les géraniums s'éteignent sur les lucarnes.
Et les chats de leur pas mélancolique incarnent
L'amour, sournois et brut, rôdant sur tout cela.

J'ai publié de Le Sieutre, en 1904, *dans* l'Écho de Normandie, 8 *curieux sonnets* : « GOOD FELLOW'S PAPERS », Ma future, Ma cour, Mon maire, Mon curé, Mon épouse, Mon garçon d'honneur, Ma nuit, Mon chagrin.

Ch.-Th. F.

LA MAISON DU CLAIR DE LUNE

Si l'on me faisait cadeau
des palais du mikado,
peut-être
préférerais-je à tout ça
le nid d'aronde de sa
fenêtre,

Le fenestron décoré
d'un petit rideau carré
de cette
masure, au perron étroit,
où sautillent deux ou trois
pucettes.

La chaumière où j'ai dormi
est comme un trou de fourmi
petite,
et son huis, dûment *bouclé*
par une minime clé-
matite.

Douillette comme un sofa,
sa couchette m'étoffa
de linge,
si pâle et si parfumé
que je rêvai de mousmé,
de sphinge.

Devant sa porte le sol,
planté de pin-parasol,
ondule,
haussant vers le ciel tout nu
un clocheton de menu
module.

Comme minuit s'égrenait
au clocheton qui sonnait,
un souffle
subrepticement souffla,
et — phou ! — s'en fut souffler la
camoufle.

Or, à cet instant précis,
hululèrent trente-six
hulottes ;
puis la lune déforma
les jambes vides de ma
culotte.

Puis je vis sur le plancher
de blanches lueurs danser...
Danseuses
au pas si souple, si lent !
O danseuses si silen-
cieuses !

Je m'endormis à cela
comme Alain (que baisa la
Dauphine)
et j'eus, dans la nuit d'été,
un songe d'une beauté
divine.

Mon cœur vibre comme un luth
à son souvenir; mais — chut ! —
tout lasse.
A bon quoi se ressasser ?
Tout casse, tout s'efface, et
tout passe !

Maurice Le Sieutre.

LOUIS FOISIL

(1880)

Louis-Henri-Joseph Foisil est né le 17 juin 1880, à Domfront, d'une vieille famille de l'Avranchin. C'est dans cette dernière région qu'il passa d'ailleurs son enfance et sa jeunesse presque tout entières. Il fit ses études de droit à Caen, et se fixa ensuite à Paris. Il débuta dans les Lettres en 1906, en publiant, sous le pseudonyme de François Brézelles, une plaquette de sonnets où se croisent l'influence de Hérédia et celle de Ch.-Th. Féret : Figures et choses du passé normand. *Il a publié, depuis, la* Légende du Mont-Saint-Michel *(chez Jouve, édition de la* Revue des Poètes, 1911*) et un poème « écrit en marge de la victoire » :* le Beau jour de la Saint-Martin *(Plon, 1919).*

Lauréat de la Pomme, de la Société havraise d'études diverses (prix Follope), des Amis du Mont Saint-Michel, Louis Foisil a collaboré à la Revue hebdomadaire, *au* Mois littéraire et pittoresque, *à la* Revue française, *à la* Revue des poètes, *à la* Revue catholique et royaliste. *Il allait réunir, en un volume intitulé* Pommiers-sur-Orne, *bon nombre de pièces d'un normannysme authentique lorsque la guerre fut déclarée.*

L'attachement de Louis Foisil au passé de sa province et son regret de ses cadres traditionnels, font l'unité de son œuvre. Sa fer-

veur n'est pas « littérature » et sauve son œuvre de l'ennui, ce danger des épopées laborieusement reconstituées. Sa langue, « plus colorée qu'harmonieuse » (P. Hervelin), possède souvent cette fermeté et ce relief que veulent, pour être dignement chantés, les thèmes de la Race et de la Terre.

Raymond Postal.

LES CROISADES

Sur le monde chrétien, tel un héraut de Dieu,
Dressant le crucifix qu'il porte à sa ceinture,
Un ermite, aux pieds nus sous la robe de bure,
A lancé tout à coup sa harangue de feu.

Et l'Occident entier dont la pitié s'émeut
Des maux qu'aux mains des Turcs Jérusalem endure,
Docile à cette voix ardente qui l'adjure,
Tout l'Occident s'ébranle aux cris de « Dieu le veut ! »

Mais, parmi ces partants que l'Orient fascine,
Et qui, flot débordé, roulent en Palestine,
Seuls Croisés que déjà la victoire ait faits grands,

Marchent, sous la bannière écarlate brandie
Du duc Guillaume et de Guiscard, les Conquérants,
Les Normands de Sicile et ceux de Normandie.

(Figures et choses du passé normand.)

DE SABLE... AU CHEF D'AZUR

(Le Mont Saint-Michel)

(1467)

Celui qui, descendant de la céleste arène,
Prit ce rocher pour sanctuaire et pour parvis,
Y veille en bon soldat du royaume, et sa voix
Suscita la Pucelle aux Marches de Lorraine.

Aussi, comme un petit hobereau de Touraine,
La coquille au pourpoint et le missel aux doigts,
Le roi Louis vint-il au Mont, et par trois fois,
Courber devant le saint sa tête souveraine.

Mais là, le bon plaisir du monarque fut tel,
Que, pour commémorer l'appui surnaturel
Obtenu par Michel au pays des souffrances,

Le Mont, peut désormais, au chef de son écu,
En souvenir de Jeanne et de l'Anglais vaincu,
Coudre le champ d'azur fleurdelysé de France.

(La Légende du Mont Saint-Michel.)

ÉLÉONOR DAUBRÉE

(1881)

Né à Gouville (Manche), le 31 janvier 1881.

BIBLIOGRAPHIE : *Les Fleurs de mon pays*, poèmes (chez Dujardin, à Saint-Lô, s. d.); *A l'ombre des pommiers* (chez Delesques, à Caen, 1914); *Un regard sur la vie*, poèmes et récits du temps de guerre au Pays Normand (chez Delesques, à Caen, 1918); *A tous nos Morts sublimes* (chez Jouve, à Paris) [récompensé par l'Académie française.]

EUGÈNE CRESPEL

(1882)

Né le 1er *mars* 1882, *à Saint-Germain-sur-Ay (Manche), Eugène Crespel n'a quitté sa province que pour remplir son devoir de soldat. Il est maintenant fixé à Cherbourg.*

Il est l'auteur de la Flûte de roseau, *poésies (Ed.* du Sillon littéraire, *Paris*, 1912 *; préface de M. Anatole Le Braz)* ; Fanchette, *pièce en quatre actes, en vers, représentée en* 1913 *au théâtre de verdure de Marnes-la-Coquette (Imprim. Ledelay, Cherbourg,* 1912*)*; Antigone, *tragédie adaptée de Sophocle, en vers (Imprimerie centrale,* 25, *rue Tour-Carrée, Cherbourg,* 1919*).*

Il a publié des poèmes dans divers journaux et revues : le Sillon littéraire, le Penseur, le Courrier de la Manche, Paris-Journal, *etc.*

Raymond POSTAL.

RENÉ FAUCHOIS

(1882)

René Fauchois est né à Rouen, le 31 *août* 1882. *Il vint à Paris en* 1897, *se fit acteur pour étudier l'art dramatique et joua à Paris, en province et à l'étranger aux côtés de Mounet-Sully et de M*[me] *Sarah-Bernhardt, tout en poursuivant seul ses études littéraires. A seize ans et demi, il donna sa première pièce au théâtre de la Bodinière :* le Roi des Juifs, *drame en* 5 *actes, en vers. En* 1902, *le théâtre des Poètes représente* Louis XVII, *en* 5 *actes, en vers.* En 1904, *Gémier monte, au Nouveau-Théâtre,* l'Exode, *trois actes en prose, réponse au* Retour de Jérusalem, *de Donnay. Puis viennent :* la Fille de Pilate, *créée par Vera Sergine en* 1908, *au Théâtre des Arts et reprise l'année suivante à la Porte-Saint-Martin, après l'apparition de* Beethoven, *trois actes en vers au Théâtre national de l'Odéon. En* 1911, *l'Odéon joue* Rivoli, *que devait reprendre pendant la guerre le théâtre Sarah-Bernhardt. En* 1913, Pénélope *(musique de Gabriel Fauré, directeur du Conservatoire, membre de l'Institut), est donnée au Théâtre des Champs-Elysées sous la direction d'Astruc. La Comédie-Française joue successivement de René Fauchois :* L'Augusta, La Veillée des Armes, Vitrail, — La Forêt sacrée, *à l'Opéra. Il a écrit, avec Reynaldo Hahn pour la musique, un poème lyrique sur* Nausicaa, *joué pour la première fois à*

l'Opéra de Monte-Carlo; Masques et Bergamasques *(musique de Gabriel Fauré) au même théâtre. Il a encore donné* Nocturne, *comédie en un acte,* le Miracle, *trois actes,* Boudu sauvé des eaux, *trois actes, et, tout récemment,* Rossini, *trois actes en vers, au Théâtre des Célestins, à Lyon, avec Mme Sarah-Bernhardt.*

Les poèmes et poésies qu'il a publiés dans différents journaux et Revues n'ont pas été rassemblés en volume.

Il annonce les Gloriales, *recueil de vers écrits pendant la guerre.*

*Conférencier, il fit à l'Odéon sur l'*Iphigénie *de Racine une conférence qui souleva des polémiques nombreuses. Orateur et homme d'action, il a fondé le Syndicat des Auteurs dramatiques. Il en est le Secrétaire.*

René Fauchois possède, à un rare degré, le don d'exprimer la vie en animant des êtres illusoires. Son langage direct et son vers habile répondent parfaitement aux exigences du théâtre ; l'ampleur de son souffle est à la mesure des sujets les plus hauts : mais, le poète, en lui, sert le dramaturge qu'il est d'abord. *S'il n'ignore pas la grâce* (Vitrail *en est une preuve) et s'il s'attache à faire de la beauté artistique un des idéals les plus chers à ses héros, son théâtre, par les vertus qu'il exalte, est surtout le théâtre de l'énergie. A ce titre, et dans un temps où il est bon de donner à la scène des exemples d'une humanité régénérée, l'œuvre de René Fauchois est à la fois opportune et bienfaisante. Le ton de* la Danseuse éperdue, *trois actes en prose, qui viennent d'être créés avec le plus vif succès au Théâtre des Mathurins, n'infirme point notre opinion, bien que cette pièce ne propose aucun modèle de vertu et qu'il n'y ait point à y chercher de morale.* La Danseuse éperdue *a prouvé ce que nous savions depuis* Boudu, *la diversité du talent de René Fauchois. Elle témoigne d'une observation aiguë et de la meilleure* vis comica. *Le dialogue est d'un parisianisme exquis. — René Fauchois reste un des représentants les plus qualifiés de notre théâtre poétique, et la comédie en prose n'est sans doute pour lui qu'un violon d'Ingres. Si tardivement qu'il s'y soit essayé, il en joue avec maîtrise,*

Raymond Postal.

LE BEAU TRAVAIL

A Pierre Varenne.

Dehors, le soleil luit sur le jardin joyeux;
La pureté du ciel éblouirait mes yeux
Si je quittais la chambre obscure où je travaille;
La faneuse aux beaux bras, aux cheveux pleins de paille,
Qui lorsqu'elle me voit sourit toujours de loin,
Si j'allais lui parler, près des meules de foin,
A mes baisers, peut-être, offrirait dans la grange
Une épaule et des flancs dignes de Michel-Ange...
Le vin doit être bon que boivent à l'instant
Des rouliers qui se sont attablés en chantant
Devant le cabaret voisin... La rose rouge
Qui, contre ma fenêtre, aux moindres brises, bouge
Et frappe les carreaux, si je la respirais,
A cette heure, quel rêve immense je ferais !...
Loin du labeur noir et secret, le vent qui passe
M'appelle vers le bruit, la lumière et l'espace...
Ne bougeons pas. Restons, seul, devant l'encrier...
Laissons tous les désirs de la terre crier
Au fond de nous leur tendre appel, suave et lâche.
Poursuivons jusqu'au soir la rude et longue tâche;
Et quand l'heure viendra d'allumer les flambeaux
Je verrai rayonner sur la page, plus beaux

Qu'au ciel de juin, les purs rayons d'un soleil grave;
La faneuse tendra vers moi son corps d'esclave
A travers des buissons d'images; l'art divin
Me versera, parmi mes strophes, le grand vin
Éternel que buvaient Horace, Hugo, Virgile;
Un parfum jaillira de mes vers, moins fragile
Que celui qui montait dans l'ombre de l'auvent;
Et je m'enivrerai d'entendre, dans le vent
D'une ode, rassemblés selon le rythme antique,
Tous les cris de mon cœur sauvage et poétique...

René FAUCHOIS.

ORGUEIL

Orgueil sombre comme un remords,
Sculpteur de toutes mes pensées
Qui me fais vivre avec les morts
Au cœur des strophes angoissées,

Sois comme un orage incessant
Sur mon âme ivre de conquêtes
Et roule avec mon jeune sang
La foudre des belles tempêtes.

Quand mon instinct va mal choisir
Fais qu'en moi d'avance ma faute
Me blesse, et hausse mon désir
Vers la lumière la plus haute.

Oh ! que soit pétri par mes mains
Le seul pain qui te fera vivre,
Et que tous mes actes humains
Forment le parfum qui t'enivre !

Mêle un grand rêve à tous mes jours,
Bénis mon silence, fais taire
Mon angoisse à tous les détours
De ma jeunesse volontaire.

Inspire-moi les vœux guerriers
Et les magnanimes prouesses,
Puis épargne-moi les lauriers
Que n'ont pas coupés des déesses.

René FAUCHOIS.

WILFRID LUCAS

(29 septembre 1882)

Wilfrid Lucas, né à Caen (Calvados), le 29 *septembre* 1882. *A débuté au cabaret Bruant en* 1904 *avec deux romances. A fait représenter sa première saynète en* 1907 *au Trocadéro, au Théâtre Mondain et à l'Athénée-Saint-Germain. Comme membre de l'*Union des Jeunes, *a été l'organisateur de conférences populaires sur l'œuvre des grands lyriques français à la Sorbonne.*

Bibliographie : *La Sirène*, petit in-4°, romance (Marius Hervochon, édit., 1904); *le Chemineau*, petit in-4°, romance (Marius Hervochon, édit., 1904); *les Roses s'ouvrent*, 1 vol. in-18 jésus (Figuière, édit., Paris, 1912).

GEORGES LAISNEY

(1883)

Né à Coutances, le 6 mars 1883*, Georges Laisney a fait ses études au lycée de cette ville. Après un séjour en Angleterre et à Jersey, il suivit les cours de la Faculté des Lettres de Caen. Professeur depuis* 1911, *il habite maintenant Saint-Lô. Agrégé de l'Université.*

Affecté pendant la guerre à la division navale de Syrie, survivant du torpillage du transport « Athos » en 1917, *et rapatrié l'année suivante, il doit à son retour vers sa province quelques-uns de ses vers les meilleurs.*

Il a collaboré au Bouais-Jan, *et fait paraître deux plaquettes de vers :* la Première chanson, *Paris,* 1907, *et* Ma petite ville *(imprimerie F. Desplanques,* 41, *rue Saint-Nicolas, Coutances,* 1911*).*

Il semble que la poésie de Georges Laisney, saine, fraîche et spontanée, cherche sa voie entre les tendresses de l'intimisme et la notation humoristique de la vie des petites sous-préfectures normandes. L'émotion et le pittoresque se rejoindront sans doute dans l'amour qu'il porte à sa province.

En préparation :

Le Rose et le gris (*poèmes*).

Raymond Postal.

LE SOIR BLEU

Parle tout bas, laisse ton front sur mon épaule;
Le soir est bleu, je sens ton souffle qui me frôle.
Écoute, le jardin s'endort, laisse ta main
Reposer dans ma main. Je t'aime, le chemin
Devient pâle et lointain, lentement, sous la brume.
Regarde, dans le ciel, une étoile s'allume;
L'ombre nous enveloppe et monte aux arbres gris.
Je ne te verrai pas rougir, si tu rougis.
Parle tout bas, pardonne-moi si ma voix tremble,
Écoute, dans le soir où nous rêvons ensemble,
La chanson du printemps qui monte, le jardin
Va fleurir, les pommiers du clos auront demain
Leur couronne de neige rose et parfumée;
L'aubépine fera les sentes embaumées.
Les rosiers vont fleurir demain, parle tout bas :
Je devine les mots que tu ne me dis pas.
Écoute les chansons qui passent dans les feuilles.
On dirait que pour nous le jardin se recueille.
J'aime le soir tranquille et pur comme tes yeux.
Tous les mots que tu dis semblent mystérieux.
Je sens tout le printemps flotter sur toi, ta robe
A des parfums d'Avril dans ses plis, tu dérobes
Les senteurs des prés verts et des sentiers ombreux,
Et je vois le printemps sourire dans tes yeux.

Parle bas, le printemps va naître, je t'adore.
Le soir est doux, j'entends ton cœur battre, j'ignore
Si demain va venir, parle tout bas, ta voix
Est comme la chanson d'un ruisseau dans les bois;
J'oublie en l'écoutant les jours mauvais, les peines,
Je ne me souviens plus des tristesses anciennes,
Parle tout bas, ta voix me caresse et j'entends
Chanter, dans le soir bleu, mon âme et le printemps.

Georges LAISNEY.

(*Extrait de* la Première chanson.)

JULIEN GUILLEMARD

(1883)

Bibliographie : *Les Voix de l'âme* (chez Jouve, à Paris, 1913); *Vers pour mon frère* (éditions de la Mouette, au Havre, 1919); *les Réflexions de Maître Aliboron*, prose (chez Figuière, à Paris, 1919).

J. Guillemard, né au Havre, le 15 *novembre* 1883, *habite sa ville natale, où il fait paraître, avec une régularité méritoire en ces temps difficiles, la revue* « la Mouette ». *Il m'écrit :*

« *J'ai* 35 *ans d'âge et par l'expérience de la douleur* 70 *ans de vie.* » *Il a été élevé au Vieux-Port, un peu aussi à Quillebœuf. Une terrible maladie de huit ans, dont cinq d'hôpital, où sombrèrent sa jeunesse et sa santé, le foyer qu'il avait créé, toute espérance de bonheur, mais non son courage, l'a ployé effroyablement ; mais il a eu un redressement de géant foudroyé, sous le mont qui l'écrase. Certainement c'est la poésie qui l'arracha de la tombe entr'ouverte. Il a publié en* 1913, *chez Jouve* les Voix de l'âme, *des vers écrits la nuit, sur un lit d'hôpital, sous l'aile sinistre de la Mort,* « *dont le vent cinglant sa face blême faisait jaillir du cerveau l'inspiration douloureuse* ».

Guillemard est un poète de sentiment. La forme sincère de sa

pensée ne s'encombre point d'ornements, d'éléments étrangers à son émotion, va simplement à ses fins. Dans la pièce liminaire de son livre, le Poète, *l'extase de chanter le soulève ; il jure de consacrer sa voix aux seules nobles causes ; il ne sera le courtisan que de la douleur de ses frères :*

Connaissant la souffrance et du corps et de l'âme,
Je me sens attiré par celui qui réclame
Un secours qu'il n'espère plus,
Et le puis distinguer au milieu de mille autres;
Car mon âme meurtrie est esclave des vôtres,
O pauvres frères inconnus !

***

Si ce livre n'était pas daté de 1913, *on le croirait écrit depuis la guerre ; Guillemard nous l'annonce, d'avance en détaille les horreurs, jusqu'au vol des avions sinistres, jusqu'à la punition du reître impérial, « dont l'épée sera brisée ». Il crie Annibal à nos portes...*

***

J'aime le poème de touchant regret qu'il a consacré au suicide de Léon Deubel, et la dernière pièce, le Méconnu :

Oh ! qu'il doit être heureux l'artiste méconnu,
Qui vit seul, aussi loin qu'il le peut de la foule,
En sa candeur divine et son rêve ingénu !...

Celui que l'on coudoie et qui reste invisible,
Qu'on ne devine pas à l'éclat de ses yeux,
A son front grave et noble, à son air impassible;

Avec lequel on cause, en cachant de son mieux
La pitié qu'on éprouve en voyant sa détresse,
Alors que son regard en est plus orgueilleux...

Le poète accepte l'ensévelissement et le ver, mais il veut sa part de rayon, son « bruyct » comme disait le povre eschollier.

Mourir, ah ! ce n'est rien, mais tomber dans l'oubli !

. . . .

Sonnez, cloches de Pâque, ah ! sonnez mon trépas.
Chantez l'heure qui passe et qui ne revient pas,
Chantez le jour heureux des chastes lupercales...
Sonnez mon glas, cloches Pascales.

. . . .

Ah ! comme je voudrais partir en ce beau jour,
Pour ce grand Inconnu qui m'appelle toujours,
Comme un bruit très lointain de joyeuses cymbales...
Sonnez mon glas, cloches Pascales.

. . . .

Cloches de mon pays, ô cloches triomphales,
Et cachée au milieu, confuse au son tremblant,
La cloche du village où je vécus enfant...

Pour se plaindre, pour souffrir, le poète ne se compose pas une attitude ambitieuse du marbre ; il met ses mains sur ses yeux et pleure comme un pauvre homme ; et c'est ainsi qu'il nous touche, revenus de tant de littérature. Il suit le conseil de Léon Bocquet :

Parle de ton bonheur avec simplicité,
Et de ta peine avec des phrases innocentes.

Comme Verlaine, il est pieux à la Vierge Marie,

Il lui parle tout bas comme on parle à sa mère.

La vanité de tout éclairant ma détresse,
En ces moments si durs je vois tant ma faiblesse,
Je me sens si petit,

Que tel un naufragé qui se retient aux branches,
Je te vois, je t'appelle, et dès que tu te penches,
M'accroche à ton habit.

N'y a-t-il pas, dans cette exquise nudité de la phrase, un peu de la suavité du pauvre Lélian?

Ch.-Th. F.

FERNAND FLEURET

(30 juillet 1884)

Bibliographie : Nouvelles parues dans « *les Marges* », à des dates diverses : *l'Homme à l'Épée, Cinéma, le Roman du lai d'amour ;* — Théatre : *l'Institut Braghetti,* en collaboration avec Gabrielle Réval, comédie satirique, 3 actes en prose; — Poésies : *Friperies* (chez Rey, 1907); *le Carquois du sieur Louvigné du Dézert* (à Londres, chez Katie Kings, 1912); *Falourdin,* macaronée satirique (à Delphes, au Trépied Pythien, *l'An III du délire de Lamachus.*) — *Chroniques en vers* dans *les Marges.*

Œuvres de critique et d'érudition : *Les Satyres du sieur Sigognes,* biographie et notes (chez Sansot, 1911); *Œuvres satyriques de Berthelot,* avant-propos et notes (chez Sansot, 1913); *l'Enfer de la Bibliothèque nationale* en collaboration avec Apollinaire et Perceau, *Mercure de France,* 1913. Réédition à la Bibliothèque des Curieux, 1919.

Œuvres annoncées : *la Comtesse de Ponthieu,* roman du XIIIe siècle, traduction (Paris, *la Sirène,* 1920); *Satires de Mœurs du* XVIIe *siècle,* en collaboration avec Perceau (Paris, *la Sirène,* 1920); *les Regrets d'amour* en collaboration avec Perceau (Paris, *la Sirène,* 1920); *les Satiriques français du* XVIe *siècle* (Paris, librairie Garnier, avec la collaboration de Perceau); *les Satiriques français du* XVIIe *siècle* (Paris, librairie Garnier, avec la collaboration de Perceau); *Collection des Satiriques français du* XVIIe *siècle* avec la collaboration de Perceau, *en* 40 *volumes,* à l'Édition (Paris, 4, rue de Furstenberg) : *Sigognes, Motin, Mathurin Régnier, Claude d'Esternod, Jean Auvray, Dulorens, Louis Petit, Vauquelin de la Fresnaye,* etc.

EXTRAIT DE LA PRÉFACE DE LA DEUXIÈME ÉDITION DE *FRIPERIES*, PRÉFACE DE CH.-TH. FÉRET

... Pour étudier la sensibilité du poète, je retourne au pays de son enfance, aux collèges de son adolescence, aux plages de ses rêves. Et tout cela est embaumé dans la précieuse correspondance qu'il échange avec moi depuis toujours.

Que dire de lui qu'il n'ait mieux exprimé lui-même? A le citer abondamment je m'expose, je le sais, au reproche de m'être tracé une tâche trop simple, mais qu'on m'en tienne compte : je me prive du bénéfice d'une facile éloquence sur un sujet qui la porte en soi.

Fleuret est le plus beau poète de sa génération, le plus curieux, le plus varié, et dans ses œuvres libres et bourrues le plus fougueux. Mais puisqu'il n'est ici question que de ses poèmes élégiaques, je demande aux esprits sincères de les comparer aux bêlantes géorgiques d'un poète plus notoire. Je ne me plais guère à telles maladresses qu'on attribue à l'émotion, ni à la voix hésitante et molle d'un vieil enfant qui s'efforce à la naïveté. Telles bucoliques ne sont pas de Virgile, à peine de Segrais. Fleuret, lui, c'est Ovide.

Et il faut s'étonner que la végétation d'une érudition si vigoureuse n'ait point étouffé les roses délicates de la poésie. Il sait et il sent ; il juge et il aime. Le savant qui pourrait d'une chaire épandre la gravité de sa voix, a une jeune bouche émue et rieuse.

Quand il écrivit ce livre, à peine sorti de l'adolescence, il était beau comme un jeune Dieu, et le portrait en peut témoigner que je publiai avec Poinsot dans l'Anthologie des Poètes normands en 1903. *Il avait alors une ironique insouciance du Présent et de l'Avenir, tout à la nostalgie du Passé, celui de la Renaissance :*

Harsoir que je songeais...

et du passé plus proche qu'il a chanté dans Lithographies de 1830. *Et moi, de tant de lustres son aîné, je m'étonnais qu'une époque si peu lointaine pût aux autres devenir touchante, se velouter et*

bleuir par le recul. C'est que je suis monté dans les dernières berlines, à côté des guimpes, des crinolines et des fichus croisés ! Le souvenir, aux vieux, fait tout ce passé présent.

Quelle pente a conduit le tendre joueur de viole qui dans « Friperies » accompagnait Kate au clavecin, la ramenait de la messe dans le vieux salon où l'on cause à mi-voix, quel dieu ironique ou quel mauvais ange l'a conduit jusqu'à la taverne où Louvigné-du-Dézert outrage Eglé comme Saint-Amant la fille d'alliance de Montaigne, où ce vieux bretteur de Louvigné avale de rage ses chicots en guise de pistache, et dans la langue du neveu de Desportes, surpasse les plus gros péchés de Théophile et de Claude Le Petit, mais aussi efface les plus limpides imaginations de Tristan l'Hermite? « Friperies » préparait donc « Falourdin », comme les contes d'amour du Décaméron la chronique railleuse d'une société qui se meurt?

Connaissez ici l'élégiaque pour avoir un jour la surprise du satirique, du Swift qui fait saigner dos et ventres à gros bouillons. Quand nous donnera-t-il ses Épigrammes qui ne sont pas émoussées à la grecque? Quand Louvigné videra-t-il sa salière? Ce livre est donc le tombeau où Fleuret enterra sa jeunesse sentimentale et rêveuse? « Il faut, m'écrivait-il alors, abandonner le souvenir comme un ami puéril, qui ne serait plus de votre âge. Libéré des tombes romantiques, je vais chez Zarathoustra, le maître difficile de la joie. »

Mais quand il chantait les fleurs qui ont des habits d'anciens hobereaux, Fleuret habitait encore la « Maison du Passé ». Il se blottissait dans l'illusion comme dans son berceau d'enfant. Là-bas, devers Saint-Pair, où le vent musicien soufflait aux anches des portes, la Petite Vieille Douleur s'asseyait près de la fenêtre dans ses fichus frileux et ses mitaines, et collait au clinquant doré du carreau son front pâle, si accoutumée à la monotonie de sa tristesse qu'elle n'en savait plus, qu'elle n'en cherchait plus les causes.

Elle écoutait les bêtes de nuit, tâchait de les surprendre vouées à des occupations mystérieuses ; les devinait issant des corridors vermiculaires du bois, inquiètes, chassées par des forces hostiles. Un insecte invisible lui comptait les secondes, du bout de ses pattes grê-

les, contre le mur. avec un bruit de montre usée. « Les cafards sous « leurs frocs de moines espagnols suivis du perce-oreille inquisi- « teur, allaient à matines en longues files serrées vers l'église « sculptée du buffet, ou la souris frère-jacques battait de sa queue « la cloche fêlée d'une moque. *Benoîts et rassis, les gros bourgmes- « tres de cloportes, promenaient leur famille exploratrice. » C'était la Maison hantée ; quelque Belle du second Empire, aux épaules tombantes, y descendait d'un cadre doré vers le lit du Poète adolescent « pour y mettre à son cou son âme comme une écharpe bleue ». Mais d'autres fois que de rêves angoissants ! Si bien qu'il craint de rester seulet avec sa douce âme fatiguée. Et pourtant et toujours, du grand puits de la Nuit, il s'acharne à tirer l'Eau de Tristesse, où toutes les Ombres sont tombées...*

Le jour il avait le pays mystérieux (comment eût-il pu vivre dans un pays sans mystère?) où les sabots des pauvres chouans enterrés après la défaite, crèvent encore le sol de la lande, le pays plus celtique que normand de l'Avranchin, avec ses ajoncs, ses étangs, ses dunes aux chardons bleus où dansent les fées, ses glauques profondeurs où tintent noyées les cloches d'Is.

Mais écoutez Fleuret parler lui-même, et croyez qu'il aura été le premier étonné de retrouver sans peut-être les reconnaître ! — après tant de jours — de retrouver ces lettres et ces ébauches, nées autrefois d'un calame hâtif mais sûr, belles sans s'occuper de l'être, parce que de lui rien n'est vulgaire, même dans l'abandon d'une lettre familière où d'un amical entretien.

« Vous souvenez-vous, mon cher Féret, d'un soir de Saint-Pair, où nous regardâmes si longtemps les fantômes monter de la mer? La mer latine n'a pas de fantômes, elle. Ils aiment la mer bretonne, où les marins ont le culte des morts...

« Quelle obstination ont les êtres et les choses à survivre !. . . .
« . . . . Il y a même des morts multiples qui entrent en nous comme les démons du moyen âge entraient par la bouche et les narines des possédés. Il y a des jours où je me sens Ancien. J'ai la mémoire obscure de faits que je n'ai pas vécus ; mes gestes ne m'appartiennent pas ; et ma figure n'est plus

tout à fait la mienne. J'hospitalise des ancêtres. Ils n'osent pas, craignant d'être chassés, se montrer les maîtres. Je les sens craintifs et suppliants. « Oh ! laisse-nous encore un instant, mon enfant ! Ne reprends pas ta conscience ! Laisse-nous retoucher les vieux objets que tu gardes : nous t'abandonnons la connaissance de leurs secrets. Remets cette bague, ouvre cette boîte... »

« Je suis docile à ces possessions si douces. Hélas ! je n'aurai point de fils en qui revivre, quand je ne serai plus qu'un regret dans l'air ! »

Fleuret a fait ses études en divers collèges de Normandie, de Bretagne et de Jersey. Il s'est plu davantage au Petit séminaire de Mortain où l'on respecta son indolence et ses inclinations littéraires. Ce petit séminaire était charmant. Il avait des préaux gothiques, une chapelle aux voûtes azurées fourmillantes d'étoiles comme une nuit d'Orient, un parc, un moulin et une colossale statue dorée de la Vierge. Les élèves jouaient aux dés sur la pierre tombale d'une Marguerite de la Tour d'Auvergne qui avait été abbesse de cet ancien couvent, au temps des Lettres portugaises. La cour du collège avait été le cimetière des belles nonnes. L'enfant poète en creusait souvent la terre et s'étonnait du remugle fétide que conservait encore l'humus humain après tant de siècles, de piétinements, de gels, de pluies, de saisons alternées. Et songeant qu'il tenait peut-être dans le creux de sa main les cendres, mêlées de pierres, d'une belle gorge, il les ensevelissait de nouveau avec une dévotion nuancée de tristesse et de délices.

De Jersey qu'il habita, mon ami garde aussi des souvenirs colorés ; une année que j'y étais à mon tour, il m'écrivait de Paris : « Et moi, je demeurais à Salvandy Terrace. Vous êtes logé dans l'antre de l'ouragan, je l'étais chez les zéphyrs. Je m'asseyais sur la jetée qui regarde la petile île fortifiée. La mer y est belle. J'aimais aussi les petits cimetières dans la campagne. Il est malheureux que ce ne soit plus le temps des roses, là vous en auriez vu d'admirables. Ce sont les joues des Queens Mabs mortes. Elles sentent un peu le fard et la peau d'après le bal. On dit que la beauté de la Turquie est dans ses cimetières, celle de Jersey est aussi dans les siens, et les tombes

anglaises ont la forme des tombes orientales. Ce sont des pierres levées dont le sommet est arrondi. Les plus anciennes — il y a là-dessous des huguenots chassés par la Révocation de l'Édit de Nantes — choient de tout leur long dans les fleurs. C'est alors que le mort est bien mort, qu'il a disparu de la mémoire des hommes, que les vers eux-mêmes le délaissent, et qu'il n'importe plus que son nom se lise encore.

« *Le mien doit se lire sur un arbre à Bouley-Bay, et c'est sur cette écorce, hélas ! qu'il a le plus de chance de durer ! Ni fils, ni gloire* (1). *Quand vous irez au Pollet je vous dirai sur quel tombeau Louvigné a gravé le sien avec sa rapière.*

« *Je vous écris avec mélancolie, je m'ennuie plus que jamais. Je voudrais respirer les roses de Sainte-Brelade et d'un autre lieu aussi...* duquel je ne sais pas le nom. *A bientôt. My best wishes. F. Fleuret.* »

La correspondance de mon ami, la courtoisie délicate de sa compagnie érudite, auront compté parmi les plus grands charmes de ma vie.

Cette dernière lettre terminera mes citations : « *Je fus toujours une sorte de néo-classique, vêtu par dandysme d'habits neufs. Je n'ai jamais cru à mes illusions, elles furent des déjeuners sur l'herbe... C'est tout cela que respire* « *Friperies* ». *Le retour au passé n'est que la négation de l'espoir, et c'est une ironie voilée. J'ai préféré cette grisaille à l'ardeur des grands mots, car les gens qui se grisent de mots sont les alcooliques du sentiment. Il en est d'autres qui pataugent dans la pitié, et s'y couchent ivres-morts. Pouah ! F. Fleuret.* »

Par une aïeule qui habitait le château d'Anet, Fleuret descend de Louis-Jean-Marie de Bourbon, petit-fils de Louis XIV, qui se distingua à Dellingen, Fontenoy et Raucoux. Dans un sonnet du « *Verger des Muses* » *j'ai fait allusion à sa frappante ressemblance avec Louis XV :*

En tes lêvres de proie un Penthièvre persiste,
Et dans tes yeux chargés de secrets défendus,

---

(1) Depuis la gloire est venue, avec l'admiration de tous les écrivains qui comptent, avec un noble amour, et le bonheur.

Dans ton port où revient un Louis XV triste,
S'ennuie un roi blasé de son trône perdu.

Est-ce que cette origine n'explique pas elle aussi « Friperies », ce livre de princière mélancolie et de grâce hautaine?

Et maintenant je me hâte de vous présenter l'ingénieux, l'érudit commentateur de Mathurin Régnier, de Berthelot, de Motin, de Vauquelin, de Sigognes. Et guidé par celui qui les étudia le plus près, et en renouvela la connaissance, j'évoque le cabaret de la Pomme de Pin, j'évoque Macette, la galerie du Palais, les Libertins et les Satiriques du XVIe *et du* XVIIe *siècle. Et dans le studio de Fleuret, à Passy, je feuillette en sa riche bibliothèque les originaux de sa documentation, l'immense appareil de ses notes, tout ce qui permit à sa critique de corriger les jugements et les vues des commentateurs sur la plus curieuse époque de notre littérature.*

SONNET A F. FLEURET.

Dans un recueil tout neuf, d'un antique rimeur
Si tu bats la poussière et fais fondre le givre,
Tu préfères le vieux poète en son vieux livre,
Où lui-même se lut et perçut sa rumeur.

Pour toi, Sercy, Courbé, Barbin, — ces imprimeurs
Dont règne la devise en latin sur le cuivre, —
Notre beau Dix-Septième et LOUIS font revivre;
Par tes soins du laurier classique rien ne meurt.

Nos vieux maîtres, que tu les sais ! que tu les aimes !
A croire qu'en une autre existence toi-même
Tu fus l'un d'eux, et non pas certes le dernier;

Théophile ores sonne aux cordes de ta lyre;
Ores, si j'ai goûté le plat de ta satire,
Je prononce le nom de Mathurin Régnier.

Ch.-Th. F.

Fleuret a édité chez Sansot les Satyres du Sieur de Sigognes. Ce n'était qu'un choix qu'il a complété avec une préface nouvelle. Sigognes, gouverneur de Dieppe, et ami d'Henri IV, en même temps que celui de M[lle] *de Verneuil, est un des meilleurs poètes satiriques français, du commencement du* XVII[e] *siècle. Ses œuvres étaient jusqu'ici éparses dans les recueils et les manuscrits. En cette nouvelle préface, Fleuret étudie la satire en France, à cette époque, et nous prouve l'influence des satiriques italiens sur cet auteur, quelque dix ans avant que Mathurin Régnier y ait trouvé lui-même la source de son inspiration. Fleuret démontre que, contrairement à l'opinion reçue, les écrivains qui passaient pour des disciples du neveu de Desportes, l'ont au contraire précédé. L'École dite de Mathurin Régnier est une école posthume, le plus souvent sans synchronisme ni cohésion, et dont les principaux représentants sont le Percheron du Laurens et le Normand Garaby de la Luzerne, sans parler des plus illustres, Boileau, Régnard et Molière.*

Pour Régnier lui-même, Fleuret va nous donner de ses œuvres l'édition critique et bibliographique la plus complète, en deux volumes, avec l'indication des sources italiennes, latines et françaises. Certaines pièces retrouvées dans les auteurs antérieurs leur ont été restituées, et le texte a été soigneusement revu sur les éditions primitives.

Fleuret, pour compléter l'étude de cette époque si féconde en satiriques, a publié également chez Sansot, les œuvres de Berthelot *qu'il projette de refondre, et achevé celles de* Motin; *F. Fleuret a publié beaucoup d'autres ouvrages sous des pseudonymes, en collaboration.*

Ch.-Th. F.

UN SOIR

La fanfare des cors rend son âme légère,
Et le soir se recueille en l'église des bois;
Car au ciel qui se fane, à d'invisibles doigts,
Tremble l'hostie lunaire.

*
* *

— Seigneur, dieu du Silence auguste et de la Nuit,
Sanctifiez les fleurs qui meurent embaumées,
Et les vieilles maisons, expirantes aussi,
Qui râlent leurs fumées.

*
* *

Seigneur, acceptez l'âme humide de sanglots
Des grands parcs éplorés et des forêts d'automne;
Seigneur, bénissez la louange monotone
Qui monte des jets d'eau.

*
* *

S'il est, par ce beau soir, une humble destinée
Qu'il vous faille choisir pour en orner les cieux,
Au moins qu'indolemment la mort lui soit donnée,
En souffle sur les yeux;

***

Que son cœur ait la paix de l'abside fermée
Qui vous priait encor tantôt, depuis mille ans;
Et que le sol lui soit moins lourd que les buées
Que voici sur les champs.

(Friperies.)

LE MATIN

Corinne, ces valets fauchans,
Le vieil Saturne les imite :
Hastons ! Le matin nous invite
Et le faict dire par ses gens.

Oy le bouvreuil et la linotte,
Et le verdier et le pinson
Dans leurs trilles rouler ton nom;
Oy ce bicquet qui le chevrotte !

Oy la trompe, au loin, du chasseur,
L'hermitte tirer sa campane,

Le musnier chanter sur son asne,
Et l'appel sur l'eau du passeur.

Voy ce moulin qui nous faict signe
En se haussant sur le costeau,
Et la girouette d'un chasteau
Qui je ne scay quoy nous désigne !

Ce char dépasse notre toist;
De feurre il roulle une montagne :
Impatiente, la campagne
Décide de venir à toy !

. . . .

Penchée au fluyde crystal,
La naïade ses cheveux peigne,
Et le petit pié qu'elle baigne
Fust façonné dans le coral...

. . . .

Sus, l'Heure un peu du Jour grignotte,
Comme sa noix un escureuil;
Le temps agile est un chevreuil,
Et ma Corinne une marmotte.

Le lict laisse faire au vallet;
Les Nymphes ont battu la mousse
Et l'ont jetée en molle housse
Où reposer ton corps douillet.

Le Matin est aux dieux antiques,
Nuds et beaux comme des amans,
Et le soir aux renoncements
Dans les ténèbres catholiques.

(Le Carquois.)

STANCES A LA LOUANGE D'ÉGLÉ

FILLE SALE

. . . .

Églé, sois louée à toujours
Pour tes genous, qui des labours
Ont conservé la terre amée !
Recognoist-on pas, à les veoir,
Que tu prias sous la ramée
Courbée à l'Angelus du soir ?...

Églé, tes tétins enfuméz,
Ce sont deux gros boulets raméz
Que le Boisteux fist dans sa forge.
Si bien que le Fils de Junon
Voudroit reposer sur ta gorge,
Luy qui dort auprès d'un canon.

Un distique forment tes bras,
Églé, sur la page des draps
Escrit à l'encre de la Chine;
Et l'aisselle de chacun d'eux
Ryme bien avec sa cousine
Pour le nez comme pour les yeux.

Églé, tes cheveux sentent fort
La feuille morte et le bois mort
Alors que ta main les deslie;
Tout l'Automne, amer et declos,
Au vent nocturne s'exfolie
Quand ils s'écroulent sur ton dos.

Églé, tes aureilles enfin
Exsudent l'Ambre et le Succin,
Ou ressemblent deux coquillages.
Les flots les ont abandonnéz,
Et dans ces délicats naufrages.
Des sablons sont encloizonnéz.

Églé, vaisseau noir et poreux,
D'où filtrent basmes odoreux,
Que l'eau jamais ne te cognoisse;
Blanchis et je suis desgrisé,
Comme un Biberon qui délaisse
Un vase de vin baptisé !

(Le Carguois.)

FALOURDIN, *Macaronée satirique.*

Le Début

Écoute un peu, Mary, laisse pendre à requoi
Ces pipeaux qui font croire à qui monte chez toi,
Nonobstant le fracas, l'embarras et la boue,
Que son voyage touche aux portes de Mantoue;
Si tu translates, voire, un Boëce chanci
Dans ta sombre maison du Carrefour Buci
Que peuplent des bouquins et des pots de la Chine,
Mary, daigne dresser et l'oreille et l'échine!
Ce n'est point qu'échauffé sur les nouveaux auteurs,
Je te vienne parler de ces innovateurs
Qui font balbutier une Muse soularde,
Et pour rime à *Dijon* ne trouvent que *moutarde;*
Ce n'est point que Barrès, chez les Topinambous,
Aille encor de Pallas découvrir les Hiboux;
Ce n'est point, mêmement, qu'un Nègre politique
Féru de liberté comme Caton d'Utique,
Articule un sabir des rives du Gabon
Devant les Opinants de la Case-Bourbon;
Bref, ce n'est point non plus que la Lithotomie
Pour lui bâtir un pont taille l'Académie.
C'est... ah! je ne sais pas, Mary, comment nommer
Cette chose par quoi je te voulais charmer,

Si c'est un conte en l'air engendré de la Nue,
Ou bien réalité solide et reconnue :
Car l'on dit qu'Apollon nous barbouille l'armet,
Lorsque nous descendons de son double sommet,
De sorte qu'il faudrait un nouvel Evhémère
Pour démêler le vrai d'avecque la chimère.
N'importe ! ce n'est toi qui diras que je mens,
Toi qui prends ton plaisir aux anciens Romans,
Qui rencontres parfois Panurge ou Picrochole,
Et tires son faux nez à la fière Hyperbole.

. . . .

La Fin

« Sois maudit, Falourdin, entre tous les infâmes !
Oui ! qu'un peuple d'enfants, de filles et de femmes,
Pour te vitupérer s'élance à ton retour,
Comme les passereaux assaillent un autour,
Et comme eux redoublant du bec et de la serre,
Qu'il te pille, bandit ! qu'il te griffe et lacère.
Bref, que tu ne sois plus qu'un amas repoussant
Où les chiens dégoûtés pisseront en passant ! »...

Ayant dit, je m'en fus, amoureux de mon ire
Qui me fait aujourd'hui père d'une Satire.
Remettons-nous, Mary; cherchons l'évasion
Et de ce long discours et de ma vision :

Répète que la Vigne, en Orient conquise,
Dut chez toi de verdir au jeune Dionyse,
Au fécond Dendrités, au joyeux Bromien,
Bassare, Dithyrambe, Iacchus, Nysien,
Beaux noms qui suffiraient au faste de la Lyre !
Et comment, attelé de Faunes en délire,
Sur un char de lierre et de pampres orné
Jusques en ta patrie il s'est acheminé...
Si ta verve se glace à quelque Mimallone
Qui mêle au sang des faons la veine de l'Automne,
Le vieux Jean Clopinel peut tendre à ton regard
Du plantaire gothique un pourpre moins hagard,
Le grégeois de Vendôme un œillet plein d'avettes;
Sinon, que Barôsai, de ses vives musettes,
Nous suscite une grange aux remugles de coing,
Où Toinette en paniers danse un branle bourgoing;
Autrement, croyons-nous, lecteurs de La Fontaine
Dans le Parc de Versaille où Psyché se promène
Écoutant la pavane au roseau d'un Sylvain;
Puis, remplis-nous, Mary, deux gobelets de vin,
S'il est vrai que Bacchus, d'après les Moralistes,
Soit, avec Apollon, le Passe-temps des Tristes.

Fernand FLEURET.
(Falourdin.)

GABRIEL-URSIN LANGÉ

(1884)

Je suis né à Rouen, rue des Bonnetiers (1884), *en ce mois d'août où la Vierge préside à la moisson, aux portails des cathédrales. Notre fenêtre était un vitrail : mes yeux se sont ouverts sur la splendide surgie des tours et des flèches de la Primatiale, et ma mère, qui naquit dans un vieux logis de la Péninsule gémétique, — apercevait souvent le Cardinal-Primat promener sa pourpre dans le décor* XVII[e] *siècle de son palais. Il semble que ces paysages aient toujours influé sur ma vie. Ensuite, mon enfance s'écoula dans les Flandres, — et mon premier livre s'intitula les Bélandres. Autodidacte, j'ai élargi moi-même mon horizon. Huysmans m'apprit à écrire, et ne me fit point détester Homère... Pages des livres, clavier aux modulations exquises, et sans fin... Quant au geste d'écrire, il ne saurait être vain, car tout regard au ciel, dit Hugo, est une œuvre... Et quiconque eut vraiment ce regard n'a-t-il pas le droit d'espérer qu'il se survivra un peu, tout au moins dans cette « mélancolique éternité du livre » dont parle le doux poète du* Règne du Silence?...

Gabriel-Ursin LANGÉ.

Bibliographie : *Poèmes du Soir* (1917). Édition à petit tirage ornée d'un bois gravé d'A. Rouquet (la Maison française d'Art et d'Édition); *les Logis de Huysmans*, en collaboration (1919). Préface de Léon Deffoux (la Maison française); *les Bélandres* (1914). Édition illustrée de 55 crayons de P.-J. Poitevin (Figuière). — Collaborations : *Paris-Journal, le Donjon, Revue normande, Normandie, les Pionniers de Normandie, la Mouette, le Monde latin, la Revue méridionale*, etc., et actuellement *les Images de Paris*.

POÈME POUR MA VILLE NATALE

Je suis venu ce soir vers la ville natale,
Et j'écoute une voix perdue en l'horizon :
Voix d'un lointain aïeul qui tel un noir pétale
Effeuille un peu de deuil sur mes jeunes saisons !

Et tandis que brasille au delà de la ville,
Herse prodigieuse, une gare de feux,
Une cloche a pleuré, plainte étrange et débile,
Sur la ville endormie un morne couvre-feu :

« Tes genoux ont bercé mon enfance évanouie,
O ville, dans le mois de l'Épi radieux !
Et depuis sur mon front toujours s'est épanouie
L'ombre des hauts clochers qu'élevaient mes aïeux !

« O Nefs, protégez-moi, car vos ailes sont larges...
Car ma mère a prié près de ce chapiteau;
D'un pied las elle usa le dessin de la targe
Du Seigneur, qui repose à l'abri du linteau...

« Vitraux, éclairez-moi par vos saintes images,
Où la flamme a bondi des puits de vérité...
N'ai-je pas feuilleté souvent vos bonnes pages?
Et cherché dans vos *fonds* un peu d'immensité?

« Cloches, consolez-moi de votre voix si pure,
Et soutenez ma foi aux longs jours de tourment...
En cette vie où monte une chanson impure,
Donnez le son de voix de mon pays normand!

« Maisons, abritez-moi, vos solives sont fortes;
Vos pignons gracieux, si riants vos carreaux...
Et laissez-moi heurter vos accueillantes portes
Pour en fleurir le seuil de mon plus beau rameau...

« Rue aux courbes de l'arc qui lance, grave et frêle,
Le trait pur et gemmé de quelque flèche à jour,
Conduisez-moi, chemin, où la vie est plus belle,
Vers les pourpris sacrés fleuris d'un peu d'amour!

« Fleuve séquanien, mire nos cathédrales,
Et mon âme accrochée au pallium d'un saint,
Car je sais en ton cours plus d'une abbatiale
Dont navigue la proue au mystique dessin...

« Et lorsque obscur gisant dans la terre lointaine,
J'attendrai le signal de l'Ange, au Jugement,
Mon esprit inondé de visions certaines
Ne connaîtra jamais le morne isolement.

« Ainsi, je dormirai d'une âme moins inquiète,
Dans la tombe emportant du rêve à effeuiller,
Ayant mis à ton front mon baiser de poète,
Rouen, comme une fleur close en de beaux feuillets !

« Car mon âme est semblable aux clochers séculaires,
Jets d'eaux pétrifiés fusant de la Cité,
Dont la sculpture fine a gardé la lumière
Du moyen âge épris de blanche éternité !... »

Rouen, octobre 1919.

Gabriel-Ursin Langé.

AUGUSTE-PIERRE GARNIER

(1885)

Bibliographie : *Sur la colline; Les Dicts d'amour* (1913) (2 plaquettes non mises dans le commerce, tirées à 60 exemplaires); *la Geste de Jehanne d'Arc* (1914); *le Mystère de Sainte-Geneviève* (1916); *la Gloire de la Terre* (1917); *les Angoisses* (1918); *le Dit de Sainte Odile* (1919); *les Corneilles sur la Tour* (1920); (toutes plaquettes à tirage limité sur papier de luxe, librairie Garnier.)

M. Auguste Garnier a collaboré à diverses revues : *Revue hebdomadaire, les Annales, le Correspondant, les Essaims nouveaux, la Minerve française.* — Il a fondé en juin 1919 une revue de littérature et de critique : *la Minerve française.*

M. Auguste Garnier est né le 12 octobre 1885 à Quettreville, dans un de ces bourgs de la côte normande qui s'espacent, à distances égales, de Coutances à Granville : il y a passé son enfance et sa jeunesse ; c'est là qu'il a appris à aimer et à comprendre la nature. Car le pays est d'une magnifique beauté : d'un côté de la grande route toute droite et toute blanche qui monte et descend, une rivière limpide et vive court le long d'un coteau boisé ; de l'autre, en bordure des dunes grises, les blés mouvants ondulent au vent de mer.

L'horizon est largement ouvert ; le ciel sans cesse balancé par le vent ou la brise apparaît d'un bleu très pur, et même dans les jours sombres, il s'illumine à l'occident des reflets d'aube qu'y projette la mer toute proche. La race est intelligente, laborieuse, sérieuse ; la richesse du sol et la douceur du climat l'ont préservée de toute rudesse ; un isolement prolongé a sauvegardé son intégrité morale ; une foi tranquille a entretenu en elle la délicatesse des sentiments. De cette terre et de cette race, M. Garnier en est par ses racines profondes, par son amour de la « bonne terre » et du paysan, par les qualités de son esprit lucide et pondéré, la finesse de son goût et de sa sensibilité, le recueillement et les élans mêmes de sa pensée, par le mélange de franche observation et de sain idéalisme qui caractérise son œuvre.

Au lycée de Coutances, Auguste Garnier se fit remarquer au milieu d'une élite de belles intelligences ; puis il vint achever ses études à Paris au collège Rollin. Il songeait à faire sa carrière dans la littérature quand il devint le propriétaire de la librairie Garnier. Les Lettres n'y perdirent rien ; non content de les cultiver, le jeune éditeur se voua à les servir de toutes les ressources et de tous les moyens dont il disposait désormais. Ce qu'il était d'abord prêt à faire par goût et par choix, il allait le faire par devoir et conviction. C'est pour défendre notre littérature dans ses traditions les meilleures et ses tendances légitimes qu'il a fondé récemment une nouvelle revue littéraire, la Minerve française, *hospitalière et généreusement ouverte à toute pensée et à toute œuvre sincères. Quand sa tâche d'éditeur est terminée, Auguste Garnier, qui est aussi un bibliophile érudit et artiste, aime à se recueillir, à travailler encore, au milieu des livres rares et des éditions originales qu'il a rassemblés ; dans cette riche et magnifique bibliothèque, qui est elle-même un chef-d'œuvre de goût, il se plaît à mettre la dernière main aux poésies qu'il a ébauchées ou composées au pays normand.*

L'auteur n'a pas livré au public ses deux premiers poèmes ; ils n'appartiennent donc pas à la critique. Qu'il soit permis du moins d'y relever quelques détails significatifs : c'est à Sully-Prudhomme

que sont empruntées les épigraphes qu'on rencontre dans le premier recueil (Sur la colline), *en particulier celle-ci :*

D'innombrables liens, frêles et douloureux,
Dans l'univers entier vont de mon âme aux choses.

et ce vers de M. Garnier lui-même pourrait servir d'épigraphe à son œuvre :

En mon âme s'agite un monde de tendresse.

Dans la variété des sujets traités, confidences et fantaisies, impressions, tableaux et descriptions, ces premiers poèmes sont marqués d'un idéalisme fervent et généreux. C'est à lui-même que le poète s'adresse, quand il écrit :

Ami, garde ton cœur pour de nobles amours;
Monte vers l'idéal, monte, monte toujours.

Tendresse et idéalisme, c'est toute l'âme et toute la poésie d'Auguste Garnier ; à mesure que son talent va mûrir et s'élargir, il plongera de plus en plus dans la réalité ; mais l'idéalisme tempérera toujours l'exactitude de l'observation, et dans l'homme, au cœur resté jeune, se retrouvera la tendresse délicate de l'adolescent.

C'est à l'idéal antique et éternel de la race qu'Auguste Garnier a voulu consacrer les prémices de son jeune talent, et se sentant attiré par nos légendes religieuses et nationales, il a rapproché les plus belles en un triptyque : la Geste de Jehanne d'Arc (1914), le Mystère de Sainte Geneviève (1916), le Dit de Sainte Odile (1919). *Sujets magnifiques, mais d'autant plus délicats pour qui prétendrait les embellir : car le péril est de se laisser aller à son imagination, à son éloquence ou même à son cœur ; de tels sujets ne comportent ni lyrisme ni littérature ; les paraphraser ou les commenter serait une faute de goût. Ce sont des sujets de vitrail qui réclament la simplicité, la délicatesse et la sobriété. Voilà pourquoi Aug. Garnier, à qui notre vieille langue est familière, lui emprunte*

le charme de ses mots et la grâce de ses tours : le poète qui a « deuil de n'être point trouvère ou jongleur » *a su dire* « en des mots fleuris de légende » *et pénétrés d'héroïque tendresse la gloire d'un passé très vivant ; car ce passé a préparé le présent, et les douleurs du présent nous le rendent plus cher et plus sacré ; comme l'a remarqué Ch. Le Goffic, « bien des vers de ce* Mystère, *de ce* Dit *et de cette* Geste, *s'ajustent exactement à des situations actuelles.» Mais de chaque légende le poète n'a retenu que les épisodes essentiels ; il les a resserrés encore dans le cadre du sonnet, la seule forme poétique qui, depuis Sully Prudhomme et Hérédia, se prête le mieux, et également bien, à l'expression concentrée des sentiments et aux brèves évocations de la légende ou de l'histoire. En même temps, le poète s'est gardé de toute affectation de style ; il s'est effacé avec la simplicité et la modestie de nos vieux « imagiers » ; il a traité ces sujets dans une note exacte et discrète, avec une sobriété qui n'exclut ni l'émotion ni le plus noble effort d'art, et qui atteste le goût le plus délicat.*

Le poète lui-même écrit en tête de la Geste de Jehanne : « Pour bien chanter la Vierge de Lorraine, il faudrait avoir une âme d'enfant et la naïveté charmante de nos vieux poètes des Mystères. En ces vers qui suivent, humbles et sans prétention, l'esprit ne trouvera ni la grandeur des tragédies, ni l'éclat des épopées, ni le précis de l'histoire, mais des visions, des rêveries, et un timide essai de symbole glorieux. »

Il nous avertit ailleurs qu'il a voulu faire revivre simplement en laudes et poèmes *ces âmes de bergères, d'héroïnes et de saintes ; et, à propos du* Mystère de Sainte Geneviève, « ce mystère très humble, dit-il, n'aspire qu'à demeurer le geste de piété d'une âme dans la foule ».

Le sentiment religieux, qui domine partout, purifie et ennoblit les deux autres sentiments, — celui de la famille et celui de la nature, — qui remplissent ces poésies. Car « jamais, a-t-on dit avec raison, M. Garnier n'est mieux inspiré que par sa compréhension de la nature ou quelque tendresse familiale ». (H. Charasson.) L'amour paternel s'exprime avec une douce et grave émotion dans l'ode que le poète adresse à sa fille, une toute jeune enfant, pour lui dédier

le Dit de Sainte Odile, *pièce d'une fraîcheur exquise qui a la grâce d'un sourire, la douceur d'une caresse. L'amour filial a inspiré le poème suivant, la* Gloire de la Terre, *hommage attendri d'un fils reconnaissant qui sait tout ce qu'il doit au pays natal, à la terre maternelle. De cet amour jaillit cette heureuse plénitude d'émotion qui déborde dans les descriptions champêtres de ce recueil. Le réveil de la ferme, les notes graves de l'angélus, le pieux carillon des cloches, le jardin « tout rempli de groseilles », l'abreuvoir au bord de la route, le vieux manoir..., dans tous ces tableaux, que relie le fil souple et ténu d'une idylle, que de variété, mais surtout que d'émotion, quelle effusion et quelle élévation ! Le poète aime et admire ; il aime et glorifie la terre, les paysans*

Paysans au front dur, aux bras forts, aux yeux francs,

comme il dira dans les Angoisses; *il admire les vieilles « en bonnet blanc » qui ont toujours*

Des fleurs à la croisée et du pain dans la huche.

Il écoute tout ce qu'enseignent la nature et la terre ; naturellement sa pensée s'élève, et la description s'achève en méditation ; car c'est bien « la gloire de la terre » que chante ce poème, non seulement sa beauté et sa magnificence enchanteresse, mais la grandeur morale de tout ce qui vit ici, chante et travaille, de la nature et des âmes.

C'est aux souffrances de la guerre qu'Auguste Garnier a consacré les Angoisses, *le plus émouvant de ses poèmes ; les sentiments qui l'inspirent ordinairement se retrouvent là fondus dans l'amour de la patrie ; voilés de crêpe, ils s'y nuancent de gravité et de pénétrante douleur. D'autres poètes ont, avec une lyrique éloquence, décrit les horreurs de la guerre, clamé la haine, exalté l'héroïsme ; avec une simplicité et une sobriété non moins émouvantes, Auguste Garnier a dit les douleurs et les sacrifices ; il évoque le dernier baiser des mères qui ont consenti l'adieu suprême, il montre la vaillance des femmes et des enfants aidant les vieillards au travail des champs, il inter-*

prête les remords de ceux qui, malgré eux, sont loin du danger... Les plus belles pièces sont celles qu'inspire la pitié (Pour un paysan, Musique, l'Angélus, les Ailes), *surtout la poésie intitulée* les Aveugles : *c'est dans cet écrin le joyau de choix et de prix ; car le poète a mis là toutes les richesses de son cœur et de son talent. A-t-on jamais exprimé en termes plus simples et plus pénétrants, l'émotion qui nous étreint à la vue de ces malheureux dont l'affreuse blessure a moins mutilé le corps que la vie, et qui à la fois près et loin de nous marchent comme des morts au milieu des vivants? Ils ont perdu tout ce qui fait pour nous la beauté de l'existence ; mais ils ont une vie intérieure — e† combien intense ! — dont la grandeur rayonne sur leurs fronts graves :*

Si la nuit éternelle à l'entour d'eux ourdit
Un arge et long suaire,
C'est à leur front pâli, mais beau, que resplendit
La divine lumière.

D'un recueil à l'autre, comme je l'ai indiqué, le poète a tenté le plus noble effort d'art pour se renouveler, ou plutôt pour s'adapter chaque fois à son nouveau sujet. Ainsi apparaissent les divers aspects de son talent : sobriété et simplicité dans les poèmes religieux, abondance et allégresse dans la Gloire de la Terre, *émotion contenue et gravité dans* les Angoisses. *Le poète annonce un nouveau recueil,* les Corneilles sur la Tour : *les fragments déjà parus dans* la Minerve française *promettent une œuvre originale et curieuse avec une note nouvelle ; ils révèlent un souci scrupuleux d'exactitude, une observation attentive et fine, une spirituelle et souriante bonhomie. Sous cette variété de la forme se retrouvent la tendresse et la délicatesse des sentiments, le goût de l'élégance et de la mesure, l'idéalisme tempéré qui caractérisent Auguste Garnier. Il a publié, dans* la Minerve française, *sans doute pour servir de conclusion à son prochain recueil, une poésie qu'il intitule* Vers la Beauté. *C'est toujours en effet vers la beauté qu'il tient ses regards fixés, non une beauté factice et de pure imagination, mais une beauté faite*

d'exacte vérité et d'émotion sincère ; la nature fournit la matière et en quelque sorte l'argile ; le poète y ajoute son âme. Tel est le fond de tout idéalisme sain et fécond ; à cette conception, qui est celle d'Auguste Garnier, se reconnaissent les vrais poètes ; et puisque son talent est encore dans la fleur de son printemps, on peut attendre avec confiance les fruits et les gerbes de l'été.

1er février 1920.

Ferdinand GOHIN.

LA VOIX DU PAYS

Jardin tout rempli de groseilles
Et d'abeilles,
Où parmi les fleurs sont admis
Les semis
Des plantes potagères,
Chemins creux parés de fougères,
Où mûres, nèfles et plantain
Sont au matin
Régal de moineaux et de merles,
Char pesant et lointain,
Blés au vent qui déferlent,
Fouet claquant des meuniers,
Osier souple aux mains des vanniers,
Noix et glands de la sente,
Rivière à travers prés
Qui mollement coule et serpente,
Beaux vergers, diaprés
De trèfles, de luzernes,
Et que les yeux de loin discernent
Comme un ciel pourpre en un vitrail,
Grillon, chanteur de l'âtre,
Fumée au soir fine et bleuâtre,
Vieille sous le portail

Égrenant son rosaire
Pour les gens de misère,
Cloches de baptême ou de deuil,
Et toi, vigne tombant au seuil,
Et toi forêt, antique orgueil,
Et vous, ô souvenirs d'enfance,
A l'heure du cœur sans défense,
Liguez-vous avec l'âme éparse du pays,
Avec le chemin creux, le verger, le taillis,
Avec le puits vêtu de sa robe de lierre,
Avec la maison simple, honnête et familière,
Où la rose fleurit jusqu'au temps de Noël,
Afin qu'un grand amour innocent et charnel
Au cœur d'un tel jeune homme en ces heures renaisse
Pour la terre paisible où coula sa jeunesse,
Afin que désormais, en pensée, en esprit,
Par la vertu du sol natal il soit repris.

LE TERROIR

L'épi se gonfle, éclate au soleil du midi.
L'arbre saigne et se plaint sous la serpe qui taille.
Aux riches espaliers de la blanche muraille
Les fruits mûrs sont dorés et la vigne a grandi.

Le soc s'est émoussé, la meule s'arrondit,
Et le cidre nouveau fait gémir les futailles.
Voici venir le temps des foires, des semailles.
Le bourg est affairé comme aux jours de lendit.

Prends la motte de terre entre tes mains hâlées,
Jeune homme, il s'en échappe, âcres, fortes, salées,
Dans l'appel du travail, des saveurs de terroir.

Demain luira la faux sifflante emmi les herbes,
Et tandis que crieront les meules du pressoir,
L'or te sera léger qui vient du prix des gerbes.

LE BATON

J'ai grandi sur la haie où fleurit l'églantier,
Près des champs de blé noir que borde le sentier.
Un matin de printemps, plein de sève et de force,
La serpe au fil aigu fit saigner mon écorce.
Un jeune gars adroit, d'un couteau d'artisan
Me sculpta. Je devins bâton de paysan.
L'âpre gourdin de frêne est un gardien fidèle.
J'ai rossé le rôdeur, j'ai vidé la querelle,
Et battu le pavé de la ville et du bourg

Si jadis, à l'enfant, je semblai rude et lourd,
Je demeure aujourd'hui, sec et tout d'une pièce,
L'ami sûr et l'appui de sa verte vieillesse.

LE PAVÉ

Le pavé de la rue est inégal et dur.
L'herbe y croît par endroits comme aux fentes d'un mur.
Plus d'un passant trébuche et la moindre charrette
Y fait un bruit d'enfer en courant d'une traite
Du vieux marché au bois jusqu'à la halle au blé.
Un gros chien rouvre un œil, de fatigue accablé,
Des chats s'enfuient en miaulant, frileux, étiques,
Et des plats semblent choir des vaisseliers antiques.
Il pleut à petit bruit, et la boue aux carreaux
Gicle. Las sont les cœurs et ternes les propos.
L'omnibus de l'hôtel a fermé ses portières...
Un chien errant vient boire aux chutes des gouttières.

VITRAIL

Au-dessus de l'autel qu'orne le sacristain
Voici, dans un vitrail, le bon samaritain,
Et, pareil aux sujets primitifs des images,

Un Jésus sur la paille entouré des rois mages.
Des seigneurs en chemin sur de fringants chevaux
Forment un long cortège et par monts et par vaux.
Ils portent les présents et l'or à bourses pleines.
On voit dans le décor des rocs, des bois, des plaines,
Des fleuves d'azur, des jardins fleurant le miel.
Au bas de la verrière aux couleurs d'arc-en-ciel,
L'artiste a peint, naïf, en des tons vert pelouse,
Le bourgeois donateur et sa céleste épouse.

UN POÈTE

La maison du poète est au creux du vallon.
Chaque jour que Dieu fait, selon l'heure et selon
Les jours, elle reçoit sur sa face clémente
Les baisers du soleil ou le fouet des tourmentes.
Le doux poète, avec les siens, habite là.
Il cultive les fleurs et rime sans éclat
Des vers purs et naïfs comme le chant des sources.
Par les champs et les bois il fait de longues courses,
Pêche sous la saulaie au tournant du moulin,
Donne le pain, le gîte au mendiant qu'il plaint,
Et le soir, sur le seuil, il suit sa rêverie;
Fume sa pipe et rit dans sa barbe fleurie.

LA VEILLÉE

Dans l'âtre, au coin du feu, sur l'escabeau de bois
Viens reprendre, exilé, la place d'autrefois...
Un Christ, des chandeliers, une rose fanée
Parent le noir manteau de l'humble cheminée.
Le fusil d'un aïeul pend à son clou rouillé.
Dehors, il vente, il pleut et le passant mouillé,
L'enfant rieur, le bon voisin, la fille accorte
Entrent, ayant heurté le marteau de la porte.
Affable, le vieillard bavarde en tisonnant.
Dans la nuit le vent clame ainsi qu'un revenant.
Un volet bat, un chien aboie, une ombre rôde.
Le chat s'est endormi dans la cendre encor chaude.

LA TABLE

Fille aux doux yeux, laisse un instant aiguille et fil,
Donne aux serins dans leur cage le grain de mil,
Et, retroussant sur ton bras ferme et nu ta manche,
Dresse la table amie et mets la nappe blanche.

La bonne odeur des fruits a rempli la maison.
Sur le dressoir de chêne, et selon la saison,
La corbeille aux flancs purs, la coupe aux saveurs fraîches.
Montrent l'or des raisins ou la pourpre des pêches.
Voici le pain, le vin et l'eau. Bien que frugal,
Le repas en famille y devient un régal,
Car on mélange aux mets le sel des causeries,
Et l'on sort du bahut les faïences fleuries.

LE JOUEUR DE VIELLE

Humble joueur de vielle aux naïves chansons,
Qui, plaisant, fais danser aux noces, aux moissons,
Tu tournes pour deux sous des refrains de naguère.
C'est l'adieu du soldat qui s'en va pour la guerre,
Ou la plainte d'amour sous les balcons fleuris.
Les fenêtres du bourg s'ouvrent, et tu souris,
Comme un artiste noble aux terrasses d'un prince,
D'enchanter un instant des âmes de province.
Et tandis que pensif tu joues un air très vieux,
Tu fais lever peut-être en un cœur anxieux,
Chez l'enfant qui t'écoute en sa ferveur première,
Un désir d'harmonie, une aube de lumière.

LA MAISON

C'est au cœur du vieux bourg une simple maison
Plaisante à voir, fleurie et gaie en la saison
Où le jardin aimé chante l'amour des roses,
Que des mains de vieillard ou de fillette arrosent.
Le portail est massif, et large en est le seuil.
La lourdeur du marteau traduit son noble orgueil.
La fenêtre à vitraux garde encor ses persiennes.
Le vaisselier s'emplit de faïences anciennes.
Si l'horizon se borne aux toits voisins, les yeux
Y voient assez d'azur pour un exil aux cieux.
On y vit dans le calme avec idôlatrie...
La maison des aïeux fait aimer la patrie.

A.-P. GARNIER.
(Les Corneilles sur la Tour.)

ROGER ALLARD

(1885)

BIBLIOGRAPHIE : POÉSIES : *La Féerie des heures*, Paris, Taillandier, (1902); *la Divine aventure* (Lille, Le Beffroi, 1905); *les Noces de Léda* (Lille, Le Beffroi, 1905); *Vertes saisons* (Paris, L'Abbaye, 1908); *le Bocage amoureux* (Paris, Figuière, 1911); *les Élégies martiales* (Paris, Bloch, 1917); *l'Appartement des jeunes filles* (Paris, Bloch, 1919). CRITIQUE : *Baudelaire et l'esprit nouveau* (Paris, Carnet critique, 1918).

Est né le 22 janvier 1885, *à Paris de famille dieppoise. Aviateur pendant la grande guerre, a été plusieurs fois grièvement blessé. Collabore à* la Nouvelle revue française.

Roger Allard a d'abord chanté la Forêt qui de mirages et de brumes voilait ses purs sommeils d'enfant. Il y rencontrait le chèvre-pieds, mi-divin, qui lui enseignait les lieux secrets de l'horizon,

Où d'invisibles mains harnachent les chevaux
Du Soleil, qui gravit le versant des coteaux,

et le bain familier des nymphes, et Endymion couché parmi les Centaurées. Puis le vent impérieux « qui sème les vertiges, se leva de sa chair et surgit de son sang ».

Quand je rouvris les yeux la plaine était changée;
Des toits aigus brisaient la ligne des collines,
Les labours supplantaient les herbes inutiles,
Et dans un ciel fané montaient les cheminées.
Des chalands débarquaient sur des quais rectilignes
Le vieil ennui du Nord avec ses industries..

Je traduis en prose qu'il est allé vivre à Lille :

Lille, « sombre reine du Nord », qui quatre longues années « a clos ses yeux de topaze », mais où carillonnait alors à bonds et à volées *le Beffroi* de Léon Bocquet; *à Lille, loin des géorgiques normandes, mais où il fut l'ami du grand Léon Deubel.*

Après le Faune c'est l'Amour qui l'a pris par la main, mais il ne cessa point d'invoquer un dieu bucolique, Priape, et lui dédiait en agréable holocauste :

Et la fièvre des reins et le cerne des yeux.

Avec un art déjà très grand, dans une forme encore classique, mais que la liberté de certaines rimes montre disposée à tous les affranchissements, il associait la mythologie des Dryades, le rû de Narcisse, les flûtes pastorales et le décor virgilien à la très concrète réalité de ses voluptés; voluptés que l'orgueil lui conseillait éphémères :

« Mate à ton poing dur la volupté qui pleure. »

Car pour un héros il n'est que le sceptre et l'épée. Dans l'espèce entendez la gloire littéraire — qui seule compte, et que n'envahira pas l'onde léthéenne.

Mais dans les poèmes de 1903 *à* 1905, *le Maître redoutable, Eros, dont le poète avait cru secouer le joug, lui a fait sentir sa puissance. L'Amant a souffert d'un cher lien brisé, et parfois il songe qu'*

Il eût été si beau de voir mourir l'ânnée,
Et de mourir peut-être après, l'un contre l'autre,
Tes cheveux d'or ambré me couvrant les épaules !

Passager désespoir ! La voix du poète était si douce, ses promesses si tendres et passionnées, que l'amie est revenue. Allard peut maintenant chanter « la Sagesse de l'amour ». Il est marié, il est père d'adorables fillettes, et il n'opposerait plus le vert laurier qui récompense le solitaire labeur à l'inimitié des roses de la chair. Il a depuis longtemps quitté le Nord, et trouvé à Paris un éditeur qui a foi dans son avenir. Très renseigné sur la peinture moderne, il sait toujours choisir d'habiles illustrateurs pour ses poèmes, tel Raoul Dufy ; il est entré dans les affaires, sans que son activité intellectuelle en soit amoindrie ; et c'est chez lui comme chez Ed. Dujardin, un signe de race, ce lyrisme normand très compatible avec le sens commercial.

Dans les Élégies martiales, *le poème* « Neuvaine au souvenir » *fut composé aux Éparges en janvier* 1916. Le guerrier Masochiste, le Dîner du permissionnaire *datent du deuxième automne de la guerre. Les* Adieux à l'Infanterie *furent écrits à l'hôpital à Limoges et au camp de la Braconne en l'été de* 1916. *Allard a consacré un autre ouvrage,* Avionneries, *aux fastes aériens.*

*Quant à l'*Appartement des jeunes filles, *ce que j'en extrais donnera sans doute au lecteur la concupiscence d'en pousser la porte.*

Ch.-Th. F.

INSCRIPTION FUNÉRAIRE

Si tu crois que la Mort est la sœur du Silence,
Et que l'ombre éternelle habite mon tombeau,
Lis l'épitaphe et considère le flambeau
Dont la flamme sculptée à jamais se balance.

L'une t'enseignera qu'en vain l'âme dépense
Le souffle du désir, âpre, puissant et beau,
Puisque immortel, ainsi que le feu du flambeau,
Des cendres de lui-même il renaît et s'élance.

Penche-toi vers la terre où mon passé repose,
Écoute éperdument battre le cœur des choses
En un frisselis d'eaux, de feuilles, et de vent;

Aux échos souterrains vibrent des bruits sans nombre,
Et les voix de la vie éveillent doucement
Des paroles d'amour sur les lèvres des Ombres.

(La Divine aventure.)

ANNE OU LES ADIEUX DIEPPOIS

Laissons le jour de pluie expirer en silence
Au milieu des lauriers luisants comme des lances;
Abandonnez votre chambre
Aux souffles frais de septembre.
Venez, nous reviendrons pour l'heure du dîner,
Quand la villa s'allumera dans les rosiers.
Nouez en turban cette écharpe,
Mettez ce manteau gris d'ardoise;
Mon doux berger, nous irons voir
Se mirer la cité dieppoise
En ses bassins de turquoise...

. . . .

Une longue automobile jaune nous frôle,
Comme un souffle de luxe et de sécurité;
Une femme y sourit qui garde sur l'épaule
La chaude poudre d'or des routes de l'été.
La ville est comme une volière de voyages;
Dans la gare un départ est tendu comme un piège :
Je songe aux trains de nuit qui rougissent la neige...
Anne, allez-vous partir? et quand vous reverrai-je?
Et la saison prochaine, est-ce encor dans vos yeux
Que Dieppe et les beaux jours se feront leurs adieux?

(L'Appartement des jeunes filles.)

ADÉLAÏDE

La saison meurt et vous partez,
Moi je demeure sur la rive,
Et je heurte en vain la massive
Porte de nos jardins d'été :

Adieu la raquette sonore,
Les cris anglais, les gestes blancs...
Le seul jeu de ce jaune octobre
Est de s'embrasser sur les bancs.

Il nous a menti, le langage
Des valses aux serments naïfs
Qui vous menaient par ces bocages,
Sœur mélodieuse des ifs !

L'amant d'une frêle cousine
Promise à quelque froid dortoir
A côté de la crinoline
Ici peut-être vint s'asseoir...

Je vois la campagne cauchoise
Se fleurir d'un coup de fusil,
Bouquet pâle, auquel cherche noise
Un zéphyr à demi transi :

Est-ce un braconnier dans la plaine,
Ou le pistolet de Werther?
Mon cœur est ivre de sa peine,
Ma bouche a le goût de l'hiver.

(L'Appartement des jeunes filles.)

GASTON LE RÉVÉREND

(1885)

Né en 1885, en Lieuvin. En habite la capitale, Lisieux.

Bibliographie *Au Pays du cidre* (chez Figuière, 1910); *Pour le millénaire de la Normandie* (Édition des Concerts à l'École, Courcelles-sur-Seine, Eure, 1911); *Sous la bannière aux Trois Lions* (chez Jouan, à Caen, 1912); *le Chemin délaissé* (chez l'auteur, 1919); *l'Hu's entrebayée* (chez E. Deville, Lisieux, 1919); *Épître à Damon* (imprimé à Rouen chez Lecerf, 1917). *Epître à Féret*, illustrations de André Hardy, à la Revue normande, 1920.

A publié : Au Pays du cidre *(*1910, *chez Figuière) œuvre de début excellente et remarquée, d'un poète de terroir, riche de sève comme les pommiers de son Lieuvin. Les vers solides sont construits selon les règles classiques de Malherbe. La Normandie pittoresque, historique et légendaire revit dans ces poèmes nourris des sucs et des aromes de la terre natale.*

Sous l'influence heureuse d'un des Maîtres de la poésie normande, il fit paraître un second recueil : Sous la bannière aux Trois Lions *(*1912, *Paris, Dumont). C'est la Normandie nordique des Vikings*

et des Skaldes, que célèbre le poète avec un enthousiasme, une conviction qui lui font trouver de beaux accents pour évoquer les Rois de la Mer, le Trône d'Odin, et Freya aux larmes d'or. Les vers souvent ont l'éclat de fanfares.

Pendant la guerre, Gaston Le Révérend, qui n'a hérité que de l'âme forte des aïeux, a publié dans diverses Revues normandes des poésies didactiques (Épître à Jean d'Armor, à Paul Labbé, à Damon, etc.) où l'on trouve la clarté, le bon sens, l'élégance des poètes du XVIIIe *siècle. Après les rauques coups de clairon, les airs de flûte...*

En avril 1919 *Le Révérend a publié, dans une précieuse édition de bibliophiles,* le Chemin délaissé. *En des vers d'une forme simple, gracieuse, grave parfois, le poète évoque le souvenir des ancêtres plus proches ; son enfance heureuse, passée dans les clos herbeux du Lieuvin, lui remonte du cœur aux lèvres et, souvent, au bout du vers, tremble une larme... et l'on perçoit délicieusement un regret nostalgique du beau passé aboli.*

Gaston Le Révérend a d'autres œuvres en préparation, — des œuvres d'une pensée plus haute, mûrie aux souffles des temps nouveaux. Il reste un des espoirs de la poésie normande, traditionaliste et moderne à la fois, qui relie le passé au présent, un Malherbe à un Le Vavasseur, un Corneille à un Féret.

Signe particulier : Gaston Le Révérend s'occupe de critique littéraire ; c'est son violon d'Ingres (1).

6 janvier 1920.

Jean d'Armor.

(1) Collaboration très remarquée aux *Pionniers de Normandie*, à *Paris-Journal*, à *Normandie*, aux *Humbles*, etc...

LE CIDRE

Quand vous aurez, de l'aube au mitan des automnes,
Cueilli dans tous les clos la pomme à pleins paniers,
Ouvert aux fruits juteux les trappes des greniers,
Et vu les pressoirs geindre en efforts monotones;

Quand les brocs débordants, par les bondes gloutonnes,
Auront versé leurs flots pour un temps prisonniers;
Se préparant gaiement aux essors printaniers,
Vous entendrez chanter le cidre dans les tonnes :

« O Normand ! vieux buveur, de nectar altéré,
Pour toi seul, je me fais *cœuru*, *nif* et *paré;*
Conserve ta grêlotte et prépare tes jattes :

« Tu boiras à longs traits, demain, mon or vermeil,
Où sommeillent encor, comme des aromates,
Les sucs puissants du sol mûris dans le soleil ! »

(*Au Pays du cidre*, 1910.)

SONNET

POUR UN FILS QUE JE N'AI PAS.

Loin de la ville ingrate aux labeurs épuisants,
Je te souhaite un clos de pommiers sur la côte,
Une maison fleurie abritant côte à côte
Ta vie en son bel âge et mes tout derniers ans.

Là, sous la blouse bleue aux plissés reluisants,
L'œil clair et le front droit sous la casquette haute,
Marchand rusé, chrétien sceptique, et joyeux hôte,
Tu vivras sain, pareil à nos vieux paysans.

Sans s'appliquer à suivre un désuet usage,
Ton âme s'ornera chaque jour davantage
De simples sentiments et de ferme raison.

Et soumis au destin, mais choisissant tes fêtes,
Goûtant les fleurs, les fruits, les biens en leur saison,
Tu t'épanouiras à l'abri des tempêtes.

(1914.)

LES DIMANCHES

L'après-midi des blancs dimanches,
La blaude est d'argent sur les manches.

Et le front soudain redressé,
Dans la casquette est enchâssé.

La femme, en coiffe de dentelle,
Se rajeunit en demoiselle,

Et des premiers aux derniers-nés,
Tous les enfants sont pardonnés.

Pendant que la soupe mitonne
A feu couvé, pour être bonne,

Suivant le temps ou la saison,
On quitte ou garde la maison.

Pâque, au soleil ouvrant la porte,
Des amis ramène l'escorte,

Les conduit en bande au tonneau
Déguster le cidre nouveau,

Pur jus des ripailles prochaines,
En revanche des vieilles peines.

Aux grands jours de la Fête-Dieu,
On se livre au mystère un peu;

Tenant le dais ou la bannière,
On fait pour un an sa prière...

De la Saint-Jean les bourguelées
Ouvrent le feu des assemblées.

La Saint-Michel est aux dîners
Dus, redus, donnés, redonnés;

Puis, quand revient la saison morte,
La Toussaint referme la porte;

. . . .

Et le domino tient les hommes
Entre l'appétit et les sommes.

Ainsi, tant que tournent les ans,
Se suivent les dimanches blancs,

Qui nous font espérer au ciel
Un joli dimanche éternel.

(Revue illustrée du Calvados.)

ÉPITRE A DAMON

Damon, je n'irai pas vous rejoindre à Paris.
Là, naïf, égaré parmi les beaux esprits,
Inhabile à changer d'âme et de caractère,
Doutant de mon génie et sûr de ma misère,
Je gagnerais mon pain plus dûrement encor.
Laissez-moi — l'aile est courte, au pauvre, pour l'essor —
Végéter, satisfait des loisirs que procure
Dans la petite ville une besogne obscure,
Et, revenu de mes beaux rêves d'autrefois,
Pour d'indulgents amis écrire quelquefois.

. . . .

A Lisieux, ma cité, Courtonne, mon village,
Je goûte ces plaisirs qu'un ancien prête au sage;
A l'ombre d'un vieux chaume ou des maisons de bois,
Je fais mon âme égale aux âmes d'autrefois.

. . . .

Peut-être à mon automne un prix académique
Désignera mon œuvre aux coups de la critique :

Puissé-je être pour elle « un doux provincial,
« Poète honnête et sain d'un tranquille idéal ».
Et si quelque jeune homme alors m'appelle « Maître »,
De sa grand'charité je saurai me repaître,
Me souvenant, qu'au jour de mes humbles débuts,
Pour de chers oubliés, j'eus les mêmes saluts.

G. Le Révérend.
(1917)

AUGUSTE BUNOUST

(1888)

Auguste Louis-Emile Bunoust est né au Havre le 6 janvier 1888. Greffier de la justice de paix de l'un des cantons de Lisieux, qu'il habite depuis 6 ans. En juillet 1918, l'Académie française lui a fait partager avec Hélène Seguin le prix de poésie Lefebvre-Deumier pour honorer le recueil « les Nonnes au jardin », paru chez Crès en 1918.

AUGUSTE BUNOUST

ET LES « NONNES AU JARDIN ».

En notre âpre vie littéraire il est, malgré tout, de pures émotions. Je songe encore, après avoir refermé, — replié, *comme un diptyque précieux, ce livre des* Nonnes au Jardin, *à ce soir-là, somptueux entre tous les soirs, où Charles-Théophile Féret me lut un sonnet de Bunoust... Alors,* les Nonnes au jardin *se trouvaient encore dans l'hermétique enclos que forme un manuscrit. Et Féret était dans un tel enthousiasme en m'apprenant l'existence de ce poète qui « nous est né ! » Et je songe aussi à ce que Bunoust m'écri-*

vait dès avant la parution des Nonnes : « *Si vous avez l'occasion de voir mon très cher Féret, étreignez-le pour moi. Je lui dois ma consécration à mes propres yeux, et de ses lettres s'échappent de telles bouffées d'enthousiasme affectueux qu'il a justifié et payé au delà mes dix années de travail solitaire et difficile.* » *Nous avions eu la joie de noter certaines pièces dans* la Revue normande *qui aura ainsi révélé au public un talent, et sans doute, plus qu'un talent... Gaston Le Révérend, en une savoureuse chronique parue dans* Normandie *nous apprend que Bunoust est havrais d'origine... Au Havre, deux « grands hommes » se font vis-à-vis, dans le bronze éternel : Bernardin de Saint-Pierre et Casimir Delavigne. Mais un poète, dont l'art est fait de plus d'intimisme, cela dans une forme classique qui n'enlève rien à une admirable fraîcheur de style, — a son effigie au bord de l'une des allées du Jardin public ; c'est Jules Tellier, mort à vingt-six ans ! dont Raymond de la Tailhède prépare l'édition des* Œuvres complètes. *La gloire de Jules Tellier atteindra peut-être à la gloire un peu périmée du poète des* Messéniennes, *parce que Tellier, dans sa forme impeccable, est vivant, humain.*

Aujourd'hui, je crois qu'il faut inscrire, sur cette liste d'actes de naissance, un autre nom... C'est ainsi que la ville tumultueuse, au port affairé, retrouvera un jour le visage de ses enfants coulé dans le bronze ! Quoiqu'ils aient fui, comme ces voiliers dont les voiles s'enflent, ils reviennent au port d'attache.

Un portrait de Raymond Bigot avère un visage qui ne déçoit point. C'est le visage des poèmes, — c'est l'amant des Nonnes au jardin. *Visage recueilli, aux méplats accentués, front bombé et lumineux, et contenant tant de rêveries profondes auxquelles les yeux servent d'issues, et le geste des mains croisées et comme appuyées sur d'invisibles stalles, — geste en lequel il y a du recueillement, — du silence ! c'est bien* M. l'abbé Bunoust, *celui qui a composé d'adorables* Versets *et d'autres poèmes où, en effet, règne dans l'impression souple, une ambiance ecclésiastique... Ce n'est pas un mal ! Car ce poète, qui exerce simplement à Lisieux, non loin du Palais des Évêques-Comtes, la profession utile de Greffier de Paix,*

a lu Gourmont, Suarès, Barrès... Et dix ans dans le silence, il œuvre, accomplit sa tâche,

...Œuvre de choix qui veut beaucoup d'amour...

a écrit le poète... Et il réalise lui-même, dans le même temps, une autre œuvre de choix qu'il dédie à sa jeunesse...

Oui, s'il est une œuvre belle à accomplir, c'est aussi de parler des vivants... Et Bunoust est un poète vivant, — d'une vie intérieure aux profondes et étranges sensibilités... En cette centaine de poèmes, vous ne trouverez à aucun moment cette pénible impression du déjà entendu qui ennuie chez beaucoup ! Il y a ici une inspiration qui se suit, qui se réalise bien en un tout... chaque poème est le résultat d'une méditation, non point un devoir, un exercice de composition patiemment développé, et les dieux savent que la chose est fréquente, si bien qu'il n'est pas sûr qu'eux-mêmes, les dieux, puissent toujours comprendre cette langue qui est, aux dires de certains bavards, la leur !

En exergue à son recueil, Auguste Bunoust a inscrit un extrait du dernier verset du psaume CL : ...In cymbalis bene sonantibus... Si j'ose m'en tenir à cette traduction que j'aime entre toutes de Lemaistre de Sacy, je dis que ce sont bien là des « cymbales d'un son éclatant ».

Est-il possible qu'un premier livre ne décèle pas des influences? J'en trouve ici... La pièce liminaire ferait souvenir du prélude Au Jardin de l'Infante, et puis il arrive bien que l'on retrouve des réminiscences d'Henri de Régnier, de Verlaine... Mais qu'est-ce que cela peut bien faire, et n'a-t-on pas dit cent fois que c'était en révérant les Maîtres que l'on accédait plus sûrement à l'originalité féconde? Dois-je insinuer plutôt que souvent il arrive que l'on doive chercher la perle devinée, l'admirable impression suggérée seulement, — désenchâsser enfin cette gemme pour mieux en admirer les feux?... Mais qu'est-ce que cela peut bien faire à l'auteur, qui me répondra sûrement qu'en poésie il importe peu de définir... Mallarmé lui-même se vantait d'avoir supprimé le mot « comme » ! J'aime mieux

louer le poète des Nonnes *d'avoir su user, et avec quelles ressources, du vers libéré...*

Sur cent pièces, j'en ai noté au moins vingt-cinq dont j'aimerais faire la citation intégrale... Mais ce sont œuvres si pleines, si débordantes de bonne sève, et un simple fragment en donne encore le ton... Que pensez-vous de celui qui a dit :

Et j'ai rêvé de vivre avec le fier amour
De ma chambre pensive et de mes livres lourds.

Et trouvé dans un songe à la Rimbaud :

Un royaume indigo peuplé de colibris.

Qui a gravé sur sa ville cette lithographie où la ville entoure

.....Son cou de carillons d'églises...

Qui a vu, au cours d'une Halte :

Chaumes d'or, volets verts du tout petit village
Tombé sur la grand'route ainsi qu'un déballage...

Qui a composé ces savoureuses Vêpres :

L'heure d'après-midi vibre sur les volets :
La mouche qui se baigne avec bruit dans du lait
S'est tue, et la blancheur des frêles porcelaines,
Et l'humide reflet des coupes demi-pleines,
Et l'éclair du couteau nu sur la chair du fruit
Rafraîchissent la salle où rien de chaud ne luit.

Vu :

Une lampe rêveuse au reflet de carmin

Filtrer

...Sa petite âme à travers ces persiennes...

Et chanté la Couronne des Cités, *avec, peut-être, trop d'érudition. O les cités :*

Chacune sème au vent l'écho de son humeur :
L'une à ses lourds beffrois suspend l'heure qui meurt...

Enfin cette rêverie Derrière la cathédrale *qui décèle une haute compréhension du gothique, tel que les quatrocentistes nous l'enseignent dans les fonds de paysage de leurs compositions... L'impression est notée avec des délicatesses qui vont jusqu'à l'*amenuisé... *Exaltation d'une âme qui, éperdument, clame :*

Moi, j'aime, auprès des vœux brandis
Par le faîte aigu des pinacles,
Modeste, autour du tabernacle,
Cette oraison de doigts verdis...
. . . .
Nous allons voir la grande main
De l'Infini qui se décide,
De ces fins arcs-boutants d'abside,
A rechercher nos doigts humains !

O Poète, comme tu sais bien t'agenouiller...

Et le poète a dit encore :

Nous avons tous un lys dans le milieu du cœur.

Sans doute, mais il n'est pas accordé toujours de connaître en soi cette présence... Il suffit cependant que sur notre route nous rencontrions celui qui a senti monter en lui la Voix sublime...

Heureux le Poète dont le profil sera aperçu pendant longtemps sur la Route humaine, car il avait vu ce lys qu'il portait « dans le milieu du cœur » !

Gabriel-Ursin Langé.

ORIGINES

O Normandie, est-ce à tes seins que j'ai puisé
L'amertume de vivre?
Nourrice fauve au goût de cidre alcoolisé
Dont le baiser rend ivre,
Quelle eau fade emplissait l'horizon morne et bas
Et tes rondes mamelles,
Quand déjà j'emportais de mes humbles repas
Le regret qui s'y mêle?
O ma province heureuse, en quels sentiers bourbeux,
Sous quel ciel de brumaire,
En quel herbage humide où vaguent de grands bœufs
M'as-tu bercé, ma mère?
Pourquoi m'en vais-je encore en habits d'étranger
Traverser mon village
Où les pommiers en fleurs que l'avril a frangés
Font leurs blancs étalages?
Pourquoi l'éclat de l'herbe à chaque pas surgi
A-t-il cette insolence,
Et ce reflet brutal que mon œil réfléchit
Comme un éclair de lance?
O ma terre où mon cœur ne s'est pas reconnu,
Ni dans tes plaines grasses,
Ni dans tes cours où rôde un automne charnu
Parmi les bras qui brassent,

Ni dans le rire épais de tes printemps trop verts,
Ni dans le deuil frivole
Et la fausse candeur de tes neiges d'hiver
Qu'un vieux soleil viole;
O ma patrie où mon exil se sent si loin,
Où mes chimères grises
N'osent point s'arrêter près des meules de foin
De peur d'y rouler, grises,
Ni mon rêve élégant près des caves s'asseoir
Pour accorder sa lyre,
De peur qu'ayant reçu le jet blond d'un pressoir,
Elle n'entre en délire;
Pays d'aise où l'ampleur de tes fermiers rousseaux
Oscille sur les guêtres,
N'est-ce pas qu'il pleurait à lugubres ruisseaux,
Le jour qui m'a vu naître?
Et que l'ondée en fins réseaux se déroulait
Sur la couleur des choses,
Et qu'à tes toits de chaume elle effilait l'ourlet
De ses égouts moroses?
Et qu'une vache auguste aux fanons ruisselants
M'a mis dans les prunelles,
Pour avoir dédaigné l'offrande de ses flancs,
Sa langueur éternelle?

GRAVURE

Ma ville a la douceur de ces lithographies
Dont la teinte agonise en des cadres usés,
Qu'un rêve de poète un instant vivifie
En reflétant sa flamme à leur verre brisé.
Ma ville a des pignons qui perdent leurs écailles
Quand leur toit se hérisse aux sifflets des autans,
Des ruelles de boue où grouillent des racailles,
Des cours d'eau caressés par des moulins à tan.
Elle a tant essuyé de féroces averses
Que la mousse y fleurit un printemps toujours vert,
Et qu'au fort de juillet la pluie y tergiverse
Derrière un pan d'azur que son ombre a couvert.
Ma ville a des fumiers, du brouillard, des guenilles,
Des cafés si fumeux qu'à peine on entrevoit
La blouse aux roides plis des joueurs de manilles,
Et les bols d'eau-de-vie où s'éteignent les voix.
Elle a le culte ancien des royales ivresses
Qui boursoufflent la panse, enluminent les fronts :
Elle adore ériger sur ses bornes traîtresses
Des buveurs dont le pif cogne ses pavés ronds,
Elle est le rendez-vous des astuces normandes :
Dans sa halle sonore où roule à grand fracas
Le flot des cris, de l'or, des offres, des demandes,
Les marchands portent toge et pattes d'avocats.

Elle écrase aux carreaux des trognes si bouffies
Que le regard renonce à dénicher leur nez...
Pourtant je l'aime, ainsi que ces lithographies
Dont la teinte agonise en des cadres fanés.
Car ma chance a permis que ma ville s'enlise
Dans l'épaisse matière, à mi-corps seulement,
Qu'elle entourât son cou de carillons d'églises,
Et, sonnés aux Carmels, de légers tintements.
Car ma ville se coiffe à même les feuillages
D'un jardin tout feutré de pas épiscopaux,
Et dont le jet d'eau lance un si pur babillage
Qu'à l'entendre le ciel met son urne en repos.
Ma ville a de vieux seuils tapissés de silence,
D'immobiles heurtoirs qu'une abbesse a bougés,
Des barreaux de fenêtre aigus comme des lances,
Et le glissement noir des robes du clergé.
Elle a le noble amour des vétustes poutrelles,
Des combles qu'enchevêtre un bois moyenâgeux,
Des places qu'ornemente, en se posant sur elles,
Le troupeau frissonnant des gros pigeons neigeux.
Elle habille à ravir son âme des Dimanches
Des bigotes rumeurs de ses harmoniums,
Et l'œil à sa croisée, elle bénit des manches
Frôlant, sans les meurtrir, nos lourds géraniums.
La plus céleste paix où notre monde atteigne
Flâne au cœur de ma ville, autour des bancs bavards
Qu'une alarme a vidés sitôt qu'une châtaigne
Lâcha trop bruyamment l'arbre du boulevard,
Et les soirs de ma ville, en fermant ses lucarnes,

Lui taillent dans la brume un si vague décor
Où sa sénilité si pâlement s'incarne
Que l'aube et moi rions de la trouver encor.

LA VISITE

Les beaux Comédiens sont venus en tournée
Sous l'ombrage irréel de l'unique décor
Lancer des mots de luxe en balançant leur corps,
Et la petite ville a la tête tournée.

Les femmes d'honneur strict et d'ordre, celles qui
Giflent de grand matin leurs oreillers moroses,
Ont senti qu'un fil d'eau rayait leur poudre rose
Quand le pâle amoureux pleurait son mal exquis.

Et quand il a vidé son arme autoritaire
Sur sa tempe, au moment qu'il pressait le déclic,
Un sanglot de pigeonne a fui dans le public
De l'un des éventails des filles du notaire.

Puis les meneurs du jeu vers minuit se sont tus :
Demain les reverra monter une amusoire,
Du même élan gonflé de leur transe illusoire,
Pour quelque autre cité d'évêque aux toits pointus.

Ils sortent : feutres mous, las manteaux, carricks drôles,
Leur lyrisme fourbu renifle un lit d'hôtel,
Et la lune projette un fard accidentel
Sur ces fronts mal lavés de tant d'illustres rôles.

Ils passent, bande blême ameutant les ennuis
Dont ils osent purger la province lointaine :
De plus fades chansons roucoulent aux fontaines,
Un chat prête un soupir plus grotesque à la nuit.

Maintenant qu'il est l'heure où les héros se taisent,
Où la fausse Ingénue ôte ses dents, son tour,
La vie en habit noir va jouer à son tour,
Et mimer tout au long sa féroce antithèse.

Mais des cœurs, brusquement tirés d'un vieux sommeil,
S'entendront cette nuit battre d'espoir crédule,
Aux coups dorés que donne au globe des pendules
Le balancier coiffé des cheveux du soleil.

Et dans le lit paisible où le bois fait des veines,
Une épouse attendra l'aube lente en disant :
« Mon Dieu, que j'ai dormi depuis tantôt dix ans ! »
Et la lune ondoiera sur sa nudité vaine.

Aug. Bunoust.

PAUL HAUCHECORNE

(1889)

Né à Sanvic, en 1889. *Chroniqueur au* Havre-Éclair. *A publié :* En avant, Fanfan la Tulipe, *comédie en un acte, en vers* (1912) *;* Pendant la guerre, *contes et croquis havrais* (1919), *illustrés par Geo Dupuis.*

Dans ses vers, colorés, drus, pittoresques, sincères, il a surtout chanté le pays de Caux. Il en suit les foires, les marchés, les Assemblées, les pèlerinages. Il en étudie avec amour les vieilles églises, les abbayes. Il est un peu au Havre ce qu'est Georges Dubosc à Rouen. Cœur délicat, ami sûr, érudit avec modestie, fervent de notre tradition normande. C'est un grand ami de Le Sieutre, qui n'a pas été sans influence sur son réalisme.

MES GRANDS-PARENTS

« Maître Hauchecorne, de Bréauté, venait d'arriver à Goderville, et il se dirigeait vers la place, quand il aperçut par terre un petit bout de ficelle... (Guy de MAUPASSANT. — *La Ficelle*.)

Les « Maît'Hauch'corne » étaient de gros et grands fermiers.
Ils avaient des jaunets au fond du bas de laine,
Des poules dans la cour grattant sous les pommiers,
Des vaches dans l'étable et du blé sur la plaine.

De leurs sabots, la paille émergeait à longs brins.
Ils avaient des pains ronds, tout dorés, dans la huche,
Des paniers garnis d'œufs, des sacs gonflés de grains,
Du cidre en la barique et du lait dans les cruches.

Ils avaient de beaux draps, rudes et fleurant bon,
Empilés dans l'armoire à double tour fermée,
Des plats sur le dressoir et, dans l'âtre, un jambon
Caressé des flots bleus de l'épaisse fumée.

Sur la table, le soir, accoudant leurs deux bras,
Ils mangeaient en gloussant des assiettes de soupe;

Et devant eux fumait, à la fin du repas,
La tasse de café baignant dans la soucoupe.

Chez eux, les moissonneurs mangeaient plus qu'à leur faim;
Leur grange au chemineau servait souvent d'asile.
Ils taillaient une miche à qui tendait la main.
Leurs brocs étaient luisants, leur cœur était tranquille.

— Leurs femmes se montraient fidèles au devoir.
Filles des environs, vaillantes et accortes,
On ne les voyait point jacasser au lavoir;
Elles ne flânaient pas sur le seuil de leurs portes.

Mais elles savaient bien balayer le logis,
Aux volailles jeter le maïs à poignée,
Aux vaches, dans les champs, tirer le lait des pis,
Ou ravauder les bas près de la cheminée. —

Dans les hautes moissons, par le soleil brûlés,
Ils fauchaient les épis dont le grain sec éclate;
Et, quand l'éclair des faulx avait couché les blés,
Leurs meules se dressaient parmi la plaine plate.

Vers leurs granges, les chars à l'essieu gémissant
S'en revenaient couverts de paille en larges dômes,

Et dans les chemins creux accrochaient en passant,
Aux ronces des buissons de mûres, de longs chaumes.

Vers le bourg voisin où la foire se tenait,
Ils allaient, frais rasés, revêtus d'une blouse,
Le bâton retenu par un cuir au poignet,
En tirant leurs bœufs qui jonchaient le sol de bouse.

Le dimanche, à l'église où ronflait le serpent,
Ils chantaient, aussi fort que le chantre, les psaumes,
Puis allaient s'attabler au cabaret, tapant
Gaiement les dominos qui roulaient sous leurs paumes.

S'ils chantaient du latin, ils parlaient le patois.
Ils n'étaient point savants, n'ayant pas fait d'études :
Quand ils étaient témoins, ils signaient d'une croix,
La plume embarrassée entre leurs gros doigts rudes.

Leur dos voûté disait la longueur du sillon;
Leur pas lourd et traînard, les zigzags de la herse.
Et leur main tremblotait d'avoir, en tourbillon,
Fait pleuvoir du bon grain la fécondante averse.

LA MAISON D'AUTREFOIS

(Yvetot.)

La rue est large, calme et morte,
Où ta maison ouvre sa porte...
Dans ta cuisine, on sent le lait,
Le pain rassis, le bois brûlé.
C'est la maison provinciale
Avec son pavé dans la salle,
Ses loquets, sa sonnette, et puis
Son jardin, ses lilas, son puits.

Elle a connu dans son histoire
L'horloge, le rouet, l'armoire,
Le livre de messe jauni
Par les morceaux de pain bénit,
Les chandeliers, les chaufferettes,
La tabatière, les mouchettes,
Le bas de laine et ses jaunets,
Et la bûche sur les chenets.

Elle a vu la tante câline,
Dans ses robes à crinoline

Et dans ses manches à gigot,
Qui chantait le *Roi d'Yvetot.*
Elle abritait des coiffes blanches
Qu'on repassait pour les dimanches.
Elle vit des bourgeois poudrés,
Des fermiers rouges et madrés.

Là, sans doute, une vieille fille,
Aux doigts piqués par son aiguille,
Recevait monsieur le curé.
Son cuivre était bien écuré,
Elle faisait des confitures;
Regardait toutes les voitures
Qui cahotaient sur le pavé,
Un coin de rideau relevé.

Les éclats de rire des joies,
Le feu qui rôtissait les oies,
Les tendres baisers sur le seuil,
Les fleurs sous les voiles de deuil,
Et, quand l'armoire s'ouvrait grande,
La bonne odeur de la lavande,
Tout cela n'est pas consumé :
Le logis en est embaumé.

Il a passé bien des années,
Bien des roses se sont fanées !...

Hier, lorsque jouaient tes sœurs
Dans le soir aux fraîches senteurs,
Les fenêtres étaient ouvertes;
Il pleuvait sur les feuilles vertes,
Et l'âme du logis obscur
Flottait bien douce entre les murs.

Paul HAUCHECORNE.

PIERRE VARENNE

(1892)

Pierre Varenne est né à Rouen, le 3 octobre 1892.

Très jeune encore, il a pris au mouvement littéraire de sa province une part fort active, et dont on aurait le droit de s'étonner, en l'admirant, si on ne savait qu'il est le fils de Mme Annie de Péne, la très-regrettée romancière de l'Évadée *et de* Sœur Véronique, *et que, telle une bonne fée, cette mère le marqua, dès le berceau, des signes de la sensibilité et de l'éloquence.*

Il a fait ses études au lycée Corneille de Rouen, où il eut comme professeur M. Pierre Nebout. Élève du Conservatoire, il sortit de la classe Georges Berr, en 1910, *avec le premier accessit de comédie. Jaloux d'autres lauriers, il n'a fait que passer au théâtre ; mais il sait dire les vers.*

Poète, il a publié en 1913 *un recueil de vers aujourd'hui épuisé, la* Cité intérieure *(Épinal), et donné de nombreux poèmes aux revues de chez nous :* la Revue normande, le Donjon, Normandie *et* Rouen-Gazette, *qu'il fonda avec M. le Dr Thibault et qui parut hebdomadairement pendant deux ans.*

Auteur dramatique, il a fait représenter Alphonsine ou l'après-midi galante, *à Rouen en* 1915*;* Sylvette ou le Devoir domestique, *en* 1917 *(L. Wolf, éditeur, Rouen,* 1917*); et nombre de re-*

vues, à Paris, au théâtre Caumartin, et à Rouen, au George's Hall.

Journaliste et critique, il a collaboré à l'Avant-Garde de Normandie, *à* la Dépêche de Rouen, *où il était chargé de la critique théâtrale, à* l'Œuvre, *à* Bonsoir *et à* la Vie parisienne. *Il faut signaler particulièrement la campagne qu'il mena peu avant la guerre, pour l'érection d'une statue à Saint-Amant. Il reçut. de son propre aveu. « toutes sortes de félicitations et d'encouragements »; mais, si les Normands se contentèrent d'adhérer platoniquement à son initiative, on a pu dire du livre dont celle-ci fut l'occasion,* le Bon Gros Saint-Amant *(J. Lecerf, éditeur, Rouen,* 1917*), qu'« il vaut tous les monuments du monde »* (1).

Très moderne de pensée, mais disciplinée dans sa fantaisie, parce que nourrie de classicisme; érudite et élégante sans affectation, la poésie de Pierre Varenne est l'expression harmonieuse, mais nullement amère, des contradictions humaines. La sensualité, l'idéal et le fatalisme s'y rejoignent sans conflit, dans une résignation sereine, et c'est là sa note personnelle. Un jeune frère de Baudelaire, qui trouve des accents d'une tendresse moins tourmentée, mais aussi frémissante.

Raymond Postal.

(1) *Le Mercure de France*, n° du 15 novembre 1917.

RIEN N'A CHANGÉ

Rien n'a changé... la table est là. Voici le livre;
Voici les ciseaux d'or et l'étui de vermeil...
Une abeille de feu que la lumière enivre
Semble flotter le long d'un rayon de soleil.

Rien n'a changé... les fleurs sont là. Voici les roses;
Voici la clématite aux rameaux étoilés.
Sur le pollen des lys, un papillon se pose
Et les pigeons du toit viennent de s'envoler.

Rien n'a changé... le parc est là... Voici les arbres...
Voici les buis amers et les noirs orangers,
Et là-bas la pâleur d'une épaule de marbre;
Elle est morte depuis huit jours...
Rien n'a changé.

ANDROMAQUE

Pour Raymond Postal.

Vos longs voiles de deuil jettent une ombre triste
Sur ces beaux yeux pensifs qui charmèrent Hector.
Que voyez-vous au loin, sous le ciel d'améthyste,
Andromaque au front pur qui songez à la mort?

Les murs de Troie et ses palais sont en poussière;
L'herbe croît sur le seuil du temple déserté,
Hier vous souriiez, épouse et jeune mère,
Aujourd'hui rien ne reste, hormis votre beauté.

Andromaque, pareille aux funèbres statues,
Vous regardez la nuit qui tombe et le couchant...
Toutes les voix du jour dans l'ombre se sont tues,
Le murmure nocturne est noble comme un chant.

Et là-bas, au sommet de la sombre colline,
Un pâtre, ramenant ses dociles troupeaux,
Sur ses frêles pipeaux pour l'astre qui décline,
Célèbre tour à tour les Dieux et les Héros.....

DE LA TERRASSE

Pour Ch.-Th. Féret.

De la terrasse, on voit les jardins frais et verts,
La pelouse éclatante et les lauriers amers.
On voit l'eau qui se brise en flèches irisées
Et les abeilles d'or sur les roses posées...

De la terrasse, on voit le parc aux arbres hauts;
Les massifs dont les tons sont comme des émaux;
Des vasques dont le marbre est blond comme une joue,
Et sur les étangs bleus des cygnes blancs qui jouent.

De la terrasse, on voit l'allée en sable clair
Qui conduit du château vermeil jusqu'à la mer,
Et des nuages lents que le soleil efface...

Un aveugle est assis au bord de la terrasse.

Pierre Varenne.

HENRI DUTHEIL

(H. MIGNET)

(1892)

« Mon cher confrère, je suis tout à fait des vôtres. J'aurais pu naî-
« tre en Normandie et vous être étranger. Mais je suis né par ha-
« sard à Paris, dans l'île Saint-Louis, et je suis Normand par toute
« ma famille. Mes parents sont d'une vieille souche d'épingliers
« de Saint-Sulpice-sur-Risle, et toute ma parenté habita toujours
« cette commune et celle de Chaise-Dieu-du-Theil, à laquelle j'ai
« emprunté mon nom pour signer mes œuvres... (hum! un bien
« gros mot). En 1892, *j'ai vu le jour le* 21 *février comme Chateau-*
« briant et comme... Sacha Guitry. Enfance à Chaise-Dieu-du-
« Theil. Études au lycée Henri IV, et service militaire à Rouen.
« Nomade, comme beaucoup de Normands, je me suis promené
« avant la guerre dans presque toute l'Europe. J'ai vécu assez long-
« temps à Nuremberg, en Bavière, et c'est l'époque de ma vie où
« je fus le plus poète. En sortant du lycée après mon baccalauréat,
« en 1910, *je publiais* le Missel de Suzanne; *l'édition fut confis-*
« quée à cause d'un centon jugé immoral.

« Les Roses-Sang *vont paraître un de ces jours au « Pou-qui-*
« grimpe », de Coutances.

« *J'ai donné des vers à plusieurs journaux :* le Verbe, le Sourire, la Rose rouge, la revue normande, *etc...*

H. Dutheil. »

« Les Roses-Sang » ont paru à Coutances en mars dernier.

Dutheil, avant la guerre, a vu dans l'Alsace rhénane les madchen aux joues roses se coiffer devant leur glace en chantonnant « Es war ein König im Thule. » Il a choisi une amoureuse aux yeux plus clairs que les yeux d'une Ondine. En juin 1913 *il était à Neuf-Brisach :*

Jadis bastion de France aux confins de l'Alsace,
Aujourd'hui ville morte et morne garnison,
Tu vois rôder l'ennui des lieutenants saxons
Par le vide des rues et le désert des places.

Mais les cloches de France ont sonné le tocsin, et les yeux de la petite amie qu'il a laissée là-bas s'emplissent de deuil et de compassion, car le sang répandu a fait sa terre plus sainte encore. Le poète, à Neuville-Saint-Vaast, en 1915, *s'interroge : — « Suis-je né pour être soldat? »*

Non ! je n'étais pas né pour ce devoir austère,
Joueur de flûte égaré parmi tous ces clairons.
La voix qui me semblait monter de notre terre,
Disait : « Je séduirai, » et non pas « Nous vaincrons ! »

Cependant il a tenu avec les camarades, pensant à celle qui vit depuis 14 *mois chez les Teutons :*

Peut-être que ses mains soignent des plaies de guerre,
Pansent la nudité de tous ces hommes blonds.

Lui est à Verdun, expiant dans les caves de la citadelle et dans les tranchées les délices de ses péchés anciens, et de trop douces

convalescences à Rouen, à Dax, expiant ses flirts jamais innocents.

O Lélia ! rends-moi ma force et mon courage !
C'est le regret de toi, de tes lèvres sucrées
Que les eaux, que les bois et que les cloches pleurent.

Songeries d'hôpital

Les heures, l'une après l'autre, calmes et douces
S'envolent, égrenées aux clochers des couvents
Comme de lents oiseaux emportés par le vent
Vers le lointain des bois couverts de jeunes pousses.
La brume se déchire aux couronnes de pierre
Qui ceignent noblement le front des vieilles tours;
L'abside de Saint-Ouen surgit dans la lumière,
Et les arbres géants qui croissent tout autour
Rajeunis par l'essor des feuilles printanières
Font à sa gravité une auréole claire.

Cafard

La tristesse en mon cœur vanne sa cendre grise
Et ma chair s'anémie et mon esprit s'enlise
Dans les Marais-Pontins d'un incurable ennui;
Sur la plaine et sur mon cerveau descend la Nuit.

Mais la Victoire le retrouve guéri :

J'ai mis la rose à ma vareuse
Près de l'insigne des blessés.
Mères, femmes, soyez heureuses,
Les hécatombes vont cesser.

Bénies à jamais mes souffrances,
Puisque Foch abat l'Allemand,

Puisque le franc peuple de France
Écrase le peuple qui ment.

Et Dutheil retrouva le sourire de Lélia, « son lourd menton qui n'a pas menti », ses lieds, ses tresses d'avoine, et tout ce grand amour dont il a fait de si tendres petites strophes.

Ch.-Th. F.

MARIE

Elle est venue me dire au revoir, en pleurant,
dans le jardin — qu'un vent d'Automne faisait geindre,
Et vous ne saurez pas si mon chagrin fut grand,
car je lui ai promis de souffrir sans me plaindre.

Elle dit : « Je vous aime. » Et plus bas : « Mon chéri !...
Henri, je voudrais être à vous : c'est impossible. »
Je pensais : c'est une madame Bovary
en un peu plus bourgeois, en un peu moins sensible;

c'est la Blonde qui trône avec un air songeur
à la caisse de tous les cafés de province,
et, sans quitter son sourire éternel, évince
lorsqu'ils sont trop pressants les commis-voyageurs.

J'aurais voulu dormir sur sa poitrine grasse...
— Valses de Casino, romans de Paul Bourget —
Je lui ai lu des vers de Baudelaire, et j'ai
baisé dévotement ses mains blanches et lasses.

Puis, je lui proposai la « grande passion ».
Elle embrassa ma bouche avec une ardeur triste,
mais j'aurais dû songer — que je suis égoïste ! —
aux probables erreurs dans ses additions.

Bref, ça n'a pas rendu. Lèvres molles et chaudes,
en vérité, vous valiez bien deux doigts de cour.
Je regrette les jeux d'un flirt qui tourna court,
les fruits lourds, les fruits mûrs autour desquels je rôde.

Quand maman Colibri résiste au jeune amant,
on ne sait plus très bien lequel des deux fut dupe :
Trois mois je m'attachai vainement à ses jupes...
elle a peut-être cru que je l'aimais vraiment.

Henri Dutheil.

MARCEL LEBARBIER

(1894)

Né le 7 juin 1894 à Saint-Pellerin, près de Carentan, Normand du Cotentin par son père et sa mère. Un des fondateurs des Pionniers de Normandie. *A publié une plaquette,* POUSSIÈRES, *vers libres, écrits entre* 1913 *et* 1915, *édition des* Humbles, *Paris* 1917. *(Préface de A.-M. Gossez. Bois gravés de Georges Guinegault).*

Lebarbier a reçu la croix de guerre avec citation à l'ordre de la division : « Lebarbier, aspirant, sous-officier énergique et brave, ayant une haute conscience de son service. A été blessé dans la nuit du 15 *au* 16 *octobre* 1918, *en exécutant sous le feu de l'ennemi une passerelle sur le canal des Ardennes. » De son ami A.-M. Gossez :*

« Lebarbier a prêché d'exemple. Jeune homme d'hier, il retrouve, « serrés au creux de sa main, rêves, amours ; un peu de poussières « irisées, petit amas de grands projets, reste de vraies douleurs, « souvenir des ans après l'envol. — Rien que cela. Il nous le tend « d'un geste surpris : toute son adolescence, si peu maintenant ! Ce « peu *toutefois c'est de la vie. Il en garde le goût, la saveur. Il l'exprime suivant le rythme intérieur qui suit les ressants et les contours de la pensée ; parfois il pleure, même il a su se vaincre. Et « il dédie son passé à l'homme qu'il est devenu, à celui qui sera demain la Force et la Joie, et que je salue, parce qu'il est dès maintenant la Volonté de l'Espoir. »*

*Lebarbier fait la chronique des Poèmes dans l'*Almanach des Saisons, *édité à Coutances, au logis du « Pou-qui-Grimpe ». Il a publié dans cet almanach, printemps* 1920, *à la mémoire d'Edmond Adam,* Fabart et sa plante, *l'histoire touchante d'un soldat qui, dans la tranchée, oublie la guerre auprès d'une fleur.*

Ch.-Th. F.

ARIETTE D'UN SOIR

Le soleil est mort;
Au pâle couchant
Perdure un lac d'or.

Le vent tait sa rage;
La brise en ses chants
Berce le feuillage.

Dans l'air plus un vol;
Les fleurs alourdies
Penchent vers le sol.

Le mol brouillard bleu
Estompe les bruits;
Le deuil meurt un peu
Dans les cœurs meurtris.

Marcel LEBARBIER.

AMÉDÉE BOCHEUX

(1895)

Amédée Bocheux est né en 1895, *à Yvetot (Seine-Inférieure). Il fit ses études au Havre, puis à Rouen.*

Il n'a encore fait paraître qu'une plaquette de poèmes, les Lettres à Lison *(Ed. de* la Revue normande, *Rouen,* 1917*); il est l'auteur de deux pièces en vers,* le Bouffon du Roy d'Yvetot, *deux actes, joués avec succès en* 1919, *au théâtre d'Yvetot, et* Saint-Amant, *comédie dramatique, qui ne présente peut-être pas le Bon Gros de l'histoire, mais où celui-ci sert de prétexte à l'évocation d'un temps et d'un milieu chers à l'auteur.*

Bocheux peut devenir un des bons poètes de sa province ; il est à coup sûr doué. Il rejoint d'instinct le pré-romantisme savoureux du début de notre XVIIe *siècle ; nombre de ses pages en ont la franchise et la couleur. Ses trouvailles d'expression et de rimes, sa vision fantaisiste et sa facilité de travail lui permettent de beaux espoirs. Qu'il veuille se défier de cette facilité même : la négligence est trop souvent sa compagne. Plus sévère avec lui-même, Bocheux s'épargnera bien des faiblesses, accrocs fâcheux à la robe brillante qu'il a donnée à sa muse.*

Raymond Postal.

CELUI QUI N'Y PENSE PAS

Le matin, au réveil, il fait un bon repas :
Un petit déjeuner tout luisant de tartines;
Il roule ses yeux ronds des lambris aux courtines.
On dit que c'est la guerre et Dupont n'y croit pas.

Dupont, homme joyeux, se plaît loin des combats.
Par un repos salubre il cultive sa mine :
Les Thermopyles, oui, bravo pour Salamine;
Mais Cythère est bien loin du guerrier qui se bat.

D'orgueil et d'embonpoint sa jaquette se gonfle,
Et sa femme prétend que chaque soir il ronfle
En rêvant d'ortolans, de poulets, de boudins.

Tout le jour il plaisante avec des airs badins,
Mais, avant tout modeste, il sait cacher sa gloire;
Dupont applaudira le jour de la Victoire.

Amédée Bocheux.

JOSEPH QUESNEL

(1897)

Il m'écrit : « Mon cher Monsieur Féret,

« Né à Coutances le 19 *avril* 1897 *j'y ai toujours vécu, rêvé. Après quatre ans de pensionnat Saint-Lois, ma petite ville, en* 1914, *m'apparut plus douce et plus chère. Des amis peintres, sculpteurs, musiciens, poètes, sont venus dans ma venelle du* Pou-qui-Grimpe, *et un groupe intéressant s'est formé ici.*

Je suis poète aussi par le pinceau et le crayon. Seul a été publié l'album sur ma cathédrale ; je réunirai bientôt à Paris, dans une exposition particulière, mes peintures et dessins.

Quand naîtra votre Anthologie, mes Poèmes tout blancs *auront paru en édition luxueuse, et peut-être aussi* les Choses m'ont dit, *fantaisies rimées sur les livres, les bibelots, la palette, les tubes, les toiles, etc... D'un mysticisme chrétien, mes* Poèmes tout blancs, *écrits pour la première communion de la fille de Pierrot Willette, ne feront pas rougir l'auteur des* Vers pour les servantes. — « J. QUESNEL ».

Ce poète publie quatre fois par an l'Almanach des Saisons; *il a illustré avec Jean Thezeloup, le n° d'avril* 1920, *et* annoté *de gravures* les Roses-Sang *d'Henri Dutheil.*

Du poète et de son originalité précieuse on jugera par le petit poème que voici.

Ch.-Th. F.

A Madame X...,
à Monsieur A. Willette
sur le départ du 14 octobre 1918.

Ces serrures insolentes
ont tiré la langue, lentes,
lentement; c'est le départ !

***

Les volets ont joint leurs ailes.

***

La lucarne a l'œil hagard.

***

Et les cheminées qui gèlent
réclament une étincelle
à la vigne-vierge en feu.

***

Tout est muet, triste et noir;
même, on s'étonne de voir
le ciel en habit gris-bleu.

***

Les marques des pas demeurent
visibles sur le chemin
et font penser aux dessins
ornant les mottes de beurre.

***

Est-ce pour les admirer
que l'herbe montre son nez
sur le seuil abandonné?

***

Tout est calme! tout est deuil! Seul le vent balance
et fait chanter piano le carillon pendu
à la barrière. Alors pauvre vieux vent, tu penses
que sans ce carillon tant de fois entendu
Je n'aurais pas songé aux beaux jours qu'il m'a vu
passer. Et ce poulet qui vient du voisinage,
faisant canne en marchant,... mais oui, avec son bec,
veut-il nous rappeler nos gais pèlerinages
où le bâton scandait nos pas d'un rythme sec?

Pourquoi? Les souvenirs à mon gré se dévident.
Et je voudrais savoir les transcrire aujourd'hui;

mais, après ce départ, devant la maison vide,
catafalque glacé de larmes d'or enduit,
ce serait l'oraison funèbre dérisoire
d'un bonheur endormi et non mort, ce bonheur.



De la cérémonie arrière l'orateur !
Je reste le bedeau gardant les accessoires
au grenier de mon cœur.

J. QUESNEL.

POÈTES QUI NE FIGURENT PAS DANS LES PRÉCÉDENTES NOTICES

BELLIARD

Né à Beuzeville, arrondissement de Valognes, le 17 *juin* 1899. *Annonce* Litanies. *Lebarbier, Bourgerie et Belliard appartiennent au groupe de jeunes qui fondèrent* les Pionniers de Normandie. *L'un d'eux fut élève de Gossez, les autres furent ses collègues; tous trois sont ses amis fervents. Gossez n'est pas lui-même étranger à notre province. Il enseigna à Rouen; il collabora à* la Province, *du Havre; il dirigea l'École supérieure de Carentan. Plusieurs de ses publications sont consacrées à notre histoire locale. De Lyon, maintenant, il continue à conseiller ses jeunes amis avec l'autorité que lui confèrent ses sincères convictions, sa critique sagace, ses grands dons de poète.*

KARL BOÈS

Qu'on se rassure, c'est un pseudonyme, emprunté par un poète à son pays natal, avec une légère déformation. Notre compatriote est né à Boos (Seine-Inférieure), le 21 *janvier* 1866. *Famille paternelle de Saint-Sever, dans le Bocage normand; maternelle, de la vallée d'Auge. A publié* les Opales, *à la librairie de l'Art indépendant, en* 1895. *En* 1898, *fonda* le Parthénon. *En* 1900 *devint le directeur de* la Plume.

L'ABBÉ HENRI BOURGEOIS

Né en 1870, *à Trun* (*Orne*). *Père d'Écouché, mère de Falaise. Habite Rouen depuis* 1876. *Il m'écrivait en* 1906 : « *J'ai passé plus de* 20 *ans en la cathédrale, ayant été élève de la maîtrise Saint-Evode, où je suis actuellement professeur.* » *A écrit un très beau poème, magnifiquement illustré, mais surtout par ses vers :* Notre-Dame, *Rouen* 1906.

RÉMY BOURGERIE

Né à Cherbourg en 1895. *A publié* Graines au vent, *préface de Marcel Lebarbier, Paris,* 1917. *Édition des Humbles. Annonce* la Galère qui chante, *chez Crés.*

LE VICOMTE DE BROC

Poésies : Visions fugitives, *chez Levayer, à Bellême,* 1900. — Paysages poétiques et littéraires, *chez Plon-Nourrit,* 1904.

JACQUES DEBOUT

C'est à ce prêtre, né à Rauville, au diocèse de Coutances, le 12 *décembre* 1872, *que l'Académie a décerné le grand prix du Concours de Poésie pour* 1919. *Ce pseudonyme cache le nom de l'abbé Roblot qui a dirigé à Paris* les Cahiers catholiques. *L'œuvre récompensée,* les Morts fécondes, *est honorée d'une préface de Barrès. Que M. Roblot ait l'assurance du plaisir que j'aurais eu à louer un Coutançais, un qui a fait son devoir à la guerre, et qui, dans la paix, est un homme d'action. Mais ses thuriféraires le prennent pour dupe ; ils risquent de l'écarter d'un apostolat où il peut rendre des services pour le jeter à la bohème des Lettres. Que n'a-t-il compris Ch. Pichon dans* l'Écho de Paris : « *Jacques Debout, faute d'étude et de préparation, glisse parfois jusqu'à l'image un peu marquée, jusqu'au vocable retentissant. Mais est-ce bien à nous, au lendemain de la victoire, qu'il convient de reprocher sa poésie à ce poète, et de lui chicaner son panache !* » *Et cette note d'Orion, dans* l'Action française : « *Mais pourquoi Jacques Debout est-il habituellement si hugolien? Veut-il faire redire aux mauvaises langues que presque tous les prêtres sont en tout d'une révolution en retard?* » *Si M. Barrès avait en poésie quelque compétence, il se fût gardé de louer précisément ce qui fait ici défaut : la spontanéité. Je passe sur ce vers faux (onze pieds) :*

Oui, ces Morts ! Tous nos morts ! Ils couvrent des lieues.

Sur écritoire mis au masculin :

Car le Droit ne sort pas du fond d'un écritoire;
Il n'est pas couleur d'encre, il est couleur de sang.

Sur le dérivé rimant avec le primitif :

L'exemple de nos Morts aura pu nous convaincre
Qu'on affaiblit le Droit à trop en discourir.
Il faut pour qu'il triomphe avoir appris à vaincre.

Le poète manque de logique dans la conduite de ses métaphores :

Ton luxe qui *s'étale* en nous *éclaboussant*
Est un *soufflet* à ceux qui dorment nus sous l'herbe.

Et ailleurs :

Cet or, qu'il coule avec l'ample vertu d'un fleuve,
Roulant vers le malheur la vague du bienfait,
ASSISTANT le blessé, l'orphelin et la veuve.

Ce fleuve qui roule, assiste? *Il fait la charité?*

Des cocasseries :

Car les morts ne sont pas que dans les pleurs des veuves;
Leur âme erre sur tout ce qui va rajeunir,
DANS LE MEUBLE EN BOIS BLANC et dans les pierres neuves.

Que font les morts dans ces meubles en bois blanc? Tourner les tables? Des trous de ver?

Page 46 :

Vous priez dans notre mémoire
Ainsi qu'un rosaire d'efforts (??)
Sacrements auxquels il faut croire
Sous peine de tuer les morts ! (??)

Il est inouï, dit le Mercure de France, *qu'on ait pu imprimer ce galimatias dans* la Revue des Deux Mondes.

Et comprenez-vous que le sang est blanc quand il est pur?

Près du sol frangé d'or c'est votre sang qui bouge,
La blancheur en jaillit tellement il est pur !

*Partout des obscurités, un style péremptoire, des antithèses puériles et forcées. Que M. Roblot ne cherche pas de diocèse au Double-Mont. Apollon lui refuserait l'*Imprimatur. *Ou le* nihil obstat *se traduirait pour lui : « La nullité s'y oppose. »*

FERNY

Georges-François CHERVILLE, dit Jacques Ferny.

Né à Yerville (Seine-Inférieure), le 13 *février* 1863. *Chansonnier.*

VICTOR LEMARCHAND

De Falaise. Robert le Diable *et* Arlette. *Poésies.*

L'ABBÉ CHARLES LEMERCIER

C'est un prêtre du diocèse de Rouen. A publié chez Jouve, en 1910 : Nos mères, *œuvre couronnée en* 1909, *par la Société ha-*

vraise d'études diverses. « Il n'a pas dépouillé son caractère sacerdotal pour laisser parler en lui l'enfant. » Pour l'émotion sincère tout au moins, c'est un livre à rapprocher de Maman, *de Lucie Delarue-Mardrus.*

RENÉ LECŒUR

Né à Yport (Seine-Inférieure), le 27 septembre 1880. Lianeries et Trianeries à Lianon de Trianon, *à Paris, chez Briquet,* 1902. *L'auteur s'est fait connaître depuis par des romans et des nouvelles.*

RAYMOND MENSIRE

Un volume de vers, les Êtres de chez nous, *librairie Plon,* 1914. *Il chante le Miteux, la Plainte du gueux, et, à l'hospice, le Lamento d'une vieille traîneuse de chemins, Le Banquier de Villequier, etc. œuvre juvénile d'un poète très ému et très sincère.*

HENRI PIQUET

Né au Havre. Trilogie normande, *légendes héroïques en vers, publiées à Paris, s. d., chez Dumont.*

CHARLES PITOU

De Senonches. Feux follets, Larmes d'or, *etc*:.

CAMILLE SAINT-SAENS

Être le premier de nos musiciens, et s'exhiber le dernier de nos rimeurs !

XAVIER SIMON

Né à Sausseuzemare, en Caux, 1865. Deux recueils, Emeraudes *et pendant la guerre* la France héroïque.

GEORGES THOURET

Du Havre. Donnait les plus grandes espérances et puis s'est tu. N'a rien publié depuis Mon âme, *poésies parues au Havre, chez Quoist.*

PAUL VAUTIER

Né à Caudebec-en-Caux, 20 *mai* 1884. Au pays de Maupassant, *chez Ernest Dumont, à Paris*, 1910; John le Conquérant, *Société française d'imprimerie et de librairie*, 1914. *A écrit des vers non réunis en recueil sous le pseudonyme de Bourgine.*

Ch.-Th. F.

PIERRE PRÉTEUX

(1875)

M. Préteux n'est pas Normand. Quelque étroites que soient ses attaches avec la Normandie, je ne l'ai donc pas rangé parmi nos compatriotes à la place que la date de sa naissance lui assignait, mais hors rang. Il est parmi nous, parce qu'il participe à la vie littéraire de la province, qui est la matière de ce livre.

« *Je suis né, m'écrit-il, le* 26 *janvier* 1875. *Dès septembre* 1876, *j'habitais les bords de l'Iton. Je restai à Evreux jusqu'à* 18 *ans. Mon père y était professeur au lycée. et c'est là que j'ai fait toutes mes études secondaires. Jusqu'à* 30 *ans, c'est à Evreux que je revenais passer toutes mes vacances. C'est la nature normande qui m'a façonné... Le premier poète que j'aimai fut Lamartine, puis j'y ajoutai Hugo et Vigny... En quittant Évreux, j'allai vivre deux années à Rouen...*

« *J'ai brûlé mes premiers vers dans un élan d'enthousiasme pour Lamartine, et de mépris pour mes essais. Je m'étais juré de ne plus écrire, et fus pendant* 20 *ans fidèle à mon serment. Ce n'est qu'en* 1917, *que je me décidai à publier les poèmes des deux ou trois années précédentes. Ils furent réunis dans un recueil* Au-dessus du sillon (*Lib. Perche,* 45, *rue Jacob, Paris*). *Depuis à la même librairie :* Reflets d'épées, les Étincelles de l'enclume, *et* les Ailes du silence.

« *Après trois ans de service militaire,* 1896-1899, *j'entrai dans le commerce, puis j'enseignai l'anglais, et étudiai l'allemand, l'italien et l'espagnol. Enthousiaste de l'anglais, j'ai publié quelques ouvrages d'enseignement. L'étude du patois normand, en particulier, m'a montré les multiples influences du français sur l'anglais, et vice-versâ.*

« *C'est pendant la guerre que j'assumai la direction de* la Revue normande, *et l'orientai de plus en plus vers le régionalisme.* »

M. Préteux a pour aïeul Armand-Gaston Camus, jurisconsulte et écrivain, député à la Convention, puis président de l'Assemblée des Cinq-Cents, fondateur des Archives nationales, etc. Il prépare une étude très complète de la vie politique et littéraire de son ancêtre.

Ch.-Th. F.

L'ÉCHANSON

Invisible échanson des magiques symboles,
Je viens du pays d'or où le miel des corolles
Parfume d'irréel le vol des anges blonds,
Où le rêve d'azur qui berce et qui console
Plane et se pose sur les fronts.

Mes coteaux égayés du rire des cascades
Écoutent dans les eaux folâtrer les Naïades,
Et sous les chauds baisers d'un éternel soleil,
Mes ceps, entrelacés en pesantes arcades,
Se gonflent de nectar vermeil.

Un berger du Parnasse inspiré par l'Aurore,
Confiant ses pipeaux aux soins de Terpsichore
Et posant sa houlette auprès d'un églantier,
A sculpté les Neuf Sœurs aux flancs de mon amphore
Et des guirlandes de laurier.

J'apporte à votre soif un céleste breuvage,
Ferment mystérieux de mon divin cépage

Où les Cœurs altérés d'enthousiaste ardeur
S'emplissent de soleil, s'enivrent de ramage,
Et se parfument de senteur.

Tendez vos coupes d'or ivres de fantaisie;
Que cette amphore d'idéal vous rassasie.
Buvez, buvez toujours mon nectar merveilleux :
Je suis votre échanson, je suis la Poésie
Qui vous verse le vin des dieux.

(Les Étincelles de l'enclume.)

POÉTESSES

Mlle George ASTER.

Mlle Henriette CHARASSON.

Mme Lucie DELARUE-MARDRUS.

GEORGE ASTER

(Mlle MARGUERITE GEORGE)

Mlle Marguerite George, en littérature « George Aster », est née au Havre. Son père est originaire d'Avranches. Secrétaire de la rédaction de la Mouette. *Annonce un recueil de poèmes* Sans fard ni voile.

LE NŒUD

Tu m'as dit : « Sans l'Amour rien ne vaut sur la terre,
Ses yeux sont les miroirs secrets de la Beauté ;
Il est le créateur de toute volupté. »
J'ai donc voulu connaître, à mon tour, ce mystère.

Hélas ! tu m'as menti ; mon cœur désappointé,
Si fort, vois-tu, qu'il ne peut même pas se taire,
Regrette amèrement son passé solitaire,
Ses rêves ingénus, sa foi, sa liberté.

Mais quand, las de remplir ses pesants devoirs d'hôte,
Pour être seul enfin, dans la tour la plus haute
De son ancien palais il s'enfuit tout à coup,

Une force indomptable à tes côtés ramène
Mon être malheureux divisé par la haine
Et la soumission qu'il ressent pour ce joug.

George ASTER.

HENRIETTE CHARASSON

Elle est née au Havre, « il n'y a pas si longtemps, m'écrit-elle, « mais il faut penser aux jours lointains où l'on sera une dame « mûre, et où l'on aura besoin de voilettes ! » Je ne donnerai donc pas cette date récente. Depuis toujours elle passe ses vacances dans le plus beau pays du monde, *c'est ainsi que ses amis désignent Montivilliers. Elle débuta au « Mercure de France », le* 16 *octobre* 1909 *par une étude sur le poète havrais, Jules Tellier; et donna à la même revue l'année suivante* les Origines de la sentimentalité moderne. *Jusqu'à la guerre elle a fait la critique des Poèmes au* Temps présent. *Suivirent des poésies dans* Vers et Prose, *des Contes. Elle collabora à* Renaissance, Opinion, Revue de Hollande, la France *(pour la revue des revues); à* la Revue hebdomadaire, *à* la Grande Revue, *au* Divan. *Actuellement elle donne tous les lundis un feuilleton très remarqué au* Rappel, *critique des livres ; et c'est un des* Orion *de* l'Action française. *Mêmes contributions à* la Minerve française *et au* Monde nouveau.

Elle passa les trois premières années de la guerre chez ses parents à Montivilliers. C'est là, dans le deuil de son frère. qu'elle écrivit ATTENTE, 1914-1917, *Nouvelle Librairie nationale,* 3, *place du Panthéon, Paris.*

Henriette Charasson est petite, mince, blonde, avec de beaux yeux noisette, très femme, d'une cordialité spontanée et pleine de charmes. Elle a épousé, le 16 *février* 1920, *M. René Johannet, que ses*

nombreuses et profondes études sur les sujets les plus divers ont placé à la tête de sa génération en matière d'histoire politique ou morale.

Par un de ses ascendants, Mlle Charasson appartient au Berry. Ce fut le cas de Mlle de Gournay, que nous dispute le Sancerre ; car elle ne fut Normande que d'une cuisse, l'héroïque pucelle qui, de bec et d'ongles, égratigna la poétique de Malherbe, et lui arracha ses ciseaux, et fut mise à mal dans les strophes de Saint-Amant. Mais comme je n'ai pas repoussé la fille d'alliance de Montaigne de mon livre « Du Bidet au Pégase », consacré aux Normandes, je n'écarterai point la douce et violente *poétesse d'*ATTENTE *qui est née chez nous, en veut être, et nous fait honneur et amitié. Le Berry peut réclamer, car la Normandie ne lui a fait cadeau que de Prosper Blanchemain, et je sais qu'il y perd.*

« Attente », c'est de la poésie, mais ce ne sont pas des vers, seulement des versets « Claudéliens ». Pourquoi « Claudéliens? » Est-ce que Claudel inventa le verset avant saint Jérôme qui, en numérotant les phrases de l'Évangile, voulut aider la mémoire des fidèles? Avant les Grecs, qui mettaient à la ligne chaque membre de phrase, pour que cette coupure tînt lieu de ponctuation? M. Johannet eut bien raison de ne pas apparenter à Claudel, à « son bouillonnement sauvage » les notations justes, les phrases limpides, la concision toute classique de Mlle Charasson.

Il n'eut pas moins raison d'écrire que Boileau, s'il vivait en 1919, *aimerait fort Mlle Charasson, parce qu'il appréciait la conquête des mots exacts et imprévus... L'amour d'un frère et l'amour de l'amour emplissent ce petit livre de leur double déception, de leur adieu déchirant. Cela est antique par la netteté et la pureté du contour. Et quoique la forme soit hybride, ni vers ni prose, ici du discours pédestre par la simplicité, ailleurs alexandrin strictement mesuré, rien de plus classique. C'est une belle Muse qui ramène sur ses larmes un pli de sa chlamyde.*

Henriette Charasson nous touche autant que Marceline.

R. Havard de la Montagne écrit à son tour que ce faire nu et dépouillé n'a de correspondance que dans les couplets de Bérénice.

Avant de trouver l'éloge excessif, lisez, et vous serez conquis par ces élans magnifiques, mais ordonnés, par cet atticisme persuasif, élégant et si noble. Même quand elle défaille, cette douleur reste si pure et si sobre ! Nous avons sous les yeux, et offerte à notre attouchement, une vraie chair de femme, amoureuse, suppliante, innocente et trahie, qui s'éloigne sans malédiction de l'infidèle. A la place de Dieu, j'eusse été touché par la beauté ionienne de ces prières, de ces prières païennes, naïves, qui ont cru désarmer le destin par l'harmonie. C'est une nymphe qui pleure devant Jésus comme devant un dieu grec.

J'ai l'esprit classique et ne suis pas converti au verset. J'étais moins qu'un autre disposé à goûter une forme hybride, où l'art est moins facile à discerner que dans les vers. Mais je dois confesser la réussite de Mlle Charasson, et que, « s'il y a des lois en art, la beauté d'un poème est à lui-même sa preuve. » Le mot « réussite » ne peut s'appliquer dans son sens commercial à une sincérité désintéressée de toute rhétorique, à une droiture qui ne veut rien devoir qu'à son cœur angoissé, à ses paupières meurtries, et au poids de ses chaînes. Je préfère cent fois ces versets à des alexandrins où, toutes les vingt-quatre syllabes, deux poupées se baiseraient sur leur rime d'un sou, vêtues d'oripeaux ouvragés, avec rien que du son dans le ventre. Des chevilles forcées par le mètre adopté eussent changé quelque chose au ton et à la contagion de l'émotion, née d'une si juste simplicité. A côté de l'art souverain d'un Leconte de Lisle, d'un Théophile Gautier, à côté des marbres solennels et des plus durables airains, plaçons ces Tanagras noblement taillées, puisqu'un charme nouveau est né d'une forme plus souple, moins roidie en geste hiératique, en rite séculaire.

Ch.-Th. F.

Citations :

O DOUCE LIBERTÉ

O douce liberté ! je ne savais pas qu'il fût si doux d'échapper à tes fers, Amour !

Il était bien beau cependant le jour où je tendis mes pieds et mes mains à tes chaînes fleuries.

Amour, je ne savais plus qu'on peut marcher librement sur les routes, et relever au-dessus de sa tête, comme pour une danse, des bras légers, prestes et prompts.

Depuis tant de mois, Amour, je me traîne tristement sur les routes, et mon sang a coulé sous le poids de tes chaînes.

O douce liberté ! je ne savais pas qu'il fût si doux d'échapper à tes fers, Amour !



IL EST DES MOMENTS

Il est des moments où je soupire encore : Je t'aime.

Car j'oublie parfois que je ne t'aime plus, c'est si récent encore.

Et même quand je revois le vrai visage aperçu sous le masque arraché,

J'ai beau ne plus t'aimer, mon cœur est toujours plein d'amour, et sans savoir vers qui, en essuyant mes larmes, je soupire encore : Je t'aime.



OISEAU BLEU COULEUR DE TEMPS

Et voici que le silence entre nous est encore retombé comme une lourde porte.

Ames unies, que sépare un geôlier, nous n'entendons même pas, à travers les murs épais qui étouffent les plaintes,

Se briser l'aile d'un soupir d'amour.

Chaque jour j'attends et j'écoute, et je rôde sans me lasser autour de la sombre prison de silence.

Et je t'envoie à pleines mains les frémissants baisers que tu ne peux pas voir,

J'appuie ma joue aux rudes pierres sourdes.

Mais nul murmure, nul appel vers moi, mon bien-aimé, n'a dépassé ces jours derniers la sombre tour germaine.

Et je ne suis pas l'oiseau bleu couleur de temps, et je ne puis pas voleter sur la pierre de ta fenêtre,

Pour becqueter ta bouche en me taisant...

Henriette Charasson.
(Attente.)

LUCIE DELARUE-MARDRUS

BIBLIOGRAPHIE : *Occident* (Édit. de *la Revue blanche*, 1901); *Ferveur*, (Édit. de *la Revue blanche*, 1902); *Horizons* (chez Fasquelle, 1904); *la Figure de proue* (chez Fasquelle, 1908); *Par vents et marées* (chez Fasquelle, 1910); *Souffles de tempête* (chez Fasquelle, 1918); *Maman* (chez Fasquelle, 1920. — ROMANS : (chez Fasquelle) *Marie fille-mère, le Roman des six petites filles, l'Acharnée, Tout l'amour, la Monnaie de singe, l'Inexpérimentée, Douce moitié, Un cancre, Un roman civil en* 1914, *Deux amants, Toutoune et son amour, l'Ame aux trois visages*, (chez Tallandier) *Comme tout le monde.*

Lucie Delarue, c'est Thorborge, reine de l'Anse et de la Dune, et c'est une pêcheuse d'Honfleur (1). *Une Croisée qui revient de l'Orient ; rêve et chant sur le cap Achéen ; Corinne au Capitole ; aussi une simple femme de chez nous ; et surtout, en tous ses aspects, une fille de la mer, violente et spontanée. Si le pré qui descend vers la rive, si la maison rayée, si la cathédrale qui dépasse la haie, si tout*

(1) Nous devons aussi à Honfleur Mme Noël Bazan, aujourd'hui octogénaire. — POÉSIES : *Vol de papillons* (Jules Lévy, éditeur); *Le Livre d'une femme* (chez Lemerre); *Messe Bleue* (1898, chez Lemerre); et divers romans parus au *Républicain de l'Est*, au *Petit Journal*, etc. — THÉATRE : *Une Soirée de Racine* (décembre 1892, Odéon).

le décor neustrien est si émouvant dans sa vision, c'est qu'elle regarde la terre conquise, et ce vert herbager, avec des yeux neufs, des yeux qui reviennent du blanc polaire. Par l'accent et le tempérament nordique, cette barbare extasiée nous est fraternelle.

Aussi devons-nous, de notre fervente piété, la venger des vipères qui lui voudraient mordre le talon. Cela n'est pas une métaphore.

Souffles de tempête, *est sa dernière confidence. Après cinq volumes de vers, cette passionnée qui se donne toute en la sensualité des strophes, nous ouvre encore des coins inexplorés de son âme. Voire, s'il lui plaît, de nous ramener à d'anciennes étapes, son lyrisme s'y renouvelle avec d'autres accents qui ne font pas regretter les anciennes crises mélodieuses, restées dans nos mémoires. Devant N.-D. de Grâce, et les ex-voto de la Chapelle, devant sa ville et sa maison bâtie pour Marie-Antoinette, devant Alexandrie, l'Égypte et l'Orient, déjà chantés, c'était le danger, le danger d'une impression de déjà joui. Mais elle a trop le désir et la puissance d'étonner pour user deux fois du même moule.*

D'étonner, parce qu'elle est naturellement étrange ; mais gardez-vous de croire à rien d'artificiel ou de forcé. Lucie Delarue s'exprime, et elle ne peut qu'exprimer une grande âme, une originalité puissante. Mauras s'est jadis trompé qui croyait que son art seul intervient, sa tête, et nullement son cœur. Nous trouvons dans George Malet plus de clairvoyance, et tant d'œuvres émouvantes ont fait justice de cette critique. Lucie Delarue, comme tous les êtres d'élection, a souffert des vulgarités et des brutalités. La calomnie et la trahison ont pris aux cheveux la belle Viking au crin doré. Par de cruelles blessures le beau sang rythmique ruisselle, et sa sensibilité crie au bénéfice de son art. De ce fiel, il fait son miel. Peut-on reprocher à l'orgueilleuse Reine d'arranger artistement les coussins qu'elle empourpre? C'est dans la douleur que le poète prend de lui-même possession plénière.

Dans les premiers recueils, nous avons entendu les aveux d'une enfance le long des prés, d'une adolescence vierge, entraînée aux folles curiosités, puis on nous admit au gynécée, à contempler tou-

tes sortes d'intimités ménagères, en des tableautins méticuleux et hollandais. Autrefois elle ne paraissait jamais seule :

Contente, simplement, d'être à côté de toi,
Encor que défaillante, et la sueur aux tempes...

Du livre actuel tout compagnon est absent. — Qu'importe?

Toute la gloire, et tout l'amour, je les connais...

Déçue, elle fuira le monde dans la nature. N'a-t-elle pas ses jambes nerveuses d'amazone pour courir à cheval l'automne doré? Dans la forêt et sur les grèves, elle fuira les profanateurs.

Car le monde est bassesse et l'amour pauvreté...

Pourquoi lui a-t-on fait du mal?

Est-ce toi, mon cheval, est-ce toi qu'on lapide?
Je me retourne. Au loin le troupeau des humains
Vise en grondant Celui que je tiens par la bride,
Et dont le sang sacré va me teinter les mains.

Voilà son crime : Elle vole, au lieu de marcher. Elle enfourche Pégase comme un dieu les jambes ouvertes. Sa liberté d'allures et de chant offusque le Philistin hypocrite. Elle aurait poudré ses romans de cantharide? Ceux qui plus se scandalisent y ont pris plus de délectation. Sa sincérité s'est confessée au pays « du Prude et du Prudent qui clôt son bec ». Il n'en faut pas plus pour qu'on lapide Hypathie.

Je crois qu'on a tué l'été
Là, dans l'allée,
Trop effeuillée.

Mon regard est épouvanté.
Du sang peut-être
Va m'apparaître.

Je crois qu'on a tué l'Amour,
Là, sous ce hêtre
Où meurt le jour.

Et ailleurs :

Que de fois notre pas loyal
Marcha sur un nid de vipères...

Déjà nous avions entendu cette plainte. Se rappeler « Défi », dans « Par vents et Marées » :

Que la haine anonyme et que l'envie esclave
Environnent mon cœur de leurs traits incessants.
Je regarde à mes pieds éclaboussés de bave
La révolte des impuissants.

Sa défense alors semblait plus sûre et plus dure. Aujourd'hui ce sont parfois des vœux désespérés.

Noble femme, ce n'est qu'une crise passagère, allez ! N'avez-vous pas votre génie, et le grand arc cynthien, et cette beauté pathétique qui n'a pas encore fui votre jeunesse? Rassurez-vous. N'avez-vous pas la mer?

J'aime toujours revoir l'estuaire, ses eaux
Hybrides, où la mer au fleuve se mélange.
C'est là que j'ai senti naître et grandir cet ange
Qui jusques à la mort tourmentera mes os.
Je regarde le flot qui bouillonnant et froid
Ne cesse de bondir et de gronder sans cause.
Je dis : « Moi qui ne suis qu'une si mince chose,
Je suis aussi grande que toi. »

Lucie Delarue est familière avec la nature comme l'est un homme avec une maîtresse longtemps possédée. Elle la prend dans ses petites mains d'enfant sauvage, contre son cœur, contre sa bouche.

Pour cette fille des Bersekers c'est une camarade. Mais justement d'avoir hanté tant de rivages, un peu de satiété est venue. Trop de départs l'ont dépaysée, et des nostalgies vers tous les ciels qui l'ont aimée. Sa douce Normandie pâlit elle-même parfois à ses yeux troubles. Son âme est assise à la ferme, mais elle revient du désert.

C'est là seulement qu'elle peut guérir, pourtant, consolée par nos admirations pour le plus émouvant des génies féminins de la littérature française, dans cette belle maison de la côte Vassale, où la postérité viendra en pieux pèlerinage honorer son Ombre d'une plus belle couronne que le laurier de Valmore.

C'est là, à Honfleur, qu'au cours de la guerre, infirmière dévouée, elle a donné un démenti aux détracteurs de la femme de lettres moderne, à ceux qui déclarent la femme littéraire un être anti-social et anti-naturel voué aux seules destructions, à ceux qui disaient : « Dès l'instant qu'elle prend la plume, elle se révèle comme un ferment d'anarchie. Elle dément dans ses constructions imaginatives la valeur des vertus dont personnellement elle a pu donner l'exemple. » Il ne s'agit pas ici de vertus bourgeoises. Lucie Delarue a soigné les blessés. Elle a pleuré sur nos morts. Toute une partie de « Souffles de tempête *», respire le patriotisme le plus légitime et le plus humain. De l'estuaire, elle a entendu le canon de la Somme, elle a répondu avec son vers de bronze. Et comme une expiation et aussi un reniement du fameux poème « Refus » qu'on lui a si durement reproché, quelles magnifiques couronnes sur les tombeaux de ses neveux ! Celle qui se glorifiait de ses flancs infertiles a fini par rendre hommage à la fécondité. Elle a prêté ce vers au deuil sororal :*

O France, salue-moi, je t'ai donné un fils.

De quel clairon elle pousse nos jeunes héros à la victoire ! Et quelles belles flammes doivent aujourd'hui pavoiser son drakkar. Lucie Delarue-Mardrus, duchesse de la Normandie idéale, un vieux poète de votre sang vous salue :

Mon salut, ô Lucy, pleine d'images,
Car un dieu très subtil est avec vous.

Il élit, noble entre tous les lignages,
Votre sang, où des rois s'allient aux loups.

Votre vers est le fruit de vos entrailles,
Jésus d'or, qui conseille, un doigt levé,
L'eau stellaire, où dans la nacre et l'écaille
Tous péchés de laideur seront lavés.

Notre Honfleur sur la côte a sa Madone,
Qui bénit les bateaux, garde le port.
Louons-la, mais prenez l'autre couronne,
Vous par qui le miracle existe encor.

Ch.-Th. FÉRET.

CITATIONS :

ORAISON

Notre-Dame de Grâce, ô vétuste patronne
Des pêcheurs et des matelots,
Dame de bois et d'or à la belle couronne
Qui loges au-dessus des flots,

Veuille à jamais bénir, tout au bas de la côte,
Honfleur, ma ville aux deux clochers,
Qui descend jusqu'au bord de la mer basse ou haute
Parmi les grands filets séchés...

Voici les matelots, mousses et débardeurs,
Tous gens de roulis et de houles;
Et, de même, voici les poissardes, leurs sœurs,
Et celles qui cueillent les moules.

Tout ce peuple salé lève vers toi les yeux,
C'est lui qui te nomme sa reine,
Sainte Vierge de mer, madone un peu sirène,
Toi, son unique merveilleux...

Vois ! leur reconnaissance encombre ta chapelle,
Plaques de marbre, cierges droits,
Et ces barques qu'ils font, longues comme deux doigts,
Joujoux de bois et de ficelle.

Tout cela pour orner tes deux pieds triomphants,
T'arrive du fond des naufrages.
Toute l'immense mer avec ses grandes rages
T'honore en ces cadeaux d'enfants.

C'est pourquoi sois-leur douce, ô Dame maritime !
Garde-leur l'amour puéril
Que tous ils ont pour toi, naïvement intime,
Dans la misère et le péril.

Patronne des marins, l'existence est si dure...
Sois toujours celle d'autrefois,
Et protège, et bénis toujours dans sa verdure
Honfleur, la ville de guingois.

(Par vents et marées.)

A RAPHAEL SCHWARTZ

Est-ce la vérité qu'avec un peu de terre
Vous avez fait surgir mon double inquiétant?
Voici donc ma statue et tout ce qui l'attend,
Car avec elle est né son destin de mystère.

***

Prête splendidement pour le bronze futur,
Prisonnière du rythme où vous l'avez campée,
Quel sera l'avenir de l'insigne poupée,
Œuvre d'un ébauchoir enthousiaste et pur?

***

Ainsi, mon corps drapé qui marche, mon visage,
Mes mains de berger grec, mes deux petits pieds nus,
Et mon large regard plein de calme et d'orage,
Sous vos patients doigts lentement sont venus.

***

Ma statue! Elle est là, debout. Je la regarde,
Cette fragilité faite tout comme moi,

Elle vivra pourtant bien après moi. Hagarde,
Je tremble, en y songeant, d'un pathétique émoi.



L'éternelle santé, l'éternelle jeunesse
La fixent pour toujours, et moi je vieillirai.
Elle est le témoin vrai de mon âge doré.
Un jour s'affirmera mon triste droit d'aînesse.



Sont-ce vraiment mes yeux et ma bouche et mon nez,
Sont-ce mes mains, mes pieds? Est-ce mon attitude?
Est-ce mon dur orgueil, ma sombre quiétude
Qu'étudieront tant d'yeux encor loin d'être nés?



Nous voici tout vivants. Votre œuvre, là, s'élève,
Neuve, et si chaude encor du travail de vos doigts,
Fille de mon grand rêve et de votre grand rêve...
Et ceux des temps futurs penseront : *Autrefois !*



Ils diront : « Elle fut une femme célèbre ! »
Ce ne sera que moi présente, cependant.

Ils ne sentiront pas battre mon cœur ardent,
Mon simple cœur humain sous le bronze funèbre.



Faut-il que l'art survive à la réalité !
Moi qui suis un esprit, je deviendrai poussière,
Et cette image-ci qui n'est qu'un peu de terre
Va triomphalement vers l'immortalité.

(Souffles de tempête.)

AUMONE

Nulle ivresse ne m'est venue
D'avoir fréquenté les humains.
Étonnés par mon âme nue,
Ils ne me tendent pas les mains...

Je ne veux plus rien de ceux-là
Qu'il faut appeler mes semblables.
Monde haineux, peureux et plat,
Nos lois n'ont pas les mêmes tables.

On peut être heureux sans amis,
Les choses valent qu'on les aime.
Mon bonheur à moi je l'ai mis
Dans tout ce qui vient de moi-même...

J'ai Paris et ma Normandie
Où je me sens si bien chez moi,
Du bruit pour mon âme hardie,
Ou du silence plein d'émoi.

J'ai mon beau cheval qui galope
Dans le même sens que le vent,
Par les doux automnes d'Europe,
Sous un ciel bas, gris, et mouvant.

J'ai ma musique et mon grimoire,
Mon doux piano reposant,
Ma grammaire d'arabisant,
Même mon violon, ma gloire !

J'ai mes pinceaux et mes crayons
Pour les jours où je me sens peintre...
Puis j'ai mon rêve qui me cintre
D'une auréole de rayons.

Dans le visible et l'invisible
Je me promène en souriant.
Mon destin n'a rien d'effrayant :
Je suis seule, mais je suis libre !

Parmi vous, décevants humains,
Déjà pareille à mon fantôme,
J'aime mieux mon grave royaume
Que vos bonheurs sans lendemains.

Au jour venu, que l'heure sonne
Où l'on doit renoncer à tout !
Je ne devrai rien à personne
Et chacun me devra beaucoup ;

Car toutes ces belles années
A l'écart de vos tristes bruits
Auront encor nourri mes fruits,
— Et je vous les aurai données.

(Souffles de tempête.)

HONFLEUR

L'ombre d'un grand nuage est sur l'eau comme une île.
L'estuaire est plus beau qu'aucune fiction.
La vieille navigation
Bat des ailes parmi la ville.

Après les toits salés commence le grand foin,
Et les fermes sont là dans le bleu des herbages.
L'odeur des pommes vient de loin
Se joindre au goudron des cordages.

Je n'ai pas vu la fin de mes ravissements,
Honfleur tout en ardoise où pourtant je suis née,
O ville riche d'éléments,
Nombreuse, bien assaisonnée.

Sont-ce tes toits vieillots qui se pressent si fort,
Ta petite marine et ta campagne verte
Que je chéris, ou bien ton port
Qui te fait toujours entr'ouverte?

Rien que de bon, de pur, pour cette ville-ci.
Moi qui suis pour jamais vouée à la chimère,
Je l'aime simplement, ainsi
Qu'on aime son père et sa mère.

(Souffles de tempête.)

HYMNE

Qui nierait ta splendeur, ô province natale,
Ma Normandie, amour fidèle de mes yeux,
Morceau d'Ouest français sur qui la mer s'étale,
Terre civilisée au labour copieux !

***

La dure cathédrale et le mol toit de chaume,
Depuis des siècles, voient s'entasser les moissons.
Tes charrettes de blé, tes barques de poissons,
Tes troupeaux, suffiraient à nourrir un royaume.

***

Le commerce tranquille et riche de tes ports,
Ta ville capitale orgueilleuse et notoire,

Toute ta vie a des racines dans l'Histoire,
Ainsi que dans ton sol plongent tes hêtres forts.

***

La mer brusque et la Seine attendrie et pallide,
Les pommiers dépassés de clochers triomphants,
Tant d'aspects reflétés au fond de tes enfants
Leur font l'âme qu'ils ont, brumeuse mais solide.

***

Pareils à leur pays aujourd'hui comme hier,
Il n'est un laboureur au fond des fermes grasses
Qui d'être né Normand ne soit heureux et fier,
Car les tiens sont racés entre toutes les races.

***

Louange à ton printemps d'aubépines en fleur,
A ton été chargé de grains et de verdures,
A ton automne jaune où les pommes sont mûres,
A ton hiver touffu de givre et de blancheur.

***

Douceur et force, en toi nulle saison méchante.
Rien qu'air pur, prés féconds, beaux fruits, gras bestiaux,

Nobles cités debout au bord des belles eaux,
Et personnalité bonne qu'il faut qu'on chante.

***

Nous t'aimons ! Qu'à jamais ton savoureux accent
Vive, et tes arbres drus, foncés sur tes ciels pâles,
O mère riche en herbe et riche en cathédrales,
O toi que, pour toujours, nous avons dans le sang !

(La Figure de proue.)

LE POÈME DU LAIT NORMAND

Intarissable lait de velours blanc, qui sors
Des vaches de chez nous aux mamelles gonflées,
Lait issu de nos ciels mouillés, de nos vallées,
De nos herbages verts et de nos pommiers tors,

***

Je pense en te buvant à ces bonnes nourrices,
Trésor très précieux entre les bestiaux,
Je revois les beaux yeux tranquilles des génisses,
Les taches de rousseur sur le blanc de leur dos...



Louange à toi, beau lait généreux qui jaillis !
En vérité je bois avec toi mon royaume
Riche en clochers à jour et riche en toits de chaume.
Louange ! car je bois avec toi mon pays !



Mon cher pays, le seul où mon cœur se retrouve
Chez lui, sans plus songer à revendiquer rien ;
Mon cher pays, le seul où je me sente bien
Comme un petit contre sa mère qui le couve.



Louange à toi, beau lait, ô mon lait maternel !
Donne-moi la vigueur qui menait mes aînées.
Puisses-tu me nourrir encor bien des années
Avant l'ennui profond du repos éternel.

(La Figure de proue.)

Raymond POSTAL

ET

Ch.-Th. FÉRET

RAYMOND POSTAL

* *Né à Caen. Études à Caen et à Rouen. Fonde* la Revue normande *à Rouen, en* 1916. *Édite à* la Revue normande, *en* 1917, les Voix héroïques. *Campagne au front en* 1918.

LES SOUVENIRS

Chalyce.

Te souvient-il des nuits où dans le doux mystère
Du silence, oublieux des choses de la terre,
Tu m'expliquais le monde et les secrets des Dieux?

Chioné.

Oui...

Chalyce.

Tu chantais pour moi les astres radieux,
Les soleils suspendus aux cimes éthérées
Et les splendeurs sans fin qui parent l'empyrée.
Ta voix était un hymne étrange et surhumain,
Je t'écoutais, pensive, et tu prenais ma main,
Et tes rythmes nouveaux aux grâces nonpareilles
Troublaient toute mon âme et charmaient mes oreilles...
Tu me disais aussi les beautés de l'amour.
Je t'aimais, Chioné, mais tu partis un jour...

Chioné.

Hélas ! oui. Je partis pour un lointain voyage,
Je vis d'autres pays, je vis d'autres rivages.

Je sus le faste immense et bruyant de cités
Que tu ne connais pas... Mais j'avais emporté
Là-bas ton souvenir; il était ma richesse
Inépuisable et fut, aux heures de détresse,
Le dictame puissant qui me rendait la foi...
Et mon cœur demeura toujours auprès de toi.

Chalyce.

Tu m'aimais?

Chioné.

Je t'aimais tant, vois-tu, que mon âme
Sentait couler en elle une divine flamme
Lorsque je prononçais ton nom, le seul aimé...
Il avait je ne sais quel charme parfumé,
Quelle harmonie enclose en ses syllabes chères...
Et j'éprouvais comme une caresse légère
Et douce infiniment à le dire...

Chalyce.

O bonheur!

Chioné.

Et le luxe insolent des villes, leurs honneurs;
Les danses du soleil sur les frontons de marbre;
La brise qui faisait se balancer les arbres,
Qui donnait aux jardins leurs soupirs; les printemps
Lumineux; les étés aux rayons éclatants;

Et la brune beauté des femmes étrangères,
Le dessin de leur corps sous les cyclas légères,
L'offrande de leurs seins, l'attrait de leurs baisers
Et celui de l'étreinte où viennent s'apaiser
Deux désirs sur les lits de byssos et de roses; —
Tous ces charmes, tous ces orgueils, toutes ces choses,
Tout ce qui fait la joie humaine et nos plaisirs,
N'affaiblirent jamais en moi ce souvenir; —
Et loin, bien loin de toi, je te possédais toute...

(*Chioné*, Acte II, scène IV.)

FANTAISIE POUR UNE ÉTOILE

Madame, je vous aime un peu comme jadis,
Le fidèle, à l'autel où se fanaient les lis,
Avec je ne sais quel émoi que l'on pardonne
Aux simples, élevait son cœur vers la Madone...
Je voulais vous le dire, et je ne l'osais pas,
Depuis qu'un soir, au rythme léger de vos pas,
Je fis le rêve beau qui vous donna mon âme.
...Je vous aime pour la passion dont la flamme
Met dans vos yeux jolis de femme un peu de ciel,
Pour votre voix dont la douceur faite de miel
Et d'harmonie apaise les maux et fait taire

Les voix humainement fragiles de la terre;
Et je vous aime aussi parce que nul amant
N'a pu troubler la paix où, seule, obstinément,
Vous demeurez, gardant d'une ferveur jalouse,
Comme sur son bonheur veillerait une épouse,
Votre maître, votre trésor, votre dieu : l'Art.
...Et lorsque, les trois coups frappés, sous le regard
Frémissant d'une foule entière qui vous aime,
Vous paraissez, le front porteur d'un diadème
De gloire impérissable et de pure beauté;
Lorsque, divinement simple, sous la clarté
Que projette la prodigalité des lustres,
Vous surpassez vos rivales les plus illustres.
Il me souvient des vierges sages qu'autrefois,
Au temps où les bergères épousaient des rois,
La main des Primitifs fit pour toujours si belles
Que les siècles se sont inclinés devant elles.
Il me souvient de leur grâce douce, de leur
Sourire qui disait la paix, de leur pâleur
Et de leur majesté parfois un peu distante...
Et c'est alors que, dans un songe qui me tente,
Votre pâleur, votre souriante douceur,
Votre majesté font que vous êtes leur sœur...

Et moi, l'admirateur inconnu, l'anonyme,
Qu'un amoureux espoir insensément anime,
Le rêveur dont le rêve est votre rêve pur,
Je cherche dans vos yeux si clairs un peu d'azur,
Et je puise, à la source fraîche de vos lèvres,

La caresse des mots qui guérissent les fièvres.
Amant de l'Idéal dont vous servez l'autel,
Je suis l'ami fidèle qui vous suit, et tel,
— Parce que vous ayant prise, la Tragédie
Fit de vous presque une déesse, — je mendie
Un peu du feu sacré qui divinise l'Art,
Et je voudrais que vînt briller en mon regard,
Vainqueur des ténèbres du monde et de ses voiles,
« Cette obscure clarté qui tombe des étoiles. »

Raymond POSTAL.

LOIN D'ELLE

A Lionel D...

Les jeux de Mars ayant banni ceux d'Aphrodite,
Tu vins, de ces lointains Occidents aux cieux clairs,
Ton âme pleine encor des amours interdites,
Mais dans ton regard sombre un vouloir droit et fier.

Et, soldat qui vivais aux horizons du monde,
Mais dont le cœur est nôtre et l'esprit et le sang,
Ton geste fut, empreint d'une beauté profonde,
Le retour au foyer menacé de l'absent.

Tu n'es plus aujourd'hui qu'un homme dans la foule,
Un anonyme effort parmi d'autres efforts;
Et les Destins, pareils aux volontés des houles,
Feront de nous ce qu'ils voudront, faibles ou forts.

Mais, le rêve, ton rêve embaumé d'aromates,
Qui s'envole aux pays magiques d'où tu vins,
Terres des voluptés chaudes et des chairs mates,
Et des désirs fougueux, — ton rêve n'est pas vain...

Il n'est pas vain que ton front blanc casqué d'ébène
Guette anxieusement du bout de l'Infini
L'ombre de ton passé sur les plages cubaines,
Et songe aux fiers baisers que tu n'as pas finis.

Car là-bas, revivant vos tendresses premières,
Une épouse t'attend, fidèle, sous ton toit,
Sourde aux banjos, aveugle aux jeux de la lumière,
Et dans l'âme une foi qui n'espère qu'en toi...

Tu la retrouveras, plus chère, après l'attente,
Aux pays des cieux toujours bleus et des fruits d'or,
Et, parce qu'elle aura su demeurer constante,
Son cœur et son amour seront plus grands encor.

Raymond POSTAL.
(Juillet 1917.)

CHARLES-THÉOPHILE FÉRET (1)

BIBLIOGRAPHIE : POÈMES : *la Normandie exaltée* (1902, à Paris, chez Dumont, 42, rue Barbey-de-Jouy, *épuisée*). Prochainement nouvelle édition entièrement refondue; *le Verger des Muses* (Sur le Parnasse normand, 1911,) Paris, chez Dumont, *épuisé*); *l'Arc d'Ulysse* (1919, à Paris, chez Crès, 4 fr. 50). — THÉATRE : *Maître François Villon*, 5 actes, en prose (à Paris, 1909, chez Dumont, *épuisé*). — CRITIQUE : *Du Bidet au Pégase.* (Toutes les Poétesses normandes, de Marie de France à Lucie Delarue-Mardrus), chroniques en prose et en vers. Portraits (à Paris, 1907, chez E. Dumont, *épuisé*); *les Cendres d'Ernest Millet*, avec notes de Ch.-Th. Féret. Tirage à 90 exempl. sur japon (chez Herpin à Alençon, 1904, non mis dans le commerce); *Étude sur Henri Beauclair* (à Paris, 1904, chez E. Dumont, *épuisé*); *le Palinod de Normandie, an* 1904 (à Paris, chez E. Dumont, *épuisé*); *les Origines normandes de François Villon* (1904, à Paris, chez Floury, *épuisé*); *les Poètes originaires de la Ferté-Macé* (à la Vie normande, 1904); *Étude sur Léo Trezenik* (1903, à Paris, à la Vie normande). — PRÉFACES : *Des rimes paysannes* (de Robert Campion, Lisieux, Morière, 1902); *Des voyages à travers la couleur locale* (de Charles Boulen, à Paris, chez Rey, 1906, et des « Sonnets à la servante » du même); *D'un poète virois* (Albert Le Voisvenel) 90 exempl. sur Hollande, Paris, 1906, à la Société française d'imprimerie et de librairie, à Poitiers (non mis dans le commerce); *Dans l'Anthologie des Poètes normands* (Paris, chez Floury, 1903) : *Essai sur l'Histoire de la poésie normande.* — CONTES : *Henacchius*, à l'Express algérien, Alger, mai 1899; *Venus*

(1) De Quillebœuf, estuaire de la Seine.

medicinalis (à Paris, 1899, chez Jehlen et Léguillon); l'*Enfant de Mlle Dousse*, 1901, chez Herpin, à Alençon); *les Contes de Quilleboeuf :* Frère de Norvège, Sœur Barbue, les Chauffeurs, la Fille du menuisier, le Sixième précepte, l'Imagier de Jumièges. (Herpin, Alençon, *épuisé*). — ROMAN : *Présences secrètes* (pour paraître prochainement).

De moi, je me borne à dire que j'ai aimé la Normandie pour la servir et non pour m'en servir.

ROSSIGNOL

Les velours fastueux du soir drapent le fût
Bleuissant des vieux ormes;
Et les bois apaisés ont des soupirs confus
De femmes qui s'endorment.

***

Réveillez-vous, Dryade et Nymphe ! Éveille-toi,
Ame lourde et fanée,
Car tu vas retrouver ce soir le jeune émoi
De ta seizième année.

***

Déjà l'ombre tressaille, et le lyrique oiseau
Aussitôt qu'il prélude,
Fait jaillir une source et trembler un roseau
Dans le cœur le plus rude.

***

Mais, aux Muses sacré, crains de troubler ce lieu,
Et la branche fidèle

Où revient chaque nuit se révéler un Dieu
Et se cacher une aile.

* * *

Car l'ombre seule est sûre au chanteur, et le sang
Dont cette plume est rousse
Enseigne que toujours le caillou du méchant
Vise la gorge douce.

* * *

De geais rauques et bleus la Gloire aime assortir
Les clinquants de sa jupe :
O flûte d'or, éteins les muables saphirs
Avec les sottes huppes.

* * *

Et puisque doit l'hiver, sous un buisson, mouler
La neige à ton squelette,
Que l'orgueil du génie enfle aux plus hautes clefs
Ton gosier de poète.

* * *

Chante comme le vent sur l'orgue des roseaux ;
Et pour t'ouïr, soudaines,

Qu'à leurs glauques plafonds les déesses des eaux
Surgissent jusqu'à l'aîne.

***

Pour les Dames d'antan, que préserve un sonnet
Vendosmois de la cendre,
Chante, et pour l'aubépin dont s'aime couronner
L'Ombre qui fut Cassandre.

***

Celui, dont le chant doit périr, chante à l'écart.
Chante ! — Aux célestes portes,
— Chante si doucement — que se penche Ronsard
Et t'approuve Desportes.

(L'Arc d'Ulysse : Des poètes et de la gloire.)

LES SERVANTES DE PÉNÉLOPE

Fuis la jeunesse des servantes, qui dénoue
Le luxe insolent d'un beau crin ;
Il te sied de servir les seules Muses. Crains
Une intendante aux belles joues.

Lorsque tu dors, furtive, elle quitte ta couche,
Et court se vendre à ton voisin,
Qui parmi les baisers grapille sur sa bouche
Tes secrets comme des raisins.

Tel, sur son lit de peaux de brebis et de vaches,
Ulysse, aux corridors obscurs,
Méditant l'arc sonore et la joute des haches,
Surprit les commerces impurs

Des servantes qui rient, en s'échappant des chambres,
Et vont choyer les prétendants
De viandes, de vins, de leurs corps frottés d'ambre,
Et de mensonge à belles dents.

La nuit, les jeunes bras tannés par les lessives
Se targuent de moire et de fleur;
Car où rôde Vénus une fièvre offensive
Emplit les misérables cœurs.

Mais le fort de leurs mois ferait tourner les sauces
Dont l'âge gourmand fait grand cas;
Et tu dois préférer à leurs caresses fausses
L'amitié d'un vin délicat.

Tu fuiras la jeunesse et prendras Euryclée
Au pas lent, à l'agile main,
Pour que de torches d'or et de sagesse ailée
Minerve éclaire tes chemins.

(Vers pour les servantes.)

RESSEMBLANCE

Le Destin me redoit du bonheur, des baisers,
Et ces tendres regards qui couvent.
Car je n'ai bu qu'un lait mercenaire et rusé,
Car je n'ai tété qu'une louve.

Ma nourrice dans l'herbe et les joncs du marais
Imprimait ma couche rugueuse;
Et dans mes songes orphelins elle apparaît
Avec sa chair de belle gueuse.

Mais de ma Mère, morte au loin, il n'est resté
Qu'une pâle photographie.
Je m'insurge. Je veux à la mort disputer
Son doux bruit, son odeur, sa vie;

A son tombeau perdu reprendre ses cheveux
Renflés en coques sur ses tempes,
Sa bouche au secret pâle, et, myopes et bleus,
Ses yeux voilés comme des lampes.

Fou, qui demande au sol où l'ombre fuit, l'oiseau
Que l'arbre décoche à la nue,
Le naufrage automnal au vent et au roseau,
L'ancienne ivresse à l'outre bue.

Oui, car la race est l'outre inépuisable, où gît
L'orgueil de se croire éternel.
Une fille m'est née, et d'elle a ressurgi
Le clair visage maternel.

Et ces yeux d'autrefois que le ver a mangés,
— Un peu de bave, un peu de boue, —
Ils redeviennent fleurs; des longues nuits vengés,
Ils éclairent de belles joues.

Mieux que sur son portrait, ma mère, la voilà,
Je la respire, elle me frôle.
Et tout l'harmonieux Second Empire est là,
Dans cette chute des épaules.

Ah ! je baise en pleurant ce front, où tour à tour
    Ma fille ou ma mère l'emporte.
La vivante paiera tout l'arriéré d'amour
    Avec les lèvres de la morte.

(L'Arc d'Ulysse)
(9 février 1915.)

NE TE LONGIS AMBAGIBUS MORER

Les chiens clabauds, pelés de la queue au collier,
Et les chacals, où je passais ont aboyé.
Par le caillou tranchant ou par le cep punie,
Leur peau rogneuse a laissé fuir de la sanie.
Et l'Amitié harmonieuse, et le hautbois
Des Sœurs Neuvaines m'ont vengé du triple aboi.
Mais le Peuple herbager qu'une mer double berce,
Et qui des flots changeants a pris ses yeux d'eau perse,
Le Peuple aux claires joues et au menton charnu,
Moi qui l'ai tant aimé, ne m'aura pas connu.

***

Il n'était point d'obole, oh ! non, ni de couronne,
Pour la voix qui s'exalte et le cœur qui se donne;

Mais de silence et de solitude opprimé,
J'aurais été plus grand si l'on m'avait aimé.
Car le génie est fait d'amour; il faut qu'il mêle
Aux sèves de sa race une sève jumelle,
Qu'il ait en ce miroir ses feux multipliés...
L'amour?... Heureux ceux-là qui ne sont qu'oubliés.
Heureux qui, courtisant les Muses à voix basse,
Défend de houx serrés le verger du Parnasse.



Mais l'Aède aux yeux purs, sans dague au justaucorps,
Qui va par les chemins publiant ses trésors,
Ouvre au passant les bras et le nomme « son frère »,
Un poignard fraternel le rencontre et l'enferre.
— Vard, manœuvre de jour et poète de nuit,
N'empruntant « ni son pain, ni son rêve d'autrui »,
Vard, l'ami de Platon, que Virgile conseille
(Las ! pour payer sa bière on vendit ses abeilles !),
A graissé des wagons trente ans sous les dédains,
Anacréon sculpté comme un dieu des jardins.
— Le Bailly, démembré de son grand séminaire,
A vingt-six ans, creusé de faim et poitrinaire,
Meurt, léguant dans sa malle à la dent des souris
Une soutane usée avec des manuscrits.
— Qu'Alençon-le-Quiet fut à Loriot farouche !
— Millet,... mais un serment me scelle ici la bouche.



Que j'en ai vus passer de porteurs de flambeaux,
Dans ce Paris qui fut ou sera leur tombeau (1) !
Combien portaient l'espoir magnifique d'un Livre,
Incapables d'écrire, hélas ! ce qui fait vivre,
Incapables d'être valets, hères altiers,
Marqués d'une grandeur dont nul n'avait pitié.
C'est eux où mon exil va recruter sa bande.
Ensemble nous parlons du clos et de la lande.
Et quand il en tombe un, nous honorons le mort.
Car nous sommes ta conscience et ton remords,
O vieux Pays, nous les lointains, les sans-couronne.

Et ces lauriers qu'on nous refuse, je les donne.

Ch.-Th. FÉRET.

(1) Rossignolets du clos, merles de la falaise,
Les Poètes normands naissent au bord des bois,
Et s'en viennent mourir à Paris, où s'apaise
Le grand cœur méconnu sous l'anonyme croix.

(Le Verger des Muses.)

FIN

ORDRE ALPHABÉTIQUE DES NOMS CITÉS

	Pages
A	
Roger ALLARD	341
Ch.-Th. ARGENTIN	93
Jean D'ARMOR	185
George ASTER	411
B	
BANVILLE D'HOSTEL	260
Mme Noël BAZAN (*note*)	418
Henri BEAUCLAIR	70
Jean de BEAULIEU	270
BELLIARD	397
Jean BERTOT	170
BEUVE	V
BLANGUERNON	XI
BLIER (P.)	I
Amédée BOCHEUX	389
K. BOÈS	397
Albert BOISSIÈRE	197
Charles BOULEN	210
Abbé BOURGEOIS	398
R. BOURGERIE	398
Vicomte DE BROC	398
Jeanne DES BRUMES	191
Auguste BUNOUST	356
C	
Robert CAMPION	204
R. DE CANTELOU	79
Maurice CANU	221
Camille CÉ	263
Laurent CERNIÈRES	239
Wilfrid CHALLEMEL	19
Henriette CHARASSON	413
A. CHRISTOPHLE	115
J. DE CLAIRFONTAINE	229
G. CLERGET	258
Paul COLLIN	131
Comte DE CONTADES	II
Eugène CRESPEL	291
D	
Eléonor DAUBRÉE	291
Jacques DEBOUT	399
Lucie DELARUE-MARDRUS	418

	Pages
Demougé	v
Edouard Dujardin	171
Henri Dutheil	380

E

Elie	111
Roger Eng	109

F

R. Fauchois	292
Charles-Théophile Féret	446
J. Ferny	401
Fernand Fleuret	305
Ch. Florentin-Loriot	25
Louis Foisil	287
André Fontaine	201
Charles Frémine	15

G

Auguste-Pierre Garnier	326
Jules Gentil	115
Jean de Gourmont	254
Rémy de Gourmont	56
Julien Guillemard	301

H

Paul Harel	132
Paul Hauchecorne	368
Léon Hiélard	276

L

Paul Labbé	144
Germain-Lacour	VI-115
G. Laisney	298
G.-U. Langé	321
Marcel Lebarbier	386
G. Lebas	183
René Lecœur	402
Le Gonidec de Penlan	235
V. Lemarchand	401
Abbé Lemercier	401
G. Le Rérérend	348
M. Le Sieutre	280
Maurice Levaillant	XI
Levavasseur	II
Jean Lorrain	47
W. Lucas	297
Luce	111

M

Raymond Mensire	402
George Métivier	VIII
Ernest Millet	II
Stanislas Millet	128
Edward Montier	224
M. Montmert	81
George More	105

N

P. Nebout	147
Nozeroy	111

P

Achille Paysant	119
H. Piquet	402
Ch. Pitou	403
Raymond Postal	439
P. Préteux	405

Q

J. Quesnel	391

Pages

R

R. DE RAIMES......... 115
P.-N. ROINARD........ 158

S

Mme SCHALCK DE LA FAVERIE.............. 115
SAINT-SAENS 403
Xavier SIMON......... 403

T

Georges TIS (Davenet).. 231
Alb. THOMAS.......... 85
G. THOURET.......... 403
L. TYSSANDIER........ 115

V

Gustave VALMONT..... 96
Adolphe VARD......... 5
Pierre VARENNE....... 375
Paul VAUTIER......... 404
DE VENANCOURT...... 236
R. DE LA VILLEHERVÉ.. 37

Y

Fr. YARD............. 244

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
INTRODUCTION	I à XIV

PREMIÈRE PARTIE

A) LES MORTS

P. Blier	I à 4
Ad. Vard	5 à 12
Ch. Frémine	13 à 18
Wilfrid Challemel	19 à 24
Ch. Florentin-Loriot	25 à 36
R. de la Villehervé	37 à 46
Jean Lorrain	47 à 55
Rémy de Gourmont	56 à 69
Henri Beauclair	70 à 78
Robert de Cantelou	79 à 80
Gabriel Montmert	81 à 84
Albert Thomas	85 à 92
Ch.-Th. Argentin	93 à 95

B) MORTS DE LA GUERRE

Gustave Valmont	96 à 104
Georges More	105 à 108
Roger Eng	109 à 114

Pages

C) POÈTES MORTS DEPUIS 1903

QUI NE FIGURENT PAS DANS LES PRÉCÉDENTES NOTICES.. 115

DEUXIÈME PARTIE

A) LES VIVANTS

Achille Paysant.......... 119 à 127
Stanislas Millet.......... 128 à 130
Paul Collin.......... 131
Paul Harel.......... 132 à 143
Paul Labbé.......... 144 à 146
Pierre Nebout.......... 147 à 157
P.-N. Roinard.......... 158 à 169
Jean Bertot.......... 170
Edouard Dujardin.......... 171 à 182
G. Lebas.......... 183 à 184
Jean d'Armor.......... 185 à 196
Albert Boissière.......... 197 à 200
André Fontaine.......... 201 à 203
Robert Campion.......... 204 à 209
Charles Boulen.......... 210 à 220
Maurice Canu.......... 221 à 223
Edward Montier.......... 224 à 228
Jules de Clairfontaine (Godefroy).......... 229 à 230
Georges Tis (Davenet).......... 231 à 234
F. Le Gonidec de Penlan.......... 235
Daniel de Venancourt.......... 236 à 238
Laurent Cernières.......... 239 à 243
Francis Yard.......... 244 à 253
Jean de Gourmont.......... 254 à 257
Georges Clerget.......... 258 à 259
Banville d'Hostel.......... 260 à 262
Camille Cé (M. Chemin).......... 263 à 269
Jean de Beaulieu.......... 270 à 275
Léon Hiélard.......... 276 à 279
Maurice Le Sieutre.......... 280 à 286

Pages
Louis Foisil.. 287 à 290
Éléonor Daubrée.. 291
Eugène Crespel.. 291
René Fauchois.. 292 à 296
Wilfrid Lucas.. 297
Georges Laisney.. 298 à 300
Julien Guillemard.. 301 à 304
Fernand Fleuret.. 305 à 320
Gabriel Ursin-Langé.. 321 à 325
Auguste-Pierre Garnier.. 326 à 340
Roger Allard.. 341 à 347
Gaston Le Révérend.. 348 à 355
Auguste Bunoust.. 356 à 367
Paul Hauchecorne.. 368 à 374
Pierre Varenne.. 375 à 379
Henri Dutheil (H. Mignet).. 380 à 385
Marcel Lebarbier.. 386 à 388
Amédée Bocheux.. 389 à 390
Joseph Quesnel.. 391 à 394

B) POÈTES

QUI NE FIGURENT PAS DANS LES PRÉCÉDENTES NOTICES

Divers.. 397 à 404
Pierre Préteux.. 405 à 408

C) POÉTESSES

George Aster (Marguerite-George).. 411 à 412
Henriette Charasson (Mme Johannet).. 413 à 417
Lucie Delarue-Mardrus.. 418 à 435



D) Raymond Postal.. 439 à 445
Charles-Théophile Féret.. 446 à 456

Chartres. — Imp. GARNIER. — 38.7.20.

